This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

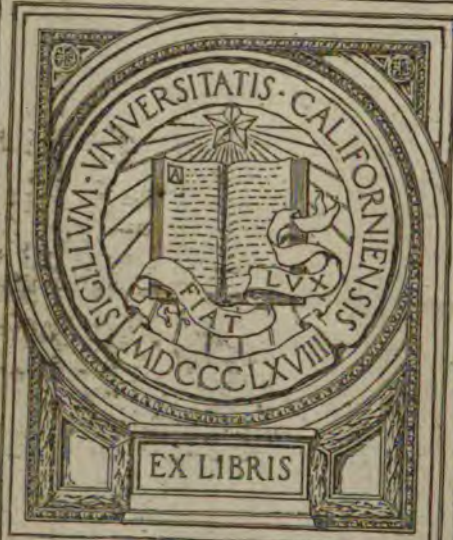
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

ALVMNVS BOOK FVND



EX LIBRIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

PHILOSOPHIQUES ET MORALES

SUR

LA CONFESSION

Digitized by Google

IMPRIMERIE L. TOINON ET C°, A SAINT-GERMAIN

Digitized by Google

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

ET MORALES

SUR LA

CONFESSION

PAR

M. L'ABBÉ A.-M. LAURICHESSE

Professeur au Petit-Séminaire de Pléaux

PARIS

A LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68

1865

Tous droits réservés.

Digitized by Google

BX2265
L3

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

INTRODUCTION

Pourquoi le catholicisme se heurte-t-il aujourd'hui à un grand nombre d'intelligences tristement fermées et qui refusent de s'ouvrir à son souffle? C'est que, dit-on, le catholicisme est une doctrine vieillie qui a besoin de se rajeunir, de dépouiller tout ce que le temps lui a apporté d'éléments étrangers. Aujourd'hui on se détourne de l'Église, on la laisse presque seule attachée à la célébration de ses fêtes, de ses mystères, au culte de ses temples et de ses autels, pourquoi encore? C'est que l'Église, prétend-on, est trop redoutable aux passions humaines et, par suite, n'est plus en harmonie avec les besoins de notre âge et les conquêtes de la civilisation. Il faut que le prêtre se taise sur des choses qui étaient autrefois du domaine de son éloquence; son règne même ne tardera pas à finir, s'il s'obstine à prêcher ces vérités, admises à une époque d'ignorance, de barbarie, mais trop dures à entendre dans un siècle qui, comme le nôtre, a l'oreille si exercée, si délicate. Non! plus de ces vérités terribles qui jettent l'effroi dans l'âme, troublent la conscience, donnent au vice des remords trop cuisants et assombrissent la vie. Pourquoi toucher à tout propos, à toute heure, à ces grands problèmes de la destinée humaine

474455

Digitized by Google

UNIV. ALBERTIANA

Il est bon de laisser quelques ombres s'étendre comme un voile impénétrable sur les mystères de l'avenir. C'en est fait, désormais nul ne pourra prêcher Jésus-Christ tout entier; mais la main habile sera celle qui, pénétrant, pour ainsi dire, jusqu'aux dernières profondeurs de la doctrine catholique, n'en rapportera que ce qu'il y a d'acceptable pour la raison humaine.

Voilà le siècle en présence de l'Église ! Voilà ce que le siècle demande au catholicisme, au nom de je ne sais quelle tolérance, de je ne sais quelle douceur des mœurs, au nom des progrès de la philosophie et de la civilisation.

Or, le siècle obtiendra-t-il ce qu'il demande? La peur mettra-t-elle le sceau aux lèvres qui, toujours déliées, doivent dire toujours ce qui est le verbe de Dieu? Qu'on ne l'espère pas. Si la pensée venait à quelqu'un d'entraver la liberté de la parole évangélique, le prêtre saurait bien la défendre ou la reconquérir par le martyre; car, l'histoire l'atteste, le sang du prêtre; c'est la liberté des autels, et la liberté des autels, c'est la liberté du monde. Non ! les vrais oracles ne peuvent être silencieux. Rien ne passera d'un livre qui traite de l'homme et de Dieu, de Dieu et de l'homme seulement. A jamais, rien ne se perdra de cette voix qui s'est levée sur le monde pour dire le salut à tous les peuples. Mais, toujours retentissante, cette voix frappera l'oreille de toutes les générations, l'intelligence de tous les siècles. Quoi qu'on fasse, le Christ ne s'en ira pas; on a voulu le chasser, il a ri de ces efforts de l'impiété et il n'est pas parti; il tient à la terre par des liens que la force d'aucun bras, le tranchant d'aucune épée ne rompront jamais.

Je le demande, après tout, que manque-t-il à l'œuvre de Dieu et que faudrait-il y ajouter? Ou bien, s'il est, au ju-

Digitized by Google

gement d'un certain nombre, des choses réprouvées, surannées, dont il faille la débarrasser, qu'y a-t-il à détruire? Quelles sont les vérités inutiles ou importunes pour lesquelles l'heure serait venue de remonter au ciel, leur première et unique patrie? S'il y a trop d'amour sur les hauteurs du Calvaire, que faire de cet amour surabondant? Si la croix, symbole de douleur, blesse le regard de la volupté, quel autre signe substituer à ce signe? S'il y a trop de lumière à ce soleil qui éclaire le monde des intelligences, comment faire des ombres? Quelles pierres détacher du grand édifice? Quelle part faire au marteau des démolisseurs? Jusqu'où faut-il permettre à la raison humaine de se promener libre, indépendante, souveraine, à travers les dogmes catholiques, acceptant les uns et marquant les autres de tous les signes de sa réprobation? Et si, après les destructions d'aujourd'hui, d'autres, plus difficiles, viennent dire demain qu'on n'a pas assez détruit encore, où s'arrêtera ce vandalisme de l'incrédulité? Quel est enfin le but à atteindre dans cette voie des ruines? Si Dieu doit se retirer devant l'homme qui s'avance toujours, jusqu'où sera-t-il permis à l'homme d'avancer, et Dieu, jusqu'où s'enfuira-t-il? Ou bien, si Dieu doit régner encore, dans quelles limites sera circonscrite sa souveraineté?

On a contesté, nié insolemment toute vérité. Faut-il donc reconnaître toutes ces négations et faire de ce faisceau d'impiétés, de délires, je ne sais quelle religion pure, divine encore, et incapable de blesser la raison, d'irriter l'orgueil des philosophes et des sages? On a vu, à certains jours, à certaines heures, toutes les conspirations, toutes les révoltes passer devant l'Église, demandant des réformes, des concessions, et offrant de se soumettre, si l'Église con-

Digitized by Google

sentait à abaisser un peu son symbole, à humilier un peu ses dogmes les plus superbes, à se relâcher un peu de ses prescriptions les plus sévères, à retrancher, effacer quelque chose au livre des terribles anathèmes portés contre la chair. Que serait-il arrivé si l'Église, faible ou séduite, avait entendu ce langage de la passion ou de l'erreur? Hélas! il n'y aurait plus d'Église, plus de Christianisme.

Nous disons donc à l'incrédulité qu'elle s'abuse, se flatte de chimériques espérances. L'Église n'a pas à creuser de tombeau au milieu du catholicisme pour y ensevelir ce qui, de lui, aurait cessé d'être vivant. Elle n'a rien, absolument rien à cacher, à faire disparaître sous la pierre d'un sépulcre. On ne la verra pas promener la hache à travers les rameaux de cet arbre où la séve divine ne produit rien d'inutile et ne laisse rien mourir. Les siècles ont passé là avec respect et n'ont rien détruit. Les schismes, les hérésies se sont succédé et la vérité s'affirme aujourd'hui comme hier; et l'on entend l'Église réciter son éternel symbole, au milieu des bruits confus que font en mourant d'extravagantes doctrines qui s'en vont sans laisser rien d'elles.

Toutefois, pour ramener ou arrêter sur la pente qui les entraîne ces incrédules systématiques, ces novateurs insensés osant demander au catholicisme des concessions impossibles, quelques esprits généreux et sincères ont pensé qu'il fallait suivre ces ennemis sur le terrain où ils nous jettent des provocations insolentes et les désarmer, non pas en refusant de les combattre, mais en se contentant d'un triomphe qui n'imposerait pas aux vaincus les humiliations d'une entière défaite. Au dire de ces chrétiens dont la foi s'ouvre trop au souffle des doctrines régnantes, la vérité, de nos jours, ne saurait être acceptée des intelligences, si elle ne

Digitized by Google

prend, en quelque sorte, les airs de son temps, si elle ne se présente parée avec art, et avec de libres ajustements, si elle ne vient quelques heures en des mains bien apprises qui l'habillent à la façon et selon le goût des modernes. Le symbole est rejeté, s'il n'a pas tous les dehors d'un système philosophique; on ne croit pas, si les croyances ne sont pas formulées en théories. Ainsi, ces écrivains n'enseignent pas la raison d'un devoir sans invoquer la raison elle-même; pour donner la foi, on les voit se fatiguer à la recherche des moyens qui dispenseraient de croire; pour conduire au Christ, ils jugent nécessaire de passer par Platon, nous arrêtent là et nous crient triomphalement que nous ne sommes pas loin de la révélation; ils nous font admirer tout d'abord la morale d'un Sénèque, d'un Socrate, afin que nous ne trouvions pas trop dure la morale de l'Évangile.

Une école s'est formée de nos jours, qui s'est donné la glorieuse mais inféconde mission de réconcilier, par d'habiles concessions, d'ingénieux ménagements, un art, une délicatesse infinie, le catholicisme avec l'esprit moderne, Et, certes, cette école restera célèbre dans l'histoire; elle a rempli la France du bruit de son nom. De grands publicistes d'éminents écrivains, d'illustres orateurs, épris tous de cette idée, bercés de cette généreuse illusion, qu'il est possible de triompher de l'erreur, non pas en dépouillant le catholicisme de ce que d'autres appellent ses aspérités doctrinales, mais en faisant un catholicisme libéral, se sont mis à l'œuvre, et, servis par des convictions ardentes, ont engagé courageusement la lutte. Les journaux, les beaux livres, les beaux discours, rien n'a manqué. Sans vouloir sacrifier la vérité, ils ont prié la vérité de n'être pas impitoyable pour l'erreur; l'erreur elle-même, ils l'ont conjurée de sacrifier à la paix du monde, de

Digitized by Google

se contenter d'une belle place au soleil, de ne pas prendre pour elle seule la terre entière. Entrant ensuite dans l'histoire, ils ont, pour ôter prétexte au blâme, blâmé les premiers; pour triompher de l'ignorance ou de la haine, ils ont, avec les institutions du présent, condamné certaines institutions du passé, lesquelles cependant, inspiration d'une commune sagesse, ont eu autrefois leur raison d'être. Enfin, c'est en octroyant la liberté à l'erreur, qu'on a demandé, réclamé la liberté pour le catholicisme.

Eh bien! avec ce bruit, cette éloquence, ces luttes passionnées, ces beaux livres, ces beaux discours, qu'a-t-on fait? Quel terrain a-t-on gagné? Qui a répondu à ces touchants appels? Où sont les convertis du libéralisme? Qui est venu du pays des systèmes, des doctrines rationalistes, panthéistes, socialistes? De ceux qui combattaient l'Église, combien sont réconciliés avec elle et ont déposé les armes? Combien sont tombés aux pieds du prêtre et tiennent embrassés nos autels? Qui est entré dans le symbole catholique par cette porte d'une vérité affaiblie, sinon lacérée? Qu'on nous montre, là, près de la croix, les anciens représentants de la libre pensée?

Hélas! lorsqu'on se flattait d'un magnifique triomphe, lorsque cet esprit moderne, désarmé enfin, ne pouvant trouver aucun prétexte légitime à sa haine, à ses refus obstinés, allait, pensait-on, abaisser son drapeau et se rendre, cet esprit a répondu : Non ! je ne puis vous entendre, ce n'est pas assez; marchez, avancez toujours; votre part est trop belle encore, et la mienne trop petite. Et il a fallu néanmoins s'arrêter, parce qu'au delà, c'était trahir la vérité, c'était sortir du catholicisme.

Qu'est-ce, d'ailleurs, que cet esprit moderne que de nom-

Digitized by Google

breuses plumes se plaisent tant à glorifier? Trouver une différence entre cet esprit et l'esprit des siècles passés, n'est-ce pas se payer de mots et ne pas voir réellement ce qu'il y a au fond de l'histoire ? L'esprit moderne, c'est ce qu'il y a d'insoumis dans la chair, de révolté dans l'intelligence, ce qui s'oppose au règne de la vérité, au règne de Dieu, c'est le cri irrité des passions humaines, le cri de l'orgueil, de l'ambition, de la volupté, qui cherche à étouffer la voix du Calvaire. Or, cet esprit est au fond de tous les âges, à l'entrée et au sommet de chaque siècle. C'est l'esprit de Mahomet qui asseoit la civilisation chrétienne dans une incontinence brutale ; l'esprit de Luther, ce Mahomet de son siècle, qui rêve, comme lui, l'indépendance de l'intelligence par l'indépendance des sens ; l'esprit de Voltaire qui veut étouffer le Christ entre deux haines. Or, c'est cet esprit que l'Église et le catholicisme ont toujours combattu et avec lequel il n'y a pas d'alliance possible. Cette alliance, on l'a tentée plus d'une fois, toujours inutilement. On se rappelle cet empereur romain qui fit décréter par le Sénat que le juif Jésus serait mis au nombre des dieux et placé au Capitole, peut-être entre le grand Jupiter et la belle Vénus. Or, qu'arriva-t-il ? Le juif Jésus monta, en effet, au Capitole, mais les anciens dieux de l'Olympe en descendirent et disparurent. Quelques siècles plus tard, la célèbre école d'Alexandrie essaya, à son tour, de former ce nœud mystérieux où devaient s'embrasser les dogmes nouveaux et les anciennes croyances. Qu'arriva-t-il encore ? Le catholicisme, qui, à cette heure déjà, avait pris la route du monde, et était déjà loin sur le chemin des siècles, passa sur ces systèmes et fut seul à régner sur l'univers subjugué. La gloire et la force du catholicisme, c'est de s'en aller à travers les mille

Digitized by Google

symboles que chaque jour on voit éclore de l'intelligence humaine, sans se mêler à eux, comme ces fleuves qui traversent des lacs, coupent des mers, sans perdre leur cours ni changer la couleur de leurs eaux. Je le dis donc à ces habiles entremetteurs, négociant péniblement ce rapprochement ou plutôt cette fusion de l'esprit du siècle avec la doctrine catholique, et qui voudraient, j'ose dire, rattacher le monde à Dieu par le lien des passions humaines, ils tentent l'impossible, ils sont d'avance condamnés par l'histoire. L'esprit moderne n'a pas plus de droits devant l'Évangile que l'esprit du siècle de Néron, de Calvin, ou de Robespierre. Nul siècle ne peut imposer son esprit à l'Église, mais l'Église a un esprit qui sera, bon gré mal gré, avec des nuances plus ou moins marquées, des différences plus ou moins profondes, l'esprit de tous les siècles.

Mais si l'école libérale s'est vue frappée d'impuissance, je ne comprendrais pas qu'elle pût s'en étonner. Tout en s'agitant dans de solennels débats et en nous faisant assister à des luttes d'une véritable grandeur, elle s'est servie contre le mal de l'arme la plus faible qu'on ait jamais employée contre lui, et qui n'est que la reconnaissance publique, légale du mal lui-même. Je dis plus : elle a affaibli la vérité en la mettant injurieusement avec l'erreur sur un même pied d'égalité, en attribuant à l'une et à l'autre presque les mêmes droits.

Qu'on n'y croie pas ; ces sacrifices, ces mutilations ne profitent pas à la cause qu'on prétend défendre. Ce n'est pas en faisant quelques révérences à Voltaire que tombera cette haine redoutable ; ce n'est pas en demandant grâce pour le catholicisme, en couvrant son radieux visage de quelques ombres, en le rapetissant enfin, qu'on obtiendra pour lui

Digitized by Google

qu'on le laisse vivre. L'erreur est un orgueil implacable qui ne pardonne ni ne sait pardonner ; elle veut être tout, et elle ne croit être rien si, en effet, elle n'est pas tout ; l'erreur ne consentira jamais à voir une seule tête se dresser au-dessus de la sienne. C'est le propre de tous les symboles d'aspirer à la domination, de s'exclure les uns les autres. Les pensées superbes de l'homme ne souffriront jamais qu'à côté d'elles, règnent, paisibles, révérées, les pensées de Dieu. Dieu ou l'homme, mais non à la fois l'homme et Dieu.

La vérité seule a des droits, pourquoi les affaiblir en les divisant par une usurpation sacrilége de l'erreur ? La vérité se donne au monde dans une affirmation absolue, pourquoi exiger d'elle qu'elle descende à je ne sais quel rôle abaissé de timide suppliante ; qu'elle s'en aille obscure, invisible, en quelque sorte, à travers les foules humaines, afin que les foules, qui ne la reconnaîtront pas, ne soient pas tenues de la respecter, afin que l'injure soit impossible par l'impossibilité même du respect ; la vérité est-elle une humble vassale ayant au-dessus d'elle une souveraine à laquelle il faille rendre hommage, une misérable esclave accroupie aux pieds d'un maître ayant tous droits sur elle ? Non ! C'est une reine superbe à laquelle nul n'a le droit de contester les airs d'une entière et légitime domination. N'est-ce pas, je le répète, une étrange idée d'approcher le catholicisme pour commander à ce géant des siècles de courber humblement la tête, afin que, taillé, en quelque sorte, à notre mesure, il nous inspire moins d'effroi ? Pourquoi préférerait-on les bégaiements d'un enfant à la voix vibrante et forte de l'homme qui a atteint les sommets de la vie.

N'est-il pas étrange que, pour faire des chrétiens, on s'a-

Digitized by Google

vise de détruire la religion de Jésus-Christ ? Comme si l'art de guérir pouvait être autre chose que cet art lui-même, la rédemption autre chose que l'ensemble des vérités par lesquelles il a plu à Dieu de sauver le monde, le rédempteur un autre que le Christ ! Je le demande, est-ce que l'Église obtiendra plus de respect, si elle est là, comme un géant abattu dans la poussière, exposée aux injures, aux mépris de l'esprit le plus vulgaire, aux meurtrissures du pied le plus humble, de la main la plus faible ? Est-ce que le Christ sera un moindre scandale, si on le pose dans un milieu ridicule, impossible, si on en fait un Dieu qui ne veuille ou ne sache pas réaliser le salut de l'humanité ? Qu'est-ce que la raison divine passée au crible de la raison humaine ? Que faire d'une religion qui devrait tout sauver et qui ne sauve rien, qui au lieu de déclarer résolument la guerre aux passions humaines, affecterait, à leur égard, je ne sais quel respect sacrilége et consentirait à souscrire avec elles je ne sais quel horrible traité d'alliance ? Non ! je ne croirai jamais que, pour mieux sauver les âmes, il faille les jeter hors de la Rédemption, en les faisant tomber des mains du Christ. Malheur au monde quand le Christ ne sera plus pour le monde un scandale !

Non ! plus de ces dangereuses complaisances, plus de ces habiletés consistant à taire ce qu'on sait n'être pas aimé. Toutes les vérités ont eu des martyrs, et ce glorieux sang de l'homme accepté de Dieu nous dit assez ce que valent les vérités qui n'obtiendraient de nous que les moindres respects. Qui sait si la vérité que nous sacrifierons le plus aisément n'est pas celle qui importe le plus peut être au salut du monde ? La division, c'est l'affaiblissement et c'est la mort. Le Christ est un, indivisible, et le Christ n'est beau que dans

Digitized by Google

cette indivisibilité. Qu'est-ce qu'un Christ déchiré, mutilé? Ce n'est plus le Christ. Celui-là donc n'aime pas ses frères, mais il les trahit, qui, atteignant par la parole ou l'écriture jusqu'aux choses de l'âme, n'apprend qu'une vérité incomplète, impuissante à racheter.

On demande à croire moins, disons qu'il faut tout croire, et qu'il n'y a pas à choisir entre les institutions de l'Église celles qui s'adaptent le mieux aux besoins de telle ou telle époque, aux nécessités de tel âge. L'Église n'a jamais faibli à sa mission, et, le long de tous les siècles, elle a dit à l'humanité les paroles de vie. Au catholicisme donc, toutes ses luttes, tous ses triomphes, toutes ses splendeurs, toutes ses gloires; à l'Église, tous ses martyrs, tous ses saints, tous ses grands hommes; à l'Église, d'abord l'obscurité des Catacombes, et puis le grand jour de sa domination sur le monde; à l'Église, les profondeurs de ses dogmes, la sainteté de ses mystères, toute la pompe de son culte, ses croix de bois et ses calices d'or. Il ne faut pas que se taise une seule voix de l'histoire, que périsse un seul glorieux souvenir, que tombe, s'évanouisse le moindre oracle. L'Église a fait tout ce qu'il y a de grand dans chaque siècle, soyons fiers d'énumérer ses œuvres; elle a tout été, disons hardiment qu'elle sera tout encore, que tout vivra par elle ou que sans elle rien ne vivra. N'abaissons pas les hauteurs du Capitole; c'est de là que tous les grands dominateurs ont parlé au monde; que de là aussi se fasse entendre, après la parole de la force et de la servitude, la parole de la liberté. Arrière tous esprits timides qui semblent demander que le dogme aille se perdre dans le labyrinthe des conceptions philosophiques, qui voudraient que la morale de l'Évangile ne fût pas absolument distincte des morales hu-

Digitized by Google

maines; que l'Église, en un mot, fût quelque chose de si effacé, de si peu vivant, qu'on ne la vît pas se mouvoir dans l'agitation et le tumulte des peuples!

L'Église s'affirme et a le droit de s'affirmer dans la plénitude de son Verbe, de sa force, de sa vie. Comme Dieu, elle dit et peut dire : Je suis! Il faut donc l'accepter telle qu'elle est, telle qu'elle sortit brûlante, inspirée de l'amour du Christ, telle qu'elle s'est faite sous le souffle de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire au bruit de toute parole qui s'est dite d'abord dans le monde invisible, et puis a été communiquée à la terre, enfin dans sa forme consacrée par les siècles. Ceux qui la combattent ne se proposent pas de la rajeunir; ils rêvent la destruction, l'anéantissement, la mort. Ceux qui croient et qui aiment ne doivent pas rêver non plus des changements, des métamorphoses; ils veulent cette vérité et pas une autre, cet amour et non pas un autre amour, ou ils ne veulent rien.

Il faut que le catholicisme soit seul, séparé, isolé de tout ce qui n'est pas lui; qu'il s'appartienne dans une concentration puissante, une vaste unité, qu'il se ramasse, en quelque sorte, se retire en lui-même, dans l'immensité de sa force, la fécondité de ses œuvres, l'infini de sa vie. La vérité catholique, il faut la redemander à tous ceux qui l'oppriment, la reprendre à tous les systèmes qui la déshonorent, à tous les livres qui la retiennent captive dans des pages impures, à toutes les lèvres qui la corrompent au souffle de la parole humaine. Elle descendra de ces tribunes, de ces chaires, d'où elle n'arrive à la foule que mutilée, informe, c'est-à-dire sans force, sans éclat. L'heure est venue où toute flamme sortie de ce foyer doit y rentrer, où tous les rayons, épars çà et là, d'une vive lumière, et perdus dans

Digitized by Google

de profondes ténèbres, doivent revenir à ce soleil qui éclaire le monde moral, le monde des âmes.

Le Verbe de Dieu se faisant seul entendre dans le silence de toute parole humaine, le vieux symbole des siècles, là, seul debout, près de tous les symboles chargés d'ombres, avides d'une lumière qu'ils ne trouvent pas, opposés les uns aux autres, acharnés à se combattre, à se perdre, pour mieux établir leurs droits à la domination de l'intelligence humaine, la séparation profonde, absolue, de l'esprit de Dieu et de l'esprit de l'abîme; voilà pour les catholiques le problème à résoudre, le travail de tout esprit élevé qui entre comme force agissante dans le monde des choses d'ici-bas. Quand vint le Christ, il ne fit appel à la science d'aucun sage, n'alla frapper à la porte d'aucune école célèbre, d'aucune académie, ne tendit la main à aucune doctrine pour l'associer à sa destinée et la faire régner avec lui : il faut qu'il en soit de même aujourd'hui. Apollon n'est rien, rien Céphas, rien toute la sagesse de Rome ou d'Athènes : Aristote, Platon, tout cela est usé; le génie lui-même est répudié ; il n'y a de Rédempteur que le Christ. Il n'est pas besoin qu'un bras de chair vienne appuyer l'œuvre de Dieu, cette œuvre repose sur elle-même, elle a sa force en dedans.

Plus d'illusions possibles, ceux qui ne voient pas ne sont pas faits pour voir. La durée et les ardeurs de la lutte ont séparé les combattants. D'un côté, tout ce qui est enrôlé sous la bannière de la libre pensée, tout ce qui courbe honteusement la tête sous le joug de l'incrédulité, toute pensée qui laisse peser sur elle une pensée étrangère; de l'autre, tous ceux qui acceptent généreusement la foi aux plus hautes vérités, aux plus impénétrables mystères, et qui, avec ces mystères, ces vérités, veulent sauver la civilisation, venir en

Digitized by Google

aide à la société en péril parce qu'elle est barbarement attaquée; tous ceux qui comprennent que le premier besoin de notre époque, la nécessité absolue de notre âge, c'est une affirmation pleine, entière, de tout ce qui compose le glorieux symbole de l'intelligence; tous ceux qui croient que le Christ n'est pas venu en ce monde pour adopter toutes les choses de ce monde; mais qu'il y a des choses répudiées, et par conséquent des alliances impossibles; tous ceux qui disent que c'est à l'orgueil de l'homme de se soumettre, à la pensée de Dieu de dominer toutes les pensées de l'homme, qu'il n'y a de fusion possible entre la raison et le catholicisme que l'acceptation du catholicisme par la raison elle-même. Oui, la prière, l'hommage, l'adoration, voilà ce qui est permis, ce qui est possible à la raison humaine; au-delà, rien!

Ce sont là les seules armes dont le catholicisme puisse se servir pour marcher de nouveau à la conquête du monde; car si, aux beaux siècles de foi, toute intelligence, au témoignage de l'histoire, ne portait pas sans efforts et sans se plaindre le joug austère des croyances; s'il y avait, même alors, de vives protestations, de profondes révoltes, si l'hérésie déchirait le symbole et le faisait cruellement saigner, tout ne périssait pas cependant, toute vie ne s'en allait pas par ces horribles déchirures, on ne détruisait pas tout, on ne voulait pas tout détruire; pour combattre l'erreur, on pouvait s'appuyer encore sur les vérités restées debout, sur les ruines qu'on avait faites. Mais aujourd'hui, nous n'en sommes plus là, l'erreur a grandi et le monde s'est laissé emporter vers les rivages inconnus d'une immense négation. Le Christianisme remplit l'univers, et l'univers en quelque sorte se meut et vit hors du Christianisme; on dirait un

Digitized by Google

temple vide de ses dieux, un symbole dont les dogmes seraient partis. L'épuisement de la vérité s'est fait par une lutte de dix-huit siècles de l'erreur, et a ramené le monde aux premiers jours de la prédication évangélique. Nous sommes à une époque de profonde restauration, presque à une ère de fondation religieuse.

Tous les cœurs sentent que le salut de la société n'est possible que par un retour aux institutions catholiques. Oui! mais comment se fera ce retour? Ces institutions, comment renaîtront-elles? Il n'y a plus de peuples catholiques, les foules, les multitudes ont cessé de croire; mais isolés, perdus dans ces masses profondes, à peine quelques fidèles, quelques vrais croyants, demeurants d'un autre âge, à peine quelques intelligences qui gardent avec respect le dépôt sacré des vieilles traditions. La loi est ou se dit athée, parce qu'elle n'ignore pas qu'elle a à traiter avec des consciences qui se sont affranchies de la loi du Christ. Or, pour que le passé surgisse de ses ruines, pour que les peuples modernes reprennent les grandes traditions des peuples qui dorment dans l'histoire, soient chrétiens comme eux et fassent les mêmes œuvres, il faut d'abord que le catholicisme reparaisse dans la famille et prévale dans un plus grand nombre d'intelligences. Jusque-là, jusqu'à ces temps plus ou moins reculés, la lutte est, pour ainsi dire, d'homme à homme, d'esprit à esprit; jusque-là, tout prêtre, digne de ce nom, est condamné à vivre en pays d'infidèles; tout entier à son rôle d'apôtre, il a à combattre au fond d'obscurs labeurs pour arracher quelques âmes aux mains de l'erreur, ramener quelques intelligences des systèmes de l'incrédulité aux radieuses et sereines clartés de la foi.

La seconde conversion du monde ne peut se faire que par

Digitized by Google

les moyens qui réussirent aux premiers jours. Or, ce ne fut pas d'une seule fois, mais lentement, sous les coups multipliés de la parole évangélique, que les foules se déprirent des vieilles erreurs du paganisme, que les peuples tombèrent à genoux et adorèrent le Crucifié. D'abord coula le sang du Christ, puis quelque chose de divin germa dans une terre trempée de ce sang. Le Verbe enfanta ses premiers-nés; puis les enfantements se multiplièrent; les moissons fleurirent plus abondantes sous la main de celui qui jetait la semence dans de plus larges sillons. Enfin, vue d'abord et adorée de quelques-uns seulement, la croix apparut à tous et domina le monde.

Je le répète, le Christianisme doit se démontrer, se faire accepter, se faire croire pour la seconde fois. Il a à se prêcher aux peuples dégénérés, corrompus, de la civilisation moderne, comme il se prêcha, s'affirma devant les peuples vieillis du paganisme. Il a à dire à nos esprits forts dévorés du doute, au milieu même des ardeurs d'une fausse science, ce qu'il disait aux obstinés et aveugles sectateurs du polythéisme. Oui! un seul Dieu à proclamer, à définir au milieu des innombrables et monstrueuses divinités qu'engendre chaque jour la liberté de penser! une seule religion sur les ruines de toutes ces religions sottes, ridicules, grossières, immorales, qui divisent la conscience humaine! une seule vérité glorieusement acclamée en présence de toutes les vérités incomplètes! une seule vérité debout sur le tombeau de tous les systèmes qui cherchent à opprimer l'intelligence et à la précipiter dans les derniers abaissements de la servitude!

A l'œuvre donc, confiance en Dieu et foi en l'avenir. Outre qu'il faut croire à une force intrinsèque de la vérité, il y a

Digitized by Google

pour la vérité assistance divine. La grâce prépare les intelligences, incline les cœurs. Quand l'homme a affirmé une vérité devant les autres hommes, ses frères, il a fait tout son devoir et la vérité germera infailliblement dans les esprits où elle est tombée. La vérité! disons-la ce que nous la croyons être; prononçons son nom avec respect, avec amour, et nous verrons d'autres prodiges; et la vérité passera les fleuves, gravira les montagnes, et s'en ira frapper aux frontières de tous les peuples qui toutes s'ouvriront devant elle. On l'aimera parce qu'on éprouve le besoin de l'aimer; on se donnera à elle parce qu'elle est faite pour régner sur toute intelligence! Ce qui s'oppose le plus au règne de la vérité c'est notre orgueil. L'homme croit être une cause première, tandis qu'il n'est qu'un ministère. Ce n'est pas de lui, mais d'elle seule et de Dieu seul que la vérité tire sa force.

Comment se fit la première conversion du monde? Comment l'Évangile prit-il racine dans le sol des vieux siècles païens? Quel souffle renversa les autels des idoles, emporta, balaya leurs temples comme une humble poussière? Ce ne fut pas à l'aide du raisonnement et de savantes dissertations, par les charmes et la force d'une éloquence irrésistible; non! mais par une simple et profonde affirmation. Les premiers apôtres s'en allaient de ville en ville, de province en province, de peuple en peuple, disant une seule fois ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu, et puis, quand venaient, quand passaient, quelques heures après, les fils et les successeurs de ces premiers révélateurs, les croix étaient debout sur les places publiques, les églises montaient, étaient bâties, et, sous les voûtes des églises, au pied des croix, il y avait de pieuses foules de vrais croyants. Certes, les premiers disciples de Jésus-Christ ne demandaient pas

Digitized by Google

grâce pour le Christianisme. Ils n'allaient pas en timides suppliants et à deux genoux prier les philosophes d'alors de ne pas trouver absurdes leurs mystères. Saint Paul ne rusait pas pour parler du crucifié dans la savante et artistique Athènes. Il n'imagina pas de tendre habilement des piéges aux abords de sa doctrine pour y prendre ces sages qui avaient fait des livres, et où ils avaient mis, pensaient-ils, tous les oracles de la sagesse humaine; il ne craignait pas de blesser ces Grecs dont l'oreille délicate s'était ouverte à tous les bruits caressants, à tous les échos de la science et de la philosophie, ces Grecs avides de vérités, et qui arrêtaient, pour l'interroger scrupuleusement, toute parole passant sur le monde et se donnant comme l'interprétation infaillible, dernière, des choses divines. C'étaient là des armes trop débiles pour réaliser un tel dessein : ce n'était pas ainsi qu'on pouvait changer la foi de l'univers. Loin d'être effrayé du bruit que fera sa parole dans le monde, le grand apôtre oppose symbole à symbole, doctrine à doctrine; il parle de son Dieu en présence de tous les faux dieux des nations; il prend la croix dans ses mains, la couvre de ses baisers, l'arrose de ses larmes, et dit ce qu'est ce signe et ce qu'il deviendra un jour, c'est-à-dire demain, au milieu des peuples.

Nous en sommes là aujourd'hui, ces temps sont revenus, les temps où le catholicisme doit se présenter de front à toutes les erreurs ensemble, se heurter à toutes les doctrines, à tous les systèmes où Dieu n'entre que pour se condamner lui-même. Le Christianisme sera tout ou il ne sera rien; or, il doit être tout.

Et qu'on ne dise pas que le siècle s'est trop précipité sur la route qui l'emporte loin des choses divines; qu'il est impossible de le ramener en arrière, de lui faire aimer une

Digitized by Google

vérité qu'il se plaît à combattre. Ah! le monde a-t-il jamais voulu de la vérité? N'est-ce pas malgré lui et aux heures où il en était le plus indigne, que la vérité a été donnée au monde? Quand un oracle est descendu du ciel, le monde ne s'est-il pas toujours dressé contre lui, et n'a-t-il pas fait tous ses efforts pour ne pas entendre? Quand vint le Christ, que dirent les peuples, et que firent les rois, chefs des peuples? Que dirent et que firent ensemble les esclaves et les hommes libres? Hélas! le Christ n'eut pas plus tôt dit son nom qu'ils l'accusèrent d'être un séditieux, un perturbateur, et au nom des Césars, l'attachèrent à un gibet où ils crurent le faire mourir. Heureusement qu'il n'était pas mortel, il ne *mourut* pas.

Toutefois les premiers disciples eurent le sort du maître, et ils disparurent par le fer ou le feu, selon que ces armes plaisaient à l'erreur, selon que le génie du mal aimait à varier ses haines et ses vengeances. Comme Lycaon à l'égard de Jupiter, les hommes s'empressèrent de mettre le Christianisme à une épreuve infaillible pour savoir s'il était réellement l'œuvre d'un Dieu ou s'il n'avait qu'une origine humaine. On ne dira pas que l'univers se soit laissé surprendre; car, avant les splendeurs du Capitole, c'est la nuit des Catacombes. Qu'y a-t-il entre Néron et Constantin? Le cirque, les chevalets, les échafauds, des fleuves de sang, et sur ces fleuves de sang, des cadavres qui flottent sans nombre. Et on peut dire que l'histoire entière de la vérité catholique n'est guère que l'histoire de son premier martyre. Le long de tous les âges retentissent des voix sinistres qui demandent le crucifiement, et, quand s'est fait entendre le cri de la haine, on voit se lever et s'abattre la hache des bourreaux. Quelle différence y a-t-il entre l'épée du légionnaire, le sabre

Digitized by Google

de Mahomet, les fureurs de Luther et la guillotine de Robespierre ? et, en un jour, qui est proche peut-être, que ne fera pas l'athéisme de M. Proudhon ? Au fond, tous les siècles se ressemblent, et si la vérité a eu plus ou moins à souffrir à de certaines heures, il n'est pas une heure du temps où elle n'ait pas souffert. Il y a sans doute des déchaînements, des fureurs, qui marquent dans l'histoire, il y a les siècles persécuteurs ; mais, à quelle époque, la persécution a-t-elle été suspendue ? Trajan est moins cruel que Néron ; mais le sang coule sous Trajan comme sous Néron ; Louis XIV ne ressemble pas à Philippe le Bel ; le grand roi cependant ne laisse pas que d'attacher sa petite couronne d'épines au front de l'Église.

Par l'Église, qui est le Christ vivant, le Christ continué, le Christ sera à jamais l'homme de douleur. L'épouse, pour être en tout semblable à l'époux, pleurera comme lui et ne saurait avoir une destinée différente de la sienne. La vérité ici-bas n'aura pas une heure seulement d'un règne paisible. Dieu l'a condamnée à ce triste rôle, qu'ayant à combattre les passions humaines, elle aura toujours à subir les assauts de ces mêmes passions qui, menacées dans leur indépendance, se dresseront contre elle et chercheront à se venger des coups dont elles se sentiront frappées.

L'histoire atteste enfin que si les peuples ont vu le triomphe de la foi, ce n'est pas qu'ils aient voulu croire ; que s'ils sont montés à la civilisation, ce n'est pas qu'ils n'aient lutté avec force, avec désespoir, pour ne pas rompre avec les coutumes sauvages, les féroces habitudes de la barbarie. Si les croix sont encore debout, rendons grâce au ciel, car la tempête a déchaîné ses vents les plus furieux, et, sous elles, le sol qui les porte a voulu s'ouvrir en d'ef-

Digitized by Google

frayants abîmes ; si l'œuvre de Dieu, en un mot, n'est pas anéantie, ce n'est pas que l'homme n'ait essayé de la détruire ; *mais Dieu veille*, et ce que *Dieu garde est bien gardé*, a dit une bouche célèbre. Ne faisons donc pas de pensées timides et ne ressemblons pas à ces hommes qui craindraient de tout compromettre, de tout perdre peut-être, s'ils consentaient de reconnaître à la vérité tout ce que Dieu lui a donné de force, d'ascendant. Le monde ne veut pas croire, disons au monde qu'il n'y a de salut que dans les dogmes les plus abhorrés, dans la soumission libre aux croyances les plus redoutables et les mieux faites pour dominer, contenir la pensée humaine, et le monde croira, et le monde sera sauvé le jour où il admettra que la plupart des choses qu'il poursuit avec ardeur, sont sataniques, et que sont divines, au contraire, la plupart des choses qu'il accable de ses mépris.

Si donc j'ai pensé à écrire un livre sur la confession, j'ai dû me déterminer comme le médecin qui ne consulte que son art et ne tient pas compte des répugnances, des aversions de son malade...

Le siècle, dit-on, n'est pas à la confession. Hélas ! il n'est que trop aisé de le reconnaître, et à des signes trop peu équivoques, je veux dire à l'affaiblissement des caractères, à la vénalité des âmes, à l'énervement, à la stérilité des intelligences, à la corruption qui déborde du cœur comme d'une source qui jamais ne parut plus abondante. Le siècle ne se confesse pas ; mais aussi il est en proie à une affreuse décomposition morale; il étouffe dans les loges d'un théâtre, et, près des théâtres, il bâtit de vastes prisons qui toujours regorgent. Le siècle ne se confesse pas, non ! mais il chante Béranger, lit Paul de Kock, et se débat dans les convulsions hébétées d'un sensualisme sans nom. Le siècle ne se

Digitized by Google

confesse pas, non! mais il en est à la négation du droit, à la recherche d'une justice nouvelle. Il y a d'affreux despotismes et des anarchies plus effrayantes encore, des massacres de nations, de véritables exterminations de peuples par le fer ou la faim. L'Irlande est froide dans son linceul, et la Pologne saigne sous la hache de ses derniers bourreaux. L'Italie brûle dans le feu des guerres civiles. L'Europe tout entière est assise sur un volcan, si bien que la société ne résistera pas longtemps à ces violentes secousses, à ces terribles ébranlements. Il y a des négations qui épouvantent, des blasphèmes qui n'avaient plus retenti à l'oreille de l'homme, des ruines enfin qui rappellent les plus mauvais jours de l'histoire, des triomphes qui s'égalent aux plus criantes iniquités des plus horribles siècles. Des hommes que la Providence avait faits pour des rôles secondaires, obscurs, sont au premier rang et obtiennent la conduite des affaires humaines. Quelques insensés, que le monde écoute avec un étonnement mêlé de stupeur, avouent hautement le dessein qu'ils ont conçu d'en finir avec la civilisation, et ces forbans, et ces misérables, on les laisse trôner sur les ruines fumantes des villes en cendres, des provinces ravagées. Plus de droit public, plus de droit des gens; la force règne et gouverne seule à la place de la justice qui s'est laissé supplanter. Le monde peut-être est-il en travail pour nous préparer les fêtes, les secondes noces de la déesse raison. Plus de sens moral, la pensée s'est matérialisée; le monde se meut, s'agite, en quelque sorte, hors du monde des intelligences; on affecte de ne plus croire, on ne croit plus à l'âme, et l'on vit comme si l'âme n'était pas immortelle. On dirait que l'Incarnation ne compte plus, que disparaissent, s'effacent les dernières traces de la Rédemption,

Digitized by Google

que se déteint aux mains de l'homme le dernier sang de Jésus-Christ. On dirait enfin qu'à l'ombre de je ne sais quel progrès, quel perfectionnement dans l'ordre matériel, le genre humain retourne à grands pas à la barbarie.

Le monde ne veut pas de la confession; c'est précisément parce qu'il n'en veut pas, que le besoin s'en fait vivement sentir. La société manque de règles, de freins; toutes les barrières sont abaissées, toutes les digues rompues, emportées, rien ne s'oppose plus au torrent dévastateur des passions impures qui, toujours plus envahissantes, débordent de toutes parts. Captif autrefois, comme il doit l'être, enlacé dans des liens sacrés, l'esprit humain n'allait pas sans guide, et ce n'était pas sans remords que l'homme, séduit ou aveugle, transgressait les lois conservatrices de l'ordre et gardiennes de la conscience. Aujourd'hui l'esprit humain va seul, à la merci de ses pensées mobiles, et heureux de rouler sur la pente qui l'entraîne. A force de s'ingénier à chercher la liberté dans le devoir, on est sorti du devoir lui-même, on a, par les derniers excès d'une triste indépendance, méconnu toutes les obligations morales.

Il faut revenir et discipliner la liberté en lui imposant les anciens-freins, en lui assignant les anciennes limites; il faut que ces eaux fangeuses qui serviraient de tombeau à la civilisation, rentrent dans leur lit et y coulent étroitement resserrées. Nous marchons sur des ruines; il faut tirer de la poussière, relever, remettre en honneur tout ce qui a succombé sous le marteau et la hache des démolisseurs. Le mal a trop de franchise; on a reconnu trop de droits à l'erreur, qui n'a aucun droit; car, si l'homme est libre de pécher, au fond, le mal n'est pas libre, puisque, en définitive, il n'échappera pas à la justice divine.

Digitized by Google

Or, le Christianisme, c'est la loi, la règle, le frein. Ceux-là font paraître un étonnement puéril qui trouvent que la religion est trop gênante pour les passions humaines. Le Christianisme, en effet, ce sont les passions soumises, le monde des esprits réagissant contre les sens, l'intelligence imposant à la chair son joug austère, c'est la nature domptée; et le Christianisme n'a rien fait et il n'est rien, si, après avoir donné sa forme à l'esprit, il ne règle encore le cœur. Le Christianisme n'est la plus haute philosophie que parce qu'il est le plus beau code de morale. Reprocher au Christianisme d'accabler la chair, de toucher l'homme où il souffre, pour le guérir où il est malade, c'est lui faire un crime d'être ce qu'il est; c'est demander au Fils de Dieu pourquoi il est le Christ; au Rédempteur, pourquoi il est la Rédémption.

La confession est dans le Christianisme la force répressive la plus haute; elle est, j'ose dire, tout le nerf de la morale, puisqu'elle est la morale appliquée, ou la plus sublime métaphysique, changée, transformée en un manuel du devoir. Par elle, le Christianisme saisit l'homme et le domine; avec elle, le prêtre se jette dans les profondeurs obscures de l'âme, dans les mystérieuses contradictions de la conscience et inonde tout des clartés d'une vive lumière.

En reprenant, après tant d'autres plus autorisés, ce grave sujet de la confession, je ne cherche pas à en démontrer l'établissement divin. Les livres de ce genre ne manquent pas; je suppose, quant à moi, ce qui est parfaitement prouvé : la confession est divine, parce qu'il est impossible qu'elle ne le soit pas.

Laissant donc de côté ces sortes de considérations, je m'attache exclusivement à ce qui est de l'ordre philosophi-

Digitized by Google

que et moral. Je recherche quelles affinités cette institution peut avoir avec la nature humaine. J'essaie de prouver qu'elle est seule une véritable solution à tous les problèmes de la conscience, parce que, par elle, le mal est limité, détruit, parce qu'elle est le canal divin par où s'écoule l'im pureté humaine.

Puisse ce livre être une de ces voix qui crient du côté des apaisements; voix chaque jour entendues de quelques-uns, et qui rappellent l'homme au souvenir de lui-même, au souvenir de ses immortelles destinées! Puisse ce livre dire à quelques esprits égarés et malades, à quelques intelligences tourmentées, les chemins de la paix et les sources d'un bonheur sans pareil, d'une félicité incomprise! Ce livre ne servirait-il qu'à l'épuration d'une seule conscience, à la régénération d'une seule vie, à la guérison d'une seule âme; ne contribuerait-il, et de loin, qu'à tirer des sombres ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, des profondes et muettes obscurités du vice, un seul de mes frères rachetés du sang de Jésus-Christ, mais captifs dans les liens d'une chair qu'ils n'ont pas su vaincre, accablés et malheureux sous le poids d'une immense servitude morale, je remercierais Dieu des labeurs qu'il m'a coûtés, des veilles que je me suis imposées.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

PHILOSOPHIQUES ET MORALES

SUR

LA CONFESSION

CHAPITRE PREMIER

DE LA SOLUTION PHILOSOPHIQUE DU MAL

Le mal est dans l'homme ; qui l'en chassera ? Beaucoup prétendent à cet honneur, aspirent à cette gloire, car beaucoup pensent avoir trouvé la solution de ce formidable problème de la pacification de la conscience humaine.

Depuis six mille ans que le monde existe, le monde est plein de sages qui crient et vendent la sagesse à d'innombrables tribunes, de prophètes qui annoncent le lever, depuis longtemps attendu, du nouvel avenir, de Christs qui moralisent et donnent leurs pensées pour autant d'évangiles. La terre abonde en sauveurs de toute espèce ; n'importe où l'on marche, on met le pied sur un messie. Toute montagne est un Sinaï, et, dans chaque siècle, à chaque âge du monde, un Moïse, le rayon divin sur le front, descend dans la plaine, portant sur ses épaules les tables de la nouvelle loi. En vérité, il n'y a que voyants, que thaumaturges, que pontifes, que prêtres, que fondateurs de religions ; partout

Digitized by Google

des temples et partout des autels. L'histoire des peuples n'est que l'histoire de leur foi, de leurs cultes et de leurs dieux. Que de symboles, de systèmes, ensevelis, là, dans le vaste cimetière de l'erreur! Impossible même de dire le nom de tous ces illustres réformateurs, philosophes les uns, et qui ont imaginé les théories les plus profondes, poëtes les autres, génies inspirés, et qui nous ont donné leurs chants, leurs odes, leurs ravissantes mélodies, pour ramener sur la terre cet âge d'or, depuis longtemps évanoui, de l'innocence et du bonheur. La terre enfin, on peut la comparer à un théâtre où, à chaque heure du temps, d'innombrables rédempteurs s'en viennent gravement dicter des lois à la conscience, rédiger un code de morale et écrire la charte constitutionnelle de toutes les vertus humaines.

Or, le problème est-il résolu? Le mal a-t-il cédé à de si constants et si glorieux efforts? Des conceptions si hardies, tant d'écoles célèbres, tant de grands hommes, tant de génies demandant la vérité à toutes les combinaisons de la science, ont-ils apporté quelque soulagement aux maux qui tourmentent l'espèce humaine? L'homme malade, a-t-on découvert, enfin, l'art merveilleux de le guérir? Jusqu'au Christ, toutes les philosophies et toutes les morales philosophiques ont-elles avancé, d'un jour seulement, la moralisation de l'humanité? Et, depuis la Croix, depuis le Calvaire, mais hors du Christ et de l'Église du Christ, toutes les morales et toutes les philosophies ont-elles fait éclore et ajouté une seule vertu à la somme des vertus chrétiennes?

A part la solution catholique, on peut réduire à trois toutes les solutions proposées relativement à l'origine, à la nature et à la défaite du mal moral.

Premièrement la négation, ou le système de ceux qui pré-

Digitized by Google

tendent que le mal n'existe pas en soi, qu'il n'est et ne peut être qu'une pure abstraction de notre esprit.

Secondement, la divinisation, ou le système de ceux qui croyant au mal, soutiennent qu'il est l'œuvre d'un Dieu, qu'il est en nous, non par abus de la liberté laissée au premier homme, mais par un acte positif de la volonté divine. C'est la solution des fatalistes et des panthéistes.

Troisièmement enfin, la solution rationaliste, ou le système de ceux qui affirment qu'à la vérité le mal existe, mais qu'il est si peu l'ouvrage d'un Dieu qu'il peut être vaincu dans l'homme par l'homme seul. Aux yeux de ces derniers, la rédemption doit être intérieure et ne peut nullement venir du dehors. L'homme coupable, l'homme pécheur, accablé sous le poids de la chute, peut se relever, se racheter lui-même, avec les seules forces de sa raison, les hautes et puissantes aspirations de son âme, le stoïcisme de la vie. S'il faut un Christ à l'homme, l'homme est à lui-même son Christ.

Peu de philosophes, dans le monde antique, ont osé nier le mal moral, dont l'existence est invinciblement et universellement prouvée par le seul fait des maux physiques et du désordre qui règne dans l'univers. Pour tous, l'homme est déchu, seulement la déchéance est un mystère, on ne la comprend pas ; d'où vient-elle ? Pour tous, l'homme est une ruine, mais cette ruine qui l'a faite ? quelle main a touché un si bel ouvrage, détruit le premier plan, le premier dessin du créateur ? tous l'ignorent.

Ce n'est guère qu'aux siècles de manifestation, à la pure et radieuse lumière de l'Évangile, que quelques esprits superbes, entraînes par le désir de la nouveauté, ont repoussé le dogme catholique et se sont jetés dans une négation

Digitized by Google

impie, absurde, impossible, contredite qu'elle est par tous les faits de l'histoire et les phénomènes de la conscience. Ce n'est qu'en présence du guérisseur, qu'on a dit de l'homme qu'il n'est pas malade, qu'en lui il n'y a rien à guérir. Ce n'est qu'aux pieds de la croix, sur les hauteurs du Calvaire et à la face du Christ, que quelques pauvres sophistes, quelques misérables sectaires, à l'âme ivre de fureur, au cœur durci par la haine, ont crié à l'humanité, languissante, tourmentée dans ses voies, avide de bonheur et accablée d'infortune, qu'elle n'a pas besoin de rédemption.

Au cinquième siècle, l'hérésiarque Pélage entre le premier dans cette voie d'une négation insolente. D'après lui, Adam seul a péché et la faute n'est pas transmissible. Il n'y a rien chez le fils de la déchéance du père. C'est pourquoi le baptême est inutile, car il est inutile de faire les signes d'une purification mystérieuse sur des fronts que rien n'a souillés. La grâce n'existe pas, n'est pas même possible, car la grâce détruirait la liberté. La grâce ne diffère pas de la nature, n'est pas distincte de cette lumière intérieure qui dirige tout homme et le porte au bien. La vertu ne saurait exiger de nous de plus grands efforts que dans l'état d'innocence de notre premier père. On le voit, c'est la négation radicale, absolue, de tout ordre surnaturel.

Quatorze ou quinze siècles plus tard, d'autres sophistes, d'autres réformateurs, frappés, eux aussi, des maux qui désolent la société, émus des contradictions sans nombre auxquelles se sent en proie la conscience humaine, ont, pour arriver à une solution plus acceptable du grand problème, renouvelé, sous un autre nom, l'erreur de Pélage, car il n'y a de changé que la forme, l'identité est au fond;

Digitized by Google

la négation, voilà encore le dernier effort de la sagesse humaine. Le mal, affirment les partisans de ces doctrines appelées les doctrines *du progrès continu*, le mal n'existe pas en soi, c'est un mauvais rêve des peuples enfants et que l'ignorance et la superstition ont perpétué d'âge en âge, un vain fantôme que l'imagination séduite, ou subjuguée par la peur, transforme en réalité. Le mal n'est et ne peut être que la limitation du bien. Il importe peu, dès-lors, que le bien soit incomplet et ne renferme qu'une perfection relative ; à quelque degré qu'il existe, il est le bien et il faut l'appeler de ce nom. Que la vérité ne soit pas aujourd'hui ce qu'elle sera demain, c'est toujours la vérité. Les maux physiques, les imperfections de la nature, les maladies de l'âme, les vices du cœur, tout cela n'est rien ; ce sont les ombres d'un tableau qui ne tardera pas à être inondé d'une vive lumière. Si quelque chose manque à la vie, demain la vie sera surabondante. Il y a une croissance, un développement régulier, harmonique, pour la vie générale du monde, comme il y a développement, croissance, dans l'enfant qui doit devenir un homme. C'est par une série non interrompue de transformations successives, que l'humanité doit atteindre le terme dernier de sa constitution définitive.

« Les idées de l'intelligence humaine, dit l'infortuné Jouffroy, varient d'un temps à un autre temps, d'un pays à un autre ; elles varient comme la connaissance humaine, et la connaissance humaine croît ou décroît. Ce monde n'est pas la lutte du bien et du mal, de l'ordre et du désordre ; ce qu'on doit dire de lui ; c'est qu'il est imparfaitement bon, c'est que son ordre n'est pas complet. » (*Mélanges philosophiques*, la Sorbonne).

Ainsi, la vérité dogmatique, ce n'est pas quelque chose

Digitized by Google

de fixe, de permanent, d'absolu; mais les croyances des peuples sont dans un perpétuel travail de transformation, de sorte que, toujours incomplet, le symbole de l'humanité est toujours à faire. De même à l'égard de la vérité morale, ce qu'on appelle vice n'est qu'une vertu incomplète; le vice n'est pas moins nécessaire que la vertu, puisqu'il est lui-même une vertu commencée. Il faut qu'il y ait des prodiges d'orgueil, de volupté, pour que se manifestent dans des ordres divers, toutes les forces, toutes les énergies vivantes de notre nature. Le vice n'est un mal que s'il est un développement trop exclusif d'une de nos tendances morales; et cela encore n'est-ce pas un mal!

La négation, toutefois, n'est pas assez complète encore; il faut que des esprits plus hardis, plus résolus, poussent à d'autres conséquences; il faut qu'à l'école dogmatique succède une véritable école d'application. Le Fouriérisme, le Saint-Simonisme, voilà cette école.

Fourier, Saint-Simon, deux hommes à imagination vive et d'une humeur bizarre, entreprennent donc de réformer l'individu, la famille, la société, par une conception plus profonde de la vérité sociale, politique et religieuse.

Aux yeux de ces réformateurs, c'est chose bien facile que la pacification de l'homme, la conciliation de la famille, la guérison de tous les maux, la suppression de tous les désordres qui désolent la société. Il suffit pour cela d'ajouter au Christianisme ce qui lui manque, car si le Christianisme, impossible de le nier, a fait quelque chose pour le développement de l'intelligence, l'élévation de la pensée, la dignité et le respect de la vie; si cette philosophie, formulée par le Christ, et supérieure à tous les systèmes qui avaient paru avant elle, a résolu bien des problèmes,

Digitized by Google

répandu une vive lumière sur les mystères du cœur et les mystères de l'âme; si, en fait de vérité spéculative, le Christianisme va plus loin que Platon, Confucius, Aristote, il ne saurait être néanmoins la formule dernière du dernier symbole de l'humanité; comme tout autre, ce symbole n'est qu'une partie de la vérité; il est faux parce qu'il est exclusif, et, dès lors, incomplet. Le Christianisme s'est donné le tort immense de ne pas voir, de négliger dans l'homme précisément ce qui a le plus besoin de rédemption. Il a condamné la chair au profit de l'esprit et refusé la liberté à ce qui veut être libre. Il a multiplié l'anathème où il fallait dispenser généreusement le pardon et l'amour.

On le comprend, dès lors; le mal, c'est le commandement, la défense, la prohibition, la loi. Que l'homme soit libre, et il est bon; qu'il soit libre en toutes choses, qu'il n'y ait pas à sa liberté la moindre restriction, la plus petite réserve, et il est tout ce que Dieu veut qu'il soit, c'est-à-dire dans la perfection même de sa nature. Plus de vice, de laideur morale; la lutte, la division cessent au fond de la conscience; ce qu'on appelle improprement la révolte des sens devient un effort qui manifeste la vie. Le mal, c'est donc ce qui empêche l'expansion, l'explosion au dehors de toutes nos passions; le mal, c'est d'avoir des désirs et de combattre ces désirs, de ne pas aimer lorsqu'on se sent apte aux choses de l'amour, de se refuser les jouissances de la volupté, lorsque la nature a allumé en nous cette flamme dévorante; car il n'est pas vrai, dit Fourier lui-même, « que Dieu ait créé la plus belle des passions, pour la réprimer, comprimer, opprimer, au gré des législateurs, des moralistes et des pachas: Dieu a créé l'homme pour des amours phanérogames. » (*Traité de l'Association*, p. 399.)

Digitized by Google

Ainsi des aspirations contrariées, des facultés laissées sans objet, des émotions étouffées au fond de l'âme, c'est-à-dire la privation, l'abstention, la lutte, le combat, voilà le mal. Le bien, au contraire, consiste à avoir beaucoup de passions avec tous les moyens de les satisfaire. La passion n'a de loi qu'elle-même; la vaincre, c'est la suivre partout où il lui plaît de s'égarer et de se perdre.

Ainsi plus d'orgueil, parce qu'il est permis à chacun de ne rien voir au-dessus de soi; l'orgueil s'efface, disparaît, dans les hauteurs de la souveraineté humaine. Plus d'immoralité; que faut-il entendre par là? Qu'y a-t-il d'impur dès lors qu'on peut s'abandonner légitimement à tous les désirs de la chair, vierge, immaculée, comme l'esprit? Plus d'adultères par la suppression du mariage et de la famille: plus de vols, par la suppression de la propriété; plus d'égoïsme, d'avarice par l'absorption de l'individu dans l'État; plus de despotisme, enfin, de tyrannie par la suppression de la société elle même. Voilà où aboutissent ces fières doctrines venues, dix-huit siècles après le Christianisme, pour supplanter le Christianisme lui-même! Voilà comme ces sublimes régénérateurs pacifient la conscience humaine, délient ce nœud mystérieux des contradictions de notre nature, en octroyant la pudeur au vice, en faisant du vice la vertu, en proclamant solennellement, au nom de la philosophie et de la civilisation, le culte de la débauche, en bâtissant, à l'imitation des peuples du paganisme, des temples magnifiques à la prostitution, au libertinage! Telle est la morale que ces sages prétendent substituer à la morale évangélique et introduire dans la civilisation chrétienne!

Et, horrible mystère! tant ce mal qu'on nie est profond en nous! si redoutable est une pensée de l'homme, lors-

Digitized by Google

qu'elle se présente aux peuples sous la forme, les apparences d'un symbole! ces hideuses doctrines sont devenues des faits; il s'est trouvé un coin du globe où a pu se faire, j'ose dire, leur incarnation. La terre classique de la liberté est devenue la terre classique des amours libres. L'affreuse secte des *Mormons*, voilà la réalisation vivante du fouriérisme et du saint-simonisme. On l'a vu, d'ailleurs, bien souvent, quand une idée française ne réussit pas dans la mère patrie, elle émigre, met à la voile, cherche d'autres cieux, un autre soleil, une autre terre où elle puisse germer, croître à son aise, et enfin devenir un grand arbre. Les Mormons! voilà donc le dernier produit, le dernier enfantement de la raison humaine en révolte contre la raison divine! Qu'arriverait-il, toutefois, si, cessant d'être catholique, la civilisation tout à coup devenait mormonienne?

D'autres ne nient pas le mal, ils le divinisent. Le mal existe sans doute, mais il n'est pas le fait de l'homme; il est venu d'en haut, ce sont les dieux qui l'ont apporté à la terre. Telle est la solution proposée par toute l'antiquité grecque et romaine et acceptée des Grecs et des Romains par quelques sophistes des âges chrétiens. Ainsi parlent le fatalisme, le dualisme, le panthéisme, ce qui est tout un, car, par la négation de la liberté ou l'absorption de l'être de l'homme en celui de Dieu, toutes ces doctrines arrivent à des conséquences semblables.

Un Dieu bon ne pouvant agir que conformément aux lois de sa nature, il faut, dit Manès, pour que le mal existe, soit possible, une double généalogie de dieux, les uns bons, pères de la vérité, distributeurs et rémunérateurs de la vertu, les autres méchants, pères du mensonge, des maladies, de la douleur. De là ces deux forces rivales, ennemies, qui

Digitized by Google

se disputent l'empire du monde, deux créations incessantes, éternelles, l'une qui épanche l'être, la vie, la joie, la félicité; l'autre qui cherche à limiter, à détruire la première en opposant les ténèbres à la lumière, la haine à l'amour, la mort à la vie. Telle est relativement à l'origine du mal, l'explication la plus rationnelle, quoique absurde, de la philosophie antique. Et cette doctrine n'est pas un système en honneur dans quelques écoles seulement; elle a fait le tour du monde : on l'enseigne à Rome comme à Athènes; elle règne à Alexandrie, sur la terre des Pharaons, ce pays des grandes visions et des profonds mystères, comme elle domine à la Chine, dans la Perse et dans l'Inde, c'est sur elle que repose toute la théologie antique.

Le Panthéisme, lui, on le sait, c'est la fusion en un seul des deux principes du dualisme. Un seul Dieu, créateur du visible et de l'invisible, qui est tout et hors duquel rien n'existe. Il n'y a de vie dans l'univers que cette vie universelle; d'activité, de force, que cette force immense, que cette activité sans limites; l'être de l'homme, c'est une partie de cette substance unique; notre âme une parcelle plus ou moins grande de cette intelligence infinie.

On voit tout d'abord quelles peuvent être, au point de vue moral, les conséquences pratiques d'un semblable système. L'homme étant Dieu, et le mal ne pouvant exister en Dieu, car impossible de concevoir Dieu autrement que sous l'idée d'ordre, de bonté, de sagesse, d'harmonie, le mal ne peut être dans l'homme; étant Dieu, l'homme s'aime d'un amour nécessaire, parce que l'amour est la loi première de sa vie; il s'aime, se contemple et se complaît dans cet acte d'adoration suprême, parce qu'il est la manifestation de l'infini, ou l'infini même.

Digitized by Google

L'histoire dit ce que les peuples du paganisme, aidés de la philosophie, surent tirer de ces monstrueuses doctrines devenues les doctrines régnantes, souveraines. Les dieux s'étant trop abaissés vers l'homme, l'homme se hâta de s'élever, par une échelle de vices, à la hauteur des dieux, et l'on vit l'Olympe se peupler, se remplir de scélérats et de monstres. C'est Junon qui fait Messaline, et Messaline n'est pas coupable de ressembler à Junon. Il n'y a qu'un pas du dieu Saturne au dieu Héliogabale. Quand le Sénat romain signe à Tibère un décret de divinisation, pour introduire l'hôte de Caprée dans l'auguste demeure des potentats du ciel, il ne flatte pas César, ne courtise pas le maître, il fait acte de religion et veut unir ensemble des choses faites l'une pour l'autre. Commode étant dieu, pourquoi Commode ne s'en irait-il pas régner avec Jupiter? La vertu n'étant pas seule dans le ciel, de quel droit en exclurait-on les vices des maîtres du monde?

Le fatalisme produit des effets analogues, mène à de semblables résultats, quoique par des moyens différents. Si, en légitimant toutes les passions, en panthéonisant des monstres, le panthéisme philosophique donnait de l'énergie au crime, le fatalisme, au contraire, au milieu des peuples de l'Asie, a amené cette effrayante immobilité de la conscience humaine, qui épouvante et que ne peut supporter le regard de l'histoire. Là, pour vaincre le mal, on s'y livre, on s'y abandonne, on lui laisse dévorer en paix, et une à une, toutes les forces vives, toutes les énergies du cœur, toutes les puissances de l'âme. Le mal n'est plus, parce qu'il n'y a plus d'activité humaine; la lutte a cessé; c'est le repos au fond d'un sépulcre, la victoire dans le néant. L'homme vit encore, mais la vie, il ne la sent plus.

Digitized by Google

Le dernier effort de la vertu n'aboutit jamais qu'à une contemplation stérile de soi. L'âme, enfin, se meurt, s'éteint dans les bras de je ne sais quelle quiétude imbécile. La mort, c'est la peur de la vie; le sang ne quitte pas le cœur, ne circule pas dans les veines, parce qu'il craindrait de se refroidir en parcourant les membres.

Aussi, sur cette terre désolée, nul progrès, nul perfectionnement, nulle aspiration vers un avenir meilleur. Les siècles ont passé là, et les siècles n'ont pas été féconds; partout ailleurs ils détruisent du moins; là, ils n'ont rien détruit. Les ruines sont de celles que le temps seul ne semble pas avoir faites; on les dirait éternelles, tant elles sont marquées d'une même empreinte, comme pour attester un même crime. Aussi, c'est en vain que l'Europe, apportant à elle tous les trésors de la civilisation, ses arts merveilleux, les prodigieuses découvertes de la science, apparaît là, frontière toujours fermée de ces immenses empires; ces peuples, pétrifiés dans leurs mœurs, leurs croyances, comme les dieux qu'ils adorent avec terreur, détournent la tête et ne veulent pas voir. A leurs yeux, nous sommes des profanateurs, des sacrilèges, car nous représentons le mal dans le monde; or, la liberté, c'est le mal; celui-là est un impie qui ose se dire, se croire libre, et ne courbe pas la tête sous une main de fer; celui-là est un rebelle qui se prétend assez fort pour faire varier les lois de la nature divine. Ces peuples restent donc là attachés à leurs traditions plusieurs fois séculaires, comme Sisyphe à son rocher. Il n'y a pas même de variété dans le crime, et l'on dirait que la loi condamne à mourir par le glaive ceux qui ont les veines à un coupable qui a droit à être

Digitized by Google

les révolutions se ressemblent, et il n'y a pas deux manières de détrôner les rois, de remplacer une dynastie par une autre.

Or, que manque-t-il à ces peuples ? Le sens moral, l'intelligence de la liberté et de la vie. Si cette terre ne présente jamais à l'histoire qu'une seule face, c'est que l'idée divine ne s'est pas assez dégagée pour qu'il soit possible de croire à l'activité humaine. L'homme n'est rien, parce que le bien est nécessaire et le mal impossible. L'homme, esclave de ses dieux, et ne pouvant échapper à cette servitude, fait effort pour s'oublier et se perdre dans le mépris de lui-même. Il est au fond de l'abîme, et il ignore même la profondeur de la chute. Pour lui, la faute n'est pas une volupté, une jouissance ; il pèche, et, quand il a péché, il ne se sent pas de remords, il n'a pas blessé, violé les lois de sa nature.

C'est donc d'une solution fausse du mal, c'est-à-dire du mal incompris, que dérive l'anathème qui pèse sur ces races et les tient le front toujours humilié dans la poussière. On ne comprend le bien que par l'intelligence du mal. Étudiée à l'éclatante lumière de la révélation, la mort est une science qui explique, à elle seule, tous les phénomènes obscurs, c'est-à-dire tous les mystères de la vie. Le jour donc où une voix se fera entendre de ces peuples déchus et leur criera qu'ils ont péché, que le péché n'est pas venu en eux par intervention divine, le jour où ces peuples croiront à la déchéance, accepteront le dogme de la liberté humaine et s'avoueront coupables, ce jour là, ils connaîtront la vie, ce sera pour eux le jour de la rédemption.

Comme le fatalisme oriental, le fatalisme musulman, c'est aussi l'oubli, le mépris de la liberté, la suppression de tout ordre moral par la négation du mal.

Digitized by Google

Depuis six cents ans déjà, le monde était en possession de la vérité, et la vérité conquérante s'en allait étendant, affermissant son règne chez tous les peuples. L'homme défini, expliqué, se voyant, se comprenant lui-même dans les sublimes pages de l'Évangile, devenu le livre, le code de toutes les nations, ne songeait pas à se tourner vers le ciel pour en faire descendre une nouvelle lumière. Le ciel, pensait-on, avait tout dit cette fois à la terre, et la terre n'avait pas à attendre d'autres oracles, lorsque, tout à coup, au milieu des sables désolés de l'Arabie, surgit un homme grossier, mais unissant la ruse à la grossièreté, et qui, se disant Christ, à son tour, imagine de se faire le fondateur d'une religion, rédige un symbole, et ce symbole qu'il laisse à ses adeptes et qui fera la désolation du monde, s'appelle le Coran.

Or, ce nouveau Christ, que dit-il? Qu'enseigne-t-il dans son nouvel Évangile? Ce législateur, ce moraliste, comment résout-il les difficiles problèmes de la conscience? Comment détermine-t-il les rapports qui doivent exister entre Dieu et l'homme? Demandez au grand Prophète: Qu'est-ce que le mal? Et comme toutes les voix qui ont crié hors du catholicisme, le Prophète vous répond que le mal n'existe pas, que l'homme n'est pas libre, que c'est Dieu qui fait tout en nous sans aucune participation de notre volonté. C'est donc encore la négation, et la négation, cette fois, fait reculer la civilisation de plusieurs siècles. L'homme, tiré par la main du Christ du temple fangeux de toutes les voluptés, y rentre, et, prisonnier de la plus terrible divinité, il n'en sortira plus peut-être.

Comme la plupart des sectaires, des hérésiarques, Mahomet fait la guerre à la liberté; il juge dignes de mort et voue

Digitized by Google

à une horrible extermination tous les hommes libres, c'est-à-dire ceux qui croient au Christ et demandent la vérité à l'Évangile. Il faut remarquer toutefois que le Coran, comme les doctrines orientales, ne tue pas l'homme en anéantissant la conscience. Chose étrange ! le réformateur de la Mecque amollit par la volupté et durcit au feu du plus redoutable fanatisme le peuple qu'il suscite. Qu'est-ce donc que ce Turc féroce, cet ignoble Bédouin qui s'abreuve de sang humain au nom de son prophète, et puis, son œuvre de destruction accomplie, les cadavres broyés sous les pieds de ses chevaux, ou laissés en pâture aux bêtes féroces, va s'égayer au sérail, se délasser d'une horrible scène de carnage, dans les jeux d'une infâme lubricité ? Qu'est-ce donc que ce barbare civilisé ou cet homme de la civilisation qu'a ressaisi la barbarie, qui égorge tranquillement son frère et puis se tourne vers la pierre noire pour prier? Qu'est-ce que ce Sardanapale en turban, brandissant d'une main forte et lascive une pesante épée, s'en allant, en courant, et les épaules chargées d'une épaisse armure, à la conquête du monde? Est-ce l'homme? Non ! parce que l'homme de Stamboul, ce n'est pas l'homme. Mais inutile d'insister davantage, Mahomet n'entre ici qu'à titre de revue historique. J'ai dû en parler, parce qu'il s'est trouvé sur mon chemin. Mais personne jamais, si l'on excepte peut-être l'athée et régicide Clootz, qui imagina un jour de démontrer la supériorité du mahométisme sur le catholicisme, personne, dis-je, ne s'avisa de prendre pour un régénérateur, un législateur de la conscience, le charlatan de la Mecque.

Dix siècles plus tard, et toujours sur la route des âges chrétiens, naît un autre sauveur. De l'Asie, le dieu passe à l'Europe ; c'est dans un coin de l'Allemagne qu'a lieu cette

Digitized by Google

nouvelle apparition, que se fait cette incarnation nouvelle. Le démon de l'orgueil souffle avec violence dans la cellule d'un pauvre moine, et soudain ce moine, qui a nom Martin Luther, dogmatise et se révolte, et la révolte immense, profonde de cet homme, hier inconnu, entre dans l'histoire sous le beau titre de Réformation. C'est encore la divinisation du mal par la négation de la liberté.

Où le protestantisme a le mieux développé son immense activité de destruction, où il a le plus témoigné de sa haine et de son mépris, plus avili et fait plus de ruines, c'est assurément dans ses discussions incessantes sur l'homme, sa nature, ses forces, ses droits, son impuissance, ses rapports libres ou nécessaires avec la divinité. Jamais plus horrible confusion! anarchie plus profonde! S'il est difficile de suivre l'erreur dans sa marche rapide et dévastatrice, à travers les dogmes catholiques qu'elle altère, fausse, anéantit, selon son bon plaisir, il est plus difficile encore de la suivre dans la perpétuelle génération de ses rêves absurdes, de ses opinions extravagantes qui s'en viennent, à une heure marquée et avec une autorité égale, dépouiller l'homme de toutes ses prérogatives, lui ravir, une à une, toutes ses facultés nobles.

L'erreur fondamentale des novateurs du XVIe siècle consiste à faire l'homme ce qu'il n'était pas primitivement, à croire que la justice originelle et nos droits à la céleste béatitude, au lieu d'être un don surnaturel, appartenaient à l'état de nature; à soutenir qu'il n'y a pas eu un temps d'épreuve, ou bien que la chute n'est pas le crime de la liberté seule, mais que Dieu, dont l'action a besoin d'être indépendante, souveraine, absolue, a tout fait et fait tout en l'homme, sans lui et malgré lui « Dieu seul est libre, s'écrie

Digitized by Google

Luther, il fait toutes choses en tous. Il pousse où il lui plaît les méchants et les bons. Sa volonté immuable, toute-puissante, s'empare de l'impie qui la suit et ne peut que la suivre. C'est Dieu qui rend les hommes criminels, les endurcit et les condamne ensuite, comme s'il se plaisait aux péchés et aux supplices éternels de ces malheureux. Comment peut-il damner des hommes qui ne sont pas capables de pécher? Cela me semble criant, inique, atroce; tant de grands hommes, tant de siècles en ont été choqués! Et qui ne le serait pas? Je l'ai été moi-même plus d'une fois. Ici-bas la grâce, aussi bien que la nature, rejette le crime sur Dieu, non sur l'homme; mais la lumière de la gloire prononcera autrement. » (*De servo arbitrio.*)

« On demandera, sans doute, ajoute le dur et farouche Calvin, en vertu de quel principe, Dieu s'irrite contre ses créatures, sans en avoir été offensé, car vouer des hommes au supplice selon son bon plaisir, c'est le fait d'un tyran plutôt que d'un juge. Il faut répondre que Dieu en agit ainsi parce qu'il le veut. Sa volonté est tellement la règle souveraine de la justice que tout ce qu'il veut, dès lors qu'il le veut, doit être tenu pour juste. » (*Inst.*, liv. III, chap. XXIII.)

Ainsi, dans l'homme, plus de spontanéité, d'activité, de détermination propre, de choix possible, entre le bien et le mal, plus de mal par conséquent et plus d'ordre moral parce qu'il n'y a plus de liberté. Tout a péri, au souffle de l'hérésie, tout est mort dans cet être créé à l'image de Dieu, et maintenant sorte de brute intelligente, incapable d'aimer quelque chose hors d'elle, ou de s'aimer elle-même. Nulle aptitude, nulle aspiration, nulle force émanant des énergies de la conscience, mais le silence et la mort des tombeaux. C'est pourquoi la formule de *concorde*, expression de la doc-

Digitized by Google

trine luthérienne, dans sa forme la plus rigoureuse, réduit-elle l'homme à l'état de *souche, de pierre et de boue, non plus quàm lapis, truncus et limus*. Aux yeux du tendre Mélanchton, le libre arbitre est un dogme impie, et il se plaint amèrement qu'on ait osé l'introduire dans le Christianisme. « Dieu, écrit-il, se doit à lui-même d'être l'auteur du mal et le père de tous les crimes; car Dieu doit trouver quelque part à exercer sa justice et faire éclater sa miséricorde. Il peut punir l'homme du mal dont il le souille lui-même; il peut, en lui imposant des devoirs qu'il ne pourra accomplir, en exiger l'entier accomplissement et le punir de ne les avoir pas accomplis. » Calvin, dans un autre endroit de ses œuvres, s'exprime au sujet de la corruption, de la misère de l'homme, en termes encore plus amers. « Par le péché, dit-il, l'image de Dieu a été entièrement détruite; toute liberté a été perdue par la chute. » L'homme, dans cet état, c'est beaucoup de le comparer à un roseau; que s'il passe dans son intelligence quelques éclairs de connaissance de Dieu, c'est Dieu qui les lui donne afin de pouvoir le condamner. » D'après Zwingle, Bucer, Œcolampade, l'homme est tout entier nuit et ténèbres, impuissance et servitude. Écrasé sous une pression divine, tout se fait en lui par une volonté étrangère. C'est en vain que, pour entrer dans la lutte, il accepterait, demanderait le combat, il n'est pas fait pour combattre. Toute aspiration de son âme vers le bien est une illusion de son esprit, tout effort de son cœur vers la vertu un effort inutile.

Et l'homme ainsi défiguré, détruit, l'homme assimilé à la brute, ou plutôt inférieur à la brute même, car la brute, du moins, obéit à des instincts sûrs, à des lois qu'elle ne viole pas, si elle ne se sent pas faite pour l'avenir, elle n'est

Digitized by Google

pas tourmentée du besoin d'immortalité; l'homme ainsi le jouet d'une puissance injuste, tyrannique, ainsi abîmé, sans être anéanti, sous le poids éternel de la déchéance, la Réforme l'a contemplé, et elle a dit : Voilà l'homme! *ecce homo!* Oui! ces ruines sacriléges, ces restes impurs de l'erreur que l'erreur n'a pu dévorer, que l'hérésie, dans les plus furieux transports de sa haine, n'a pu atteindre et précipiter dans les sombres et silencieuses profondeurs du néant, ces abaissements, ces profanations de la pensée, ces mépris de la grandeur morale, cette servitude de l'âme que n'égala jamais aucune autre servitude, ce misérable supplicié, puni pour n'avoir pas fait un bien impossible ou évité un mal nécessaire, cet être perdu dans la création, qui ne regarde le ciel que pour en voir tomber la foudre, cet enfant qui ne laisse jamais ce cri monter de sa poitrine : Mon père! parce qu'à ses fils le père a retiré son amour : voilà l'homme! l'homme naguère si grand, si majestueux, portant mille empreintes divines sur un front aujourd'hui décoloré, terne, obscur; cette vie qui n'étant pas à elle, va se perdre dans je ne sais quelle autre vie; cet esprit qui n'est plus esprit; cette intelligence qui ne conçoit pas; cette volonté qui ne sait plus vouloir; ce cœur qui ne sait plus aimer, parce qu'il ne choisit pas librement, tout cela, dis-je, cette immense ruine, cette spoliation insensée, grand Dieu! c'est l'homme!

Hâtons-nous de protester, hâtons-nous de crier de toutes les forces de notre âme indignée, de toutes les énergies de notre conscience bien libre encore, que ce n'est pas là l'homme tel que Dieu le fit le premier jour, ni tel qu'il se montre aujourd'hui sur les hauteurs du Calvaire. Ce sont des profanateurs sacriléges que ces sectaires; ils sont les violateurs effrontés de la majesté sainte, parce que cette majesté

Digitized by Google

a été rétablie ; de la grandeur longtemps abaissée, mais redevenue, par une sublime réhabilitation, la grandeur sans déchéance. Ils ignorent Dieu et ils ignorent aussi son œuvre ; Dieu d'abord qui se complut en ce qu'il fit au commencement, qui trouva belle et complète la forme extérieure donnée à sa pensée ; l'œuvre ensuite qui redit la puissance, l'amour, la bonté de celui qui par une création arrivée au milieu des temps, création plus merveilleuse, plus surprenante que la première, a refait l'homme sur un autre plan.

Mais, à côté du symbole qui, ne distinguant pas l'homme de la brute, le prive de toute liberté et se plaît à l'assujettir à une volonté despotique, à le faire esclave d'un Dieu, comme on dit les esclaves de César, il y a le symbole qui arrache l'homme à cette triste servitude, le fait tomber des mains du maître, l'isole dans une complète indépendance, ne lui impose d'autre devoir, d'autre obligation morale, que la liberté même.

Debout sur les ruines d'un abject dogmatisme, indignés qu'on eût osé faire de l'homme un vil animal, des esprits plus généreux sont venus protester contre l'œuvre des sectaires et proclamer, avec force et éloquence, les droits de la raison, les droits sacrés de la conscience, que les sectaires voulaient détruire. Heureux si de tels efforts n'avaient pas dépassé le but, si les partisans trop exclusifs de la liberté n'avaient abouti, eux aussi, par un autre chemin, à la négation de la grâce, à la suppression de tout ordre surnaturel ; si, entraînés de conséquence en conséquence, ils n'avaient pas été amenés à rejeter même le Christianisme !

Cette école, appelée l'école des philosophes rationalistes, distingue donc le bien du mal, le mal du bien ; la vertu et le

Digitized by Google

vice sont possibles. Dieu, ce n'est plus ce tyran de Calvin et de Luther, aimant à torturer d'innocentes victimes. Mais si le mal existe, il doit être vaincu en nous par nous-mêmes, et sans que rien nous vienne en aide du dehors. S'il y a lutte, combat, chacun peut et doit tirer de soi tous les efforts nécessaires à la victoire; pour remonter la pente, cependant bien rapide de la chute, nous pouvons nous passer d'un Dieu qui nous tende la main et nous attire à lui. Pourquoi le Christ? Il faut dire, au contraire, que le Christ est le seul mal de l'homme. Pourquoi chercher dans un monde mystérieux, impossible peut être, ce qu'on a là près de soi? Pourquoi des révélations, des signes incompréhensibles, des forces divines, la grâce enfin, lorsque la raison suffit à tout et que la nature dit tout à la raison? Est-il nécessaire que Jésus-Christ tombe des mains de son père aux mains d'une femme? qu'il s'abaisse des hauteurs des cieux aux choses de la terre, et consente à venir habiter un monde que les purs esprits n'habitent pas? Pourquoi condamner le Verbe à parler la langue obscure, infime des hommes? Allons! que les cieux restent fermés sur notre tête, que Dieu se taise, ne sorte pas du silence de son éternité, nous sommes hommes, et il suffit; la raison, qui est en nous une manifestation incessante, un oracle toujours parlant, nous conduira sûrement dans le chemin de la vie et au terme de la destinée. Tous les codes de lois écrites ne valent pas cette loi éternelle, immuable, que le créateur a gravée au fond de la conscience humaine.

Ainsi, pas de religions positives, de révélations extérieures faites par un bruit de paroles et le fracas de la foudre sur un Sinaï, pas de Christianisme enfin; la croix est un vain signe, et aussi les autels des signes inutiles. Pour s'unir à

Digitized by Google

Dieu, c'est assez de ce rapport métaphysique, idéal, qui rattache la créature à son créateur, comme si, entre le père et le fils, entre le fils et le père, il n'y avait pas encore, outre ce lien, une profonde relation d'amour. Au plus, le pain eucharistique, ce sont les agapes du vulgaire, mais quand on est philosophe, on est à soi, on vit de soi, on communie avec ses pensées; et la rédemption, ce sont les labeurs de l'existence.

Telle est la solution rationaliste qui va jusqu'à refuser à Dieu même la puissance ou le droit de racheter le monde; les partisans de ces fières doctrines s'opposent à ce que le créateur ajoute quelque chose à son œuvre, refasse un monde brisé par la chute. L'humanité est condamnée à vivre de sa première vie. Je souffre, je dois aimer ma souffrance et repousser la main qui voudrait toucher mes plaies pour les guérir; non, il n'est pas permis à un Dieu, la chose fût-elle possible, de nous transporter dans un monde qui n'est pas fait pour nous.

Et, assurément, de toutes les philosophies qui ont voulu être des religions et prétendu à l'insigne honneur de corriger, de perfectionner, d'étendre les voies de l'homme, la philosophie rationaliste est celle qui a fait plus de bruit, tenté les plus grands efforts pour rédiger une formule de croyances et écrire un code de morale. Il y a même un siècle entre tous où l'on put croire que le rationalisme, enfin vainqueur, allait, sur les ruines de la religion du Christ, se proclamer la religion dominante, exclusive, de l'humanité. Ce grand siècle, on l'a nommé, c'est, par excellence, l'âge d'or de la libre pensée, l'âge d'or du philosophisme, le siècle du grand Rousseau, du roi Voltaire.

Eh bien cependant, ce siècle tant vanté, qui s'est appelé

Digitized by Google

lui-même le siècle des lumières, je le demande à l'histoire, quelle est sa valeur morale? Qu'a-t-il fait pour la moralisation de l'espèce humaine? Le génie abonde, si l'on veut; ce génie que rachète-t-il, que sauve-t-il? Comment est-il prêtre? Cette parole qu'on dit toute-puissante, que rappelle-t-elle de la mort à la vie? Que fait-elle sortir des ombres silencieuses du tombeau?

Hélas! le génie de ce siècle, c'est le génie du mal; s'il vient du ciel, c'est comme la foudre, pour renverser et détruire. Il aime tout, excepté le bien, adore tout, excepté la vérité; ses dieux sont infâmes, et son culte est tout entier au culte de la laideur. Le divin l'effraie, l'épouvante; sa parole est impiété, blasphème; il est sans cesse à la recherche d'une négation immense, indéfinie, où Dieu lui-même disparaîtra, afin que l'humanité puisse respirer à l'aise dans le vide de ce grand Être.

Si encore il n'ajoutait à la haine de Dieu le mépris de l'homme, mais, pour ce siècle, l'homme n'est qu'un animal *débruti*. Ce misérable qui déchire, dévore sa proie dans son antre, comme la bête fauve dans l'épaisseur des forêts, le pauvre sauvage que personne n'a aidé à vaincre l'anathème, qui a perdu tous ses souvenirs, oublié jusqu'à sa langue, dont la parole n'est qu'une sorte de cri muet et les facultés de l'âme de grossiers instincts, cet être, fils de l'homme et homme encore, mais l'homme en qui la maladie originelle a tout dévoré et qui ignore jusqu'à sa dégradation même, cette intelligence qui s'achève, qui finit et ne sera plus demain, la philosophie a contemplé tout cela et s'est écriée dans l'enivrement d'un orgueil satisfait, comme Luther sur les ruines accumulées par la main de l'hérésie: Voilà l'homme! oui! voilà l'homme, parce que la pensée, l'intelli-

Digitized by Google

gence, c'est le mal, parce que l'homme *qui pense est un animal dépravé !*

Quelle est donc, vue dans toute sa réalité historique, la mission régénératrice de ce siècle ? La voici : Une légion d'esprits méchants, impurs, passe, à cette heure, sur le monde, et soudain tout se remue au fond de l'âme ; il va éclore du cœur humain tout ce que le cœur recèle d'une dégradante corruption.

Retentissant d'un bout de l'Europe à l'autre, ce cri : écrasons l'infâme, est comme un appel à la perversité humaine, comme un ordre de convocation à tous les désordres, à tous les crimes. Arrosés de fiel, réchauffés par l'haleine brûlante de l'athéisme, tous les germes du mal se sentent fécondés à la fois, comme si le rire moqueur, l'ironie amère était, en France surtout, le vivifiant soleil qui fait naître, croître et mûrir cette plante qu'on appelle le vice. L'esprit humain, à cette époque, ressemble à un arbre vénéneux où la main qui se tend ne peut cueillir que des poisons. On dirait enfin que ce siècle a été envoyé pour faire l'éducation du mal.

Voilà ce qu'entreprend pour relever l'homme de sa chute ou l'empêcher de descendre encore, le siècle qui grimace, ricane, blasphème et maudit ; il prêche la libre et féconde expansion du vice ; il veut l'explosion au dehors, l'irruption violente sur l'âme humaine de toutes les passions impures ; il va réveiller jusqu'au dernier germe du mal endormi au fond du cœur. La rédemption, crie-t-on de toutes parts, est dans la jouissance, la délectation des sens. Celui-là seul est fait pour la servitude qui résiste aux désirs de la nature. Qu'on cherche tant qu'on voudra, il n'y a pas d'autre donnée morale, de conception plus philosophique, d'autre solution enfin, aux formidables problèmes de la conscience.

Digitized by Google

De semblables doctrines ne pouvaient tarder à porter les fruits qu'on en attendait. Aussi à la frénésie des esprits succède bientôt le délire des sens ; les obscénités de la chair se mêlent, se confondent avec les obscénités de l'entendement. La philosophie devient mère, et l'enfant de la philosophie, c'est l'homme de tous les crimes, de tous les forfaits, le vil assassin, l'affreux terroriste qui rentre, le soir, son œuvre accomplie, les mains rouges de sang, dans les clubs de la Convention ; l'ignoble Jacobin qui rêve encore sur des cadavres on ne sait quelle horrible volupté. Oui ! ce dévot d'une chair publique, cet adorateur de la déesse raison, c'est-à-dire de la prostituée nue, voilà bien l'homme nouveau, l'homme que le mal a inventé hier.

Transformer la morale en immoralité, faire de la vertu le vice, et du vice la vertu, voilà donc le dernier résultat de tout effort de régénération tentée par les seules forces de la raison seule. Depuis Marcion jusqu'à Fourier, jusqu'au vil romancier qui a son nom dans la boue, tous les hardis réformateurs de la conscience humaine l'ont corrompue au lieu de l'épurer. Zénon est un vice comme Épicure ; car le stoïcisme engage la lutte au nom de l'orgueil, et si l'orgueil n'est pas assez haut, assez fort, s'il ne méprise pas, ne résiste pas assez, si on lui entend dire, par exemple, que la souffrance est un mal, il y a chute, et c'est un mal sans remède, l'orgueil ne pouvant faire remonter ce qu'il n'a pas empêché de descendre, relever ce qu'il n'a pas empêché de tomber.

Hélas ! il faut bien le dire, il n'y a pas de Christ parmi tous ces philosophes, et je ne vois pas de philosophie qui puisse être une rédemption. Les sages qui apprennent à bien dire n'apprennent pas à bien faire. Toute la belle morale de

Digitized by Google

Cicéron, de Sénèque, d'Épictète, de Socrate, n'a pas inspiré un seul acte de vertu. La philosophie ne fait rien pour le cœur, et c'est là le secret de son impuissance. Seul le Christianisme a mis le cœur au-dessus de l'esprit et trouvé l'homme où il est réellement. En lisant ces grands génies de l'antiquité, on s'étonne, on admire, mais on s'en tient à une admiration stérile ; on ne sent pas naître en soi le désir de devenir meilleur, on ne déclare pas la guerre à ses passions, on n'étreint pas son cœur pour qu'il batte plus sagement. Platon a-t-il mis une seule âme dans le ciel ? En vérité, qui s'inspire de Platon lorsqu'on veut prendre cette route ? J'affirme même que la philosophie qui a fait Socrate, ne le ferait pas aujourd'hui, tant le Christianisme, qui est une pensée de Dieu, a jeté d'ombre sur toute pensée humaine, tant la religion du Christ a desséché toutes les religions, tous les systèmes, en attirant à elle tout ce qu'il y avait de séve, de force, de vie, dans des systèmes et des religions sans nombre. Le Christianisme est comme un océan vers lequel toute vérité a coulé et s'est, pour ainsi dire, déchargée elle-même. Si la philosophie a été quelque chose autrefois, elle n'est plus rien aujourd'hui ; cette veine est tarie à jamais, et l'humanité ne puise pas là une seule goutte de ce sang qui est sa vie. Lorsqu'on cède aux aspirations de son âme, quand on a goût à la grandeur morale, on est, ou l'on devient simplement chrétien. Le retour se fait, non du Christ à Platon et à Socrate, mais de Socrate et de Platon au Christ.

La philosophie n'a jamais donné au monde une bonne leçon de sagesse, sans qu'aussitôt les philosophes soient venus en compromettre les bons effets par de pernicieux exemples. Aristote traite du droit des gens et il met le brigan-

Digitized by Google

dage au nombre des différentes espèces de chasse. Solon, le grand législateur, range le métier de voleur parmi les professions utiles, seulement il observe que le citoyen ne volera pas les habitants de sa ville ni les alliés de la république. Démocrite, Pyrrhon, Épicure ne sont que d'impurs sophistes. Cicéron se prononce pour les amours infâmes. Il y a des combats de matrones nues aux fêtes de Flore, et Caton se retire pour ne pas gêner les plaisirs du peuple. Le rhéteur Libanius écrit une apologie des danseuses et des mimes. Jamblique approuve le culte des images obscènes. Aulu-Gèle accuse les stoïciens de n'être qu'une secte de fripons. Lorsque la philosophie était le plus en honneur à Rome, les spectacles y étaient si indécents que l'empereur Julien défendit aux prêtres des idoles d'y assister. Rome, sous Auguste, n'a pas un seul autel érigé à l'amour conjugal et le premier César se croit obligé, dans l'intérêt des mœurs, de porter des lois contre le célibat et de tenter, par l'appât des primes et des récompenses, ceux qui voudront s'engager dans les liens du mariage Et Platon, le *divin* Platon, qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on fait l'histoire des spéculations de la pensée, des sublimes conceptions du génie, Platon, dis-je, quelle solution trouve-t-il au redoutable problème? Comment exclut-il le mal de l'homme? Certes! il a senti en lui une douleur inénarrable qui n'est pas seulement *la maladie*, mais quelque chose de plus mystérieux. Il a vu *l'idée* captive dans la chair, l'idée qu'il faut dégager en faisant prédominer l'élément spirituel. L'âme, d'après lui, ne peut se rendre digne des dieux que par la vertu, car la vertu seule peut nous associer à la divinité. Il se hâte donc de prendre son *juste imaginaire* qui est presque, trait pour trait, ce juste que l'histoire à genoux contemple, adore, depuis dix-huit

Digitized by Google

siècles. Et ce vaste génie s'égare néanmoins, sitôt qu'il veut devenir pratique et formuler un code de morale. C'est aussi par le vice qu'il veut triompher de la passion; à l'instinct il n'oppose que l'assouvissement. Oui! qui le croirait? Ce philosophe qui avait presque toutes ses pensées en courant vers le Christianisme, dont les œuvres forment, comme on l'a dit, la préface humaine de l'Évangile, ce philosophe à qui il n'a manqué peut-être, pour être un Père de l'Église, que de naître quelques siècles plus tard, donne pour base à sa république la morale qui règne aux antres de la prostitution.

Je crois donc fermement que la philosophie, depuis son entrée dans le monde, et elle est bien vieille déjà, n'a ôté ni un vice du cœur humain, ni épargné un crime à l'humanité. Si la philosophie enseigne la raison d'un devoir, elle ne donne pas la force de l'accomplir. C'est toujours, au contraire, à un système quelconque que se rattache une corruption célèbre; un siècle de philosophes fut toujours un siècle de décadence. La dégradation, la honte du monde antique, c'est autant ses symboles que sa morale; qu'importe qu'on découvre, çà et là, quelques vérités ou quelques débris d'une vérité autrefois générale, universelle? Qu'au sommet de l'Olympe, au sommet de cette échelle de dieux du paganisme, on trouve, par exemple, le grand Jupiter des Grecs et des Romains, qu'on peut bien prendre, si l'on veut, pour le Jéhovah de la Bible; il n'en est pas moins certain que la vérité a fait naufrage. De même au point de vue moral; dans le plus saint de tous les temples on découvre toujours le libertinage, et il est vrai de dire que toute la morale antique finit aux autels de Vénus ou aux autels plus infâmes encore de l'infâme Priape. Ainsi tout système de

Digitized by Google

philosophie est à la fois et une erreur qui, comme une éponge, passe sur le symbole de l'humanité pour y effacer quelques dogmes et un vice qui efface quelques vertus au code de la morale naturelle ou chrétienne.

Plutôt que la philosophie moderne qui ne saurait avoir, depuis le Christianisme, qu'un caractère purement négatif, la philosophie antique aurait fait quelque chose peut-être pour la moralisation de l'humanité si elle eût pu définir l'homme. Mais l'homme, cette philosophie ne le définit pas; nulle intelligence ne pénètre assez cette double essence se résolvant en une admirable et incompréhensible unité; nul ne peut dire le vrai nom de cette personnalité vivante, produit de deux principes selon toutes les apparences contraires. Comment, en effet, unir ensemble et tant de grandeur et tant de basesse, de si nobles sentiments et de si méprisables instincts? une froide et inerte poussière, comment la mettre en communion avec une pure intelligence? La pensée, comment l'enfermer captive et la faire vivre dans un sépulcre de chair? L'homme, comme le Dieu, c'est donc l'inconnu, c'est-à-dire un temple fermé où ne se laisse pas voir celui qui l'habite. Aussi, debout au portique de ce temple, quarante siècles sont là criant parfois quelque chose d'étrange, parce qu'ils ont pressenti des mystères; mais sans que les voiles se déchirent, que les ombres se dissipent; la vérité, qui ne veut pas se manifester encore, ne laisse pas briser sur son visage le masque qui le couvre. Aussi la célèbre maxime morale, la grande parole de Thalès qu'on lisait dans le temple d'Apollon, gravée sur une lame d'or, le fameux *connais-toi toi-même*, ne fut-il, durant de longs âges, qu'une sorte de thème propre à exercer l'esprit des sages, à tenir en haleine la sagacité des savants, comme une proposition d'Euclide.

Digitized by Google

L'homme était descendu trop bas dans l'oubli de Dieu et l'ignorance de la vérité ; il avait trop perdu, il s'était trop ravi à lui-même, pour qu'il pût s'élever à l'entière compréhension de son être. Il fallait l'homme nouveau et la diffusion d'une vérité nouvelle. Jusque-là, c'est-à-dire, jusqu'au Christ, l'homme, sorte d'hiéroglyphe, était une langue que ne pouvait parler aucun peuple et qu'aucune oreille ne devait entendre. A cette langue, le verbe manquait, et d'en haut seulement, pouvait venir le verbe promis et nécessaire à sa reconstruction.

Il y a plus, la philosophie, découvrirait-elle certaines vérités, n'en serait pas moins frappée d'impuissance. Ce n'est pas tout, en effet, de découvrir la vérité, il faut la faire croire. Or, il y a chez tout homme je ne sais quel orgueil secret, je ne sais quelles secrètes dispositions d'esprit qui font qu'on n'adopte pas sans résistance les opinions, les jugements d'autrui, qu'on n'admet pas comme absolument vrai ce qui est vrai absolument, ce qui me fait dire que l'infaillibilité est la raison dernière de tout symbole, qu'il n'y a pas de symbole véritable sans une infaillibilité réelle ou supposée. Le Sinaï, le Golgotha, ou bien tout homme se tourne vers Dieu et lui demande pourquoi il s'est révélé à d'autres qu'à lui-même, pourquoi il y a des hommes entre Dieu et lui.

Le côté faible, le premier tort de tous les systèmes philosophiques, c'est qu'ils n'entrent pas dans la vie réelle, ne deviennent pas pratiques. Ce que dit la philosophie, peu l'entendent ; ce qu'elle enseigne, peu le comprennent, alors même qu'elle veut être comprise. Platon, dans sa plus grande gloire, ne put gagner à sa doctrine la moitié d'une rue d'Athènes. La philosophie d'ailleurs, c'est un orgueil qui ne

Digitized by Google

descend pas jusqu'à la foule, mais qui regarde toujours en lui-même.

Aussi le monde ne gagne-t-il rien ou presque rien à tout ces efforts, à cette science, à ces curieuses investigations de la pensée, à toute cette éloquence, à tous ces dons merveilleux du génie. Cette lumière éclaire un coin du globe, tandis que la terre entière est plongée dans les ténèbres. Un léger souffle fait osciller quelques vagues à la surface de l'Océan, et l'Océan repose calme, silencieux dans les profondeurs de ses abimes. Combien connaissent Platon, Socrate, Aristote et leur demandent la science de la vie? Hélas! à chaque heure du monde il y a chez chaque peuple, enfant de la civilisation, une dizaine, tout au plus, de beaux esprits qui, se prenant d'admiration pour ces grands génies, se faisant de leur gloire une sorte de culte, mettent leur pensée au service de cette pensée morte ou du moins bien refroidie, voilà tout. Et les disciples encore comment traitent-ils le maître et respectent-ils sa doctrine? Hélas! il arrive très-souvent qu'ils font des livres pour déchirer le livre dont ils s'inspirent et que cependant ils prétendent défendre?

Il faut au monde une autre parole et d'autres enseignements, une parole qui ne soit pas d'hier, mais de tous les temps, qui ne soit pas d'un siècle, mais de tous les siècles, qui ne s'adresse pas à quelques rares esprits, l'élite, l'aristocratie de l'intelligence, mais à la foule des esprits, à la foule humaine; une parole qui soit entendue de tous les peuples et les embrasse tous dans un même amour. Or, cette parole infaillible, éternelle, universelle, c'est la parole de la rédemption.

La philosophie se perd dans les extrêmes ; allant sans me-

Digitized by Google

sure de l'apothéose à l'anathème, de l'anathème à l'apothéose, elle avilit ou divinise, divinise ou avilit. Ne voyant jamais tout l'homme, ne le saisissant jamais d'ensemble, il est en nous des choses très-nobles qu'elle méprise ou laisse dans l'ombre, d'autres, au contraire, qu'elle glorifie, exalte au delà des limites de l'éloge. C'est, tantôt, une foi naïve en ce qui n'est plus; tantôt, des dédains injustes pour ce qui est encore. Une heure, elle croit à l'excellence de notre nature, et, alors, elle taille le marbre, élève des statues, bâtit des temples. Les yeux fermés sur les ruines du monde, elle chante l'antique âge d'or, pose sur nos fronts de superbes couronnes que nos fronts, hélas! ne porteront pas ici-bas, place dans nos mains un sceptre que nos mains, trop affaiblies, trop débiles, ne sauraient plus tenir. Puis, l'heure d'après, substituant la haine à l'amour, elle défait son œuvre, renverse les autels où elle priait à deux genoux et se délecte à humilier ses dieux, à les traîner dans la poussière. C'est la malédiction, c'est-à-dire le second délire; tout était lumière, maintenant, il n'y a que ténèbres; tout était beauté, force, énergies fécondes, puissances indéfinies; à présent, il n'y a que faiblesse, langueur et mort, et c'est pourquoi cette tendre philosophie pleure, se lamente, assise sur un éternel tombeau, qui éternellement gardera sa victime.

Voilà donc la philosophie: douée d'une grande puissance d'investigation, en proie aux mille désirs, aux mille rêves d'une curiosité inquiète, elle se hâte sur tous les chemins de la spéculation, criant que les mystères qui sont, croit-elle, tout le mal de l'homme, vont enfin disparaître. A l'entendre, dans quelques heures, tout sera évidence, claire vision, toutes les pensées du Très-Haut seront à nu, pour ainsi dire, sous le regard de la pensée humaine. Tout doit céder, tout

Digitized by Google

cédera aux ardeurs d'un zèle infatigable, aux efforts d'une science qui a déjà plusieurs fois transformé le monde. Et, si faisant cas de ces doctrines, l'esprit humain se laisse prendre à ces vulgaires déclamations d'une fausse sagesse, il n'est pas longtemps à s'apercevoir qu'il a donné dans le piége, et qu'au lieu d'avoir une affirmation entière et sincère de la vérité, il erre dans le vide et ne saisit que le doute.

Toute la puissance de la philosophie consiste donc en cela, qu'elle est habile à poser de formidables problèmes qu'elle ne sait pas résoudre, à plonger la conscience humaine dans les angoisses, les terribles perplexités du doute, les horreurs d'un sombre désespoir. Elle creuse sous la pensée d'effrayants abîmes, et puis la pensée, elle la laisse suspendue sur ces abîmes, ne lui disant pas si elle aura un libérateur, ou si elle sera précipitée dans ces profondeurs incommensurables. Elle approche des tombeaux pour nous dire qu'il y a là des mystères, mais ce qu'il y a de vie dans ces tombeaux, elle ne le sait pas. Dans l'homme elle sent une intelligence, un esprit, une âme enfin ; mais ce que devient cette âme, le voyage achevé, la migration accomplie, elle ne le sait pas non plus.

En vérité donc, quelle ruine ! quelle tristesse que l'homme vu à la pâle lumière des mille systèmes philosophiques ! mystère pour les uns, scandale pour les autres, les uns méprisent et les autres adorent. C'est le culte des autels, ou l'opprobre des gémonies. Chacun le mutile, le défigure à son gré. Tout esprit ou tout matière, ange ou vil animal se traînant avec peine, parmi d'autres animaux, ses frères, il est tout ou il n'est rien, c'est à dire Dieu, l'infini ou le néant. Il ne pense pas, ou bien sa pensée le fait descendre au-dessous de la brute ; il n'aime pas, ou bien en lui l'amour est néces-

Digitized by Google

saire; il n'est pas libre, et alors la vertu est impossible, ou bien tout est liberté, et alors le vice n'est pas moins impossible. Il n'a pas d'âme; la vie est dans l'organisme humain ce qu'elle est dans les tissus de la plante; ou s'il a une âme, il n'est pas sûr que cette âme soit immortelle; ce qui n'était pas hier pourrait bien n'être pas demain; n'avoir pas toujours existé pourrait bien impliquer la cessation de l'existence. D'autres fois, c'est un dogme que notre immortalité; il est nécessaire que nous nous survivions dans un monde meilleur, mais il est nécessaire aussi que Dieu se donne sans conditions; notre félicité future ne saurait dépendre ni de nos vices ni de nos vertus, le ciel est un droit et non pas seulement une récompense. Tel est l'homme hors du Christ! objet des affirmations et des négations les plus blasphématoires, les plus contraires, il est tout, excepté ce qu'il est réellement. Ce n'est plus l'homme.

Ainsi, le mal incompris, l'homme ne se comprend pas; le mal non défini, l'homme échappe à toute définition raisonnable. Ainsi, d'un système à un autre, d'un symbole à un autre symbole, c'est l'homme qui se voile, s'enlaidit et expire. De toutes ces doctrines, de tous ces évangiles, misérable invention de l'orgueil, il tombe toujours sur lui quelque chose de honteux, de dégradant. Tous ces sages, tous ces moralistes, tous ces rédempteurs dépassent le but ou ne l'atteignent pas. C'est un crime à tous ces prétendus sauveurs de mettre l'homme en présence d'un infini qu'il ne peut atteindre et de lui montrer de loin une patrie où il n'entrera jamais.

Digitized by Google

CHAPITRE II

DE LA SOLUTION CATHOLIQUE

Le grand problème du mal vient se poser enfin devant une autre doctrine, et cette doctrine, bien différente de celles que nous avons examinées, infiniment supérieure à toutes, donne aussi une solution toute différente. Le Christianisme dit le nom de celui qui a précipité le genre humain dans cet abîme de maux d'où l'a pu retirer seule la puissance d'un Dieu. Il sait le jour, il sait l'heure où le mal est entré dans le monde; il décrit avec une exactitude merveilleuse, une sincérité parfaite, les lieux où s'est accompli ce triste drame de notre déchéance; il fait mouvoir, pour ainsi dire, sous nos yeux, tous les agents coupables qui ont concouru à cette grande catastrophe. Dans son esprit, il y a des souvenirs impérissables, des dates immortelles; il porte en ses mains un livre qui ne passera pas, un livre qui a traversé tous les siècles et où tous les siècles ont pu lire l'explication rationnelle du mal.

Là, pas de rêves, d'absurdes calculs, de puériles, d'impossibles hypothèses; rien de ces cosmogonies où la fable a bâti des mondes à plaisir. D'abord, avant que Dieu créât, le monde n'était pas; Dieu était seul dans la solitude de son éternité, seul dans l'immobilité féconde de son être. Un

Digitized by Google

jour cependant, après des jours sans fin, Dieu sortit de son repos, Dieu créa; il fit ce que nous voyons, et des choses que nous ne voyons pas, le monde avec tous les mondes, la terre avec tous les êtres qui l'habitent; et, parmi ces êtres, apparaît l'homme, l'homme roi de toutes les choses créées. Et, pour faire l'homme, Dieu prend un grain de poussière, et voilà les membres, la chair, le corps, la partie extérieure, la vie du dehors; puis, dans cette chair, dans ces membres, dans cette boue, Dieu met un peu de son souffle; et ce souffle, c'est l'âme, la seconde et la plus haute vie de l'homme, et ces deux vies réunies en une seule, c'est-à-dire le corps et l'âme ne formant qu'un tout, c'est l'homme! Et l'homme est beau, parce que toutes les œuvres de Dieu sont belles. Il voit, il entend, il se comprend, il s'aime; la nature n'a pas de mystères, il sait tous les mystères de la vie. Au-dessus de lui, Dieu, source de son être; au-dessous, des êtres sans nombre, toute la création matérielle, visible, qui n'existe que pour lui. Quelle royauté! si ce sceptre n'est jamais brisé, si cette couronne ne tombe jamais du front qui la porte!

Mais tant de biens ne sauraient avoir de prix sans la liberté. La liberté est donc laissée à l'homme; et la liberté, c'est l'épreuve; et la liberté fait naufrage, c'est la déchéance. Telle est l'origine des choses, l'origine du mal. D'abord, la puissance et le souffle de Dieu réalisant, hors de Dieu, une œuvre magnifique; puis, les dangers de l'épreuve, la parole de la tentation détruisant ce bel ouvrage; d'abord, la lumière, bientôt suivie des ténèbres, mais ténèbres que doit chasser devant elle, après de longs siècles, une autre lumière, invisible à cette première heure du monde; d'abord, la perfection des dons de Dieu; à l'heure suivante, l'altéra-

Digitized by Google

tion de ces mêmes dons ; enfin, la vie et la mort, l'Éden et le Calvaire ! voilà les deux termes extrêmes, les deux aboutissants de l'humanité. Aussi le Christianisme, qui repose sur ces bases, n'aurait pas sa raison d'être, si les choses n'étaient pas ce qu'elles sont réellement ; le Christianisme, qui est la mémoire du passé, c'est-à-dire l'histoire toujours vivante, gardera-t-il à jamais le souvenir de ces tragiques événements, et ne cessera-t-il de crier au genre humain, afin que le genre humain ne puisse l'oublier jamais, que ce sont là ses origines, qu'il n'a pas d'autre berceau ?

Le mal est donc dans l'homme par l'homme lui-même. Dieu voit et juge, mais il n'agit pas ; il punit la faute, mais il n'en est pas l'auteur ; en accordant la liberté, le don était parfait, et ce n'est pas à Dieu assurément qu'il faut s'en prendre, si le don est devenu funeste. Dès lors, c'en est fait du dualisme oriental ; et dès lors aussi, plus de *fatum*. Aujourd'hui, comme dans l'état d'innocence, la liberté reste encore le premier attribut, l'attribut essentiel de l'homme. Pour être affaiblies, altérées même, nos facultés ne sont pas détruites par le crime de la chute. Le mal n'a jamais pu s'imposer, ne s'imposera jamais à la volonté humaine ; l'homme sera coupable, parce qu'il l'aura voulu. La loi qu'il méprise, il peut la respecter et ne pas l'enfreindre ; il choisit ce qu'il veut ; il aime, parce qu'il veut aimer. Si l'effort nécessaire pour rester libres nous reproche le crime bien pesant d'avoir porté atteinte à notre liberté première, la tentation cependant ne gêne pas, ne contrarie pas notre liberté jusqu'à la détruire. Quand la voix de la séduction s'est fait entendre, on peut se détourner et passer outre. Au fond, quoique blessée, quoique malade, la volonté humaine ne relève que d'elle-même.

Digitized by Google

Dieu aussi n'agit dans l'homme par sa grâce qu'avec le concours de notre liberté. Ces liens sont rompus, brisés, qui enchaînaient aux pieds des autels de ce Jupiter où il fallait nécessairement se prosterner. L'hommage, l'adoration étaient forcés, ils sont libres. Il n'y avait pas deux voies, deux chemins pour aller dans la vie où poussait un destin aveugle, inexorable. Tout était écrit, décrété à l'avance; les lois de l'ordre moral ressemblaient aux lois immuables, éternelles de l'ordre physique. Par le Christ, le monde est sorti de cette servitude, en a fini avec cette oppression de la conscience. Dieu a tant de respect pour notre liberté qu'avec la nôtre, il semble avoir limité la sienne. Ce qui a rendu possibles l'épreuve et la chute, rend possibles encore les suites de la chute. Avoir pu pécher une fois implique la puissance de pécher encore, pécher toujours. Dieu fait des lois, et l'homme peut dire : Non ! je n'obéirai pas; ces lois, je les méprise; ce joug, je ne le porterai pas; à ton amour je préfère un autre amour. Et quand l'homme a fait entendre ce langage de la révolte, Dieu se tait, Dieu laisse faire; il regarde attristé; il attend dans sa miséricorde, car il s'est lié lui-même par une loi, il s'est dit comme il a dit aux flots de la mer : Tu iras jusque-là, mais tu n'iras pas plus loin ! Telle est donc la grandeur de l'homme qu'au-dessus de lui, il n'y a que lui-même; telle est son indépendance, qu'il peut se nuire, se blesser, sans que rien puisse l'en empêcher.

Par la liberté, l'homme entre dans la lutte, et la lutte est une garantie de sa liberté. Pour vouloir le bien, s'y attacher, s'y maintenir, il faut combattre le mal et le repousser par un effort incessant de la volonté. La vertu ne vient qu'après l'exclusion du vice. Il y a donc le conflit de deux

Digitized by Google

forces rivales, sinon égales; c'est le dualisme chrétien qui ne ressemble en rien au dualisme antique; car il fallait au paganisme une double généalogie de dieux, les uns bons, les autres méchants; tandis qu'aujourd'hui l'antagonisme est dans un sujet *un*. Deux forces ennemies, des énergies contraires coexistent dans un même esprit, se heurtent dans une même conscience. Comme il y avait un Janus à deux fronts, ce sont deux volontés avec une seule liberté.

La doctrine catholique a donc le sens de cette double impulsion que subit notre être. Elle sait donc le nom de ces deux forces opposées, qui, comme deux aimants prodigieux, nous attirent en sens contraire. En haut, la vérité, en bas l'erreur; Dieu, d'un côté; de l'autre, l'esprit de mensonge, celui qui est homicide dès le commencement. Mystère étrange, nous sommes l'objet d'une lutte vive, acharnée. Le ciel et l'enfer plaident, en quelque sorte, par devant nous-mêmes, nous priant de dire à qui nous voulons nous donner, à qui nous voulons appartenir. Nos âmes sont en litige, c'est un bien sans maître encore, sur lequel deux prétendants ont à faire valoir, croient-ils, des droits égaux, et qu'ils revendiquent au même titre. Mais le choix dépend de nous; le vainqueur, c'est celui à qui nous offrons la couronne de la victoire. Tant que la volonté est indécise, la grâce ne peut rien, pas plus que la tentation, ni la tentation pas plus que la grâce; mais le choix ne saurait se faire attendre, la volonté ne reste pas longtemps hésitante, immobile, entre ces deux forces qui l'attirent; elle cède à l'une ou à l'autre; elle n'est libre en quelque sorte que pour se donner un maître et passer sous la dépendance.

C'est là le grand drame chrétien; car c'est là, entre ces deux puissances armées l'une contre l'autre, entre ces

Digitized by Google

heurts, ces déchaînements, ces résistances, ces aspirations vers le bien combattues par des aspirations contraires, qu'est, pour ainsi dire, tout le nœud de l'action, que se meut toute la vie du monde moral, toute la force du Christianisme. Oui, depuis dix-huit siècles surtout le monde vit de cette vie, de cet antagonisme, de ces envahissements d'un côté, de ces réactions de l'autre, de ces triomphes et de ces défaites de la grâce, de ces défaites et de ces triomphes du mal. La servitude dans la liberté, la liberté dans la servitude, l'âme qui souffre des violences de la chair, la chair qui se plaint des aspirations, des bons désirs de l'âme, voilà bien ce que nous sommes. Et la vie morale monte ou descend en nous selon que baisse ou monte le thermomètre de notre liberté.

Ainsi, par la liberté, s'expliquent les contradictions de notre nature, et, à son tour, la doctrine catholique est l'explication exacte, complète, rationnelle de ces contradictions elles-mêmes. Toutes les infirmités, comme toutes les forces de l'esprit, toutes les maladies morales, toutes les passions bonnes ou mauvaises, nobles ou méprisables, les tristesses de l'erreur, les angoisses du remords, les agitations d'une conscience qui n'est pas d'accord avec elle-même, ou bien les joies de la vérité, la paix, les délices d'une âme qui se possède en Dieu, tout cela est nommé, défini, à la lumière de la plus minutieuse analyse, de l'investigation la plus scrupuleuse. Bien plus, le Christianisme a su faire de ces mystères, de ces luttes de l'âme, de ces déchirements du cœur, de ces divisions de la conscience, la plus curieuse et en même temps la plus belle, la plus féconde de toutes les sciences.

Non ! rien de voilé, d'obscur; il y a une voix, une parole,

Digitized by Google

pour dire ce que taisaient toutes les doctrines, ce que nulle voix ne pouvait dire. L'esprit, l'âme, l'intelligence, les facultés de l'âme, les opérations de l'esprit, les impressions des sens, tout cela se montre à nu au fond de la pensée chrétienne. Où la philosophie élevait des doutes, se faisait incrédule, l'incrédulité n'est plus possible et le doute a cessé. Le Christ a tout illuminé des splendeurs de son Verbe ; il a tout défini dans l'affirmation pleine, absolue de sa parole. La joie est un symbole comme la douleur, et la douleur comme la joie ; si la souffrance est un mal, ce mal cependant est moins un châtiment qu'une expiation. La félicité de l'âme ou des sens n'est pas non plus une loi essentielle de notre nature, mais quelque chose qui rappelle au souvenir de l'Éden, quelque chose ayant survécu à la chute pour nous faire penser à la patrie céleste, à l'Éden de l'avenir. Car, par la rédemption, nous ne sommes pas ramenés à l'état primitif, la rédemption ne nous a pas recouchés dans notre premier berceau. Le fruit de l'Incarnation porte tout entier sur les choses futures.

Ainsi, pourquoi nous voudrions, et pourquoi, tout en voulant, nous ne cédons pas aux désirs de l'âme ; pourquoi nous ne sentons pas de la même manière en présence d'objets semblables ; pourquoi notre esprit, diversement affecté, passe vite de la joie à la tristesse, de la tristesse à la joie, de l'enthousiasme à l'ennui, à l'accablement ; pourquoi il y a plusieurs ondulations dans une seule pensée, comme, en un jour d'orage, il y a, pour un flot de la mer, mille déplacements, mille secousses ; pourquoi nous désirons la vertu, lorsque le vice nous a séduits ; pourquoi le vice nous retient, lorsque la vertu nous a charmé ; la doctrine catholique délie le nœud gordien de toutes ces contra-

Digitized by Google

dictions et concilie ce qu'il y a en apparence de plus inconciliable.

Depuis que Dieu est venu en l'homme, l'homme se voit en Dieu, et, par la lumière de Dieu, il se voit encore en lui-même, comme les rives d'un fleuve se mirent dans le cristal des eaux qui les baignent. Cette alliance monstrueuse de choses incompatibles, cette guerre sacrilége que se font entre elles des facultés qui, constituées, établies dans un accord parfait, devaient être une parfaite harmonie, ces clartés soudaines qui éblouissent l'esprit, suivies d'obscurités profondes; ces visions qui passent comme un éclair; rien de tout cela n'est étranger à l'homme, ou plutôt, tout cela, c'est l'homme et l'homme tout entier.

Ainsi l'homme est ce point unique où se concentre toute la lumière du Christianisme, comme des rayons sans nombre vont se réfléchir à un foyer commun. Il est, dirai-je presque, le terme, le but de toute révélation. Quand le ciel s'ouvre pour parler à la terre, il lui parle autant ou plus de l'homme que de Dieu.

D'après la doctrine catholique, l'homme est-il donc simplement un animal, supérieur peut-être aux autres animaux, ses frères, mais n'ayant pas meilleure, plus haute destinée? Quoi! comparer à la brute l'homme vu dans le Christ! dire de l'âme humaine que ce n'est qu'un souffle qui passe, tombe comme tous les souffles de la terre, assimiler à une froide et insensible poussière, à un peu d'argile, un peu de boue, notre corps, notre chair, ce beau vêtement de l'âme, une chair qui ne périra que pour se transformer et prendre une vie nouvelle, une chair qui renaîtra d'elle-même dans son tombeau, comme le phénix de sa cendre!

Ah! ce n'est pas le Christianisme qui aime ces abaisse-

Digitized by Google

ments, prêche cette déformation de la vie, cette déviation de notre être, ce n'est pas lui qui, assis sur des ruines, écrit ou fait écrire les théories absurdes d'une dégradation impie ou même impossible. Hélas! le crime de la chute est assez pesant, il n'est pas venu l'aggraver; ce n'est pas lui, en un mot, qui se plaît à profaner la vie divine dans une basse animalité.

Le Christianisme, a-t-on dit excellemment, est une école de respect; il a toujours, en effet, respecté l'homme, toujours repoussé, avec l'indignation de la vérité outragée, ces savants, ces sages, ces profonds philosophes osant affirmer dans de beaux livres, proclamant, du haut de retentissantes tribunes, que le genre hmmain a commencé par la barbarie, que l'homme est né dans une forêt, on ne sait de qui et on ne sait comment. A toute heure du temps, il leur a répondu que l'homme n'est pas ce que le font, ce que voudraient le faire des intelligences malades, des esprits égarés; qu'il échappe à leurs rêves, à leurs systèmes, à toutes les ineptes combinaisons d'une science indigne de ce nom; qu'il est au-dessus de la brute, car loin de s'ignorer comme la brute, il a conscience de son être; il ne vit pas seulement, mais la vie, il la sent; il veut, et il sait ce que c'est que vouloir; il parle, et on l'entend; il se parle à lui-même par une autre parole, et ce discours que l'esprit s'adresse à lui-même, c'est la pensée; et la pensée, après l'âme, c'est tout ce que Dieu a mis de plus divin dans l'homme. Loin d'être muet au milieu de toutes les magnificences silencieuses de la création, il est la voix, la parole de toutes les choses créées, qui, sans lui, se tairaient, n'auraient pas de langue et ne chanteraient pas au créateur l'hymne de la reconnaissance; car, sans lui, il n'y aurait

Digitized by Google

ni amour, ni intelligence dans l'œuvre de Dieu. Et cependant, entre l'homme et la brute il n'y aurait d'autre *différence que le vêtement !* Et l'homme qui pense serait *un animal dépravé !*

Il faut en convenir, l'homme doit à la doctrine catholique jusqu'à son identité même; c'est elle qui lui a conservé sa personnalité, en le protégeant contre toute agression injuste, toute oppression de la haine aveugle, obstinée, en le rappelant toujours au souvenir de lui-même, en écrivant sans cesse dans le grand livre de la *connaissance de soi-même*, ce que l'erreur se plait à y effacer, en criant à tous les sectaires, à tous les utopistes désireux de faire des mutilations par d'excessives largesses ou par des réserves excessives et non moins injustes, prêchant de mille manières la déformation de la vie intérieure: Vous vous trompez: ce que vous dites de l'homme n'appartient pas à l'homme; c'est en vain que vous croyez le saisir, il n'entre pas dans vos systèmes, il ne se laisse pas emprisonner dans vos théories. Véritablement, l'homme ne serait plus, il se serait évanoui, perdu dans l'ombre des siècles, si l'Église n'avait toujours nommé, défini cette chose nommée, définie par le Christ. La plupart des luttes que l'Église a engagées contre l'hérésie, elle les a soutenues autant pour la défense des droits de l'homme que des droits de Dieu. Un jour elle a dû défendre les lois de la conscience, notre liberté, notre spontanéité; un autre jour, les droits de la raison, les prérogatives de l'esprit, même la pensée, même la spiritualité de l'âme. L'homme s'est conservé enfin parce que l'Église l'a tenu pour inviolable, et l'a traité comme un dogme, parce qu'elle a repoussé tous les profanateurs sacriléges, comme était abaissée et meurtrie toute main

Digitized by Google

qui osait toucher à l'arche sainte. Aussi, partout ailleurs, l'homme est obscur, vague, indéfini; au-dessus ou au-dessous de lui-même, il n'est pas lui; s'élevant trop haut ou se laissant trop précipiter, il ne se meut pas dans cette région moyenne où Dieu l'a placé. Oui, disons-le, ce n'est que grâce à cette protection incessante de l'Église, à cette tendresse d'une mère veillant sur son fils, qu'il a résisté à tout travail impie d'une destruction sacrilége, et n'est pas sorti de sa réalité historique.

En vérité, tout mon sang se remue dans mes veines, quand j'entends crier l'anathème; je me demande qui a autorisé ces langues à se délier de la sorte pour insulter à l'œuvre de Dieu. Est-ce que cette œuvre n'est pas belle encore? La grâce qui est venue se placer entre notre liberté affaiblie et la concupiscence, n'est-ce pas au moins l'homme primitif? ou plutôt, l'homme refait, n'est-ce pas l'homme plus grand et plus beau que dans sa forme ancienne? La seconde parole n'a-t-elle pas ajouté à la première? Dieu, en quelque sorte, n'a-t-il pas été heureux et n'a-t-il pas profité habilement de la première transgression pour se reprendre lui-même et concevoir son œuvre dans un plus grand amour?

Que ces voix sinistres se taisent donc; il n'y a rien à maudire, rien à détruire dans l'homme que le péché. Eh! si l'homme souffre, d'ailleurs, quel coupable plaisir peut-on trouver à multiplier pour lui la souffrance, à obscurcir un reste d'une pure lumière qui brille encore à ses yeux? humilié, abattu, pourquoi l'accabler encore, le charger d'humiliations nouvelles? S'il attend quelque chose de grand, de fort, qui le console, quelque chose qui n'a de nom qu'au ciel, pourquoi lui ôter jusqu'à l'espérance même?

Digitized by Google

C'est en vain qu'une dure philosophie s'obstine à ses chants funèbres, à ses hymnes de mort, nous savons les hymnes de la vie, les chants de l'éternelle jeunesse. Qu'elle creuse des tombeaux et qu'elle nous en menace, nous irons dire là les paroles toutes puissantes de la résurrection; qu'elle touche, remue des ossements arides, et, si elle le veut, jette au vent une triste poussière, nous déchirerons les voiles qui recouvrent les mystères de Dieu et l'on verra se renouveler le prodige, tant de fois accompli, de la transfiguration.

Un des plus grands triomphes du mal, assurément, c'est la mort. Eh bien! c'est là aussi que la doctrine catholique remporte sa plus belle victoire. On le sait, les doctrines philosophiques les plus fières, les plus dominatrices, se heurtent, se brisent, expirent là; leur regard se trouble lorsqu'elles se penchent sur un tombeau. Elles ne disent rien ou elles disent mal; c'est le silence ou la voix lugubre, sinistre, d'un horrible désespoir. Elles balbutient de criminelles paroles qui sont des blasphèmes, ou des paroles insensées qui sont des délires. On les interroge en vain, elles ne répondent pas; elles ne savent rien, elles n'ont rien vu.

Ainsi, une tombe qui s'ouvre et se referme, voilà le plus terrible, le plus effrayant mystère. Ce quelque chose venu en ce monde par cet acte libre qui s'appelle le péché, et qui est la mort; ce quelque chose qui s'appelle la mort et qui, un jour, s'attaque à l'homme et le renverse sur la route, qu'est-ce donc enfin? Hélas! aux yeux d'un grand nombre, c'est le terme du voyage; tout finit là; c'est le néant qui rentre dans ses droits. Pour d'autres, si quelque chose survit à cette horrible destruction; si l'âme ne se dissout

Digitized by Google

pas avec une chair qui se décompose, la voie est bien incertaine, bien obscure, cependant, par laquelle les esprits s'en vont aux choses de l'avenir. S'il y a des mondes au delà de ce monde qu'il faut quitter, on ignore ce qu'ils sont, s'ils dureront longtemps ou toujours. Ainsi du silence, du respect, des tristesses, de la terreur, voilà ce qui compose le culte des morts; mais l'espérance, la prière, cette douleur qui triomphe d'elle-même en se consolant avec ses propres angoisses, il n'y a rien de tout cela. Chose étrange! ce culte même dure plus longtemps, l'oubli ne se fait pas si vite, parce qu'il n'y a d'autre vie que cette vie qu'on pleure, d'autre immortalité que cette vivacité des souvenirs. On tient plus à ce qu'on a perdu pour toujours, à ce qu'on ne doit revoir jamais.

Aujourd'hui, sous le Christ, la mort, quoique toujours horrible, a perdu de cet effroi, de ces terreurs. Elle n'est qu'un sommeil; que le fils s'endorme avant la mère, la mère avant le fils, l'épouse avant l'époux; pour tous, le même jour, à la même heure, se fera un commun réveil. Quand le temps aura passé, quand les siècles auront fini, toutes ces âmes qui s'aimaient, se retrouveront dans un même amour. Autrefois, tout était muet, nul écho, nul bruit, rien de la parole humaine ou de la parole de Dieu dans ces profondeurs obscures. Aujourd'hui la mort est tout voix et tout parole, et elle répond à celui qui l'interroge qu'elle est l'effort suprême vers la liberté, l'effort par lequel un esprit échappe à la servitude des sens et rentre sous la loi des esprits. Aussi, debout près d'un sépulcre, l'Église chante et pleure, ou plutôt ses larmes ce sont des hymnes. Lorsqu'elle touche des membres refroidis, un cœur qui ne bat plus, c'est pour les embaumer de parfums, les délicieux et incor-

Digitized by Google

ruptibles parfums de la prière, les arroser d'essences divines. Elle couche dans une tombe, comme la mère couche dans un berceau l'enfant qui vient de naître, puis elle s'écrie : O mort! où est ta victoire? et elle se retire attendant le réveil.

L'Évangile est le grand livre des apothéoses ; j'ai foi en ce livre et je me détourne de tous les Évangiles de la spoliation et de l'avilissement Je suis avec l'Église qui bâtit des temples, élève des autels aux vertus humaines. Non! L'homme, qu'on ne le haïsse pas, Dieu l'aime; qu'on ne l'abaisse pas, il a sa vie en haut; qu'on ne l'accuse pas, il est absous; qu'on ne le touche ni ne le blesse, il est sacré; qu'on ne dise pas qu'il mourra, car il est immortel.

D'un autre côté, cependant, si la doctrine catholique est la glorification de l'humanité, elle se garde aussi d'une divinisation absurde. C'est parce qu'elle n'a jamais menti à la conscience et qu'elle croit à la grandeur humaine, qu'elle n accepte pas de nous tout ce qui est en nous, et nous épargne le ridicule et l'injure d'une apothéose qui ne serait qu'une odieuse et criminelle mystification. On a vu des peuples rendre les honneurs divins à d'horribles monstres, dans l'espérance d'échapper à leur colère par ce culte lâche de la peur; les religions antiques offraient à leurs divinités, comme un agréable encens, les parfums de vices grossiers; le Christianisme, lui, se tient sur les hauteurs, les sommets de l'âme, ne descend pas à ces basses flatteries, ne se rend pas coupable du crime de complicité en conspirant contre la raison avec les passions impures; il ne déguise pas sous les feintes, les artifices du langage, un mal qui nous dévore, ne cache pas sous des fleurs, de riches parures, une lèpre hideuse. Il ignore absolument cet art funeste de caresser d'abominables instincts,

Digitized by Google

de donner au vice les apparences de la vertu. Quand il adore il sait qu'il ne se prosterne pas aux pieds d'une affreuse idole.

Ainsi la doctrine catholique n'a jamais dit, ne dira jamais que l'homme est Dieu, que l'être de l'homme est une partie de l'être de Dieu. Quoi ! l'homme, en faire un Dieu ! mais il y a des larmes dans ses yeux et sur son front de cruelles meurtrissures ! Il aime la vie, et il s'ennuie de l'existence ; il a horreur de la mort, et la mort, il l'appelle, l'invoque comme sa libératrice. Dieu ! mais la division est au fond de ses pensées, l'inconstance au fond de ses désirs. Dieu ! mais Dieu est impassible, il ignore la souffrance, la douleur, il se porte à lui-même un amour nécessaire et toujours égal, tandis que dans l'homme, les affections sont mobiles, changeantes comme les impressions de l'âme. Dieu est éternel, il était, quand rien n'existait encore, et l'homme qui est aujourd'hui, n'était pas hier, et il ne sera pas demain ; quand il a commencé d'être, il ne demandait pas, il ne pouvait désirer l'existence. Dieu est infaillible ; la vérité, c'est lui, et la vérité tout entière, et l'homme se trompe et sa raison l'égare ; il est le jouet de mille illusions, de mille rêves. Étrange Dieu, en effet, celui-là en qui la vie est une mort incessante, une agonie prolongée, qui défaille d'heure en heure, d'instant en instant, et pour qui enfin on creuse une tombe où on le précipite et où il est en proie à une horrible dissolution ! Étrange Dieu celui-là qui ne peut supporter la vue de lui-même et qui rougit de honte s'il ne tend des voiles sur sa chair.

Mais, s'il n'est pas Dieu, il est de Dieu, et parce qu'il est de Dieu, il y a pour lui une sorte de divinisation. L'Église tire de l'obscurité la plus profonde des vies ignorées et les

Digitized by Google

inonde des flots d'une immense lumière. Ce qui se cachait aux regards de tous, ce qui était perdu dans la foule, ce qui vivait dans l'oubli et le mépris de soi-même, elle le prend, l'élève à la hauteur de tous les siècles, afin que tous les siècles le contemplent avec amour; elle prend saint Louis sur les marches d'un trône ou un mendiant dans la rue, et, au mendiant, elle dit qu'il est de noble race, et qu'avec le roi il participe à la royauté du Christ.

L'Église, mieux qu'Homère, glorifie les exploits des véritables héros de l'humanité, qui sont les confesseurs, les martyrs et les saints, c'est-à-dire toute vie qui s'est purifiée dans la joie ou dans les larmes, sous la pourpre ou les haillons, tout amour qui a été le parfait amour de Dieu. Elle dit sur sa lyre immortelle la vaillance de ceux qui ont brillé dans la mêlée; elle a son Capitole où elle couronne les vainqueurs, ses panthéons où elle voue, consacre à l'immortalité; ses poëtes pour chanter l'innocence, la virginité, cette tendre fleur qui ne croît qu'arrosée du sang de la croix et au souffle des brises caressantes venues du ciel; ses tribunes, ses orateurs, une douce et suave éloquence pour dire les nobles actions, tous les nobles combats. Sa main tresse de superbes couronnes pour des fronts que le mal a touchés peut-être, mais où il ne reste aucune trace de son passage; enfin l'Église s'entend aux choses de la gloire, de l'apothéose. Or, cette voix qui embrasse le monde, qui est la parole universelle, infaillible, et qui affirme, garantit que la vie d'un homme est en Dieu, cette voix, dis-je, n'est-elle pas la réalisation de ce qu'avait dit cette autre parole, lorsque, pour nous perdre, elle cria à l'origine du monde : Vous serez comme des Dieux !

Quelquefois il arrive que l'Église, qui est la bouche de

Digitized by Google

Dieu enseignant le monde, fait attendre ses divines sentences, laisse les siècles passer sur une tombe avant de dire ce que cette tombe renfermait de profonds et saints mystères. Ce n'est jamais à la première heure qu'elle inscrit dans son grand livre de la gloire, ouvre ses cryptes sacrées, scelle dans la pierre et le marbre de ses autels une cendre à peine refroidie. Mais qu'importe le temps à qui compte sur l'éternité? Pour juger l'arbre, elle attend la floraison ; mais enfin elle se prononce, et lorsqu'elle est sûre que quelque chose de divin a germé dans une terre longtemps oubliée, elle se hâte de bâtir un temple. Comme la mère, après les douleurs de l'enfantement, se pare pour célébrer la naissance de son enfant et honorer sa propre fécondité, ainsi l'Église se vêt d'or et de pourpre, entonne ses chants les plus joyeux, remplit l'air de ses plus ravissantes mélodies pour solenniser ses fêtes les plus augustes. Or, qu'est-ce que cela, sinon faire des Dieux?

Telle est la doctrine catholique. Elle ne touche pas pour blesser, ne maudit pas ce qui ne mérite pas malédiction. Tout ce qui est sacré dans l'homme, tout ce qui est vie, elle le révère, tout ce qui est de Dieu, elle veut le conduire à Dieu. Elle ne se pardonnerait pas d'opprimer ce qui a droit à la liberté, d'asservir ce qui n'est pas fait pour la servitude. Elle ne serait plus la vérité si elle était la limitation injuste, arbitraire. Le paganisme taillait à merci dans l'âme humaine, allant parfois jusqu'à la suppression même de l'âme ; on sait les tristes ravages d'une certaine philosophie ; la philosophie catholique, elle, ne flétrit rien, ne refroidit rien et ne coupe pas l'arbre parce qu'il tarde à fleurir. Tout effort vers la liberté est béni, et la liberté est octroyée à tout effort qui la demande.

Digitized by Google

Tel est l'homme vu dans le Christ; ce n'est pas Œdipe ignorant le mystère de sa naissance; il sait son histoire; il sait d'où il vient et aussi où il va. S'il souffre, il n'ignore pas la cause de sa souffrance; ses pères ont péché, il a péché lui-même, et il porte la peine de plusieurs prévarications. Mais toutes ses blessures sont guérissables; il est grand encore, il le reconnaît à l'immensité de ses désirs, aux aspirations irrésistibles de son âme. Il souffre de Dieu, il a faim d'idéal, il a besoin de s'unir à l'infini. Il ne voit pas tout; il est des choses invisibles, cachées dans une invisible lumière; mais la révélation qui ne s'est pas faite encore, il l'attend d'un prochain avenir. Il ne sait pas tout; sa science est incomplète; il y a pour lui des vérités obscures; mais ce qu'il sait de Dieu, de ses perfections adorables, est une science qui ne le trompe pas. Il y a des voix qui crient sur sa route et dès lors sa route est sûre. Puis, les mystères cesseront; les horizons, trop abaissés, s'étendront en des horizons sans bornes. Toute vérité est pressentie, il sait qu'elle existe et doit se donner à nous; seulement elle nous voit aujourd'hui sans que nous la voyions. Ce qu'il possède enfin de vérités le console assez jusqu'à l'entière manifestation d'une vérité plus complète. Le Dieu qu'il aimera un jour de toutes les forces de son âme livrée à toutes ses énergies, c'est ce même Dieu qu'il connaît et qu'il aime aujourd'hui. Il affirme donc Dieu, cause de son être; il affirme le monde dont il est roi et moins grand que lui; il s'affirme lui-même. Il n'ignore pas que le temps est cette heure solennelle laissée à la liberté humaine, mais après laquelle la liberté disparaîtra dans la haine ou l'amour. C'est pourquoi il méprise le temps et demande l'éternité.

Ainsi, de toutes les doctrines qui ont regardé fixement

Digitized by Google

l'énigme humaine, la priant de se révéler, de dire son nom, aucune n'a obtenu de réponse aussi favorable, aussi complète que la doctrine catholique. Seule, cette doctrine pénètre, dévoile tous les mystères du cœur, les mystères de l'âme; seule, elle résout les vastes problèmes de l'intelligence, les problèmes terribles qui s'agitent au fond de la conscience; seule, elle a le sens de cette unité qui semble résulter de principes contraires. Ainsi l'Évangile est ce livre divin où l'homme est écrit tout entier, et l'Église a l'interprétation infaillible de ce livre.

La conciliation est donc possible; la solution consiste donc à se tenir à égale distance des extrêmes, à ne pas nier ce qu'il faut affirmer, à ne pas affirmer ce qui est du domaine de la négation. La vérité n'est ni au-dessus ni au-dessous de l'homme, elle est dans l'homme lui même. L'homme n'est ni une abstraction métaphysique ni une réalité sans idéal. Il n'est ni un pur esprit ni simplement une matière plus ou moins bien organisée. Pas de division, de séparation, mais l'union, la fusion entre eux d'éléments qu'on dirait inassociables de leur nature. Il n'est pas Dieu, mais il est de Dieu, sans lequel il ne serait pas, ne vivrait pas, et vers lequel il retourne. En lui, il y a des choses heurtées, tout y souffre, tout y est douleur, mais la douleur est féconde, elle sera mère de la seconde vie. S'il passe vite ici-bas, si la terre le repousse et permet à son pied de la toucher à peine, de ne peser sur elle qu'un instant, qu'importe? Les heures que le temps refuse se retrouvent dans l'éternité. Mourir, ce n'est pas cesser d'être, ce n'est pas s'éteindre; la mort, qu'est-ce? d'abord un évanouissement, et puis le travail obscur d'une transformation glorieuse.

Loin donc de nier le mal, la doctrine catholique l'affirme,

Digitized by Google

et elle l'affirme pour le combattre. Il y a, en effet, cette immense différence entre la doctrine catholique et les doctrines philosophiques que, si l'une commande au mal, les autres ne savent prendre, pour le vaincre, que des airs de suppliantes. Les religions antiques, les mille religions du paganisme, c'est l'invocation, la conjuration, la prière enfin, mais rien de plus. Il y a des temples, des autels, des sacrifices, des libations de sang dans des coupes d'or, des rites, des cérémonies sans nombre, des formules d'expiation qui varient à l'infini; c'est à deux genoux, les yeux baignés de larmes, la poitrine haletante, que les prêtres, les sacrificateurs, s'adressent à leurs dieux et les conjurent de faire grâce; ils ne sont pas sûrs d'obtenir, les dieux sont libres d'accorder ce qu'on leur demande; ils n'ont rien promis, ils ne sont liés par aucun serment. De soi, ces religions sont impuissantes; elles ne confèrent rien, et il ne leur est pas donné d'absoudre le coupable sur lequel elles appellent la clémence du ciel. Si le mal est vaincu, elles ne le savent pas, elles sont condamnées à ignorer même ce qui fait leur triomphe et leur gloire. Le monde moral leur est fermé; elles n'ont d'autre arme contre le mal qu'elles prétendent blesser à mort, que l'apostrophe et la prière.

Il n'en est pas ainsi de la doctrine catholique. Elle prie sans doute aussi, elle invoque, supplie, conjure; mais au-dessus de l'invocation il y a l'autorité, la force, le commandement; la prière est un droit, l'Église fait des signes et, sous les signes, il y a toujours la chose signifiée; sous le symbole, la réalité. Si elle dit : « Puisse Dieu! fasse le ciel! » elle ne doute ni d'elle-même, ni de sa puissance; elle dit aussi : Je veux, et sa volonté est accomplie. Elle dit au coupable : Sois absous! et c'est la régénération. Elle

Digitized by Google

verse quelques gouttes d'eau sur le front d'un enfant, et puis elle dit de cet enfant qu'il est un ange. Elle dit à quelques fils de l'homme : Recevez l'esprit de Dieu, un esprit qui ne vous quittera pas; et il y a des prêtres. Elle dit : Voici le corps du Christ; prenez-le et portez-le dans un cœur pur; et Dieu est dans l'homme, et l'homme a ses membres formés de la chair d'un Dieu. Elle dit à deux jeunes cœurs : Je vous bénis, je bénis votre amour; et c'est la fusion de deux âmes, deux vies en une seule vie.

Or, ces formules impératives, absolues, cette voix qui ordonne, commande, sûre d'être obéie, cette parole qui s'adresse au mal, aux passions humaines, comme un maître à ses esclaves; le ciel qui s'ouvre à la voix qui lui crie de s'ouvrir, comme, à la voix du prophète, la nuée déchirait son sein et laissait tomber sur la terre une eau féconde, ne sont-ce pas là les attributs d'une véritable souveraineté? Pour donner la grâce, l'Église ne la demande pas, elle la porte en elle; c'est d'elle qu'elle la tire pour la répandre au dehors; elle ne prie pas Dieu de délier, elle délie en son nom et de sa propre autorité. Sa puissance est intrinsèque, j'ose dire, personnelle. L'Église de Jésus-Christ peut dire : Dieu, c'est moi!

La doctrine catholique ne parle donc pas de la grandeur humaine sans y faire aspirer, sans aider à l'atteindre. Elle ne nomme pas le mal, sans nous dire de le vaincre; et, quand nous le voulons, en effet, le mal est vaincu. C'est toujours pour les guérir qu'une main généreuse et habile découvre nos plaies. La grâce suit le précepte et nous le fait accomplir. Il y a là tout un système de forces graduées; il y a des signes pour l'enfance, des signes pour la jeunesse, des signes pour l'âge mûr et la vieillesse. D'abord, comme

Digitized by Google

je l'ai dit, c'est l'eau lustrale du baptême qui mouille le front de l'enfant où la mère n'a pas encore déposé son premier amour. Puis, quand cet enfant a grandi, quand sa raison peut s'élever à la compréhension des choses divines, l'Église l'appelle, l'interroge, complète ou fait sa science, et, par un autre signe, lui fait contracter avec Dieu la plus étroite alliance. Ce n'est pas tout, le flot de la grâce grossit avec le flot de la vie qui monte. Les signes se multiplient avec les manifestations du mal, avec la passion qu'apporte avec soi chacun des âges. Ainsi le mal est poursuivi, défait, depuis le berceau jusqu'à la tombe; jamais de trêve, de repos; la défense est incessante comme l'attaque. Ce sont deux combattants qui ne désarment pas et ne savent dire merci : L'homme est donc là aux mains du temps, attendant patiemment que Dieu vienne le retirer de ce creuset divin où l'Église l'épure, le prépare à la possession, à la jouissance des choses futures.

CHAPITRE III

DE LA CONFESSION CONSIDÉRÉE DANS SES ORIGINES ET SES AFFINITÉS MORALES AVEC LA NATURE HUMAINE

« L'homme, dit saint Grégoire de Nazianze, est une intelligence qui se repent. » C'est pourquoi, vu à la lumière de tous les symboles, à la clarté ou à l'ombre de toutes les philosophies, l'homme est toujours identique, toujours sembla-

Digitized by Google

ble à lui-même. C'est en vain que l'histoire constate la différence des temps, des mœurs, des civilisations ; il présente à l'histoire un même visage. En passant et repassant sur lui, les siècles ne le modifient qu'à la surface et ne l'atteignent pas dans son fond, dans ce qu'il a d'intime, dans son essence. Type invariable, tous ceux qui, depuis six mille ans, ont voulu le peindre, ont fait un même tableau. A peine çà et là quelques légers coups de pinceau nécessaires pour rendre ce qui est la vie propre de chaque âge, c'est-à-dire la physionomie de chaque époque, de chaque siècle, de chaque civilisation.

Aujourd'hui ce qu'il était hier, ses jours se passent dans l'attente d'une nouvelle naissance. Sa plainte est incessante, parce que sa douleur est éternelle. Sentant bien qu'il n'est pas à cette heure ce qu'il a dû être au commencement, il se tourne vers le passé, et tristement l'interroge pour apprendre de lui ce qu'était sa première vie, ce qui l'a blessée ainsi ou presque détruite. Sa main monte à son front et n'y trouve pas de couronne, comme un de ces rois vieillis, précipités du trône, qui n'ont d'autre majesté que la majesté de l'infortune. Hélas ! il se rappelle l'Éden, et il pleure, car il se dit que son cœur n'était pas fait pour l'angoisse, que la vérité ne devait pas manquer à son intelligence, que la mort ne devait pas être un douloureux déchirement, une horrible dissolution de sa chair, mais bien un paisible et doux sommeil. Il trouve des fatigues jusque dans l'amour, et l'amour n'aurait pas dû souffrir. Enfin, il n'est pas *lui*, parce qu'il n'est pas *un*. Il y a désaccord là où tout était ordre, harmonie, beauté. Tout le système est désorganisé, rompu, toutes les facultés sont en ruine. Il ne sait quel mauvais principe est entré en communion avec son essence même, quel art

Digitized by Google

perfide du faussaire a mêlé le cuivre à l'or pur. Il est donc un mystère, et, de tous les mystères, le plus obscur, le plus redoutable. Être inachevé ou que le temps a détruit, on pourrait dire de lui que c'est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir.

Voilà l'homme, j'ose dire, dans toute sa réalité historique, l'homme de tous les âges, de tous les pays, de toutes les civilisations, c'est-à-dire l'homme coupable, l'homme dans la chute. Aussi toutes les religions, vraies ou fausses, ont-elles pour point de départ notre réité originelle, pour but l'innocence à retrouver, comme moyens le repentir, l'expiation Pourquoi des religions, en effet, s'il n'y a pas de coupables? Au ciel, dans la société des élus, il y a l'hommage, l'adoration, le culte de l'amour, mais il n'y a pas, à proprement parler, de religion, parce qu'il n'y a pas rupture des vrais rapports. C'est l'harmonie absolue dans l'éternelle vérité.

Or, le besoin d'expiation engendre le sacrifice, et toutes les religions encore sont d'accord sur ce point, car toutes ont des sacrifices ; partout des temples, des autels, et, sous les voûtes de ces temples, aux pieds de ces autels, des prêtres, des ministres divins qui brûlent les parfums, offrent les fleurs, les fruits de la terre, égorgent des victimes, et presque toujours les victimes réputées les plus pures, regardées comme le symbole le plus parfait de l'innocence. Rome a ses vestales et ses prêtres de Mars, la Grèce ses prêtres de Minerve, l'Égypte ses hiérophantes, la Judée ses lévites, sa tribu sacrée. Il importe peu que ces sacrifices soient plus ou moins grossiers, que ces religions multiples, diverses, parce qu'elles sont à l'image des pensées mobiles, changeantes, de l'homme, contiennent plus ou moins de vé-

Digitized by Google

rité. Tristes ou joyeuses, douces ou féroces, pures ou criminelles, elles remplissent l'âme de terreur ou d'amour, de crainte ou d'espérance, elles sourient au ciel pour le faire sourire à la terre, ou bien elles lancent contre les dieux d'horribles imprécations, d'audacieux, d'impertinents blasphèmes; elles élèvent ou abaissent, corrompent ou divinisent, font aspirer à la grandeur morale ou n'enseignent guère que la profanation des choses du cœur; ce qui est vérité pour l'une est erreur pour l'autre, et réciproquement; l'une est debout quand une autre se prosterne; l'une méprise ce qui fait pour une autre l'objet même de son culte; encore une fois, peu importe; le point capital, essentiel, c'est qu'elles aient pour but commun la réparation; c'est que, tout en restant distinctes, ennemies irréconciliables, elles s'harmonisent, se fondent en un point unique, le besoin profondément senti de la régénération. Voilà, en effet, l'âme de toutes les religions; pour toutes, il y a à apaiser des dieux irrités, une colère qui menace et contre laquelle il faut se garder, des nuages chargés de la foudre qu'il faut dissiper, afin que la foudre n'éclate pas sur des têtes coupables. Pour toutes, le grand effort à faire, c'est d'arracher le criminel aux mains du juge qui a le droit et la puissance d'envoyer au supplice. Cette pensée ne les abandonne pas, et même ne leur laisse aucun repos.

Le paganisme surtout se donne une peine incroyable pour ôter de l'homme ce qui ne doit pas vivre en lui. C'est pour cela, c'est pour absoudre, qu'il a mille religions, bâtit mille temples où il adore des divinités sans nombre. Multipliant à l'infini les rites, les cérémonies, les formules de prière, tantôt il invoque la lumière, et tantôt se cache dans les ombres de la nuit, descend dans les entrailles de la terre, pour

Digitized by Google

y célébrer d'affreux mystères. Il divinise toutes les forces, toutes les énergies de la nature, s'adresse au génie des fleuves, des montagnes, à ces esprits qui habitent, pense-t-on, la solitude des forêts, le creux des rochers. Il se livre avec fureur à la divination, à la magie, à toutes les opérations théurgiques, à tous les rêves d'une puérile superstition. Il a ses livres scellés et tombés du ciel, ses trépieds sacrés où il fait monter ses sibylles pour faire parler l'oracle. Tout entier, en un mot, à consulter ses sages, ses philosophes, ses devins, tous ceux qui se disent ou se croient en communication directe avec un esprit supérieur, il prête l'oreille à toute voix qui parle de pacification, se livre à toute main réputée habile à toucher et à guérir des plaies cuisantes.

Il y a plus; parce qu'il n'a pas de prêtres véritables, le monde antique se fait prêtre lui-même, prêtre et victime tout à la fois, et tente un dernier et suprême effort. Ainsi, pourquoi ces temples où retentissent toujours des cris lugubres? Pourquoi ces autels toujours rouges d'un sang toujours fumant? Quoi! des bourreaux sous le nom de sacrificateurs! de tristes gémissements sous le fer des égorgeurs, et il n'y a pas une larme dans les yeux de la mère qui voit immoler sa fille, une larme dans les yeux du père qui voit torturer son fils! Un semblable aveuglement, une semblable férocité, ces larmes et ce sang, qu'est-ce donc? C'est un dogme qui fait éruption, qui jaillit en quelque sorte des profondeurs de la nature humaine. C'est la rémission cherchée dans la douleur; l'expiation, l'innocence, cherchées dans les supplices. Le remords agite, tourmente la vie, et, pour se vaincre lui-même, le remords essaie d'une absolution homicide, monte sur des bûchers et s'y brûle, verse du poison dans une coupe, s'en abreuve et expire dans d'affreux

Digitized by Google

tourments. Je le répète, un tel délire, c'est la confession du sang, la confession substituée, le grand acte de pacification antique, le seul baptême efficace, autant qu'il pouvait l'être, d'une renaissance spirituelle. Lorsqu'on ne croit plus au prêtre, lorsqu'il n'y a plus même de prêtres, on croit au sang, et le sang, en effet, ne cesse de couler qu'au jour de l'effusion d'une parole nouvelle, c'est-à-dire quand le Verbe entre dans les langues humaines et les vivifie en les rachetant. Mais depuis cette heure à jamais mémorable où le sang d'un seul, de celui qui est le Christ, fils de Dieu, a été répandu pour le salut de tous, la rémission n'est plus par le sang de l'homme. La véritable absolution, c'est le sang devenu parole.

Ainsi, qu'on fouille dans les annales les plus effacées des peuples obscurs ou bien qu'on ouvre l'histoire des peuples les plus civilisés, qu'on demande compte de leur foi aux nations les plus célèbres, aux tribus restées à l'état sauvage, qu'on interroge tous les systèmes religieux des peuples qui ne sont plus, qui dorment leur éternel sommeil dans le tombeau de leur gloire ou de leur faiblesse, mais venus, à une heure marquée par la Providence, apporter à l'humanité une heure de vie; qu'on appelle à soi tous les symboles qui, mutilés et brisés, sont restés ensevelis dans la nuit des âges et la poussière du passé, et, de tous ces points divers de l'histoire et du temps s'élèvent mille voix qui, expression d'un besoin commun, universel, proclament que ce n'est pas assez, entre Dieu et l'homme, de cette relation métaphysique, de ce rapport froid, invisible, qui unit la cause à l'effet; mais qu'il y faut ajouter encore la régénération.

Oui, l'expiation par la prière et le sacrifice, voilà ce qu'on trouve au fond de toutes les manifestations divines ou hu-

Digitized by Google

maines, au fond de toutes les religions. C'est là le grand problème à résoudre, problème dont la solution difficile à trouver, ne laisse pas à l'humanité une heure de calme, de repos. Toujours tourmentée, toujours dans l'angoisse, on l'entend toujours soupirer et se plaindre comme un malade sur son lit de douleur, où il ne peut vivre ni mourir. Par les larmes ou le sang, il faut qu'elle se rachète et trouve le pardon. Le regard fixé sur le ciel auquel elle fait sans cesse des offres de conciliation, il faut que le ciel, fermé jusque-là, s'ouvre enfin et laisse un libre passage à la miséricorde. Il faut que de là, de ces hauteurs sereines, quelqu'un descende et s'en vienne briser les liens de ce Prométhée; il faut que Dieu accepte le repentir et trouve en lui-même de quoi se payer de la dette de l'homme.

L'humanité emploie toute sa vie à épurer la vie même. N'importe les moyens auxquels elle a recours, les armes dont elle se sert, c'est toujours la régénération qu'elle cherche. Coupable, elle ne peut porter le poids trop pesant de son crime, il faut que le crime s'efface, que le mal sorte d'elle et que l'innocence reparaisse. C'est en vain que les poëtes, les sophistes, les mécréants lui disent, pour la distraire, l'arracher à ces dures pensées, à ces angoisses, à ces tourments de l'esprit, que le mal n'existe pas, que ce n'est là qu'une fiction, la triste légende des siècles; qu'il n'y a rien en elle qui ne soit la vertu, la beauté. L'humanité fait des signes de mépris, se détourne, et revient à ses autels, à sa prière, à ses expiations; elle dit à ses prêtres qu'on voulait faire passer pour des imposteurs, de s'interposer entre le ciel et la terre et d'obtenir grâce pour les coupables.

Qu'on prête bien l'oreille en effet, on n'entend, le long de tous les siècles, que cette voix qui proclame le repentir et

Digitized by Google

appelle la miséricorde. C'est la grande voix de l'histoire, parce que c'est la grande plainte de la vie. S'il y a d'autres bruits, ils sont couverts, étouffés par cette immense rumeur d'une tristesse qui ne finit pas, d'une douleur qui toujours se lamente. L'homme même n'est pas seul à souffrir de ce mal redoutable, ce mal s'étend à tout ce qui a reçu de Dieu ici-bas organisation et vie. Toute créature, dit saint Paul, est dans le travail d'une nouvelle naissance. *Ingemiscit et parturit usque adhuc.* A toutes choses quelque chose manque. Chez tous les êtres l'être est incomplet. La nature entière chante au créateur l'hymne de la reconnaissance, mais la note est triste, plaintive; quelques faux accents gâtent cette harmonie. Elle prie, mais la prière tombe de lèvres refroidies. Elle est belle, majestueusement parée; mais c'est une beauté profanée, et elle se pare en quelque sorte pour se cacher à elle-même sa propre laideur. Atteinte dans sa virginité, il lui faut des ombres ou des fleurs, comme à nous des voiles pour couvrir des choses qu'on ne peut voir. Il y a des rapports heurtés et pour ainsi dire violents. Comme l'homme, le monde n'est pas encore né; il croît, s'élabore sous la main de Dieu, comme l'enfant dans le sein de sa mère. Comptant les siècles, de même que l'homme compte les années, il lui tarde de toucher aux heures du rajeunissement, de sortir de la lutte pour entrer dans la gloire.

Or, si partout les ombres se mêlent à la lumière, et si partout aussi la lumière fait effort pour repousser les ombres, si nos larmes sont l'expression d'un regret et une aspiration vers les choses perdues; si tous les cœurs saignent et se plaignent, si toutes les âmes sont dans l'abattement, si tous les esprits se montrent avides d'une vérité qui se refuse à

Digitized by Google

leur impatience; toutes ces ardeurs, toutes ces larmes, tout ce sang, qu'est-ce autre chose que l'éloquent aveu de notre faiblesse, de notre impuissance, de notre soumission, de notre dépendance envers un être plus grand et meilleur que nous? Et cet aveu, qu'est-ce autre chose que la confession? La vie est incomplète, elle demande que ce qui lui manque, lui soit ajouté, voilà, en effet, la confession! L'âme humaine veut refleurir, elle cherche à attirer, à faire passer sur elle les souffles puissants, c'est la confession. Le monde veut reprendre sa beauté première, il demande à Dieu quand renaîtra l'âge d'or, c'est la confession. La confession, en un mot, est partout, sur les lèvres de l'enfant qui veut désarmer l'amour irrité de sa mère, aux lèvres du vieillard qui demande grâce au ciel pour toutes les infidélités de la vie. Tout ce qui n'est pas, enfin, le devoir parfait, l'acte pur, l'idéal réalisé, tout ce qui souffre, aspire, attend, tout ce qui est dans la voie, la lutte, l'effort, voilà la confession. La confession cesse quand l'effort a cessé, mais alors seulement, c'est-à-dire quand rien ne manque aux désirs du cœur, aux aspirations de l'âme, c'est-à-dire dans la plénitude de l'être et de la vie.

Aussi, quand le Fils de Dieu va s'incarner pour le salut du genre humain, on sent son approche ; il n'est pas venu encore, qu'on dit qu'il va apparaître. Toutes les croyances, toutes les traditions sont dans un recueillement suprême ; toutes les révélations attendent le grand révélateur, toutes les religions épuisées, la religion qui les relèvera de leur impuissance. Tous les soleils voilés d'ombres se réjouissent au lever de cet astre qui prendra pour lui toute la lumière et donnera toute sa lumière au monde. Tous les prêtres des faux dieux appellent le vrai prêtre, celui qui instituera le

Digitized by Google

véritable culte. D'innombrables et impuissants rédempteurs appellent le rédempteur unique. Les autels inondés du sang des victimes appellent le sang de l'ablution universelle. Tout se fait en vue du Christ qui, caché encore, encore invisible, attire tout à lui. L'humanité l'aspire, comme le cœur aspire l'air qui le fait battre.

L'univers voulait donc parler, mais il ne pouvait délier sa langue. Les cordes de la lyre étaient tendues, prêtes à retentir, elles attendaient seulement que passât sur elles le souffle qui les fît vibrer; le temple était élevé, il ne s'agissait plus que de le sanctifier pour en faire un lieu de prière, une terre d'adoration, quand Jésus-Christ parut. Tout était voix, parole, quand se fit entendre la parole d'absolution. L'humanité était à genoux, implorant le pardon, dans l'attitude d'un criminel qui s'efforce de toucher son juge, quand Jésus-Christ passa, disant qu'il pardonnait.

L'univers se confessait donc, l'aveu était sur toutes les lèvres, les prêtres seuls faisaient défaut, quand Jésus-Christ vint enfin et se donna pour celui qui ôte les péchés du monde. La vieille société païenne faisait effort, elle aussi, pour s'arracher à une immense servitude morale. Elle avait, comme la société chrétienne, ses livres sacrés, ses livres, ses formules de prières, son régime pénitentiaire, quand Jésus-Christ se choisit des ministres et leur dit d'écouter avec amour ceux qui leur seraient envoyés.

Et il faut le dire, quand s'annonça l'absolution, le monde avait droit à être absous. Il avait assez prié, assez gémi, assez souffert, Il avait dressé assez d'autels, immolé assez de victimes, versé assez de sang; il avait assez multiplié, assez varié les moyens d'expiation. L'effort de quarante siècles pour attirer la régénération, devait être

Digitized by Google

récompensé par l'apparition du régénérateur. C'était vraiment l'heure. L'humanité ne pouvait plus attendre, tout en elle était épuisé, même la douleur, même le repentir. Si la justice eût résisté encore à la miséricorde, peut-être que l'humanité, à force d'être criminelle, eût cessé de se croire coupable.

Qu'a donc fait le Sauveur du monde pour établir la grande institution chrétienne de la confession? Il a d'abord, avant de racheter l'homme, racheté la vérité, qui devait servir le plus au salut du genre humain; il a, j'ose dire, racheté la confession elle-même qui, comme nous l'avons dit, existait avant l'établissement du Christianisme; car toute vérité n'est pas nouvelle dans notre religion. Quelle vérité, dit le comte de Maistre, ne se trouve pas dans le paganisme? Le Christ a fondé sans doute, et c'est à la fois une impiété grossière, et une erreur monstrueuse de ne voir en lui qu'une espèce d'éclectique puisant sa doctrine dans le vaste champ des doctrines philosophiques. Il est le révélateur par excellence, l'initiateur suprême. Il y a cependant dans son œuvre un grand travail de restauration. Il a épuré, rajeuni les précédentes révolutions, remis en honneur, en lumière, ce qui était couvert du mépris des siècles, ce que le regard de l'homme ne distinguait plus dans l'épaisseur des ténèbres, il a chassé l'homme, c'est-à-dire la pensée humaine, du symbole de l'humanité, et l'homme une fois exclu, ce symbole a contenu une plus grande somme de vérités. Les dogmes lui sont revenus, en quelque sorte, comme ces exilés qui, après de mauvais jours, rentrent dans la mère patrie. Le Calvaire rayonne sur le Sinaï, et le Sinaï répond, par sa lumière, à la lumière du Calvaire. Jésus-Christ a dû faire pour la confession ce qu'il

Digitized by Google

a fait pour toutes les autres vérités. Défiguré, mutilé, méconnaissable, ce dogme avait besoin d'être purifié, légitimé, avant d'entrer dans l'ordre surnaturel. L'Évangile, voilà les lettres de naturalisation. Telle est dans sa simplicité féconde cette institution redoutable qui n'apparaît aux yeux de quelques prétendus sages que comme une restauration grossière de toutes les servitudes des âges barbares, ou une innovation à supprimer, à retrancher à la religion chrétienne, tandis qu'il n'y a de nouveau, mais c'est tout à vrai dire, que l'amour; de prodigieux, que l'immensité de la miséricorde, le sang qui a coulé sur la croix.

« Il n'y a pas, dit, à ce sujet, le comte de Maistre, de dogme catholique qui n'ait ses racines dans les dernières profondeurs de la nature humaine, qui ne soit appuyé sur quelque sentiment inné comme notre propre existence, et, par conséquent, sur quelque tradition universelle, et aussi ancienne que l'homme. C'est ce qui se fait voir surtout dans le dogme de la confession et de la pénitence. Sur ce point, comme sur tous les autres, le Christianisme a révélé l'homme à l'homme; il s'est emparé de ses inclinations, de ses croyances éternelles et universelles; il a mis à découvert ces fondements antiques, il les a débarrassés de toute souillure, de tout mélange étranger; il les a honorés de l'empreinte divine, et sur ces bases naturelles, il a établi la théorie surnaturelle de la pénitence et de la confession sacramentelle. » (*Soirées*, t. XI, p. 233.)

Voilà donc ce qu'a fait le Christ, pour établir la grande constitution laissée aux mains de l'Église comme la plus puissante égide de la morale évangélique. Il s'est mis d'accord avec toutes les grandes traditions du genre humain, d'accord aussi avec les nobles aspirations de l'âme. Son

Digitized by Google

regard est descendu dans les choses intimes, s'est abaissé sur toutes les tristesses de la vie, tous les déchirements du cœur; il a vu là tout ce qu'il y a d'obscurités, de souffrances, d'angoisses; il a vu les efforts de la lutte, les périls que court notre liberté; il a prêté l'oreille à tous ces besoins, à toutes ces détresses, puis, comme il se donne lui-même, il a donné des auditeurs sacrés à toutes les misères de l'homme, et voilà la confession, elle n'est pas autre chose. C'est le repentir élevé à l'état d'institution divine, la pénitence élevée à la dignité de sacrement. L'aveu était humain, il est divinisé; ce qui était une loi de l'ordre naturel est transformé en loi surnaturelle. La bouche d'un Dieu se pose sur le cœur de l'homme, les lèvres de l'homme se délient et trouvent la parole pour parler à un Dieu, voilà tout. On peut dire que la confession était en nous, qu'elle en est sortie à la voix du Christ comme une fleur sort de sa tige et s'épanouit sous l'action fécondante d'un bienfaisant soleil. Dieu s'est si bien inspiré des lois de l'ordre moral, des besoins de la conscience, comme un sage législateur s'inspire des croyances, des mœurs, des aptitudes naturelles d'un peuple, que la rédemption s'est faite cette fois dans l'homme avec ce que l'homme a pu fournir d'éléments à la rédemption. La terre sans doute ne pouvait se passer du ciel; mais la terre ne demandait pas mieux que de venir en aide au ciel dans la mesure de ses forces. L'arbre appelait la greffe, quand Jésus-Christ greffa la grande institution catholique sur la nature hnmaine.

Que l'impiété s'obstine donc à répéter sans cesse que la confession blesse les lois premières de l'ordre moral, qu'elle est le suicide de la conscience, parce qu'elle comprime, étouffe les énergies les plus vitales de l'âme, il n'y a qu'à

Digitized by Google

répondre à l'impiété qu'elle est grossièrement ignorante des besoins de la nature et des lois de la conscience. Quoi! la confession serait tout à l'encontre de notre nature et l'aveu devrait être assimilé à cet effort violent que le médecin provoque chez certains malades, lorsqu'on a vu des coupables révéler d'eux-mêmes, devant la justice humaine, sans qu'il fût possible de les y contraindre, des crimes qui eussent échappé à la pénétration des juges; je le demande, pourquoi ces manifestations soudaines, inattendues? Ces malheureux, rien ne les forçait, nulle main ne pouvait déchirer les voiles dont s'enveloppait la faute à punir. Pourquoi donc parlaient-ils? Le silence était un devoir. Pouvaient-ils espérer d'attendrir, de désarmer la loi par une aggravation de délits? Encore une fois, ils devaient se taire. Faut-il croire qu'ils ont cédé à une sorte de fatalité qui se trouverait au fond de l'ordre moral? Assurément, non; ils ont parlé parce qu'ils l'ont voulu, et je crois toutefois qu'ils n'étaient pas entièrement libres d'agir autrement. Au dedans d'eux-mêmes, quelque chose les agitait, leur faisait violence; la publicité de la faute étant pour le cœur humain le soulagement nécessaire, ils se devaient cette consolation dernière. Et, sans que l'innocence ait reparu, car l'innocence est fille du repentir, et cette douleur pouvait être absente, on peut présumer que, grâce à cet effort presque désespéré de la conscience, ils ont satisfait en partie à l'ordre. S'ils n'étaient pas absous, ils étaient moins coupables. Il y a un commencement d'expiation dans ces voix qui demandent le supplice. Aussi le regard de Platon avait-il pénétré jusqu'aux dernières profondeurs de l'ordre moral, lorsque ce philosophe, dans son Gorgias, fait dire à Socrate, le plus sage des Grecs, que le coupable impuni est plus malheureux que celui qui subit

Digitized by Google

le châtiment ; que le coupable, par conséquent, doit aller s'accuser au juge et lui demander la peine pour être délivré de son mal. Ainsi, on le voit, la confession tient à ce qu'il y a en nous de plus intime, elle est de l'essence de la nature humaine.

Ce n'est pas toutefois que la confession ne froisse, ne blesse rien en nous. Si elle s'harmonise avec les vrais besoins du cœur, les saints désirs de l'âme, si elle repose sur les lois de l'ordre moral parce qu'elle nous fait aspirer à la grandeur morale, d'un autre côté, cependant, elle est un signe de contradiction, elle se dresse en ennemie résolue en face des passions humaines et leur tient ce terrible langage : Méchantes, il faut mourir ! elle ne peut établir le règne de Dieu dans une âme, sans ôter de cette âme ce que Dieu réprouve, de sorte que l'homme en présence de la confession ressemble à un de ces corps électrisés et à deux faces qui attirent par l'une et repoussent par l'autre. Et rien, aux yeux de tout juge impartial, ne démontre mieux la divinité de la confession que ce double rapport d'affinité et de répulsion. Dieu ne devait pas tenir compte de nos répugnances, de notre aversion, comme aussi il devait prêter l'oreille aux détresses de l'âme et condescendre à l'infirmité humaine. Oui, c'est là, dans ce milieu difficile, entre les passions frémissantes et les aspirations de l'âme, les anathèmes de la chair et les appels de la conscience, qu'il devait asseoir, comme il l'a fait, l'institution catholique.

Mais qu'importe que la confession soit, en tant que remède à appliquer aux maladies de l'âme et du cœur, aussi ancienne que le monde, il en est qui trouvent je ne sais quelle voluptueuse satisfaction à répéter sans cesse que la confession est un effrayant despotisme venu de l'Italie, que

Digitized by Google

cet asservissement de la pensée, cette violation inique des lois de la conscience, est le chef-d'œuvre d'une domination jalouse. C'est Rome, dit-on, lorsque Rome voulut continuer les Césars et commander au monde, qui a fait entendre cette étrange parole : Tu te confesseras ! ce sont les pontifes qui ont crié des hauteurs du Vatican : Que nos frères viennent à nous, et, se prosternant à nos pieds, s'accusent et nous révèlent leurs heures de faiblesse. Ce sont les papes, les prêtres, en un mot, qui, corrupteurs de l'œuvre du maître, ont effacé l'amour au livre de la miséricorde et substitué à l'Évangile une sorte de code criminel.

Tels étaient hier, et tels seront, demain encore, les discours des méchants, c'est-à-dire de tous ceux qui ayant l'âme liée par les sens, se complaisent dans cette servitude. Les prêtres inventer la confession ! Ah ! mes amis, pourrait-on leur dire, en se servant ici d'un mot célèbre : Ce n'est pas ainsi qu'on invente. Les prêtres ont inventé la confession, comme ils ont inventé l'Évangile, la morale, la religion, inventé la conscience, inventé Dieu, comme ils se sont inventés eux-mêmes. Il y a des prêtres pour la confession, mais la confession n'existe pas, n'est pas faite pour les prêtres.

En vérité, ce n'est pas ainsi que laissent inventer les passions humaines : elles n'y trouvent pas assez leur compte pour que, courbant docilement la tête, elles aient accepté un joug qu'eût imposé seule l'autorité d'un homme. Supposons l'impossible. Un jour cette parole : tu te confesseras ! retentit sur le monde, et cette parole ne tombe que des lèvres d'un homme : que se passe-t-il ? qu'arrive-t-il ? Il y a un long cri de haine, un long cri d'anathème. Quoique

Digitized by Google

énervé, parce qu'il a vieilli dans la corruption, le monde païen retrouve une certaine énergie, se dresse même avec toute la fierté d'un combattant. C'est à qui portera les premiers coups, à qui descendra le premier dans l'arène. La philosophie, appelée, provoquée, engage la lutte, et ne cesse pas de combattre qu'elle n'ait triomphé. Tous les vices oppresseurs de l'âme, tous les instincts ennemis de la beauté morale, s'irritent et se révoltent. Toutes les passions étonnées se regardent et se liguent. L'ambition veut encore fouler de son pied dur ce qu'elle a toujours écrasé ; l'orgueil, toujours mépriser ce qu'il aime à accabler de ses mépris, il ne peut descendre de ce trône où il est adoré; la volupté ne peut permettre qu'on la trouble dans ses jouissances, qu'on arrache à ses lèvres la coupe enchanteresse, qu'on fasse cesser autour d'elle tout bruit de fête, qu'on lui refuse des émotions jusque-là permises. Elle ne consentira jamais à se combattre, à lutter contre elle-même, jusqu'à se donner la mort de sa propre main ! Non ! Orphée est déchiré par les bacchantes, et Prométhée enchaîné à sa montagne en punition de sa témérité ! La libre pensée ne date point d'hier, il y a eu au moins un Voltaire par siècle, et quelle pensée de l'homme seul pourrait, même érigée en symbole, résister à un Voltaire ? Il est incontestable que si le Christianisme n'était l'œuvre d'un Dieu, le premier Voltaire dont parle l'histoire l'eût mis au tombeau, et pour le Voltaire du dernier siècle il n'y aurait pas eu d'*infâme* à détruire.

Qu'on assigne donc l'heure, le jour, où le monde se serait laissé surprendre, et je dirai les défiances, les soupçons, les protestations, les luttes du lendemain. L'éloquence indignée, les rires moqueurs, les insultantes railleries s'étaleront là, brilleront dans des livres pleins de fiel. Quoi ! on aurait permis

Digitized by Google

à une pensée de l'homme de prendre tranquillement possession de la conscience humaine, lorsqu'on conteste ce droit à Dieu même, lorsque l'Église, durant les dix-huit siècles de son histoire, et qui ne sont pas tout l'âge de la vérité catholique, n'a pas eu une heure d'un règne paisible! La vérité n'a pas des triomphes si faciles, ni l'erreur des triomphes si durables. Ce qui a résisté, ce qui résistera toujours à l'effort conjuré de toutes les haines, à toutes les forces disciplinées du mal, il faut appeler cela la vérité et non quelque chose qui lui ressemble seulement.

Non! le monde ne se fût pas soumis hier, si aujourd'hui il refuse de se soumettre; aujourd'hui la loi est divine, Dieu a parlé, c'est Dieu qui commande; l'Église attend, empressée à bénir, et les mains pleines de tout ce dont les a chargées le Christ; et combien cependant ne viennent pas! combien n'entendent pas ou méprisent la parole entendue! Les âmes souffrent du remords, n'importe? Combien d'âmes restent fermées sur elles-mêmes et ne se révèlent pas! que de consciences portent caché au dedans d'elles le poison qui les agite! que de méchants qui ne veulent pas cesser de l'être!

Les pensées de l'homme, d'ailleurs, ne durent pas si longtemps, ne vont pas si loin portées sur ce fleuve des âges, où se noie, disparaît bien vite tout ce qui n'a pas la puissance de marcher sur les flots. Il n'y a qu'une pensée de Dieu qui puisse embrasser ainsi tous les siècles, survivre à toutes les ruines, s'imposer à toutes les générations.

Ce n'est pas ensuite l'habitude des prétendus réformateurs qui ont pris place dans l'histoire en essayant de substituer leur pensée à une pensée de Dieu, de prendre la nature humaine au rebours, de remonter le cours impétueux

Digitized by Google

des passions humaines à force de rames, c'est-à-dire à l'aide de fortes doctrines et des prescriptions sévères. Ils sont doux ceux-là aux choses révoltées, ils appellent hors de son lit un torrent impur et lui offrent de le guider, pour qu'il y porte la dévastation, la ruine, la mort, à travers les saints désirs de l'âme. Ils n'exposent pas à tous les vents de l'orage, à tous les déchaînements de la tempête. Quand la passion fait entendre son cri, qui est le cri de la faim, cette voix, ils ne l'étouffent pas. Mahomet, Luther, Voltaire ne passent pas pour avoir élevé des barrières trop hautes, donné aux mains du vice des chaînes trop pesantes. Le vice, que je sache, ne s'est jamais plaint de la morale de ces sages. Ces lâches suborneurs, on ne les voit pas attirer les peuples sur le chemin d'un Calvaire ; le sac, le silice, la cendre, le jeûne, la prière, tous les symboles de la douleur, toutes les austérités de la pénitence, ce ne sont pas là les armes dont se servent ces conquérants quand ils rêvent l'empire du monde. Tout leur art, tout leur génie consiste à formuler des théories qui autorisent, légitiment de tristes assouvissements, à substituer des béatitudes à la page de l'Évangile où se lisent les anathèmes, à aller par tous les chemins où a passé la parole de Dieu, afin, s'il est possible, d'étouffer cette parole. Telle est l'œuvre de ces rédempteurs, nés de la femme seulement.

Jésus-Christ seul a tranché dans le vif et fait résistance à toute passion impure ; seul il a donné des freins, élevé des digues, renversé l'homme sur lui-même et contraint le fleuve à remonter vers sa source. Il n'a respecté en nous qu'une seule chose, la liberté. Que la confession ne soit donc pas d'institution divine, et le problème grandit sans être résolu. Dieu n'est plus là, au grand contentement de l'im-

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

piété qui se croit triomphante; mais l'homme devient Dieu, car il faut qu'il en ait l'autorité, la puissance.

Disons-le donc à tous ces coupables écrivains qui aujourd'hui encore ne cessent de bafouer le prêtre et de rugir contre l'institution catholique; c'est en vain que la puissance leur est donnée et que l'opinion les a, en quelque sorte, sacrés pontifes; c'est en vain que, pour leur châtiment, les applaudit un public pervers; c'est en vain qu'ils se flattent de mener le siècle, ils ne savent où, à des ruines sans doute; ils ne triompheront pas, ils ne verront pas se réaliser de criminels desseins, des pensées affreuses. S'il eût été possible de vaincre, il y a bien longtemps que l'incrédulité se fût enveloppée du drapeau de la victoire. Ils laisseront donc bien vivant derrière eux ce qu'ils combattent de tous les efforts de la haine la plus violente. Tout ce qu'ils disent, on l'a dit bien souvent; tout ce qu'ils écrivent, on le trouve dans des livres sans nombre; tous les bruits qu'on entend aujourd'hui, l'histoire n'a pas cessé de les entendre. C'est toujours cette voix irritée mais impuissante des passions accusant l'œuvre de Dieu. Ils ont passé ces sophistes, ces érudits, ces philosophes d'un autre âge; philosophes et sophistes d'un siècle malade d'orgueil, vous passerez aussi comme eux.

Ce qui a pu donner prétexte à l'erreur et aux mille déclamations de la haine, c'est que la confession, comme toute vérité catholique, a son histoire, c'est que ce dogme, comme tout dogme, a eu son développement extérieur, je veux dire son côté disciplinaire.

Il y a de l'impiété sans doute à soutenir que les dogmes commencent ou finissent. Considéré dans son essence, dans ce qui le constitue, le dogme ne change pas, ne varie pas.

Digitized by Google

Complet, achevé, au moment de sa manifestation, un, permanent, immuable, c'est-à-dire né de Dieu et éternel comme lui, il restera toujours ce qu'il est véritablement. Le symbole chrétien est fermé à jamais à toute pensée humaine et nulle pensée de l'homme n'y entrera.

Si le dogme, toutefois, est exclusif, s'il ne perd ni ne s'ajoute rien, on peut dire néanmoins qu'il se réalise extérieurement par les diverses formules d'application auxquelles il est soumis. Ce n'est pas tout de croire, il faut que la foi devienne pratique, détermine, dirige tous les actes de la vie. Or, l'Église, pouvoir exécutif dans l'ordre surnaturel et ayant pour mission de faire passer au monde, de faire accepter des hommes, toute vérité tombée des lèvres de Jésus-Christ, reste juge des dispositions à prendre, des moyens à employer pour obtenir la soumission des intelligences.

Un célèbre philosophe de l'antiquité avait donné à ses disciples pour maxime fondamentale de suivre Dieu en toutes choses; on peut dire que l'Église s'étudie à suivre l'homme, sans que l'homme toutefois puisse se vanter de mener l'Église. Comme on voit une mère intelligente préparer à son enfant une nourriture appropriée à la force de l'âge, aux développements successifs de la croissance, ainsi l'Église ne triture pas, pour ainsi dire, de la même manière une nourriture commune à tous les temps, à toutes les générations. L'humanité c'est l'homme, et comme l'homme, l'humanité passe par des phases multiples diverses, subit des modifications plus ou moins profondes. Il y a l'enfance, la jeunesse, la virilité, comme il y a la vieillesse, la décrépitude des nations. L'Église a donc une langue pour chaque civilisation ; les modes du verbe varient, mais le verbe est invariable. Ainsi à des peuples enfants elle prêche un Chris-

Digitized by Google

tianisme sans philosophie : c'est la règle imposée d'autorité, le précepte en dehors de toute discussion; mais à des peuples forts, grandis, en possession de la science et des arts, elle étend, développe son enseignement et laisse la raison humaine approcher avec respect de toute vérité révélée, afin qu'elle en pénètre, autant qu'il est en elle, c'est-à-dire dans la mesure de ses forces, la sublime profondeur. L'homme étant plus grand, il faut que devant la pensée de l'homme, les horizons s'élargissent. L'Église, en un mot, regarde l'humanité du côté où l'humanité regarde le ciel.

Et ce progrès, loin de nuire à l'Église, sert à l'expansion de sa force, à la manifestation de sa vie. Définir, pour l'Église, c'est combattre, et le combat, c'est la victoire. L'Église est restée en possession de toutes les vérités commises à sa garde, parce qu'elle les a toutes enveloppées du souffle de l'assistance divine; ce souffle, c'est l'incorruptibilité. La génération de l'erreur étant incessante, éternelle, dans le temps, l'Église définira demain et toujours, car il faut que le bien triomphe du mal et remporte sur lui une grande et dernière victoire. Quand l'Église a jeté son verbe et dit anathème, c'est la mort certaine de l'erreur, que l'erreur meure demain ou vive des siècles encore. Majestueusement assise dans le temple de tous les saints, là où, aux mauvais jours de la patrie, dans les plus grands malheurs de la république, le fier Romain portait le défi à l'univers conjuré et savait contraindre ses dieux à la guerre, l'Église demande aussi la victoire et l'obtient toujours de celui qui a promis de ne la refuser jamais.

Il est donc arrivé pour la confession ce qui a eu lieu pour la plupart des vérités. L'Église, qui en a le droit,

Digitized by Google

puisque c'est à elle de juger des besoins de l'humanité, a fait des lois sur la confession, c'est-à-dire qu'elle n'a pas laissé ignorer à l'homme ce qu'il devait faire pour attirer la grâce et s'appliquer les mérites de la rédemption. — Or, qui le croirait? — déterminer de la sorte, d'une manière successive et dépendante des temps, le côté disciplinaire de ce dogme, on a vu là une innovation en matière de doctrine ; et ceux-là ne croient pas se tromper qui soutiennent que ce dogme d'une formation lente, progressive, variable selon les circonstances, les âges du monde et le degré de civilisation, n'a eu sa forme arrêtée, définitive, que vers le milieu du XIIIe siècle de notre ère. En vérité! autant vaudrait-il dire que le redoutable Bonaparte, qui a perfectionné l'art de tuer les hommes, a inventé les armes à feu!

Que n'a-t-on pas dit ensuite contre la confession publique? mais ici encore on n'a pas compris l'Église. J'aime à le répéter ; l'Église marche, s'avance sur les pas de l'homme, et, par des routes diverses, le mène au terme de sa destinée. C'est toujours la même voix qui parle au monde, mais cette voix n'a pas toujours les mêmes accents. Aux âges de foi, lorsque la société chrétienne, jeune encore, se sentait tout imprégnée du sang de la rédemption, lorsque le crime était pesant pour des consciences bien vivantes, l'Église, qui sait à fond l'hygiène de l'âme humaine, dut permettre à l'humilité de mettre sous les regards du monde les œuvres publiques d'un repentir sans voiles et laisser s'établir, sous une forme réprouvée aujourd'hui, son régime pénitentiaire.

Or, l'on veut bien voir là un outrage à la dignité humaine, un mépris des lois de la conscience. C'est, dit-on, une odieuse tyrannie que l'Église, avant de permettre au

Digitized by Google

coupable d'embrasser les autels, de participer à la chair et au sang de Jésus-Christ, l'arrête à la porte du temple, le vête de deuil, le couvre de cendre et le fasse pleurer avec David pénitent! N'est-il pas tout naturel, au contraire, que le coupable ne retrouve pas d'un seul coup toute son innocence, qu'on ne lui rende pas d'une seule fois toute la beauté de son âme, qu'il n'arrive à la plénitude de la vie qu'en s'éloignant progressivement de la mort, qu'il s'essaie au repentir et n'aille dans l'amour pour ainsi dire que par étapes, qu'il y ait des stations où il se repose dans ses regrets et se console par l'espérance, comme le voyageur qui ne traverse pas un immense désert sans dresser et lever plusieurs fois sa tente? D'ailleurs, cette voie douloureuse était à l'inverse de celle du Calvaire; au bout, c'était la transfiguration et non le crucifiement. Ainsi, préparer, disposer le coupable à recevoir le pardon, ou bien, le coupable absous, l'aider dans son travail d'expiation, voilà ce qu'il faut entendre par confession publique. Il est à remarquer ensuite que la pénitence solennelle n'était que la satisfaction publique d'une confession secrète. Et encore toute faute publique n'était-elle pas expiée publiquement. Ces sortes d'expiations étaient rares et n'étaient permises qu'aux grands violateurs de la loi divine.

Sans doute, en nos temps d'abaissement intellectuel et d'affaissement moral, avec nos habitudes d'incrédulité et nos mépris insensés pour tout ce qui tient aux choses divines, aux grands intérêts de l'âme, nous trouvons excessives les rigueurs de ce régime. Presque saisis d'effroi, nous nous écrions que cette institution n'est plus possible au dix-neuvième siècle. Eh bien, soit; mais est-ce là un progrès? et ce qui est devenu impraticable de nos jours, n'avait-il pas, ne

Digitized by Google

pouvait-il avoir autrefois sa raison d'être? Sait-on à quelle profondeur cet abus de la liberté qui s'appelle le péché, blesse l'ordre moral et brise l'harmonie de deux mondes entre eux? N'y a-t-il pas assez loin de la faute à l'innocence réparée pour que l'homme ne s'épargne aucune douleur du repentir?

Ne serait-il pas ensuite bien facile de démontrer que cette publicité ne répugne en rien à la raison; que c'est même le conseil, le besoin de la nature? Le coupable ne doit-il pas à l'ordre qu'il a blessé, à la vérité outragée, une réparation solennelle, une satisfaction sans voiles, sans mystères? Aux mains de cet homme il y a du sang; cet autre a méprisé la foi de ses pères et s'est précipité dans l'apostasie; je le demande, est-il bien étrange que de tels coupables soient arrêtés à la porte du temple et que la foule qui entre, les voie revêtus de toutes les livrées, de tous les symboles de la douleur la plus vive? N'est-il pas nécessaire qu'ils se fassent absoudre d'abord par sentence du peuple et le jugement de la multitude, avant de l'être par sentence divine et le jugement du prêtre? « L'aveu, dit M. Nicolas (*Études sur le Christianisme*), est une dette que nous devons à la vérité, et le crime qui se cache se supplicie avec le remords, de sorte que, considérée dans ses rapports avec les lois de l'ordre moral, la confession aurait dû être publique. » Pourrait-on en effet se plaindre avec quelque justice, si Dieu avait exigé la manifestation des consciences, comme la loi expose au pilori et use du droit de marque? Si on objecte qu'il y a la dignité humaine à sauvegarder, la réputation à couvrir; les lois de l'honneur n'ont-elles donc pour base que l'art odieux de faire des dupes? La renommée, n'est-ce donc que de l'air battu, la divulgation de ce qui n'est pas, un vol fait à l'opi-

Digitized by Google

nion? Le vice a-t-il droit à ce qu'on l'estime, à ce qu'on pense bien de lui? La conscience humaine est-elle donc un temple où il faille élever des autels au mensonge?

Mais ceux-là, on aurait tort de le penser, ne sont pas mus par un sentiment de tendre pitié envers des frères ayant vécu dans des siècles morts eux-mêmes depuis longtemps, qui s'élèvent avec tant de colère contre la confession publique. Au fond, c'est la confession elle-même qu'ils poursuivent de leurs incessantes et mortelles attaques, indépendamment de toute forme extérieure que la confession ait pu prendre. Oui ! abolir la confession, briser ce joug que refusent de porter les passions humaines, voilà le but mal déguisé qu'on se propose d'atteindre.

Mais, je l'ai déjà dit, c'est tenter l'impossible. Le besoin de l'aveu est une des lois premières de l'ordre moral, et il faudrait supprimer les puissances de l'âme, étouffer les énergies de la conscience, détruire l'homme, enfin, pour anéantir la confession. Aussi, nous allons le voir, ces philosophes eux-mêmes, si ardents à la haine, si empressés à maudire, à demander des ruines, ne sont pas les derniers, l'heure venue, à se tourner vers le prêtre, à faire appel à sa parole régénératrice.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LA CONFESSION ET LES PHILOSOPHES

La logique étant toute la puissance de l'esprit humain, il ne faut pas demander à l'homme de n'être pas conséquent avec lui-même, de ne pas s'attaquer à la règle des actions humaines d'où dépend la conduite de la vie entière, lorsqu'une fois il a déchiré son symbole, déraciné toutes les croyances, ébranlé tous les principes, tout ce qui était debout dans l'âme et l'intelligence. Il y a caché au fond de l'orgueil comme un inexorable *fatum* qui, dominant la volonté, la fait fléchir à son gré, l'entraîne à sa suite, et, de conséquence en conséquence, sans lui permettre de se fixer à rien, de s'arrêter jamais, la conduit jusqu'aux dernières limites du mal.

Oui, il est naturel que, les dogmes abolis, la vérité n'étant plus considérée comme quelque chose d'éternellement permanent, l'homme quitte les régions abstraites de la pensée, et, se précipitant des hauteurs de l'intelligence, prenne plaisir à discuter même les lois de la conscience, à examiner, pour la nier ensuite, la raison du devoir. Libre de tout croire, maître de ses pensées, ne relevant que de lui-même dans le domaine de la foi, pourquoi l'homme, dans tout ce que la vie peut avoir d'obligations graves à remplir, se soumettrait-il à une autre autorité qu'à la sienne propre? Souverain de

Digitized by Google

l'ordre intellectuel, pourquoi ne le serait-il pas également de l'ordre moral?

Considérations fort simples assurément et qui nous font comprendre néanmoins la raison de cette aversion profonde, de cette haine implacable qu'ont toujours professée pour la grande règle des mœurs, les incrédules de tous les temps, c'est-à-dire tous ceux qui ont cherché la liberté de tout faire dans la liberté de tout croire. Ce n'est même, qui l'ignore? ce n'est que pour briser ce joug austère de la confession, pour se soustraire à ce qu'a de dur le dogme régénérateur, qu'un certain nombre d'hommes ont levé ouvertement contre l'Église l'étendard de la révolte et qu'ont eu lieu la plupart des schismes et des hérésies. Les âmes les plus hautaines, les esprits les plus superbes se résoudraient facilement à croire, se rangeraient volontiers à la vieille foi chrétienne, si, des doctrines une fois acceptées, de cette soumission de l'intelligence, ne résultait aussitôt une théorie du devoir, si la vérité admise ne faisait violence au cœur et n'imposait la vertu.

Il est donc nécessaire, tant que dure l'incrédulité, je veux dire la révolte de l'esprit contre la foi, qu'on éprouve au fond de l'âme une répulsion invincible pour la pratique de la confession; qu'on voue au mépris, à l'anathème, à l'exécration des siècles, la grande institution catholique.

Disons-le, toutefois, l'incrédulité n'est qu'une attitude, et le monde impie des philosophes, un bal masqué. Bientôt arrive une heure où tous les voiles se déchirent et où les acteurs d'une ridicule comédie se laissent voir dans la confusion de leur rôle. Dieu a mis dans la mort je ne sais quel rayonnement invisible qui, illuminant de splendeurs inconnues toutes les pensées de l'homme, jette l'impie dans un

Digitized by Google

abattement incroyable. Oh! qu'y a-t-il dans l'intelligence de ces hommes, qui, existences supérieures, avaient dit avec audace, peut-être l'audace du génie : Nous sommes rois! au-dessus de nous, il n'y a que nous-mêmes! et qui, nus maintenant, dépouillés comme des rois de théâtre, ressemblent presque à ces misérables esclaves que l'antiquité, en un jour d'ovation, revêtait de pourpre, pour orner le triomphe d'un vainqueur. C'est en vain que les bruyantes doctrines de l'athéisme sont tirées devant une vie de désordres, comme on tire le rideau devant un objet propre à effrayer, la foi triomphe enfin, Dieu se présente à l'âme étonnée, comme le possesseur légitime, qu'on croyait mort depuis longtemps, s'en vient tout à coup dépouiller un usurpateur. Nous allons le voir, quelque effort que fasse la philosophie pour mourir dans son impiété, sa foi paraît partout. Comme ces rois, dont parle Bossuet, qui ne purent *jouir de leur sépulture*, ainsi la philosophie incrédule est impuissante à jouir, jusqu'à la dernière heure, de son incrédulité.

On sait l'histoire du dernier siècle. On sait que jamais, pour faire la guerre au bien, le mal ne fit monter de l'abîme un plus grand nombre d'esprits méchants. Or, ces philosophes qu'on ne compte pas, mais qu'on se représente sous l'idée d'une terrible puissance, où vont-ils maintenant que va sonner pour eux la dernière heure du temps? Ces grands esprits qu'on payait pour propager le vice; à qui, pour chaque vérité qu'ils disaient avoir abattue, on multipliait les applaudissements, les couronnes, comme, selon le nombre des victimes, on multiplie à l'exécuteur son salaire, où vont-ils maintenant? ces hommes qui ont pris pour devise de faire apostasier l'univers, qui ont juré, sur une croix renversée, d'écraser *l'infâme*, d'abolir jusqu'au nom chrétien;

Digitized by Google

ces hommes qui ont dit à la vérité qu'elle allait disparaître et à l'erreur de venir régner à la place de la vérité; ces hommes qui ont réduit la mort en système, interrogé l'avenir pour savoir ce qu'il en est de la destinée humaine, et à qui l'avenir à répondu généreusement que rien ne trouble des ossements arides dans l'éternel repos d'une tombe éternelle; ces hommes qui, pour se défendre contre les terreurs imaginaires de la conscience, ont leurs systèmes, leurs livres, leurs encyclopédies, l'arme toute-puissante du doute, du mépris, et je ne sais encore quelles horribles espérances que peut faire naître, chez certaines âmes, un amour violent pour un anéantissement complet; tous ces hommes, en un mot, qui ont tant de motifs de se rire de Dieu, ou de ne pas croire en lui; tout ce siècle d'un ardent athéisme, d'une impiété fiévreuse, ce grand siècle avec ses Diderot, ses d'Alembert, ses d'Holbach, ses Helvétius, ses Rousseau, ses Voltaire, où va-t-il, à cette heure de la déroute philosophique? hélas! qui le croirait? il va à confesse!

Le maître et les disciples, les disciples et le maître, le roi et la foule, le peuple et le souverain, tous sont sur le même chemin, et tendent à un même but.

Qu'il nous soit permis d'évoquer ici une de ces ombres, qui, vivante, épouvanta les peuples au milieu desquels elle passa, et qui encore, du fond de son sépulcre, et à un siècle de distance, inspire la terreur de son nom. Ouvrons devant la philosophie un de ses plus glorieux tombeaux, celui où elle s'agenouille avec le plus de respect et le plus de foi; réveillons un de ses plus grands morts, remuons la cendre de ce génie redoutable qui porta, durant tant d'années, le sceptre de l'absolutisme dans le monde des intelligences et imprima à son front gâté par le rire moqueur la majesté du

Digitized by Google

mal; demandons à la mort de nous instruire des choses de la vie.

Oui, le grand défenseur de la conscience opprimée, l'homme qui ameuta contre Dieu plusieurs générations et les rendit frénétiques de haine, l'homme qui couvrit de la protection de son immense talent tout ce qu'il y eut d'effroyables désordres dans un siècle d'une corruption effroyable, qu'on l'appelle en témoignage! Oui! au grand prêtre de la raison, au patriarche de Ferney de nous dire s'il est vrai que l'idée de l'existence de Dieu soit le plus enraciné, le plus déplorable de tous les préjugés; si l'homme qui pense est un animal dépravé; si, entre lui et la brute, il n'y a *d'autre différence que le vêtement.* Mais Voltaire ne répond pas, il tremble!..... Quoi! Voltaire trembler! Voltaire la victime lâche de la peur! Il faut que Voltaire reste étranger à ces faiblesses du vulgaire qui font prendre en pitié la nature humaine. Des frères sont là pour crier au génie de se respecter, d'être lui-même l'héritier de sa propre gloire, afin de ne pas compromettre l'autorité d'un si grand nom, et, par le mépris du nom, l'avenir d'une si grande cause! Voltaire a osé, il faut qu'il ose encore! qu'il ose toujours: il a inventé le rire, il faut qu'il rie, se moque encore. D'ailleurs, la victoire est à lui; *l'infâme* le suit; il l'entraîne dans sa chute; le même fossoyeur pourra creuser sa tombe. Seul, il a suffi à détruire l'œuvre des douze; par eux, l'univers était chrétien; par lui, il est athée. Voltaire a plus d'esprit que le juif Jesus; qu'il meure donc comme lui, puisqu'il est Dieu comme lui!

Mais non! cette fois le Galiléen l'emporte; et Voltaire, qui a élevé la dignité morale de l'homme au-dessus des craintes puériles, superstitieuses de la conscience; Voltaire,

Digitized by Google

qui a nié le vice, nié la volonté, nié le remords, éprouve en cet instant ce qui n'entra pas même dans l'âme d'un Néron. Voltaire invoque le Christ qu'il a bafoué, mais le Christ ne l'entend pas; Voltaire appelle le prêtre qu'il a maudit, mais le prêtre qui l'a entendu, n'arrive pas jusqu'à lui; Voltaire qui s'est moqué des grimaces d'un de ses disciples mourant dans les bras et avec les consolations de la religion, veut grimacer comme lui, mais Voltaire n'a pour s'absoudre que son impiété même. Enfin Voltaire meurt comme n'a jamais fini aucun homme, parce que jamais homme ne vécut comme lui. Dieu veut que dans une vie toute consacrée à la haine, la haine consomme le désespoir.

On pourrait faire une longue liste d'abjuration de toutes les célébrités coupables qui se sont démenties à la mort; mais à quoi bon? Personne n'ignore que les coryphées du philosophisme, tels que La Mettrie, Montesquieu, le comte de Boulainvilliers, du Marsais, Boulanger, Maupertuis, Toussaint, le marquis d'Argens, Fontenelle, Bouguer, Buffon, firent ou écrivirent des rétractations en présence de leurs amis, et prouvèrent ainsi, comme le disait Bouguer de lui-même, qu'ils n'étaient incrédules que parce qu'ils étaient corrompus.

De nos jours aussi ces exemples ne sont pas rares; notre poëte bourgeois, Béranger, qui n'avait pas assurément *l'âme faite comme l'âme de la France*, Béranger a mis ou voulu mettre un peu de Christianisme dans sa mort. Il a demandé ce qu'il appelait *le pardon:* il a accusé la jeunesse, rejeté sur elle les torts de l'âge mûr et les écarts trop prolongés de la vieillesse; il n'a pas voulu, sans passer par le prêtre, tomber des mains de la gloire aux mains de Dieu.

Digitized by Google

Cette tête, vieillie presque à l'égal de la hideuse tête de Voltaire, s'est courbée, elle aussi, sous la parole miséricordieuse qui n'ayant peur d'aucun crime de l'homme, n'en trouve aucun d'irrémissible. Ce poëte, calomniateur des prêtres et des rois, ce chantre impur du vice sans esprit, qui n'a cessé, un seul instant de sa vie, de mener à l'encontre du Christ et de son Église le torrent souillé de toutes les haines, ce poëte a eu des prêtres à son chevet, pour le bénir à son entrée dans la mort. Il a tremblé, cet homme, à la vue d'une tombe qui n'aurait d'autre épitaphe que les refrains de ses chansons licencieuses. Le Dieu des *Bonnes Gens* est devenu le Dieu des chrétiens. Oui, malgré les dires et les déplaisirs de l'impiété, c'est un retour vers le passé, et c'est plus, je crois, que la gloire d'avoir eu sept ou huit mille Français réunis autour de sa dépouille mortelle. Il sait bien, aujourd'hui, que ce n'est pas avec cette fumée, cet encens, qu'on désinfecte une vie, qu'on parfume une tombe.

Une confession ! voilà donc le terme dernier où viennent aboutir ces grands efforts de liberté, d'indépendance, de souveraineté ! La plus accablante humiliation ! voilà donc la plus belle fin à cet orgueil qui s'exaltait jusqu'à se dire Dieu ! Une triste abjuration ! voilà donc pour la dédaigneuse philosophie son plus beau triomphe ! Étrange timidité de la pensée humaine qui nous révoltait hier par des excès d'audace, et qui, muette à cette heure, provoque notre indignation et fatigue notre mépris ! Elle a nié le contrôle de toute autorité supérieure à la sienne, nié toute dépendance envers un être existant hors de nous, et la voilà qui formule de peur des actes de foi. Elle a nié Dieu, et Dieu, pour elle, commence avec le temps qui expire. Elle, venue pour

Digitized by Google

dégager l'esprit humain des entraves de la routine, de l'ignorance; elle qui a interrogé l'avenir et l'a trouvé muet; elle qui a examiné nos dogmes, nos mystères, et les a trouvés absurdes; elle qui a raisonné le doute, et l'a trouvé conforme à la raison; elle qui a raisonné l'athéisme et l'a cru la meilleure de toutes les religions, la voilà qui se rend au prêtre, et, désolée, délaissée de tous, a elle-même son abandon, elle pousse à ses pieds le cri de la plainte, les lugubres gémissements de la douleur. Elle s'accuse et demande des absolutions!

Mais pourquoi la philosophie se dément-elle à cette heure solennelle où elle devrait résister davantage et avoir plus foi en elle-même? Pourquoi ces vulgaires faiblesses chez ces grands esprits qui, après avoir vécu d'eux-mêmes, de leurs propres pensées, deviennent tout à coup semblables aux autres mortels, et veulent finir comme eux? En présence de l'avenir qui demande compte du passé, pourquoi l'erreur lâche-t-elle prise? Le plus haut, le plus froid scepticisme, pourquoi ne tient-il pas devant un sépulcre qui s'ouvre? Pourquoi les hommes de la guerre contre Dieu ne sont-ils, lorsque Dieu va apparaître, que les misérables et tremblantes victimes de la peur? Pourquoi le crédit ne dure-t-il pas à tous ces conteurs d'athéisme? Pourquoi, enfin, l'histoire de la philosophie n'est-elle, à ce moment suprême, que l'histoire des défections, des apostasies?

C'est que l'incréduliét, quelque bruyante qu'elle soit, n'est qu'une sorte de fard qui ternit au visage de l'homme les couleurs naturelles. L'homme peut bien se contrefaire quelques instants, mais il n'arrivera jamais à s'abdiquer dans ce qu'il y a en lui d'essentiel, de constitutif

Digitized by Google

de son être. C'est en vain que, dégoûté de sa qualité de nature intelligente, dégoûté de la pensée, ennuyé d'une supériorité morale qui lui impose des devoirs auxquels la brute reste étrangère, il voudrait descendre la création, et aller prendre place à la frontière du monde matériel; Dieu s'y refuse, Dieu lui dit qu'il a médité des choses vaines, qu'il faut rester homme, ne serait-on qu'un homme.

Que l'homme s'agite donc tant qu'il lui plaira, qu'il accumule les ténèbres dans son intelligence, qu'il y ait tumulte au fond de ses pensées pour ne pas entendre la voix de Dieu disant les choses éternelles; cette voix, il ne parviendra pas à l'étouffer entièrement; le temps apportera une heure où se fera un calme affreux, et, dans cette heure de silence, sorte de recueillement qu'il faut comparer à cet instant unique où le juge ouvre un code pour y lire une sentence, où le bourreau lève la hache pour frapper une victime, sera entendue la voix importune. Dieu passera à travers ces âmes fermées, croyaient-elles, sur elles-mêmes et y promènera, à la clarté d'une vision effrayante, l'angoisse, le remords, la douleur.

On l'a dit excellemment : N'est pas athée qui veut. Rien de pénible, de dur comme un combat contre la foi, une lutte insensée contre ses propres croyances. Tout ce qu'on peut faire c'est de douter; or le doute, ce n'est pas le calme, la tranquillité, le repos; quelque chose vit dans le doute; il y a là encore des croyances; mais croyances mobiles, ondoyantes, qui errent dans le vague de l'âme, et, sans s'y fixer jamais, passent et repassent dans l'intelligence pour lui faire expier le crime d'une sacrilége audace. Le doute, ce n'est pas une adhésion ferme de l'esprit, mais bien un mau-

Digitized by Google

vais désir du cœur. Lutte stérile, par conséquent, et de laquelle résulte un déchirement interne, une douleur sans nom, car le suprême bonheur de l'homme consiste dans le calme inénarrable d'une foi tranquille, la paisible possession d'une vérité immuable, à l'ombre de laquelle il s'abrite sûrement et se protége lui-même contre l'inquiétude naturelle de son esprit, les rêves de son imagination, port assuré où il n'a pas à craindre la tempête la plus violente de l'erreur, doux repos qui est la vie de l'intelligence, la vie de l'âme, quelque chose de cette vie que nous aurons en Dieu même.

On ne peut donc pas dire des philosophes ce que César disait des Gaulois, qu'ils *ignorent le mal de la mort;* car, pour eux, c'est le souverain mal. La mort n'est *douce à personne*, ou elle ne l'est qu'à la vertu. Ceux qui avaient juré de l'attendre saus se soucier d'elle, sont les premiers à pâlir, à trembler à son approche. « Si l'orgueil, qui écarte l'homme, dit Montaigne, et le pousse à embrasser des nouveautés, nous a séduits, toute illusion cesse à l'arrivée de l'infini. On veut être disciple de la vérité, et on ne veut plus être le chef d'une troupe errante et indisciplinée. » Quoique ne se repentir de rien soit, au dire du frénétique Diderot, le premier pas vers la sagesse, ils se repentent cependant ces esprits forts, ces libres penseurs de tous les siècles; et la raison en est, ajoute Montaigne, qu'il est impossible de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que l'étendue des jambes. Il serait monstrueux que l'homme monte au-dessus de soi et de l'humanité (*Essais*, liv. XI, chap. XII). S'ils sont assez fous, ils ne sont pas assez forts, et tâchent de paraître pires qu'ils ne sont.

Digitized by Google

L'irréligion s'en va donc avec les rides qui s'inscrivent au visage, avec les passions qui tombent. L'homme n'est incrédule ou ne simule tous les dehors de l'incrédulité que lorsqu'il écrit, disserte, se promène à l'ombre de ses vergers ou s'égaie avec ses amis à une table de festin. Mais que la fièvre se fasse sentir dans le sang, que la maladie étende sur un lit de douleur, alors on ne récite plus le même symbole, on répudie ses Dieux : le doute n'est plus *un doux oreiller pour la tête du sage*, et le sage se hâte de se ranger au parti le plus sûr. « Je me garderai, écrivait ce froid railleur, ce modèle des sceptiques, que j'ai déjà cité, que ma mort ne dise autre chose que ma vie. » Ce brave ne tint pas parole. La maladie dissipa vite cette *licencieuse ferveur* d'humeur volage ; si bien qu'il y a deux hommes en un seul, le premier qui dit d'abord qu'il n'y a point *de tourment dans la demeure des morts, et qui a résolu de se plonger tête baissée et stupidement dans la mort, sans la considérer et reconnaître, comme dans une profondeur muette et obscure qui l'engloutit d'un saut et l'étouffe, en un instant, d'un puissant sommeil plein d'insipidité et d'indolence ;* le second qui rétracte le premier et adopte la croyance commune, *pour ne pas aller seul en un pays dont on ne revient pas.* (*Essais*, liv. III, chap. IX.)

Il en coûte peut-être de le dire, mais il me semble que le monde des philosophes n'est pas sans avoir quelque ressemblance avec les *moutons de maître Guillot*. Quand la philosophie, cette très-illustre mère, harangue le troupeau, ils promettent de faire rage, de ne bouger non plus qu'un terme ; foi de peuple d'honneur, chacun en répond, non sur sa tête, mais sur son âme, et la nuit n'est pas venue, le jour dure encore, c'est-à-dire on pourrait donner à l'impiété quelques

Digitized by Google

heures de plus, que ces fils sans entrailles maudissent le sein qui les a nourris. En vérité, si l'on a pu dire d'un homme en particulier qu'il faisait honneur à l'humanité, on ne peut pas dire des philosophes qu'ils font honneur à la philosophie. Voltaire, écrit un libre penseur lui-même, se montra un plat mourant, et cette mort fut un *fichu moment* pour la philosophie. C'est le plongeon d'un enfant !

Chose étrange ! le crime meurt autrement que le doute; la scélératesse autrement que l'impiété raisonnée. Il y a plus de force d'âme, je veux dire plus d'endurcissement dans un empoisonneur, un assassin, un parricide, que chez ces lettrés, ces érudits, ces graves penseurs. On cite quelques grands coupables qui ne se démentirent pas; Mirabeau se fit couronner de roses et légua fièrement son âme au néant; Danton fut assez digne, tandis que Robespierre, esprit cultivé, venu de la littérature, respecta peu sa gloire. Règle générale, tout ce qui écrit est lâche, et même doit l'être. L'auteur du *Juif-Errant* fait exception, mais aussi il est mort idiot, remarque le plus illustre publiciste du siècle [1]. Ces sortes d'hommes contrefont la nature sans la détruire; ils ne sont pas appelés, ils ne sont pas aux mains de Dieu un de ces instruments dont Dieu se sert quand il veut punir et peser sur le monde. Ces hommes font le mal, pour ainsi dire, pour leur propre compte. Cette impiété n'est pas une *fonction*. Le dernier terme de l'endurcissement n'est possible d'ailleurs que les pieds dans le sang et lorsque le remords a cédé aux plus horribles forfaits. Dire qu'on ne croit pas, ce n'est pas avoir cessé de croire; la vérité ne s'en va

[1] M. L. Veuillot.

Digitized by Google

pas parce qu'on l'outrage : la haine n'est le plus souvent que le cri de la peur; on rugit parce qu'on tremble; voilà tout. Toutes ces affreuses doctrines de l'athéisme, ce c'est qu'un mauvais désir du cœur aidé des coupables complaisances de l'esprit, des faiblesses de l'intelligence. « Tels, dit à ce sujet M. Louis Veuillot, se donnent pour incrédules qui ne sont que réprouvés. Tartufes à rebours, s'étudiant à paraître plus mauvais qu'ils ne sont, sacrifiant stupidement leur conscience à leur amour-propre, et confessant avec terreur, dans le fond de leur âme, toutes les vérités que leur bouche renie. Que, dans l'intime du cœur ils aient rejeté les dogmes chrétiens, qu'ils aient nié Dieu et Jésus-Christ, fils de Dieu, et l'Église, qui peut un jour leur dispenser le pardon de Dieu ; que toute cette folle colère, et même cette haine qu'ils étalent contre la vérité soit l'expression parfaitement volontaire d'un formel abandon de la vérité, nous ne le croyons pas. » (*Mélanges.*)

Philosopher, disait autrefois Socrate, c'est apprendre à bien mourir. Il est vivement à regretter que la philosophie moderne ait perdu cet art merveilleux, ou qu'elle ne se mette plus en peine de l'enseigner ; car elle n'apprend guère qu'à apostasier, à faire le vide dans l'âme, l'intelligence, à torturer les esprits par le doute, à déchirer le cœur par le remords.

Il me semble donc qu'avant de faire si fort l'emportée, avant d'essayer de nous éblouir par l'éclat de ses doctrines, la philosophie devrait s'occuper à mettre de l'ordre dans les convulsions de ses fils mourants, à bien régler leur agonie, car on ne peut pas dire d'un homme qu'il est sage, ni d'un sage qu'il est fort, tant qu'on ne lui a pas vu, dit Montaigne, jouer le dernier acte de sa comédie, et le plus difficile de

Digitized by Google

tous, celui où il n'y a plus à feindre, celui où il faut parler français et montrer ce qu'il y a de bon et de net au fond du pot. Mais c'est chose précieuse que la philosophie ne sache pas mourir; si le ciel lui avait fait ce don terrible, elle serait invincible; on n'échapperait pas à son influence, elle séduirait fatalement par ses grands airs de franche liberté, de haute indépendance. Les intelligences iraient à elle comme les fleuves à l'Océan. Peut-être que la terre entière lui appartiendrait et qu'elle aurait l'empire du monde!

Mais quand on la voit mourir comme tout le reste, lorsqu'elle devient cadavre et qu'on la pleure comme toute mort, lorsqu'elle remplit une maison de deuil, et qu'on l'enveloppe du linceul funèbre, lorsqu'elle n'emporte dans les plis du suaire que le bien ou le mal qu'elle a fait, ses vertus ou ses vices; lorsqu'on la pare pour la tombe, afin de déguiser, autant que possible, le néant de cette gloire, ici-bas cependant la première de toutes les gloires, celle qui s'appelle le génie, lorsqu'on l'assaisonne avec des parfums pour retarder de quelques heures une corruption inévitable, lorsqu'on l'emporte tristement à sa dernière demeure, oh! alors, elle déplaît, on s'éloigne d'elle parce qu'elle désespère, on la fuit, parce qu'elle a prouvé au monde qu'elle n'est plus qu'une chimère, qu'il n'y a rien de solide dans ce vain bruit de l'orgueil qui retentit une heure et puis s'éteint dans le calme plat de la mort.

Qu'importent en effet ces pompeuses maximes qui purent bien étonner la terre, mais qui ne sortent pas de leurs livres pour venir en aide, et, en quelque sorte, se donner comme viatique à de pauvres mourants? Sert-il beaucoup de se troubler dans les complaisances d'une vanité misérable, de s'exalter jusqu'à l'adoration de soi, s'il faut épou-

Digitized by Google

vanter ensuite par le spectacle de sa chute et être un exemple propre à instruire les méchants ? On se sent du dégoût, de la pitié pour cette incrédulité qui révoltait hier par l'excès de son langage et qui étonne aujourd'hui par l'humilité, la bassesse de ses supplications. On veut fuir cette terre où l'homme meurt en blasphémant parce qu'il n'a pas voulu croire et prier. Que faire d'une doctrine qui vous abandonne à l'heure suprême de la destinée, qui vous laisse seul aux prises avec des remords qu'elle n'apaise pas, des douleurs qu'elle n'endort pas, n'enchante pas ? Je veux pour moi que mes pensées de demain ressemblent à celles d'aujourd'hui, et je ne veux pas avoir à me repentir d'avoir pensé. Je ne veux pas que ma mort accuse ma vie, ni que je regrette d'avoir vécu. J'opte pour ce qui n'impose pas le tourment de croire en punition de n'avoir pas cru, pour ce qui, ouvrant le ciel à un être chassé du temps, mène à Dieu et introduit dans la félicité suprême.

Aussi la philosophie, qui n'y trouve pas son compte, fait-elle de prodigieux efforts pour couvrir, déguiser aux yeux de la foule ce mal redoutable qui s'appelle la mort, et capable, à lui seul, de lui ravir toute sa gloire. On la voit, à l'effet d'empêcher, s'il est possible, d'indignes apostasies et protéger la faiblesse de ses adeptes, s'agiter confusément, exercer une vigilance inquiète autour d'une couche funèbre. Comme s'il lui était donné de fixer et la durée et le nombre des convulsions, elle impose son cérémonial de la mort. Loin de laisser un libre cours à la douleur, les larmes sont interdites comme une faiblesse impardonnable. La philosophie, en un mot, dresse le lit de *Procuste* où elle couche, étend toutes les vies qui se sont données à elle et, passant un même niveau sur toutes les agonies qui doivent être en

Digitized by Google

tout semblables, elle s'attribue le droit de faire mourir comme elle s'attribuait le droit de faire vivre. Elle cherche à faire, avec des sourires et des dédains, la police de la conscience en proie à de cruelles angoisses, et prétend calmer avec le pédantisme de quelques froides et fausses maximes, le trouble, l'agitation d'une âme en lutte contre elle-même et contre le ciel. Tant pis si au fond de cette âme il y a des remords; si cet esprit s'épouvante à la pensée que peut-être les choses ne sont pas au delà de la tombe ce qu'il les fait, c'est sa faute. Il doit croire énergiquement que l'avenir n'est pas ce qu'un vain peuple pense; il n'a qu'à mépriser des terreurs imaginaires et se défendre avec les convictions raisonnées de l'intelligence, contre ces appréhensions terribles qui se font sentir à l'heure d'une transformation qu'on ne définit pas mieux qu'un mystère. Pourquoi, avec ses pensées, ne se garde-t-il pas d'une abjuration criminelle?

Ainsi, que le pauvre moribond, à mesure que l'éternité ouvre devant lui son large sein, se trouble en lui-même; que le malheureux patient ose redemander ses anciennes croyances, les croyances de sa mère, la foi de ses aïeux : la douce philosophie se contente de lui répondre qu'il doit avoir foi en ses nouveaux dieux; que la vérité, c'est lui-même, c'est-à-dire ce qu'il a pensé, écrit, ce qu'il a enseigné aux autres, ce qu'on lui a enseigné à lui-même; et c'est ainsi qu'on se rit des angoisses d'un esprit tourmenté, qu'on le force à se repaître de son indigence morale, à étouffer le remords comme une honte, et à s'en aller, pauvre déshérité du royaume de la vérité, à la recherche d'une vérité et d'une patrie imaginaires qui ne s'offriront pas à ses efforts.

Et ici, je n'invente pas; ces horribles scènes que j'essaye de peindre sont des faits de l'histoire; on les a vues

Digitized by Google

au dernier siècle. A cette heure, les sages ne meurent pas sous les regards du monde, afin que le monde ignore à jamais quels déchirements, quels désespoirs assiégent la couche funèbre de l'impie. Les prêtres de la raison se cachent pour célébrer ces lugubres fêtes du trépas que la peur invente. Renfermée dans ses palais, comme la fourberie antique dans l'ombre de ses temples, on voit cette philosophie, inquiète, éperdue, tout disposer pour l'apothéose de ses plus glorieux fils. Toutes les précautions sont prises à l'effet d'obtenir la mort d'un sage et terminer une belle vie par une fin plus digne encore. L'agonie est à huis clos; le vulgaire, la foule, les valets sont exclus; à la porte de ces sanctuaires où se célèbrent ces horribles mystères, veille un dévouement sûr; à l'intérieur, un libre penseur s'est fait garde-malade, et c'est un frère qui présente à un frère expirant le breuvage de l'immortalité. On fait tumulte autour de la mort; il y a des impiétés, des blasphèmes, des ris moqueurs, l'insultant dédain avec des joies stupides et féroces, une orgie près d'un cadavre!

Et c'est ainsi, croit-on, qu'on discipline les rebelles, qu'on fortifie les lâches trépas. Sans moi, disait Condorcet, d'Alembert faisait le *plongeon*. Voltaire, je l'ai déjà dit, voulait se déshonorer à l'exemple de quelques disciples; mais les disciples cette fois empêchèrent le maître, et cette parole, qui s'en ira de siècle en siècle, comme le testament de l'impiété et l'épouvante des méchants, fut entendue alors : Je meurs abandonné de Dieu et des hommes!

Oui! tous ces efforts sont inutiles, et il n'y a pas l'art de vaincre ce qu'il y eut toujours de plus invincible: le regret, à la mort, d'avoir mal vécu, la crainte des châtiments que l'avenir réserve aux coupables. La philosophie n'est donc

Digitized by Google

pas sauvée parce qu'on ne l'a pas vue mourir. C'est en vain qu'elle se hâte d'apposer son sceau aux lèvres qui s'entr'ouvraient pour laisser passer l'aveu; c'est en vain que ces sages, lugubres fossoyeurs du doute, croient ensevelir à jamais, à côté d'un cadavre, ces tourments de l'incrédulité expirante; c'est en vain que ces initiés, ces frères, ces amis, écrivent des apologies, entonnent des hymnes de triomphe et publient à toute voix que l'heure suprême, l'heure difficile, n'a pas trouvé en défaut ces grandes âmes; l'histoire dit autrement. Nous savons que la tombe est mauvaise gardienne du doute; une voix passe à travers le marbre, et cette voix révèle d'étranges mystères. La multitude n'ignore rien des choses qu'on voulait lui cacher; elle a entendu de dehors et recueille avec avidité ces cris plaintifs, ces désespoirs sans nom; elle a vu passer et repasser, sur le visage, de l'incrédulité, de sinistres ombres. Il y a donc *mal de mort* là où pour d'autres c'étaient de consolants spectacles, des vies pures s'endormant paisiblement du sommeil du juste.

Que la philosophie affecte donc une triste insensibilité, elle n'en est pas moins réduite à se cacher pour mourir, et cela sans qu'elle puisse encore obtenir des siens un trépas digne d'elle; sans qu'elle puisse, avec quarante, soixante, ans de préceptes, de leçons, assez discipliner un sage pour arriver à une fin qui ne se démente pas. « O fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte parce qu'elle est dure! Homme de la guerre contre Dieu, murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles qui ne changent ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez ces risques, montrez-vous brave et intrépide en hasardant tous

Digitized by Google

les jours de votre éternité. » (Bossuet, *troisième Sermon pour la fête de tous les saints*).

La philosophie moderne, où a-t-elle son Sénèque ? où est son Socrate ? Elle n'en a pas; son impuissance est un dogme; elle se perd à l'endroit même où elle fait le plus pour se sauver, et trouve sa ruine complète où elle cherchait et espérait trouver un triomphe.

En vérité ! on ne mourait pas ainsi dans les âges antiques. L'heure étant venue pour les sages de quitter ce monde, ou bien les sages trouvant bon, par vanité, par orgueil, sinon par vertu, de se donner la mort, on allait les entendre une dernière fois et souvent le peuple était admis à verser des larmes de regret. Socrate dissertait en prenant la ciguë; son esprit était lucide et son âme jouissait du plus grand calme; tant la philosophie alors, cette maîtresse de toutes choses, avait appris aux hommes l'art, inconnu aujourd'hui de nos esprits forts, de bien mourir. Les philosophes des nouveaux siècles, en effet, révoltent, font pitié, et finissent comme des valets de comédie; leur mort, c'est la nature humaine surprise dans sa plus grande faiblesse. Véritable stoïcisme d'enfants timides que leur ombre épouvante, ils ont de grandes paroles et de bas sentiments, de bruyants enthousiasmes et de lamentables délires. Leurs livres sont des apologies à l'adresse de la libre pensée, et, Titans écrasés par la foudre de Jupiter, demain ils crieront merci et se rendront sans conditions. Ils ont parlé haut, ils ont fait du bruit à Athènes, les méchants ont élevé des trônes à leur impiété, et ils en sont réduits à invoquer ce qu'ils ont toujours maudit, à appeler de tous leurs vœux ce qu'ils n'ont cessé de haïr un seul instant de leur vie.

Digitized by Google

Mais pourquoi les Brutus, les Caton, les Socrate, les Burrhus, les Sénèque ne mouraient-ils pas de cette mort hideuse de l'impie, du rationaliste des siècles chrétiens? La réponse est bien facile, c'est que cette mort n'existait pas, n'était pas même possible. Cette mort n'est entrée dans le monde que le jour où le Christ apporta au monde la vie nouvelle.

La mort antique inspirait moins d'épouvante, de terreur, parce que la crainte est fille de la vérité. L'avenir était sombre; alors, le regard de l'homme ne pénétrait pas assez avant pour en revenir effrayé. A part certaines notions générales qui n'avaient pas péri dans le naufrage universel des traditions primitives, le bien et le mal, le mal et le bien dépendaient un peu de l'appréciation de chacun, étaient un peu ce que chacun voulait les faire. Si on croyait à un monde futur, s'il y avait, dans ce monde, un lieu de supplices pour les méchants, de repos pour les bons, les dieux cependant étaient faciles. Et comment l'homme aurait-il redouté la justice, la colère des dieux pour des choses dont ces dieux se rendaient eux-mêmes coupables et qu'ils autorisaient de leurs exemples? Si Platon, au dire de saint Augustin, méritait mieux les honneurs divins que le grand Jupiter des Grecs et des Romains, comment la terre aurait-elle tremblé à la voix des oracles, au retentissement de la foudre? L'homme ayant fait des dieux à l'image de ses vices, les dieux étant descendus au-dessous de l'homme, on devait ignorer tout ce qu'il y a de dur dans le remords, et l'âme ne pouvait être assiégée de poignantes angoisses. Toutes les divinités de l'Olympe n'auraient pas fait un Judas; il fallait le Christ, et le sang du Christ, pour que cet homme fût possible, et rien ne prouve mieux l'infériorité

Digitized by Google

du monde antique à l'égard du monde chrétien que cette hauteur du crime à laquelle nous a fait monter l'incarnation seule. Des sommets d'où nous tombons, nous pouvons juger combien nous avons été élevés de terre. Le chrétien le plus obscur est plus tourmenté, après une communion sacrilége, que le plus grand coupable des sociétés antiques.

Si l'homme péchait autrefois, il péchait autrement que nous; son péché, en quelque sorte, outrageait moins la majesté divine. Dieu était trop haut et on l'ignorait trop; la vérité était trop obscure. C'est la grâce qui fait abonder le remords; c'est la grâce, venant au secours de la liberté humaine, qui constitue la gravité de la faute. Aussi les fureurs d'Oreste, les imprécations d'Œdipe ne sont-elles que des adieux, des regrets à la vie: au plus, y a-t-il là le cri d'une colère, le feu d'une vengeance; ou bien, s'il y a désespoir, ce n'est pas le désespoir d'une âme qui se sent abandonnée de Dieu et repoussée du ciel.

Pour être véritablement désolée, pour être le comble de la désolation, il faut que l'impiété mourante ait passé par le Christianisme, qu'elle soit éclose à la lumière de ce vivifiant soleil qui éclaire le monde moral, qu'on ait versé sur sa tête l'eau sainte de la régénération, qu'elle ait laissé l'incarnation derrière elle. Ici rien ne rassure, parce que le doute s'est essayé dans la foi et l'erreur s'est assise dans les plus sublimes manifestations de la vérité. Autrefois on pouvait douter si tout finissait ou ne finissait pas avec la dernière convulsion, si quelque chose se ranimerait ou non de cette cendre de ses pères, de ses aïeux, qu'on gardait avec respect dans l'urne funéraire cachée dans un coin de la maison: mais aujourd'hui, il est certain que de nous rien ne périt, ne rentre dans le néant; la

Digitized by Google

résurrection est un dogme, et l'ange du réveil est assis, attendant l'heure, près de chaque tombeau. Le mort n'est qu'une défaillance, une faiblesse, quelque chose de bien triste, qui voile, sans l'y détruire cependant, la vie au visage de l'homme. Plus de demi-jour, de lueurs incertaines : toute vérité brille d'un vif éclat, au rayonnement de la vérité universelle. De ce que nous devons voir, tout est visible; tout est saisissable à l'esprit, facile à l'intelligence des choses que nous devons comprendre et aimer.

L'impiété est torturée parce qu'elle est inexcusable. Ce que Dieu a dit au monde par son fils, elle ne l'ignore pas, ne peut l'ignorer; il y a trop de signes dans le ciel et aussi trop de signes sur la terre. Dieu lui pèse donc, parce que, sachant ce qui est le bien, elle a voulu le mal, parce qu'on lui avait trop appris. Comme le mauvais fils se détourne en vain pour ne pas voir son vieux père que sa main scélérate va frapper d'un coup mortel, c'est en vain aussi que l'incrédule a essayé de tirer le rideau sur l'œil de la Providence, il n'a pas échappé à ce regard à qui rien n'échappe. Son tourment est donc d'avoir combattu la vérité, sans pouvoir la détruire; d'avoir secoué la croix qu'il n'a pu abattre et qu'on plantera triomphante sur son tombeau; d'avoir dit au prêtre : Imposteur! lorsque le prêtre qui l'a vu naître, le verra mourir; d'avoir invoqué le néant, lorsqu'il porte, au dedans de lui-même, invincible, indestructible, le sentiment de son immortalité.

Bien à plaindre donc ces hommes, en qui la vérité était avant l'erreur, et en qui le vice n'est venu qu'après la vertu! Enfants, on les porta aux pieds des autels; enfants, leur mère les offrit à la Vierge mère; enfants, et hommes ensuite, ils reçurent sur leurs lèvres et portèrent vivant au

Digitized by Google

fond de leur poitrine celui qui a fait toutes choses par amour pour l'homme et l'a racheté par le plus généreux, le plus magnifique, le plus miséricordieux amour. Depuis, ils ont voulu oublier, et ils se souviennent toujours; ils ont dit n'avoir rien reçu et ils n'ont pu qu'être ingrats. Chez eux, le mal, ce n'est pas une faiblesse, mais bien le crime de l'intelligence. Voltaire se maudit, pourquoi? parce qu'il s'est uni au Christ; Voltaire se désespère, pourquoi? parce qu'il meurt avec la foi d'un croyant au milieu des glaces d'un scepticisme affecté. La grâce a trop visité cet homme, cet homme a trop reçu du ciel, le ciel s'est trop ouvert sur sa tête; voilà son crime. Ce sont les dons de Dieu qui l'accusent, il n'aurait pas peur d'un Dieu méchant; il tremble enfin parce qu'il n'emporte pas de ce monde tout ce qui lui est venu d'en haut, parce qu'il a fait de son âme, de son grand esprit, une sorte de suaire où il a enveloppé tous les présents du ciel, pour les livrer ensuite à une dissolution pire, s'il était possible, que la dissolution des tombeaux.

Voilà donc l'homme et son histoire! quelque effort qu'il fasse, quelque attitude qu'il prenne, la pente de son esprit est toujours vers la plus pure, la plus haute, et, par conséquent, la seule vraie de toutes les religions, le catholicisme. La foi est en nous malgré nous, pour ainsi dire; à l'heure même ou nous la disons partie, elle est là debout, à côté de notre incrédulité, lorsque nous ne sentons plus sa présence: elle se mêle, en quelque sorte, à nos passions, à nos vices, à nos désordres, pour nous empêcher de descendre jusqu'à la brute. On ne chasse pas Dieu d'une âme, comme on chasse l'étranger à qui on a permis de s'asseoir une heure au foyer de la famille. La Providence, dans sa sagesse et dans sa bonté, n'a pas laissé à l'homme la terrible puissance de

Digitized by Google

sortir à son gré du monde surnaturel pour rentrer sous la loi de nature. A cet égard, nous ne pouvons pas tout ce que nous voulons, notre liberté est circonscrite, et retenue dans de sages limites. S'il nous est donné de haïr ce que nous devons aimer, il ne nous est pas donné de détruire ce que nous n'aimons pas. On a beau dire que parvenir à ne rien croire, à dégager son intelligence de toutes les entraves d'un absurde dogmatisme, c'est avoir fait un grand pas vers le bonheur parfait, je ne vois là qu'un rêve, mais un rêve coupable. On n'arrive pas si vite, ou plutôt on n'arrive jamais à ce complet dépouillement, à ce vide de l'âme; quelque chose résiste, il y a des bornes qu'on ne soupçonnait pas à ces mauvais désirs vers un avilissement sacrilége.

Dieu pèse à tous ces conteurs d'athéisme; il y a les peines de l'esprit, les tourments de la pensée pour ceux qui ont nié la pensée et abusé de l'esprit. Ils se trompent eux-mêmes et ils nous veulent tromper lorsque, simulant tous les dehors d'une sécurité parfaite, ils nous vantent la paix dont ils jouissent; leurs joies sont pleines d'inquiétude, et ils font de tristes visions; quelque chose leur ronge le cœur et aussi quelque chose, l'intelligence.

Ils avaient cru que, le ciel une fois fermé au-dessus de la terre, la terre serait pour l'homme une demeure enchantée, un Éden, un véritable séjour de délices, et voilà que la terre n'a plus souri, et que de la terre sont montées vers l'homme des pensées dures, accablantes, comme il en entre dans l'âme des méchants; et la terre froide, nue, a été une région sans lumière, un chemin sans issue. La grande maladie de l'homme, c'est le besoin de l'infini, et voilà pourquoi nous sentons notre pensée monter et monter encore, et s'en aller, loin, bien loin de toutes les choses visibles, à la recherche

Digitized by Google

de l'amour parfait, de la beauté par essence. Voilà pourquoi nous manquons souvent à des aspirations qui nous dépassent. Oui, l'homme est grand, parce qu'il ne peut se dispenser de croire, d'espérer et d'aimer, parce qu'il n'est pas libre de penser que la vérité n'est pas faite pour l'intelligence, ni de dire que la vertu n'est pas le charme des cœurs.

Que l'homme, occupé, distrait un moment, à cueillir les fleurs que la Providence a semées autour de sa demeure, à respirer les doux parfums qu'exhalent ces fleurs, ne s'élève pas jusqu'à l'auteur de ces dons; qu'il s'endorme même quelques heures, enveloppant dans sa pensée quelques hésitations, quelques doutes; ce doute, ce sommeil ne sauraient embrasser une vie entière. Comme l'enfant qui, le soir, n'a pas voulu sourire à sa mère, s'empresse, à son réveil, de lui apporter ses caresses pour lui redemander son amour; ainsi l'homme, un instant infidèle, oublieux de ses devoirs, mais revenu promptement de sa méprise, de son erreur, ordonne à sa pensée de renouer cette chaîne qui lie son existence à une existence supérieure; ou plutôt cette chaîne ne se rompt jamais, il y a toujours, quelque faible qu'elle soit, entre Dieu et l'homme, une relation d'amour. Ne faut-il pas, en effet, que l'homme ait son âme tournée vers le soleil des intelligences, comme cette plante qui incessamment tourne sa tige vers ce point du ciel où brille le soleil qui éclaire le monde physique? Je ne sais pas, pour l'avoir éprouvé, tout ce qui se passe dans l'âme d'un incrédule, mais j'affirme qu'il y a au sein de l'incrédulité la plus audacieuse un reste d'atmosphère divine dont vivent encore les esprits malheureux qui, volontairement, se sont exilés de la vérité catholique. Le christianisme est donc nécessaire à l'homme, et l'homme n'est heureux qu'au milieu de la religion du Christ;

Digitized by Google

car là, en possession de tout lui-même, il recueille, ramasse, dirai-je presque, tout son être épars, perdu çà et là, dans les mille symboles de la philosophie.

Ainsi, le terrible problème de la destinée est toujours là présent à la pensée humaine ; et si la pensée peut s'égarer quelques instants à la poursuite d'objets indignes d'elle, il faut qu'elle revienne, s'interroge et s'arrête à la contemplation de la vérité éternelle ; elle n'est pas libre de ne pas se demander si Dieu est ou n'est pas ; si l'être de Dieu est ou non l'unique raison de notre être ; si, étant nés de Dieu, nous le posséderons un jour, et à quelles conditions cette possession est possible. Il n'y a même tant de philosophes et tant de philosophies dans le monde que parce que la raison humaine, préoccupée, inquiète, troublée, a toujours voulu déchirer de ses propres mains le voile qui recouvre les choses de l'avenir. Il importe peu, ici, que les voies soient différentes, les systèmes contradictoires, les solutions diverses, les écoles rivales ; il n'en est pas moins vrai que tous ces efforts, tous ces labeurs de la science sont l'expression d'un même besoin, d'une même pensée. L'humanité, par tous ces chemins, sous tous ces drapeaux, poursuit une même chose, aspire à un même but. Platon ne cherche pas comme Épicure, cependant Épicure et Platon croient s'avancer vers un terme commun, la science de la vie, le problème de la destinée.

Il y a donc une heure, heure solennelle d'une grave préoccupation morale, à laquelle se font ces retours vers le passé que signale l'histoire, s'annoncent ces aspirations rétrogrades d'esprits désabusés vers ce qu'on a laissé derrière soi. Heure bénie, marquée par la Providence, choisie entre toutes les heures, où les intelligences, mobiles, flot-

Digitized by Google

tantes jusque-là, se fixent aux croyances catholiques, acceptent des mains de Dieu la vérité toute faite, et laissent là, dans le mépris de l'abandon, ces brillants systèmes, au fond desquels on avait prétendu incarner une vérité nouvelle, née des rêves de l'imagination. C'est l'heure de Dieu et de sa miséricorde, la grande heure du temps.

En vérité, est-ce donc bien la peine de s'agiter si péniblement dans la vie, lorsque tout ce bruit de l'ambition et de l'orgueil doit finir dans la solitude et le silence d'une tombe? Que sert-il d'être allé si avant sur le chemin de l'erreur, s'il faut revenir aux croyances de sa mère, faire le vide de ses pensées, le vide de l'intelligence et défaire en une heure l'œuvre de la vie entière? Voilà ce que nous sommes! Après de longs jours passés dans le doute, l'indifférence, nous croyons être bien loin de la vérité, et nous ressemblons au vieillard que rajeunit la seconde enfance et qui meurt près de son berceau, ou à ces oiseaux voyageurs qui, après avoir visité vingt peuples, vingt climats, viennent s'abattre aux lieux où ils naquirent. Je ne pense jamais à ces trépas philosophiques sans songer à la *courbe rentrante*. La vérité est un cercle où peut bien s'inscrire l'erreur, mais d'où elle ne sort pas. Autre Pénélope, la philosophie mourante rompt, déchire, le soir du dernier jour, la trame entière de ses pensées coupables, et elle n'est heureuse que lorsque, s'étant retrouvée, reconquise elle-même, elle a fait au monde ce salutaire et noble aveu, qu'elle s'est trompée toujours, moins une fois, le jour où elle a dit qu'elle reconnaissait son erreur. Pour moi, en vérité, je ne vois pas ce qu'on peut gagner à sortir avec tant de bruit, d'éclat, des croyances catholiques, puisque, le voyage terminé, c'est-à-dire après avoir erré de symbole en symbole, de système en système, jusqu'à l'épuisement

Digitized by Google

complet de toute vérité, il faut y rentrer avec toute la joie d'un naufragé qui retrouve le port.

Qu'on dise ce qu'on voudra, il est prouvé, pour moi, que, s'il est facile de vivre à l'ombre de la philosophie, il n'est pas si facile de mourir entre ses bras; or, la philosophie mourante est plus croyable que la philosophie en santé; la fièvre est plus démonstrative que les livres dont elle est une ample et éloquente réfutation. « Jamais, disait Dioclès, jamais Jupiter ne me paraît plus grand que quand je vois Épicure à ses pieds. » Je dis de même : jamais je ne crois plus à la divinité de la religion du Christ, à l'excellence du dogme catholique, à l'efficacité de la confession, que lorsque je vois les grands hommes de la raison, les plus hauts représentants de l'idée, aux prises avec la mort, joignant les mains, se frappant la poitrine, conjurant le prêtre de faire passer sur eux la parole régénératrice. C'est toute une démonstration que cette déroute philosophique; car que dit-elle? Elle dit que le néant n'est pas, comme quelques-uns auraient voulu le croire, un refuge contre Dieu, mais que l'attente d'une autre vie est bien, selon le langage de Tertullien, le dogme du genre humain et la foi de la nature. Elle dit que nous sommes immortels, que nous surgirons un jour de ces mille tombeaux où nous serons descendus, les uns obscurément, les autres avec gloire, et néanmoins avec le bénéfice d'une parfaite égalité ; elle dit que, si ce monde garde de nous une froide et insensible poussière, il laisse l'esprit qui ne meurt pas, qui ne saurait mourir, s'en aller dans les régions, aujourd'hui obscures, mais illuminées demain, d'un monde merveilleux.

Oui, nous avons une âme, l'homme est âme seulement, belle et immortelle image de l'esprit qui en est le fécond et

Digitized by Google

éternel principe; et cette vive flamme, c'est en vain que pour l'éteindre, la coupable pensée nous viendrait de souffler sur elle; notre être, et c'est là la valeur du don qui nous a été fait, se mesure, quant à sa durée, à la durée même de l'être de Dieu.

CHAPITRE V

DES CONFESSIONS ÉCRITES

La mort qui révèle le secret des cœurs, comme le dit excellemment Bossuet, fut donc toujours le grand vengeur de la vérité outragée et des droits de Dieu méconnus. L'homme toutefois, hâtons-nous de le dire, n'arrive pas toujours, ou plutôt n'arrive jamais à ce terme dernier de la vie sans rentrer dans les lois constitutives de sa nature morale. Le vice n'étant compressible qu'à un certain degré au delà duquel il y a explosion, l'horreur qu'on a pour la confession n'en dispense pas, elle y conduit au contraire, de sorte que, pour l'avoir faite seulement d'institution humaine, l'impiété n'y tombe pas moins, n'y soumet pas moins tous les actes de la vie.

Ouvrez les livres de tous les esprits forts des siècles chrétiens; lisez surtout leurs lettres là où l'intelligence avoue, proclame sans détour, des vérités qu'un sot orgueil lui fait combattre sous les regards de la foule. Maintenant que l'heure d'être jugés par une postérité judicieuse a sonné pour les coupables écrivains du siècle dernier; inter-

Digitized by Google

rogez l'indiscrète correspondance de la ligue philosophique; prêtez l'oreille aux communications intimes de ces hardis conspirateurs; surprenez, pour ainsi dire, l'incrédulité dans ses vifs épanchements, et vous la verrez, les yeux baignés de larmes, désolée des ruines qu'elle fait, tremblante aux pieds de l'idole qu'elle maudit dans l'ombre, se frapper la poitrine et prononcer contre elle-même les plus terribles anathèmes.

Que d'aveux remarquables, que d'aspirations brûlantes vers cette vérité qu'on outrage, quelles paroles de feu au milieu des glaces d'un froid scepticisme, chez ces hommes qu'un pacte de famille oblige à se contrefaire! quel besoin profondément senti de ressembler aux autres hommes! que d'élans qu'il est impossible de contenir, qui montent d'une poitrine oppressée en douloureux cris de détresse et se traduisent dans d'abominables livres en horribles désespoirs, en affreuses sentences de mort! Qu'une idée morale traverse leur intelligence, que leur pensée rencontre Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, soudain la fièvre les saisit, les voilà pris d'un mal inconnu, et on les voit alors, ces fiers esprits, protégés cependant par la science et le doute contre les terreurs imaginaires de la conscience, s'agiter presque convulsivement et pâlir comme à la vue d'un spectre affreux. Toujours un redoublement de cette fièvre philosophique a pour cause quelque puissance de l'âme qui proteste contre la violence qui lui est faite et s'efforce de briser les liens honteux d'une injuste captivité.

De nos jours, à la suite de l'incrédulité, une maladie nouvelle est apparue dans le monde, je veux dire la manie incroyable, l'incroyable fureur des *confessions écrites*. Il y a souffrance dans le monde moral; les âmes ne se possèdent

Digitized by Google

pas calmes, silencieuses, dans la paix du vice, le délire des passions, le bruit, le tumulte de l'orgueil, les excitations des sens, les coupables jouissances de la volupté. Tout n'est, au contraire, que secousses violentes, violents efforts, manifestation de grands désordres. De chaque horizon, de chaque point du ciel, partent des voix qui disent des choses étranges et s'en vont criant partout le scandale. Voix de l'erreur et du mensonge, voix de l'incrédulité et du doute, voix de la faute et du crime, voix confuses, voix sans nombre, et qui toutes, expression d'une douleur immense, ne sont que la plainte du coupable que poursuit Dieu, mais qui se refuse à chercher Dieu par le repentir.

On veut bien dire que, dans notre siècle, on ne se confesse pas ; en vérité, jamais siècle se confessa-t-il davantage ? Y eut-il jamais plus de révélations, plus de confidences, de manifestations intimes? On ne fait pas un pas dans la littérature sans se heurter à quelque *histoire de ma vie*. Chacun se croit obligé de traduire en écriture publique tous ses *faits et gestes*. Celui-là même se tiendrait pour bien coupable envers les lettres, les sciences et les arts, coupable envers l'humanité entière qui, pouvant le faire, s'en irait de ce monde, sans décrire son voyage, sans raconter ses impressions, ses aventures, sans dire enfin ce qu'il y avait en lui de vices et de vertus, ce qu'il a fait de bien, ce qu'il a voulu ou laissé faire de mal. Châteaubriand a exigé de sa tombe qu'elle lui payât sa dernière gloire et déposât sur ses cheveux blancs une dernière couronne. M. Proudhon nous a donné les *confessions* d'un révolutionnaire; M. de Lamartine, ses confidences ; M. Dupin, sa confession gallicane ; M. le docteur Véron, sa confession en bourgeoisie ; M. Michelet a écrit la confession de l'amour. Madame Sand, la confession

Digitized by Google

du divorce ; Lola Montès, la confession de la débauche ; M. Cousin a chargé madame de Longueville de nous faire sa confession philosophique et autre.

M. Guizot publie ses *mémoires ;* que sera-ce ? la politique de cet homme célèbre, son histoire de la philosophie, sa philosophie de l'histoire, son symbole, sa religion, toutes les incertitudes, toutes les hésitations d'une grande âme que la vérité attire puissamment, mais qui, ne pouvant se dégager de ses liens, reste, elle si noble, si forte, si avide de convictions inébranlables, attachée à l'erreur de ses pères.

M. Thiers a donné de *simples notes ;* c'est son roi, sa démocratie monarchique, sa monarchie républicaine. Enfin que sais-je ? la littérature, la philosophie, l'art, l'histoire, le roman, le théâtre, le palais, la banque même, ont leurs confessions écrites. Le monde est plein de ces hommes qui, pour n'avoir pas voulu s'accuser devant Dieu et aux pieds des autels ; montent à une haute tribune pour s'accuser devant la foule et livrent à tout un peuple qui n'est pas tenu au silence, tous les secrets, tous les mystères de la vie.

Et comme le style, ou mieux que le style, ces confessions c'est l'*homme*. Oui l'homme est là avec toutes ses maladies morales, les infirmités de l'intelligence, les servitudes de la chair, la perte de la liberté, le mépris de la grâce méconnue ou dédaignée, les rêves, les ardeurs d'une jeunesse impétueuse qui marche sans frein dans les premiers chemins de la vie, s'abandonne aux entraînements d'une passion qui veut jouir sans mesure, s'imaginant que le temps seul peut manquer à ses désirs sans cesse renaissants, lorsque soudain c'est elle qui manque au temps et se sent prise d'une tristesse profonde, d'une profonde lassitude, d'un accablement indicible.

Digitized by Google

Et avec l'homme, il y a le siècle, le siècle avec ses luttes, ses combats, ses aspirations diverses ; le siècle avec ses gloires et ses décadences, tous les signes de sa force, tous les symptômes de faiblesse et de ruine, ses efforts vers la liberté et ses retours à la servitude, ses affirmations les plus hautes et les plus saintes, ses défections, ses apostasies les plus cyniques, les plus mystérieuses.

Et, chose étrange! c'est lorsqu'un écrivain n'a plus de talent, de verve, de génie, lorsque la plume se traîne languissante, fatiguée, et que les livres sont pâles, ennuyeux, lorsque s'est éteint le feu de l'âme et que l'imagination ne ressent, qu'à de rares intervalles, la chaleur de l'inspiration, lorsque la pensée ne s'élance plus, vive, féconde, enthousiaste, dans les sublimes régions du beau et de l'idéal; c'est alors, dis-je, quand le soleil est descendu à l'horizon, quand la vie a baissé et que la mort la couvre presque tout entière de son ombre, qu'on se montre à la foule pour lui parler de soi.

Poëte, on n'a plus de chants à sa lyre, plus d'harmonies, plus d'hymnes à sa voix ; tous les souffles sont tombés, toutes les fleurs sont flétries ; les grâces ont des rides, et l'amour des remords. La muse vieillie demande du repos ; les dieux sont partis, en un mot. Eh bien ! c'est l'heure à laquelle ce poëte écrit une *histoire de sa vie.*

Romancier, votre nom a conquis le mépris, puis l'oubli d'où il n'aurait dû jamais sortir. On a fait son temps ; on a senti venir la répudiation du siècle. Il faut quitter la scène et céder la place à des rivaux, à des ennemis peut-être. Plus de situations à inventer, d'intrigues à ourdir, d'intérieurs à décrire ; ce quelque chose de léger, de facile, qui, dans les peintures du vice, faisait trouver le vice ai-

Digitized by Google

mable, ce je ne sais quoi d'attachant, de persuasif, qui suspendait tout un peuple avide d'émotions coupables au récit de folles aventures, d'extravagantes fureurs, tout cela on ne l'a plus ; la palette est brisée; on a perdu, oublié jusqu'à cet art funeste d'exciter les passions en les racontant.

Eh bien ! c'est encore à cette heure-là, c'est-à-dire dans les glaces du soixantième hiver, que le romancier, jetant un regard sur le passé, un dernier regard sur le monde, et peut-être le premier sur lui-même, rappelle de lointains souvenirs, évoque de tristes ombres et se pose enfin dans une nudité honteuse.

Grave philosophe, on a dit à sa pensée de se faire dieu et de s'adorer elle-même d'un culte exclusif; on a enseveli sa raison sous les ruines de sa foi ; l'esprit est allé de système en système, de symbole en symbole, sans se fixer jamais, si bien qu'un jour on s'est surpris à se demander si l'on croyait encore ou même s'il était nécessaire de croire quelque chose. Et c'est du fond de cette vaste solitude, du milieu de ces ruines de l'âme, que partent ces voix accusatrices chargées de proclamer la déchéance de la raison par la disparition des croyances.

Toutes ces révélations par la honte et le scandale, qu'est-ce donc enfin ? c'est le signe du temps, un signe certain, évident, de la lassitude des intelligences, de l'énervement des esprits, de l'accablement des âmes par l'absence de toute foi consolatrice. Elles disent que toutes ces fières doctrines du rationalisme, ou cette prétendue force intérieure que chacun devrait trouver en soi, ce n'est qu'un voile sombre et complaisant sous lequel se cachent les véritables et douloureuses maladies du cœur et de l'intelligence. Si le pain de l'erreur

Digitized by Google

ne paraît pas d'abord trop amer, si on semble le manger avec délices, à certaines heures, ce goût lui dure peu et il ne passe bientôt plus que comme du fiel sur les lèvres séduites. C'est que, quoi qu'il fasse, l'orgueil le plus gigantesque ne saurait s'élever à la hauteur de la destinée humaine; c'est que, pour vivre en paix avec soi-même, il ne suffit pas de s'entourer de mépris superbes, d'insulter à la vieille foi des siècles chrétiens et de brûler un coupable encens aux pieds d'une idole complaisamment dressée sur les ruines d'un monde qu'on voudrait bien croire mort, évanoui, mais qui en réalité est loin de l'être.

Oui, ce n'est qu'aux époques de décadence et d'une grande altération morale, au temps d'une corruption profonde et d'une licence effrénée, c'est-à-dire quand l'homme, se détournant de Dieu, s'est égaré dans les choses visibles et a perdu la route de l'avenir, quand la pensée ne monte plus et que l'âme est un désert où rien ne vit que le doute et l'angoisse, quand le cœur n'aime plus et ne sait plus sur quoi ou sur qui faire reposer son amour, quand on a épuisé en soi tout ce qu'on avait d'énergie pour le bien, d'ardeur pour le mal, c'est alors, dis-je, que se multiplient ces confessions écrites, que l'aveu va partout succédant à l'aveu, parce qu'alors, lorsqu'il se regarde, se contemple, triste, solitaire, sur les ruines de ses croyances, le mépris de ses facultés nobles, l'homme nécessairement s'indigne contre lui-même, et, saisi d'épouvante, ne peut s'empêcher de jeter au loin le cri de la plainte ou le cri plus lugubre encore d'un sombre désespoir.

Je le demande cependant, de toutes les vanités, la plus misérable, n'est-ce pas celle qui ne sait pas se taire en présence d'une tombe entr'ouverte? le plus sot orgueil, n'est-ce

Digitized by Google

pas celui qui, pour écrire son épitaphe, emprunte au vice sa plus affreuse laideur? Est-ce bien quand tout parle d'avenir, de cercueil, de mort, quand tout rappelle une prochaine destruction, quand le temps qui rapidement sonne les heures, va sonner l'heure dernière, l'heure suprême du recueillement et de la prière, est-ce bien alors, dis-je, qu'il faut laisser la pensée s'en aller sans règle et sans guide? Quoi! des phrases, l'art, le style, des métaphores, lorsque, le front humilié dans la poussière, il faudrait invoquer la miséricorde dans les plus sincères regrets, les larmes les plus amères! Quoi! le souffle est faible, la voix étouffée, expirante, et l'on ne songe pas à donner à Dieu les restes d'une vie qui s'éteint, les derniers battements d'un cœur qui demain peut-être aura cessé de battre!

Non, je ne puis le taire, je hais cette voix rauque, épuisée du vieillard, qui, jusque sur les bords d'une tombe et à l'approche de l'infini, veut chanter encore les tristes égarements d'une coupable jeunesse. Je hais de toutes les forces de mon âme, de tout ce respect que je sens en moi pour la grandeur morale de l'homme, ces chants, ces odes, ces hymnes, cri irrité d'une passion impuissante, mais qui voudrait se satisfaire encore, horrible volupté d'une imagination qui délire jusque dans la mort. Oui, cette plume qui tremble en des mains séniles et qui se fatigue à d'affreuses peintures, ces hommes glacés, qui, pour se tenter, se solliciter, se séduire eux-mêmes et tirer une dernière étreinte de je ne sais plus quel amour, corrompent jusqu'à la pensée même et se plaisent à faire passer et repasser sous le regard de l'intelligence, l'image impure, dégoûtante de ce qu'ils adoraient autrefois, et lorsque la mort est là s'apprêtant à apposer son nom à la dernière page de cette pesante et fas-

Digitized by Google

tidieuse écriture, qui est comme le testament de la folie, tout cela, je le hais; car tout cela, s'il y avait moins de foi chrétienne en mon âme attristée, ne m'inspirerait qu'un profond mépris, un incompréhensible dégoût pour la nature humaine.

Certes, on ne mourait pas ainsi aux siècles de foi. La mort philosophique est une invention de notre âge, un des beaux produits de la civilisation moderne. Autrefois, quand Dieu s'annonçait, allait paraître, on se recueillait, on en appelait de soi-même à soi-même, on aimait à se voir à l'infaillible lumière de l'avenir; au lieu de demander des panthéons et des statues sur les places publiques, on ne voulait que l'oubli, on s'efforçait, pour ainsi dire, de se voiler de toutes les ombres, de tous les déguisements de l'humilité chrétienne. Les vies les plus hautes, les plus hautes existences s'abaissaient délicieusement sous le regard de Dieu qu'elles sentaient tomber sur elles. Si la plume avait failli, si elle avait pu blesser, outrager quelque chose de vénéré, de sacré parmi les hommes, elle se taisait à cette heure ou bien elle ne savait écrire que des rétractations.

Phèdre était un remords pour Racine; on sait que ce grand homme ne se pardonnait pas sa gloire. Le sublime Corneille se condamne à traduire à genoux le beau livre de l'*Imitation*, et cela pour se punir d'avoir consacré à la peinture des plus nobles sentiments du cœur humain, des plus généreuses passions de l'âme, la vigueur de son génie, la force de ses années. Quant à l'auteur de *Joconde*, il descend dans la tombe armé d'un cilice.

Ainsi la mort, on la sentait venir et on n'attendait pas qu'elle fût venue pour se disposer à la recevoir. Tout était

Digitized by Google

prêt avant l'aurore du dernier jour. Toujours les yeux s'étaient mouillés de larmes, et les yeux étaient dignes de voir la lumière, quand la lumière venait s'offrir à eux; aussi rien de doux, de suave comme ces derniers accents d'une voix mourante; c'était une mélodie, une divine poésie, que ce dernier chant de l'âme célébrant sa dernière victoire.

Et très-souvent encore n'attendait-on pas, pour ces éclatants retours, les glaces, l'impuissance de l'âge, la stérilité du cœur, l'épuisement de la force et de la vie. C'était avant le déclin, la décrépitude, que le regard se détachait de la terre et se prenait à contempler le ciel. De bonne heure, les flots se calmaient sur une mer agitée; le soleil était haut encore et la passion brûlante; on pouvait tirer d'elle d'autres jouissances, lorsqu'on disait à la passion surprise de ce langage, qu'on allait la combattre. La grâce laissait quelque chose à faire à la liberté, et la liberté avait besoin de la grâce. Le vice laissait à la vertu un temps suffisant pour réparer tous les ravages du vice. La vie quelquefois se divisait en deux parts, et la seconde, qui effaçait la première, était assez belle pour n'être pas dédaignée du ciel même. Tout à coup un grand silence se faisait autour d'un grand nom, d'une gloire retentissante, et le monde, qui avait écouté avec complaisance, prêté une oreille avide, s'étonnait de ne plus rien entendre. Était-ce la mort? non; c'était la préparation à la mort. Heureux siècles en vérité, où les princes, les grands seigneurs jetaient des couronnes, où les rois descendaient du trône pour aller, à côté des fils du peuple, servir le pauvre, l'orphelin, et donner au monde l'exemple des plus hautes vertus chrétiennes!

Et parce que le temps ne manquait pas aux regrets, aux larmes de la pénitence, aux labeurs d'une nouvelle nais-

Digitized by Google

sance, l'Église avec de grands coupables pouvait faire et faisait souvent de grands saints,

De nos jours, hélas ! les choses ne vont pas ainsi. Le vice commence plus tôt et finit plus tard ; il est rare qu'il ne s'étende pas à une vie entière. L'erreur règne longtemps sur l'intelligence, lorsque son règne n'est pas éternel. Si le mal est vaincu, en un mot, il ne l'est qu'à la dernière heure. Le cœur ne veut se déprendre d'un amour coupable et se purifier par un saint amour que lorsqu'il va cesser de battre. La passion se calme, s'arrête dans ses emportements alors seulement qu'elle tombe de lassitude, et que la coupe qu'elle tenait en sa main est desséchée jusqu'au fond. Les croyances n'étant plus là pour stimuler le remords, si parfois l'âme jette un cri d'angoisse que lui arrache Dieu, afin qu'il soit toujours démontré à la face du monde qu'on ne détruit pas les véritables rapports des êtres entre eux, qu'on ne change pas les lois de l'ordre moral, pas plus qu'on ne déroge aux conditions matérielles de l'existence, ce cri s'éteint bientôt solitaire et sans écho.

Mais, enfin, que trouvons-nous dans ces confessions, ces confidences, ces *histoires de ma vie?* Que nous enseignent, que nous apprennent ces illustres poëtes, ces graves philosophes, tous ces habiles de la littérature et de l'art, tous ces sages qui ont vieilli, pour la plupart, dans l'ombre sacrée des sanctuaires académiques? Que gagne le monde à ces révélations intimes, à cette divulgation profane de tous les faits de la conscience? Les hommes en sont-ils meilleurs et voit-on monter chez un peuple appelé à lire, à savourer de si belles choses, le thermomètre de la moralité? Eh ! qu'importe au monde cette enfance décrite jusqu'au menu? Que nous importe, illustre romancier, ou sublime historien,

Digitized by Google

d'apprendre de vous-même quelle fut votre nourrice, ou de quelle couleur, de quelle forme était votre premier habit? Vous nous racontez avec orgueil vos triomphes de collége, vous nous parlez de ce bel esprit de quinze ans où quelques-uns se plaisent à découvrir les signes révélateurs du génie; vous nous apprenez qu'un jour vous eûtes l'insigne honneur de dîner chez le roi, et qu'au sortir de ces agapes royales, vous rencontrâtes sur votre chemin un de vos amis revenant d'Amérique, puis ceci et puis cela! et voilà bien cependant le côté le plus instructif, le plus moral, le plus acceptable, de tous ces livres manqués, puérils, corrupteurs, qu'on ose regarder comme un titre à l'immortalité.

Et encore, grand Dieu! s'il n'y avait là que ces riens de la vie commune, ces récits vulgaires de choses qu'on trouve dans la vie de tout homme! mais ces livres ont cet étrange privilége qu'ils ne nous ennuient pas sans nous corrompre et ne nous corrompent pas sans nous ennuyer. La plume conspire quand elle cesse d'être ridicule. Le même écrivain qui a parlé à loisir de son berceau, des goûts, des habitudes de son enfance, nous retrace avec complaisance le tableau de ses premières amours, démasque avec courage les vices hideux qui ont dévoré les plus belles années de sa jeunesse. Les plus lamentables scènes du cœur sont décrites avec la même exactitude que des scènes de paysage. A côté de l'enfant souriant gracieusement à l'image de sa mère, il y a le cynique vieillard qui ricane au souvenir d'une infâme lubricité; car ces hommes ne seraient pas grands, semble-t-il, quelque chose manquerait à leur gloire, s'ils ne repassaient par tous les chemins où leur âme s'est noircie de quelque vice; si, dans ce voyage à travers toutes les choses de la

Digitized by Google

vie, ils ne les mettaient toutes en lumière ; si, pour être vrais en tout, ils ne notaient des infidélités, des adultères, à peu près comme l'historien fixe la date des batailles, la naissance et la mort des empires.

Il en est cependant qui réclament au nom de l'art ; mais qu'est-ce que cette fantaisie qui s'appelle l'art pour l'art, ce culte passionné et frivole de la phraséologie, ce grossier matérialisme de la pensée, seule volupté d'esprits blasés, seule délectation d'intelligences malades, sorties des voies du spiritualisme à la suite de l'incrédulité? L'art est un moyen et ne saurait être le but ; il est le chemin vers l'idéal, mais il n'est pas, quoi qu'on ait pu dire, l'idéal lui-même. Aussi, quand je me heurte à quelques-uns de ces livres, inspiration forte, si l'on veut, d'un puissant sensualisme, mais d'où est absente toute vie de l'âme, j'ai peur et je dis : La mort habite là, et voilà pour elle un beau tombeau ! au fond, dans des ténèbres impénétrables à toute lumière, une honteuse pourriture, une méprisable poussière et rien de plus !

Mais est-ce bien l'homme seul qui jette au vent ces livres d'où déborde une impiété grossière ? Ces pages chargées de tous les vices qui ont pu souiller une vie, ce nu, ce vilain, ces chants de l'orgie, ces hymnes du mal, cette débauche qui s'admire et puis se peint elle-même, cette abjection qui demande qu'on la contemple, tout cela, dis-je, est-ce bien de l'homme ? Tout cela s'explique-t-il suffisamment par le seul fait de la liberté humaine ? N'y a-t-il pas, au contraire, dans ces délires et ces cyniques enthousiasmes, quelque chose de surhumain ? Une force invisible ne soutient-elle pas ces plumes fatiguées ? Une main qui se cache ne courbe-t-elle pas ces fronts et ne prend-elle pas plaisir à les tenir humiliés dans la poussière ?

Digitized by Google

Oui, Dieu est là; c'est là, à n'en pas douter, un fait divin. Terrible châtiment de cette justice, toujours infaillible, qui juge le monde et se venge de l'homme quand il lui plaît et par les moyens qu'elle trouve convenables; ces *confessions* écrites ne sont que l'accablant aveu de l'impossibilité où nous sommes de nous soustraire jamais aux lois premières de l'ordre moral. Dieu ayant dit à l'homme par son Christ : Tu te confesseras, c'est-à-dire tu ne garderas pas le mal captif au fond de ton âme, il faut que cette parole ait en ce monde son entier accomplissement, et que les cœurs coupables se rompent et se brisent, s'entr'ouvrent pour laisser passer ou l'aveu qui mérite le pardon ou cet autre aveu qui se contente de publier la honte, l'infamie, pour satisfaire à la loi. « Conçoit-on, disait le président Hénault, parlant du cardinal de Retz, qu'un homme ait eu le courage ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus cruel ennemi ? »

Ce qui pèse donc à l'âme, ce dont on rougit, ce qu'on appelle dans sa langue même une atteinte à la dignité morale, ce que tous ignorent, ce qu'on voudrait se cacher à soi-même, eh bien ! il faut le dire et le porter à la connaissance de tous. Terrible aveuglement ! il en est même qui semblent trouver je ne sais quel plaisir coupable, quelle volupté stupide, à se diffamer ainsi eux-mêmes, à se perdre dans l'opinion des hommes.

Ainsi ces vies dégorgent le vice en haine de Dieu, et c'est Dieu cependant qui délie la langue des méchants. Parce qu'ils outragent, blasphèment, ils ont vaincu, croient-ils, ces coupables écrivains, et c'est Dieu qui les livre à leur plume scélérate et vengeresse de ses droits; c'est Dieu qui commande au génie d'être lui-même son propre exécuteur.

Digitized by Google

Obscurs valets, faisant leur œuvre sous les regards du maître, ces hommes, c'est un orgueil foudroyé qui se torture. Et voilà pourquoi au silence qui serait de la pudeur, ils préfèrent les mille voix de la publicité, ce qui est un châtiment.

« Je voudrais pour tout au monde, disait J.-J. Rousseau, ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire ; mais forcé de parler malgré moi, je suis réduit à m'avilir. » Pourquoi, en effet, s'armer du pinceau pour un tableau qui ne doit avoir que des ombres, de grimaçantes figures? mais on se roidit en vain ; le ciel commande à la terre, et il faut qu'au souffle qui l'inspire, la sibylle monte sur son trépied. C'est en vain qu'on s'obstine, qu'on se refuse, de lui-même le cœur s'ouvre et sur les lèvres surprises passent des aveux perfides ; un vélin complice s'imbibe de la pensée qu'on voudrait garder captive dans l'intelligence. Les réticences, les demi-mots qu'on trouve à une page sont comme des remords qui, à la page suivante, amènent une confession complète. On hésite, on jette la plume, puis on la reprend, et on finit par écrire d'enthousiasme. On sent qu'une volonté libre, indépendante, souveraine, fait fléchir ces volontés qui voudraient se montrer rebelles.

Mémorable punition de l'orgueil ! Le coupable demande l'apothéose et il se met au pilori des siècles. L'opinion, en effet, n'est pas si dépravée que ses jugements soient toujours la proscription du bien et la glorification du mal. Tout n'est pas lâche complaisance, oubli de la grandeur morale, même en notre âge. La conscience humaine ne saurait s'abdiquer à ce point, et il y a cachées au fond de l'âme des forces secrètes, de secrètes énergies qui font que l'admiration n'est pas possible où il n'y a rien de tout ce que les hommes ad-

Digitized by Google

mirent. C'est à ce tribunal de la foule, au contraire, que se rendent les plus formidables arrêts de la plus formidable justice. Le plus souvent la vérité se fait là avant d'entrer dans l'histoire. C'est donc bien à tort qu'un écrivain, comptant sur la dépravation du siècle, ose se croire absous, parce qu'il a beaucoup parlé de lui-même, il n'obtient que ce qu'il mérite, le mépris.

Ces confessions, ce n'est donc, comme on le voit, qu'une faiblesse de plus, un crime qui ne profite en rien à ses auteurs, le mal multiplié par le scandale. En s'accusant ainsi lui-même à ce tribunal de l'opinion publique qui, prodigue de pardon, n'a, croit-on, d'autre loi, qu'une facile indulgence, le vice ne veut que se faire à l'idée de l'impunité en se donnant le plus grand nombre d'imitateurs possible.

Affreuse mendicité du crime qui tend la main au crime qui passe pour lui demander l'encouragement de la complicité, ou dirait une adresse du mal à l'effet de donner de l'audace aux méchants, une liste de la scélératesse où peut s'inscrire toute volonté coupable et grossir ainsi le parti de l'opposition contre Dieu. Ces confessions, en un mot, c'est un défi jeté à la miséricorde, et il y a tout à craindre que la miséricorde ne soit vaincue.

Ainsi ces livres, superbes panthéons où la prospérité, indulgente pour les faiblesses de ces grands esprits, devait célébrer à jamais les fêtes du génie, ne sont que des monuments propres à perpétuer de lugubres souvenirs. « La justice divine, dit Bossuet (*Histoire des Variations*, livre VII, venge les excès par d'autres excès. » Que sert-il donc de sortir de l'ordre surnaturel, s'il faut y rentrer par la douleur et la servitude? On avait dit de la confession catho-

Digitized by Google

lique, qu'elle est un joug trop pesant, une pratique trop humiliante. Eh bien! voilà que l'orgueil, qui a rejeté le prêtre, tombe à genoux par devant lui-même, et se confesse, mu, poussé par une autre espèce d'orgueil. En vérité, Dieu est là, dans ces voix révélatrices qui comptent « les efforts du doute, les angoisses de l'incrédulité, » s'écrie encore Bossuet; *Deus! ecce Deus!* et c'est le Dieu des chrétiens, celui qui est venu pour sauver le monde.

Quelques faits seulement empruntés à l'histoire serviront de preuve à la doctrine que je défends. Qu'est-ce que le *Livre des Confessions* aux mains de J.-J. Rousseau? Ce livre, suprême débauche d'orgueil chez le plus *impudent des cyniques* (Laharpe), et où un homme prétend se montrer dans la vérité de la nature, n'est-ce pas le génie au carcan et subissant depuis bientôt un siècle la honte d'une exposition publique? O philosophe! qui trempes ta plume à cette source même d'où la luxure et la mollesse ont coulé dans ton sang, pour nous décrire une débauche naissante et tout ce mystérieux travail de passions qui surgissent et qui sont bientôt suivies de sottes fantaisies, d'érotiques fureurs; pour nous peindre les délires d'une imagination impossible à contenir, les emportements d'une passion qui passe vite de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse du vaurien, quel spectacle tu offres au monde, toi, qui te laisses voir sur les genoux d'une fille d'auberge? toi qui fais porter tes enfants à l'hôpital pour avoir le droit de te proclamer membre de la république de Platon! toi qui n'éprouves aucun remords à une volupté d'inceste et qui, en récompense de telles vertus, demandes des statues sur les places publiques! toi qui répondras au Souverain-Juge, que nul ne fut meilleur que toi! O sage! quelle est donc ta sagesse! ô raison humaine!

Digitized by Google

prouve-nous donc, une fois, une seule fois du moins, la légitimité de ton orgueil.

Mais il se faut taire et dire seulement que ce livre, sorte d'itinéraire du vice autour du monde, est aussi le tombeau d'une âme qui, hélas ! n'a connu la vérité que pour la combattre, senti, goûté les charmes, le bonheur de la vertu, que pour se précipiter dans les turpitudes d'une honteuse débauche. Certes, un peu de fard irait bien à ce grimaçant visage; un épais voile siérait bien à cette laideur. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait grâce ? Pourquoi a-t-il forcé ce sage à se montrer dans toute la vérité de la nature ? Car quelle nature que celle-là ? et quel homme que cet homme ? Elle est bien dure cette loi qui veut que les méchants se livrent au mépris des méchants eux-mêmes, comme, au fond des forêts, les tigres quelquefois se déchirent entre eux.

A l'exemple de Rousseau, Byron promène à travers le monde les profondes angoisses de son génie, et, sous une forme harmonieuse, exhale les sombres tristesses de son âme. Oui, Byron, cette vie de doute et de scepticisme, de colère et d'ironie, cette vie qui s'use vite par l'amour, la volupté, et ce qu'il y a au-dessous de la volupté même, Byron, dis-je, a écrit sa confession, et cette confession, c'est Child-Harold ! C'est là qu'avec une sorte d'enivrement plein de terreur, cet âpre et amer génie épanche les vives inquiétudes, les douloureuses agitations de son cœur. C'est là qu'avec l'accent d'une souffrance indicible, il décrit d'étonnants, de prodigieux égarements. Que d'amour, si cette douleur était chrétienne, si cette douleur était l'amour, mais absent est l'amour !

Même à la dernière heure, cette âme *sardonique* ne songe pas à humilier l'orgueil de ses pensées devant le Dieu qui

Digitized by Google

va être son juge. Les derniers accents de cette voix, les derniers traits de cette plume prodigieuse ne sont que des regrets, des adieux à la vie. En mourant, sous le ciel poétique de cette Grèce dont il rêve l'antique indépendance, cet homme ne demande qu'une chose, la *fosse du soldat !*

On pleure donc que le repentir ne soit pas venu, que la grâce n'ait pas été acceptée ; il n'est pas nécessaire toutefois à la vérité que nous défendons, que le poison soit rejeté au dehors ; c'est assez des agitations, des angoisses, des tourments de la conscience, du remords enfin, pour faire croire à l'existence de cette loi qui nous empêche de contracter avec le mal une éternelle alliance.

Et, à son tour, le grand peintre des mœurs berrichonnes, la sublime *Lélia* n'a-t-elle rien dit au monde ? A vrai dire les œuvres de ce grand écrivain qui a pris nom George Sand, sont toutes une confession, car toutes disent les déceptions, les douleurs, les amertumes, les révoltes d'une âme. Je ne sais trop ce qu'a voulu écrire cette femme, mais elle n'a écrit qu'elle seule. Toutes les héroïnes de ses romans, toutes les femmes qu'elle arrache au foyer domestique détache du bras d'un époux pour les jeter d'aventure aux désirs d'un lâche suborneur, c'est elle... c'est-à-dire sa haine contre l'ordre social et les institutions catholiques ; c'est le cri amer d'une intelligence qui s'est détournée de Dieu, que rien, par conséquent, n'a pu consoler et qui exhale sa plainte parce que l'amour lui a manqué.

Chaque publication tombant de cette plume remarquable, c'est le volcan qui fait éruption, parce qu'il n'a pu contenir sa lave. Qu'on y regarde de près, et l'on se convaincra aisément que c'est toujours sa passion que décrit l'auteur d'*Indiana*, de *Jacques* et de *Valentine*. Le ton, la couleur, le

Digitized by Google

style varient sans doute, selon que cette passion monte ou descend, se calme ou s'irrite, mais c'est toujours cette même passion et aussi les mêmes plaintes, les mêmes anathèmes.

Et c'est parce qu'elle n'a rien pris au dehors, parce qu'elle n'a exprimé que ses pensées, ses émotions, ses sentiments, que Lélia a donné à son œuvre faite, pour ainsi dire, d'une seule colère, d'une seule haine, le caractère de la plus haute originalité, l'a marquée au sceau de la personnalité la plus vivante. La vie est partout et tout est vie; tout parle, tout est parole, parce que tout y est délire de l'esprit ou délire des sens. Or, si des romans, tels que *Lélia*, *Jacques*, *André*, *Valentine*, *Indiana*, sont la révélation, la manifestation de la vie intime, la divulgation des choses mystérieuses de l'âme, le récit des luttes de la conscience, il y a donc confession.

Mais ce n'est pas tout, pour que l'aveu fût plus complet encore, ou plutôt afin qu'il ne manquât rien à l'aveu, *Lélia* a pris la plume pour écrire l'*Histoire de ma Vie*. Et cette histoire, en effet, c'est sa vie; car il y a tout : la naissance, le berceau, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, les défections dans la foi et l'apostasie dans l'amour.

Et tout d'abord, c'est un tort à cette femme d'avoir fouillé les tombeaux pour nous montrer les ossements arides d'une incrédulité malheureuse. Elle a commis la faute impardonnable de provoquer le mépris là où le respect n'est pas possible. Elle a, d'une main trop hardie, déchiré le suaire sur la face de morts que Dieu a jugés peut-être dans sa miséricorde, mais que les hommes ne sauraient absoudre. Elle a oublié que, pour le génie même, il y a des réhabilitations impossibles. Au lieu de chanter la séduction, l'amour cou-

Digitized by Google

pable, à l'effet d'ennoblir les mœurs d'une comédienne, il eût été plus sage de détacher de son front un coin de son voile pour dérober à l'œil ce que l'œil ne doit pas voir. Quel plaisir peut-on trouver à raconter l'incontinence de ses pères?

Arrivée à son enfance, madame Sand nous dit froidement des choses horribles. C'est une femme qui parle d'elle-même, et ce qu'elle dit n'est pas de l'homme. La première fois qu'elle va déposer des secrets dans le cœur d'un prêtre, que dit-elle? Hélas! cette orgueilleuse enfant s'accuse d'avoir déchiré ses robes et perdu ses mouchoirs, et, pour si peu encore, se sent humiliée, car elle a fléchi le genou devant un homme. Poussée à l'autel par une grande dame à cheveux blancs, comment s'unit-elle à son Dieu? Elle subit la superstition sans y croire et reçoit sur ses lèvres le pain eucharistique sans outrager la raison humaine. Ne pouvant se faire à cette idée qu'on puisse manger son créateur, elle communie en métaphore comme une socinienne. Aujourd'hui encore, Lélia ne croit à l'institution de la Cène, que comme aux agapes d'une égalité dont l'Église a méconnu le symbole.

Madame Sand confesse donc le sacrilége. Ce n'est pas tout; pour mettre ses amours en liberté, elle a rompu le contrat d'union, abandonné un époux, défini le mariage la vente de sa liberté, de sa personnalité, pour une voiture, un blason et un sac d'écus, et tout cela, elle le dit! Elle croit à la majorité des femmes perdues; elle attend un catéchisme de l'amour (celui sans doute que nous a donné M. Michelet), et tout cela, elle le dit encore. Elle ne veut pas de la confession telle qu'elle se pratique dans l'Église de Jésus-Christ; à ses yeux, ce n'est là qu'un *soi remède*, un abus véritable

Digitized by Google

d'une institution dont la pensée primitive fut grande et sainte, et elle se confesse pour nous apprendre que cette confession catholique n'est que mensonge, imposture, une odieuse mystification du sens moral de l'humanité.

Tout est donc là, dans les tristes pages de ce livre où, pour le dire en passant, le grand artiste n'a presque rien mis des magnifiques dons de son génie. Au point de vue littéraire, l'*Histoire de ma Vie* n'est qu'une fastidieuse et interminable écriture achetée au poids de l'or par une énorme caisse. Seul le nom de l'auteur a donné quelque retentissement à l'œuvre et l'œuvre n'a rien ajouté à la gloire du nom. Tout est donc prêt, et le prêtre attend, car il sait tout; sa main, si elle était sûre du repentir, pourrait se lever pour absoudre.

Mais le repentir, l'expiation, la grâce, l'amour ne s'annoncent pas encore. Sous les cheveux blancs, ce sont les rêves, les désirs, l'exaltation de la jeunesse. La célébrité, fille du scandale, a séduit cette femme illustre et lui a fait croire qu'on n'entre dans le temple de la gloire que le doute, le sophisme, l'erreur, dans les plis d'une robe ondoyante. Elle continue donc, cette sublime Lélia, d'user dans un calme affreux, les restes d'un talent que Dieu avait donné pour des œuvres meilleures. Elle continue ses fiers mépris, ses orgueilleux dédains à la vérité affranchie par le Christ et qui compte déjà dix-huit siècles d'un passé assez glorieux. Prophète, elle aussi, à ses heures, elle a vu, croit-elle, des signes de défaillance, de vrais symptômes de mort au front de cette Église que toutes les traditions, tous les oracles, toutes les voix de l'histoire, de la terre et du ciel, proclament immortelle. C'est pourquoi, laissant là cette Église, qui ne sera plus demain, elle chante le lever du nouvel ave-

Digitized by Google

nir. Et qui sait même si le symbole catholique ne sera pas remplacé un jour par le symbole Sand?

Que manque-t-il donc à ces sortes de confessions? hélas! tout et presque rien. L'aveu n'est pas loin d'être complet, la main du prêtre aurait bientôt déchiré les derniers voiles sous lesquels se cachent les derniers mystères; son regard bientôt atteint ce qui est invisible au fond de l'âme; son souffle bientôt dilaté ces poitrines oppressées et ouvert un large chemin à tous les poisons du cœur. A peine quelques instants et la réconciliation serait parfaite, mais, je l'ai déjà dit, où est l'amour? hélas! l'amour est absent. Le coupable qui s'accuse ne demande pas grâce, le crime qui pleure ne pleure pas sur lui-même. C'est du cynisme et rien de plus; et « le cynisme, dit, à ce sujet, M. Louis Veuillot, plaie faite par le remords, n'est que cette arme, que la justice divine emploie lorsqu'elle veut frapper sans guérir. » (*Libres penseurs.*)

Il n'y a donc pas rémission parce qu'il y a l'infini entre l'humilité qui écrit un repentir et l'orgueil qui ne semble se peindre en laid que pour se faire passer pour quelque horrible divinité. Toute confession écrite est fausse, manquée, si elle ne l'a été avec des larmes.

Mais enfin, il y a de longs siècles, un homme s'est confessé, et, grande âme, génie sublime, il étonne encore le monde des accents de son repentir. Cette confession, qui ne l'a lue avec de profonds attendrissements? Que de force, de véhémence, que de tendresse, que d'amour! C'est le lyrisme de la pénitence. Cette fois, le coupable ne cherche pas à s'envelopper des sombres voiles du mystère. Quand il s'accuse, il veut que le tribunal ce soit la terre entière, l'humanité le prêtre, et Dieu le juge. Cette voix

Digitized by Google

crie à tous les peuples, à toutes les générations qui ne sont pas encore, mais qui naîtront de l'avenir, d'être les témoins de sa honte, elle crie à tous les siècles de s'ouvrir, de recevoir, de recueillir sa plainte, et de la laisser retentir dans leur sein jusqu'à la dernière heure du temps.

Il a péché, et son crime est incessamment devant ses yeux, et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos. Il est sur son trône comme le pélican du désert, comme l'orfraie cachée dans les ruines, comme le passereau qui gémit, solitaire, sur le faîte aérien des palais. Il consume ses nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de larmes. A force de gémir, de pleurer, sa peau s'est desséchée sur ses os. Les flèches du Seigneur l'ont percé : il s'en va courbé vers la terre ; son cœur se trouble, toute sa force l'a abandonné. La lumière même ne brille plus pour lui. Ses jours ont décliné comme l'ombre; il n'entend plus ; il a perdu la voix : il ne lui reste plus que l'espérance.

Rien de plus agité, de plus tumultueux, de plus en désordre que cette âme. Le mal s'échappe d'elle par les gémissements, les larmes, et aussi par des aspirations brûlantes, le cri de l'enthousiasme et le silence de l'extase. On dirait une mer avec ses vagues tourmentées, qui se heurtent, se brisent, s'élèvent, retombent, et, après quelques instants de calme, qui sont comme l'heure de respiration de la tempête, se soulevent pour retomber encore. S'il espère, sa joie éclate en délicieux transports : c'est une douce ivresse; s'il cède à la crainte, il est sombre comme le remords, effrayant comme un désespoir : il redoute jusqu'à la miséricorde même. Pour se dérober à la vengeance qui le cherche, à la terrible vision qui va rayonner sur lui, il jette

Digitized by Google

sur sa face les ombres les plus noires, les ténèbres les plus épaisses. Il est triste comme Ézéchiel, il pleure comme Jérémie, il est plus malheureux que Job.

Et, pour vaincre la crainte qui l'assiége, l'angoisse qui le déchire, que fait-il ? Il exalte la bonté, la puissance, la sagesse de Celui qui, d'une parole, a tiré du néant l'univers et tous les êtres qui l'habitent, le ciel et tous les astres qui l'éclairent. Il courbe tous les siècles devant la face de Jéhovah, comme les cèdres s'inclinent au souffle de la tempête. Il commande à la terre de se plier sur ses genoux, et, adorant, de chanter d'éternels cantiques. Dieu est partout, dans la lumière du firmament, le mugissement des flots, le brin d'herbe de la prairie, la goutte de rosée, les parfums d'une fleur. Tout est de lui, et, sans lui, rien ne serait; tout vit, se meut en lui, et, hors de lui, il n'y aurait ni mouvement ni vie : l'être cesserait d'être. Il est la bonté, l'amour, la clémence; au commencement, c'est-à-dire avant tout commencement et lorsqu'il était seul, il était cela ; et maintenant qu'il n'est pas seul, mais qu'il y a des êtres hors de lui, il est tout cela encore, et en lui ces choses, qui sont son essence, dureront éternellement.

D'autres fois, saisi de l'esprit prophétique, il voit sur les ruines d'un temple magnifique, s'élever un autre temple plus merveilleux encore, et où viennent se prosterner toutes les nations de la terre. Une femme lui apparaît, bénie entre toutes les femmes, et par cette femme, qui est de sa race, une fille de son sang, s'accomplissent de grands prodiges. Alors tous les voiles se déchirent, les cieux et les siècles se déroulent à la fois et lui laissent voir à nu les pensées de Dieu : il sait l'heure du salut pour la terre, lorsque la terre ne peut l'attendre encore. Prophète, enfin, il fait naître et

Digitized by Google

mourir le Christ, et d'avance, se rachète lui-même avec le sang du futur Rédempteur du monde.

Le repentir, en quelque sorte, a brisé, rompu sa langue; il n'a que des mots entrecoupés, des phrases en lambeaux, qui disent mieux les affreux déchirements de son cœur; ou plutôt encore il n'a qu'un mot à sa langue : *Peccavi !* et ce mot, c'est le Verbe, l'affirmation, la vérité, c'est-à-dire la voix par laquelle s'exhale le crime; et ce mot, c'est la prière; et cette prière, c'est un feu qui brûle, une force qui éclate, un ressort qui se détend, un cri que le monde n'avait plus entendu, un tressaillement ineffable, quelque chose qu'on ne définit pas, qu'on ne saurait définir, mais qu'il nous faut prendre pour le plus sublime épanchement d'une âme enivrée du bonheur de retrouver son Dieu après l'avoir perdu.

Tel est, croyons-nous, le repentir de David, le plus bel hymne que jamais repentir ait chanté à la divine miséricorde.

A l'entrée des âges chrétiens, un autre génie se présente à nous, tenant d'une main son livre des Confessions : ce génie, c'est Aurèle Augustin, et les *Confessions*, c'est, dit l'illustre Ozanam « le livre le plus pieux sorti d'une âme pieuse. » (*La civilisation au* v^e^ *siècle*, 9e leçon. Des lettres sur le paganisme.)

Nature incomparable, riche de tous les dons de l'esprit et du cœur, Augustin ne fut pas cependant tout d'abord digne des autels. Son histoire est celle du prodigue ; il y a deux voies, deux chemins pour une seule destinée. Jeune, aimant et voulant être aimé, avide de savoir et insatiable de voluptés, il va demandant la vérité à tous les systèmes de l'erreur, et la jouissance à toutes les inventions d'un grossier

Digitized by Google

sensualisme. Insensible aux larmes d'une mère qui, pour la seconde fois, demande un fils au ciel, il pleure le désespoir de Didon, et laisse son âme se remplir d'ivresse et de trouble aux théâtres de la voluptueuse Carthage.

Augustin, toutefois, ne pouvait périr; outre que Monique se lamentait et priait, ce jeune homme conservait jusque dans ses plus grands égarements, je ne sais quel idéal, je ne sais quel culte du beau qui, l'arrachant à lui-même, devait le faire sortir de la voie où il se précipitait. Ce manichéen n'était pas simplement un vulgaire disciple d'Épicure, il y avait aussi le philosophe, le philosophe qui ne va pas dans la vie sans raisonner les choses de la vie. Cette âme était trop tourmentée, ressentait en elle de trop vives ardeurs pour qu'elle pût s'endormir calme, silencieuse, au fond d'une volupté sans remords. Cet esprit portait des problèmes, et point de repos si n'était possible la solution de ces problèmes. On pouvait prédire qu'emportée par le souffle invisible de l'assistance divine, cette noble intelligence aboutirait un jour à la doctrine catholique, terme dernier et nécessaire aux aspirations fortes et généreuses d'une âme qui ne peut se passer de vérité; Alcibiade devient donc Augustin ; mais que pénible est cette transformation ! que laborieuse est cette naissance ! quelles luttes ! quels combats !

Le beau livre des *Confessions* contient surtout le récit de ce passage à une vie nouvelle. C'est là qu'Augustin raconte tout ce qu'il lui en a coûté pour briser les liens de sa servitude morale. C'est là que ramenant sa vie devant lui-même, reprenant, repassant, une à une, toutes les voies mauvaises qu'il a parcourues, le saint évêque mouille de ses larmes toute poussière qui a gardé, avec l'empreinte de ses pas, le souvenir de ses fautes. Il a prostitué son âme aux amours

Digitized by Google

adultères du monde! Avant de se donner la liberté, il a passé de longues années dans la servitude! avant de se réfugier au port, il a erré longtemps sur une mer semée d'écueils! Oh! pourquoi les premiers sourires, les premières émotions, les premiers élans du cœur, cette belle fleur de vie qu'on ne cueille qu'une fois, pourquoi tout cela a-t-il été donné à un autre qu'à Dieu? A Dieu, qui de lui-même est tout, tandis que la créature la plus parfaite n'a de vie que celle qui lui a été communiquée. Quoi! n'avoir aimé qu'à une heure si avancée celui qui doit être aimé de la première à la dernière heure! O misère de l'homme! qui ne cherche pas ou ne sait pas trouver tout d'abord ce qu'il lui importe de connaître par-dessus tout.

Il voudrait donc, s'il était possible, remonter vers la jeunesse pour recommencer une vie nouvelle. Il s'engendre en quelque sorte de regrets, de désirs; il trouve que son cœur est trop étroit et ne contient pas assez d'amour de Dieu. Sans cesse il se redemande à lui-même ses jours perdus, ses années dissipées, mais sa prière est vaine, sa plainte inutile: le vice, pire que la mort, ne rend jamais rien de ce qu'on lui a laissé prendre; désolé alors, il se jette dans les bras de l'infinie miséricorde et la conjure de le couvrir de ses ailes.

De nos jours aussi, un illustre écrivain a donné une voix éloquente aux tristesses, aux gémissements de son âme.

Il y a quelques années qu'un jeune Français quittait Paris, et, par Marseille, se dirigeait sur Rome. Comme toutes les pensées de cet homme n'étaient pas encore à Dieu, dont, à cette heure, il ne savait pas tout l'amour, ce n'était pas un pieux pèlerin s'en allant prier au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul; mais un ennui qui sentait le besoin

Digitized by Google

de se distraire, une lassitude à la recherche d'un peu de repos, une intelligence inquiète qui ne savait à quelle science inconnue, mystérieuse, demander la solution de questions redoutables. Il s'en allait donc, ce jeune inconnu, avec ces pensées tourmentées, des désirs plus douloureux encore, saluer les vieilles gloires, s'agenouiller au tombeau, baiser même peut-être la poussière de ce peuple qui a pris les plus hautes pages de l'histoire. Il était sans défiance, c'était là que Dieu l'attendait; c'était là que, lui montrant la seconde Rome dans la première, la Rome arrosée du sang des martyrs dans la Rome des Césars, Dieu devait le vaincre par sa grâce et l'attacher par un lien indissoluble, c'est-à-dire l'amour le plus désintéressé, le plus généreux, le plus fort, à cette vérité immortelle qui, par des charmes irrésistibles, et le long de tous les siècles, a su captiver les plus fermes esprits, soumettre à son empire les plus hautes, les plus fières intelligences.

Cet illustre chrétien, chacun le connaît, chacun l'a nommé, c'est l'immortel publiciste, le glorieux défenseur de l'Église, M. Louis Veuillot, et la confession écrite de cet homme célèbre, la voix qu'il a donnée à la grâce, l'hymne qu'il a chanté à la miséricorde : c'est *Rome et Lorette.*

Rome et Lorette, livre suave, tout baigné d'air et de lumière, dans lequel sont retracés aussi les combats féconds d'une âme qui passe du doute à la foi et se donne douloureusement la vérité. On trouve là toutes les hésitations, toutes les résistances, tous les artifices d'une raison qui refuse de se soumettre; car ce n'est qu'après discussion préalable que la foi chrétienne est entrée dans cette mâle intelligence. Avant de se laisser initier, cet esprit, comme effrayé d'une surprise, s'est arrêté à la porte du temple

Digitized by Google

et a demandé quel Dieu on adorait dans l'ombre du sanctuaire.

Là aussi, Dieu et l'homme sont aux prises, et c'est l'homme qui est vaincu et c'est Dieu qui triomphe. Il y a des larmes dans ce livre, l'écrivain y pleure, parce qu'il a repassé ses infidélités à la pensée sévère de ces terribles jugements qui décident de notre avenir. Il y a aussi l'espérance douce et ferme, parce que le coupable a prié aux pieds de la croix, et que du haut de la croix est descendu sur lui ce qui descend toujours de là sur un repentir sincère.

Pourquoi il ne voulait donc pas, pourquoi il aurait dû vouloir, pourquoi il a voulu enfin, il nous le dit dans ce livre, qui est un acte de foi et une prière pour un siècle qui ne prie pas et refuse de croire. Et ces choses, il les dit à toute intelligence en lutte contre elle-même, en guerre avec son Dieu ; à tout esprit que la vérité attire avec force, mais que l'erreur, par un effort suprême, retient captive ; à quiconque porte le trouble dans ses pensées, l'ennui, le dégoût dans ses plaisirs ; à quiconque ayant entendu au fond de son âme la voix qui nous crie incessamment que tout n'est ici-bas que vanité, misère de cœur, affliction d'esprit, ne cesse pourtant de poursuivre des chimères. Oui, à tous ceux qui souffrent, pleurent et peut-être se désespèrent, il dit : Recueillez-vous et cherchez Dieu; prenez vos pensées fatiguées d'une triste indépendance, humiliez-les devant les pensées du Très-Haut, et vos pensées bénies seront fécondes. Croyez à votre âme, faites tout pour elle : car votre âme, c'est vous; ce que vous ne voyez pas, un temps fut où je ne le voyais pas mieux que vous, mais la lumière s'est faite, et j'ai trouvé ma route ; ainsi de vous, vous trouverez la voie véritable ; vous arriverez, car vous êtes appelés, si vous

Digitized by Google

ne vous laissez surprendre par les ombres de la nuit, si vous allez au prêtre au nom du Christ et au Christ par le prêtre.

Tel est ce livre, qu'on ne lit jamais à froid, et qui, n'importe la situation de l'âme, augmente toujours le désir de devenir meilleur. Livre qui restera, lui aussi, comme un modèle de confession pour tous les repentirs célèbres qu'une douce et sainte inspiration d'en haut portera à s'écrire.

Et c'est pourquoi ce livre est, comme le livre d'Augustin, comme le livre de David, un anathème jeté de bien haut à toutes ces confessions de la volupté et de l'orgueil, à tous ces écrivains de profession qui, lorsque la faim se fait sentir, songent à vivre des produits de leur indigence morale ; un anathème à tous ces livres qui grimacent comme le mal, n'ont d'autre idéal que l'idéal même du vice, n'outragent, ne blessent pas moins la raison, le bon sens, que la religion et l'Évangile.

Mais s'il est bon, lorsqu'on est affermi, inébranlable dans la vertu, de dire ce qu'on a trouvé dans le vice, ce que le vice traîne après soi de tristesse et d'infortune, de même que le vainqueur aime à décrire la lutte où il a trouvé la gloire; si ces vies écrites sont comme une douce larme pour des yeux qui voudraient mais qui ne savent pleurer; si on éprouve un vif plaisir à considérer comment s'est fait le dégagement d'une volonté soumise à l'empire du mal, il faut se hâter de le dire aussi, on n'écrit qu'après absolution, ou plutôt on n'écrit que l'absolution même. Le prêtre a dit : Allez en paix! et l'on s'en va, et l'on parle de sa paix au monde.

Il n'appartient qu'à un repentir efficace, sincère, à une vie sanctifiée, embaumée de tous les parfums de la péni-

Digitized by Google

tence, de raconter ainsi le mal sans le faire aimer, d'ôter à la nudité ses voiles sans enflammer la convoitise. A la chasteté seule d'écrire une vie qui n'a pas toujours été chaste. Il faut être au port pour peindre ces tempêtes de l'âme, ces orages du cœur. Il faut le véritable amour de Dieu pour dire le nom de ces amours coupables de la terre; il faut n'avoir rien à craindre de ses passions, mais les porter humiliées dans une chair soumise, domptée, pour être autorisé à les mettre ainsi sous les regards du monde. Toute voix révélatrice doit partir du pied des autels : ce n'est que là, sous l'œil de Dieu, qu'on peut écrire le beau livre de son âme.

L'humilité n'écrit pas comme l'orgueil; le véritable repentir a son style, et on reconnaît l'amour d'un converti, comme on reconnaît l'étranger à son accent et aux formes de son habit. Aussi, pour juger sainement de ces sortes d'ouvrages, appelés mémoires, confidences, histoires de la vie, il suffit de s'interroger, de s'examiner soi-même; si la tentation vient plus forte et si la victoire est plus difficile, qu'on n'en doute pas, il y a là quelque chose qui conspire; Dieu n'est pas venu où sa grâce n'a rien effacé.

Quant à la vertu, elle dit tout ; elle révèle, dévoile tout le mal, et cependant l'idée est pure, l'idée est chaste. Là aussi il se rencontre des images qu'on pourrait croire dangereuses. et ces images sont une peinture agréable, un riant tableau qu'on aime à contempler. Il y a laideur, il y a vice, et cependant le vice n'exhale aucune odeur de mort. La passion dit ses illusions, ses entraînements, et l'on ne sent pas naître en soi le coupable désir de se laisser emporter comme elle. Ce n'est pas enfin l'art horrible des excitations des sens. C'est que, si le mal est là, il y est dans sa défaite.

Digitized by Google

Le cœur, pour ainsi dire, a spiritualisé la langue; le souffle de l'âme visitée de Dieu a parfumé cette écriture.

On est ému, mais pour le bien; ces fautes de nos frères, en nous rappelant au souvenir de nos propres fautes, nous emportent, nous entraînent vers la pénitence. On voudrait être un de ces grands coupables pour être au nombre de ces glorieux convertis. S'il était possible, et si cette parole n'était une impiété, on aimerait le péché pour le repentir et l'expiation. Jamais plus douce, plus suave éloquence que cette éloquence des larmes, que ces gémissements qui brisent le cœur pour le faire vivre. On se croit plus fort parce qu'on est plus près de la miséricorde; on aime plus, à côté de cet amour qui à la fois se désole et se remplit d'espérances. Au fond, ces luttes, ces combats, ces défaites et ces triomphes, le bien après le mal, le mal vaincu par le bien, l'homme qui s'affaisse sous le poids de la chute, se blesse avec la liberté, comme un enfant avec la glorieuse épée de son père qu'il n'a pas encore appris à porter, et puis, l'homme racheté, glorifié par le Christ et l'Église du Christ, n'est-ce pas là l'histoire de tous et de chacun?

Mais, je le répète, si vous n'êtes pas David, et n'avez reçu la visite du prophète, vous condamnant, au nom de Dieu, à manger votre pain trempé dans vos larmes; si vous n'êtes pas Augustin et n'avez pleuré à l'ombre du figuier solitaire, seul témoin de grands prodiges; si vous n'êtes Pierre, et, pour vous faire pardonner quelque lâche trahison, n'avez aimé plus que les autres; si vous n'êtes Paul, et, vase d'élection, n'avez été envoyé vers les sages de l'aréopage; si vous n'êtes Marie-Madeleine, qui baigna de parfums les pieds du Sauveur du monde, et puis les essuya avec les tresses de sa chevelure ondoyante, oh! de grâce! taisez-

Digitized by Google

vous, ne dites pas à tous les mystères de votre âme; que ce soit assez, pour les révéler à Dieu, de les porter à la connaissance de ce seul homme appelé de Dieu au grand ministère de la rémission des péchés.

CHAPITRE VI

NÉCESSITÉ DE LA CONFESSION POUR L'INDIVIDU

C'est une vérité incontestable que si le mal est dans l'homme, ce qu'on ne peut nier, il y est contre nature et ne demande qu'à en sortir.

« Il y a, dit Châteaubriand, une beauté morale dans le remords. » Or, qu'est-ce que le remords? que dire de ce trouble, de ces agitations, de ces cruelles angoisses d'une conscience bouleversée? Cet homme, pourquoi se plaint-il? Quel mal s'est-il fait? qu'a-t-il ôté de sa vie, pour que la vie ne lui soit plus douce? que lui manque-t-il des choses qu'il possédait hier et dans la possession desquelles il goûtait toute la félicité qu'on trouve ici-bas? quel souffle a passé sur son âme et l'a refroidie? quelle pensée a contracté ses lèvres et gâté son sourire? A quoi, en un mot, s'est-il blessé dans les pénibles chemins de la vie?

En vérité, il n'accuse personne. Il a fait des choses que lui seul peut-être n'ignore pas. Il a péché, et, quand il péchait, nul ne l'a vu; sa faute, pour ce qui est de l'homme, est enveloppée d'ombres si épaisses qu'elle restera toujours

Digitized by Google

à l'état de mystère. Et cependant il croit rencontrer partout des témoins de sa faiblesse ; il lui semble qu'autour de lui mille voix s'élèvent à la fois et l'accusent; il y a une voix dans la pierre, une voix dans la fleur, une voix dans le brin d'herbe, une voix sur tous les chemins, et toutes ces voix s'unissent pour proclamer sa déchéance. S'il ne maudit pas la lumière, la lumière l'épouvante; par moments, il désire les ténèbres, et quand elles sont venues, les ténèbres sont plus effrayantes encore que la lumière. Il voudrait oublier, et il faut qu'il se souvienne. C'est en vain qu'il chasse la pensée importune qui lui rappelle sa honte, cette pensée revient toujours et incessamment le reporte sur le théâtre de sa faiblesse.

Je l'ait dit, tout cela, c'est le remords; et le remords, c'est la voix de Dieu qui crie dans l'homme coupable pour y rappeler le repentir; c'est l'amour qui se plaint des infidélités, des délaissements de l'amour ; c'est, au fond de l'âme, quelque chose qu'il faut comparer à un cruel poison au fond d'une poitrine, dont l'assimilation n'a pu se faire avec le corps humain et que les membres fatigués s'efforcent de rejeter au dehors; c'est l'effort de la vie qui se défend contre la mort; car, de même que la maladie est un effort vers la santé, la souffrance un effort vers le plaisir, ainsi le remords est un élan du cœur, une aspiration de l'âme vers les choses qui sont à la fois et la force de l'âme et la vie du cœur.

Or, le remords, comment se guérit-il? La conscience, comment se délivre-t-elle? La vie, comment la décharger? On a cherché et même cru trouver bien des solutions à ce triste et douloureux problème. Rien n'a plus agité la conscience humaine que la terrible question de sa pacification.

Digitized by Google

C'est de ce côté que penche tout l'effort de la philosophie. L'histoire a retenu le nom de tous ceux qui ont dépensé là toute l'activité de leur esprit ou toute la force de leur génie, et c'est à peine si l'on peut en compter le nombre ; et là sans doute encore n'est pas le terme de ces pénibles investigations, il y aura d'autres essais, d'autres tentatives ; on verra d'autres révoltes, on entendra d'autres blasphèmes.

D'abord on a rêvé, puis demandé ce qu'on est convenu d'appeler l'émancipation de la chair ; on a poétisé l'instinct, proclamé l'entière indépendance de toutes nos passions, déclaré saintes, légitimes, toutes les aspirations de l'âme. On a défini le repentir un suicide, et le remords une illusion de l'esprit séduit, corrompu par le cœur. On a conseillé l'endurcissement, l'insensibilité ; on a affirmé que cette paix si désirable et depuis si longtemps attendue, ne peut s'obtenir que de la ruine complète, de la complète extinction de tout ce qu'il y a en nous de facultés nobles. On a prétendu que le seul parti à prendre, c'est de nier l'énergie morale, de ne rien croire de tout ce que nous enseigne une absurde théologie, de rejeter l'âme elle-même pour se retrancher ensuite dans un grossier matérialisme. Ainsi l'oubli, le mépris, voilà la seule arme dont on puisse se servir contre un pareil ennemi.

Mais, je le demande, est-ce bien là une solution ? Sert-il de beaucoup d'invoquer la mort pour résoudre les grands problèmes de la vie et de la destinée ? Mépriser les terreurs prétendues imaginaires de la conscience, est-ce assez pour s'y soustraire ? La conscience, au contraire, n'est-elle pas vivante, et très-vivante, sous les mépris dont on cherche à l'accabler, et un jour n'arrive-t-il pas bientôt où l'on se trouve aux prises avec le remords ?

Digitized by Google

Non, on ne parviendra pas, quoi qu'on fasse, à modifier, à changer les lois de la conscience. Le siècle n'a pas mal inventé, on peut rendre hommage à la fécondité de son génie; les découvertes qu'il a faites se présentent en si grand nombre à notre admiration, que c'est à peine si on a le temps d'accorder à chacune la part qu'elle demande. Le progrès nous a emportés loin, bien loin, et, au dire de quelques-uns, d'autres transformations, plus radicales, plus profondes encore, sont à naître de l'avenir. Eh bien ! n'importe ! il n'y a rien à craindre, ou plutôt, hélas ! il n'y a pas à espérer qu'on ajoute ou qu'on retranche quelque chose à notre nature morale. On ne fera jamais que le mal ne soit le mal, ou que le mal soit le bien ; la vérité, éternellement assise sur elle-même, restera éternellement inébranlable. Rien ne prévaudra contre un seul principe d'obligation morale; la philosophie ne fera jamais croire, ni ne croira jamais elle-même, à la suppression définitive du remords ; il entrera dans l'âme du dernier coupable ce que ressentit le premier meurtrier. Nous sommes faits de Dieu, et à jamais nous resterons ce que Dieu nous a faits.

Ainsi, l'homme, au milieu de tous les systèmes qu'à pu inventer la philosophie, ne s'y sent pas à l'aise, n'est pas guéri. Aux prises avec le génie du mal, il n'échappe pas à la terrible vision de son âme, à l'importune pensée de l'avenir. Le coupable, toutefois, ne saurait rester à jamais sous le joug et le poids de sa propre infortune : il ne se peut que le pardon ne lui vienne pas de quelque point de l'horizon, de quelque point du ciel. La déchéance appelle la réhabilitation, afin que l'œuvre de Dieu ne soit pas condamnée à périr sans retour.

Une doctrine, en effet, une philosophie qu'aucune autre

Digitized by Google

philosophie n'égala jamais, connaît le secret de ces apaisements; cette philosophie, il est facile de la nommer : c'est le Catholicisme ! Il y a dix-huit siècles que l'Église catholique pratique cet art sublime d'une pacification universelle; depuis dix-huit siècles, une même parole passe et repasse sur le monde, redressant vers la lumière, tournant vers la sérénité des cieux tout front que le mal a incliné, penché vers la terre. Cette théorie est si simple cependant qu'on peut la confondre avec le plus facile épanchement de l'amitié. Un homme que Dieu a appelé à l'existence dans des desseins particuliers de miséricorde, et qu'il a fait le ministre de sa bonté, le représentant de sa clémence au milieu des hommes, est là dans la foule. Cette foule un jour tombe à genoux, se frappe la poitrine ; le prêtre, lui, se recueille, prononce quelques paroles sur cette foule agenouillée et c'est la paix, la tranquillité de l'ordre. Tous les cœurs s'appartiennent, sont appelés à la jouissance d'eux-mêmes, s'enivrent d'une volupté suprême, de toute la volupté qui peut entrer dans une âme que la douleur, hélas ! visite si souvent sur cette terre.

J'ose dire que la pacification de l'âme par la parole de régénération est une fait psychologique. Le prêtre est là, nous l'approchons avec respect, il nous entend avec amour, et nous laissons en ses mains libératrices ce qui pesait à la vie, ce qui l'accablait. Au bruit de sa merveilleuse parole, toutes ces voix se taisent, qui criaient au dedans de nous. Le passé est silencieux et l'avenir ne menace plus. Le temps de révéler nos heures de faiblesse, de raconter la faute au juge lui-même, et le juge a fermé le livre des anathèmes, des vengeances; et ce livre, scellé de sept sceaux, restera fermé à jamais. Nous voilà guéris, le remords a

Digitized by Google

disparu par enchantement, semblable à une poignante douleur qui céderait soudain à l'autorité d'une parole toute-puissante. On ne s'aimait pas; on ne pouvait ni se voir ni s'entendre; on eût voulu, s'il eût été possible, échapper au regard de l'âme, au regard de la pensée, à tout ce qui en nous, pour ainsi dire, a vue sur nous-mêmes. C'était un affreux supplice d'avoir conscience de soi-même; eh bien! nous voilà réconciliés avec nous-mêmes, nous pouvons nous aimer et la vie est douce au fond de cet amour. Les douces brises se sont levées après les souffles impétueux de la tempête.

Impossible de décrire ces scènes d'intérieur, ces transformations, ces métamorphoses de l'âme; ce n'est pas assez de la parole de l'homme, il y faudrait le verbe de Dieu. Il n'y a pas là cependant de fait extraordinaire; le ciel se tait pendant que deux cœurs communiquent entre eux, que deux âmes s'épanchent l'une dans l'autre; la grâce agit dans le silence du mystère, l'amour passe sans qu'on l'entende et se donne sans bruit à celui qui l'a demandé; le mal est vaincu cependant, et la douleur cesse avec la défaite du mal. La fable autrefois, pour qu'elles perdissent le souvenir de la terre, avait imaginé de faire boire les ombres sur le point d'entrer dans les Champs-Elysées, à un fleuve dont les eaux avaient la puissance d'ôter la mémoire du passé; ainsi en est-il, pourrait-on dire, de ceux qui se baignent dans les eaux de la pénitence; le remords les quitte, ils oublient la douleur.

La confession, c'est donc la douleur vaincue par la parole; mais j'ajoute que cette pacification n'est possible que par la confession et ses secrètes influences. Qu'on suppose, en effet, un coupable fatigué du vice et résolu de se reprendre

Digitized by Google

aux choses divines, mais ne voulant pas recourir au ministère du prêtre, rejetant toute médiation étrangère, se refusant absolument à ce qu'il y ait entre son Dieu et lui d'autre parole que la sienne, d'autre amour que le sien, arrivera-t-il à faire taire les voix importunes qui crient au fond de son âme? Trouvera-t-il ce calme, ce repos dont il est avide? Voyez-le! Pour être un vrai chrétien, il se plie à toutes les habitudes, à toutes les pratiques du Christianisme. Détestant sincèrement son péché, il se livre avec ardeur à toutes les austérités, à toutes les rigueurs de la pénitence; la prière est sur ses lèvres; à toute heure du jour, il essaie sur lui-même la formule d'une absolution solitaire. Est-il absous? Non! ou du moins il l'ignore; le remords n'a pas disparu, les angoisses n'ont pas cessé d'assiéger son âme! rien ne le console, ne le rassure; il craint plus qu'il n'espère; son regard ne peut s'abaisser paisible sur un tombeau, il a peur de la mort: il ne voudrait pas mourir dans cet état. Si l'amour l'a visité, il ne le sent pas; l'amour est silencieux au fond de sa poitrine. Il n'est pas sûr de son repentir; rien n'aide en lui la conviction de son innocence retrouvée; il lui est impossible de faire un acte de foi sur lui-même. Il s'est parlé sans doute avec douleur, mais cette parole intérieure n'a pas affirmé le pardon comme la parole venue du dehors. La situation la plus douce pour lui, c'est de douter, douter de la grâce, de l'amour; or, le doute, nécessaire ici parce que n'ont pas été employés les vrais moyens de réconciliation, a de cruelles, de terribles angoisses. Il éprouve donc, malgré ses larmes, qu'on peut supposer bien amères, malgré ses regrets les plus vifs, l'impérieux besoin de parler de ses fautes, d'exprimer son repentir, de délier sa langue, en un mot, pour délier son

Digitized by Google

cœur. Il sent que ce n'est pas assez de présenter à l'amour une âme fermée comme un vase, parce que l'âme, alors, l'amour ne la pénètre pas.

On aura beau soutenir le contraire, impossible de trouver la réconciliation ailleurs qu'aux mains de celui qui est chargé de la rémission des péchés. On sent le pardon, on éprouve le bienfait de la miséricorde, alors seulement qu'il a été dit sur soi : Fils de l'homme coupable et coupable toi-même, te voilà absous, c'est-à-dire te voilà tiré de la région des ombres et transporté dans les régions de la lumière; tu n'es plus marqué au front d'aucun signe de déchéance; tu aimes de cet amour qui unit au Christ. Eh bien ! ne te repens pas de ton repentir, afin que tu ne sois plus à charge à la miséricorde; fils de l'Église, ne mets pas un nouveau deuil au front de ta mère; songe aux labeurs, aux fatigues d'une nouvelle naissance. Regarde bien en toi-même, afin que rien ne s'en aille de ce qui doit vivre en toi; tu sais où l'on se blesse, ne repasse pas dans ces tristes chemins du vice où les âmes se fanent, où les cœurs desséchés se dessèchent encore; tu es libre, garde bien cette liberté: elle est le don par excellence. Ne sois pas de ceux qui recommencent deux fois, vingt fois, cent fois leur vie; qui vont, mobiles, inconstants, du mal au bien, du bien au mal, pour finir, hélas ! trop souvent dans le mal! *Vade in pace!*

Et l'heureux coupable s'en va avec sa paix, une telle ivresse du cœur, un tel calme de l'esprit, qu'il croit avoir subi comme une entière transformation morale. Il a surgi au fond de sa conscience comme un autre sens intime. Il est, à cette heure, des voix qui lui parlent et qu'il n'entendait pas; des choses, restées jusqu'ici à l'état de mystères,

Digitized by Google

s'expliquent aisément, se laissent voir dans une vive lumière. Il n'aurait jamais pensé qu'il fût si facile de croire, ni si doux d'aimer. La création lui semble plus belle; les fleurs ont plus de parfums ou les parfums se mêlent mieux à ceux de son âme; il sent la présence réelle de celui qui remplit tous les mondes, ce qui prouve, pour le dire en passant, que les méchants ne comprennent pas la nature, que c'est là la science des cœurs purs, une science réservée. Suis-je moi-même? me disait un jour un esprit longtemps tourmenté, mais enfin désabusé, et qui venait de se donner un grand soulagement. Doux mystère! Cet homme, ce converti, répugnait à croire au mal : dans sa pensée, le nombre des méchants était incomparablement plus petit. Des méchants! jamais il n'en rencontrait sur son chemin; tous les hommes étaient ses frères, et en tous lui apparaissaient la bonté, la vertu. Ce qu'il comprenait, lui, tous devaient le comprendre; ce qu'il sentait, tous devaient l'éprouver en eux, et au même degré; chez tous un même amour, et, pour tous aussi, une commune félicité.

Ainsi la confession délivre l'homme du remords, mal redoutable qui résiste absolument à tout ce qu'on pourrait tenter contre lui; car, le remords, on ne le blesse pas, on ne l'atteint pas même, si on ne se sert de cette arme unique que nous tenons de la bonté de Dieu. C'est donc là un bienfait signalé, un service incomparable que nous rend la confession en rappelant en nous cette quiétude de l'âme sans laquelle la vie est trop amère, en faisant disparaître d'une conscience troublée, agitée, toute cause d'agitation et de trouble. Il n'y a rien dans les grosses joies de la chair, dans la délectation des sens qu'on puisse comparer à ces joies intimes, profondes, que l'on goûte après une absolution

Digitized by Google

qui nous ramène dans les sentiers de la vertu. « Après les joies de l'innocence, dit le cardinal Giraud (sermon sur l'enfant prodigue), les aveux du repentir sont la félicité suprême. Dieu les exige moins pour lui que pour nous-mêmes; lui, qui a fait le cœur de l'homme, sait bien qu'il ne peut porter tout seul le poids de son crime, ni le secret de ses remords, et que le coupable ne s'absout pas lui-même. » Avez-vous donc peur de la confession? Cachez-vous dans son sein, confessez-vous, et vous pleurerez d'avoir été si défiants, si injustes, c'est-à-dire d'avoir été si lents à aimer, si obstinés à repousser loin de vous le véritable bonheur.

Ce n'est pas tout : non-seulement la confession rétablit l'ordre, l'harmonie au fond de la conscience humaine et fait que toutes nos facultés vivent d'accord entre elles, elle vient encore en aide à notre liberté morale.

La vertu, sous l'effort de la lutte, la victoire dans les labeurs de la bataille, c'est-à-dire être le maître de soi, régner dans l'empire même de la division, vivre en Dieu sous le fragile vêtement de notre chair, n'être pas ému du trouble des sens, distinguer toujours la voix plaintive de l'âme parmi les cris tumultueux des passions, voilà la suprême dignité de l'homme, la souveraineté par excellence. Il n'est pas dans l'univers de trône plus digne de porter un roi que ce trône de notre élévation morale, où nous nous asseyons pour nous commander à nous-mêmes. C'est par là que nous méritons d'attirer les regards de Dieu, et que Dieu entre dans nos âmes. Otez, en effet, cette belle vie du dedans, et la vie n'est plus qu'un sombre et impur mystère.

Nous sommes donc libres, mais est-il bien facile de se maintenir à la liberté? Hélas! il faut vivre dans un état de

Digitized by Google

guerre incessant, se sauver avec ce qui conspire à nous perdre, ne pas se blesser avec une arme très-dangereuse à manier et toujours tournée contre nous-mêmes. Le chemin est rude, et le nombre de ceux dont le pied glisse dans la poussière est presque infini. Que de courages humiliés et qui ne songent pas à se reprendre aux fécondes aspirations de l'enthousiasme ! Que de pauvres vaincus à qui la pensée ne vient pas de se jeter de nouveau dans la lutte pour ressaisir la victoire ! Combien sont morts à la vie divine, et qui tiennent encore leur place au soleil de ce monde ! que d'âmes ont perdu jusqu'au souvenir de l'amour dont elles vivaient autrefois ! que de cœurs refroidis sans retour, à jamais glacés ! Nous ne sommes libres, en quelque sorte, que pour perdre notre liberté. Si le don est magnifique, il est terrible ; le plus précieux de tous les biens est aussi de tous le plus fragile et celui qui nous est le plus facilement ravi. Souvent même l'abus que nous en faisons, nous porte à regretter le privilége. Pauvre liberté ! elle tombe et se blesse, si elle est toujours en tutelle et ne s'appuie là, sur la grâce de Dieu, comme ces enfants encore trop faibles qui ne vont que le pas de leur mère.

On parle beaucoup de liberté, ou plutôt qui n'en parle pas ? Qui ne la chante et ne veut la glorifier ? Eh bien ! cependant il n'y a guère qu'un homme au monde qui sache parfaitement en quoi elle consiste, comment on la conserve, et aussi, comment on la retrouve, lorsqu'on l'a perdue. Hélas ! la plupart des hommes défendent, protégent si mal les droits sacrés de la conscience, se portent à eux-mêmes si peu de respect, s'abandonnent si complaisamment à la pente qui les entraîne, qu'ils ignorent même ce qu'il en coûte pour être toujours dignes du regard de Dieu et de leur propre

Digitized by Google

regard. Il en est qui disent qu'être libre, c'est ne dépendre que de soi, ne s'inspirer que de ses propres pensées, ne prêter l'oreille qu'à cette voix mystérieuse qui retentit au dedans de chacun de nous, et cependant c'est un fait incontestable que nul ne suffit au gouvernement de son âme ; que nous glissons tous sur la pente de notre libre arbitre, si quelqu'un ne veille là près de nous pour nous rappeler notre faiblesse et même ne prend part à la lutte pour la diriger.

L'expérience est faite sur ce point, on ne triomphe pas de soi avec ce qu'on trouve de force en soi-même. Le plus grand effort qu'on puisse tirer de l'énergie humaine n'y suffit pas. Ce n'est pas assez de lumière que cette lumière de l'esprit qui s'appelle la raison ; quelque vif qu'il soit, ce rayon n'éclaire pas toutes les ombres, ne dissipe pas toutes les ténèbres. Tous ceux qui, sous prétexte qu'il ne faut aucune intervention étrangère dans les choses de l'âme, et qu'il est bon de ne devoir rien à personne, repoussent le prêtre à qui ils n'ont rien à demander, manquent ou de force ou de sagesse, et, sans l'avoir voulu peut-être, trahissent infailliblement la destinée. C'est en vain qu'ils engagent résolûment et avec une grande sincérité la lutte contre eux-mêmes, ce stoïcisme ne tient pas longtemps contre les ardeurs de la passion, la fièvre qui s'allume dans le sang, c'est-à-dire toutes les illusions de l'esprit, toutes les séductions des sens. Ils prétendaient, pour parler leur langue, rester de toute leur hauteur, et ils s'affaissent, fléchissent bientôt sous un poids trop lourd à porter, et la grandeur morale reçoit en eux de graves et quelquefois d'irréparables atteintes. Il n'y a jamais eu, par exemple, de rationaliste chaste, la chasteté étant une de ces vertus réservées trop au-

Digitized by Google

dessus de la nature humaine, qui ne s'épanouissent pas au souffle de la terre.

Personne n'ignore que la conservation de notre liberté, l'intégrité du sens moral tiennent surtout à la connaissance que nous avons de nous-mêmes, à l'intelligence des périls que court cette même liberté. La condition première, essentielle, pour rester libre, consiste donc à ne pas s'ignorer, à ne porter en soi rien d'obscur, rien qui ne soit parfaitement défini. C'est pourquoi les saints sont les hommes libres par excellence et représentent la liberté dans le monde. Mais aussi ils sont eux-mêmes l'objet de toutes leurs études, la science qu'ils veulent apprendre. C'est sur eux seuls qu'ils concentrent tous les efforts de la pensée et de la prière, toutes les inspirations de l'amour et toutes les lumières de l'intelligence. L'histoire nous les montre toujours recueillis, toujours le regard de l'âme tourné en dedans, toujours à la garde de Dieu, toujours sous la sévère surveillance de leurs propres vertus. S'ils se quittent quelques instants, c'est pour s'occuper de l'âme de leurs frères et se retrouver aussitôt après. On dirait un architecte assis en un lieu solitaire, et contemplant, mesurant du regard l'édifice qui monte un peu chaque jour et qui dira la valeur de sa pensée. C'est un beau livre où le mal n'efface rien, et où la main de cette gloire obscure qui s'appelle l'humilité a écrit à toute heure les vertus nouvellement acquises. Magnifique tableau, et cependant toujours inachevé, où l'artiste incessamment dépose quelques couleurs et trace quelques lignes. Sans cette attention constante, cette concentration de toutes les forces de l'esprit, et j'ose dire, cette continuelle contemplation de soi-même, il n'y a pas de liberté possible, parce que les ombres, venant à s'étendre sur notre regard, nous

Digitized by Google

ne voyons plus bientôt ce que nous ne devions perdre de vue un seul instant. Celui-là n'est pas fait pour la liberté qui, léger, distrait, laisse pénétrer en son âme, sans l'interroger scrupuleusement, l'écho d'une voix étrangère, ou ne se préoccupe pas du bruit qui surgit dans l'âme même. Ce fragile monde de notre liberté repose donc tout entier sur ses deux pôles, la connaissance de soi-même et une habile direction morale. Il n'y a pas d'autres bases à cet imposant édifice.

Or, s'il en est ainsi, il est incontestable que le prêtre doit être de tous les hommes celui qui dit les choses les plus sages, donne les conseils les meilleurs, nous révèle, nous manifeste mieux à nous-mêmes. Connaissant tous nos défauts, parce que nous ne pouvons lui cacher aucun de nos vices, il mesure, en quelque sorte, le degré de pente de notre nature déchue, la profondeur de l'abîme creusé au fond de notre être, et va jusqu'à calculer ce qu'il faut que notre âme développe d'énergie morale pour garder l'équilibre entre nos mauvais penchants et nos dispositions à la vertu. Bien déterminés à vaincre, il nous dit sûrement ce que coûtera la victoire. Ce n'est pas, en effet, un de ces moralistes louches aimant à flatter, à caresser les passions coupables, à donner au vice un tour aimable, à le peindre avec des couleurs séduisantes. Ennemi par devoir de cet art funeste des réticences, il ne sait rien taire de ce qu'il doit dire. La crainte de nous humilier ne lui fait jamais trahir la vérité ; car ce serait faillir au devoir, trahir les âmes, trahir son Dieu, que d'affaiblir, pour nous plaire, l'autorité de sa propre parole. Il est le médecin, il doit guérir, et malheur à lui, si sa main timide ou complice craignait de sonder à une trop grande profondeur des plaies vives, cuisantes. Par lui donc, notre route est décrite à l'avance, décrite aussi la bataille où nous

Digitized by Google

devons, valeureux soldats, donner tout ce qu'il faut de sueurs à la victoire. Il a vu tant de naufrages que, pour nous garder des abîmes, il a fait des signes sur l'Océan ; il sait où la mer se déchaîne, gronde, tourbillonne, laisse ses flots courir en torrents précipités, s'ouvre affreuse, béante, et menace de nous engloutir. Il a assisté tant de luttes, tant de fois il est venu en aide à la liberté en péril, qu'avec la lutte même, il s'est fait une science que lui seul possède et supérieure à toute science. Aussi, quand nous quittons le prêtre, nous savons de quel côté soufflera le vent de la tentation et quels abris nous pouvons trouver contre elle. Nous comprenons sans peine que c'est notre faute si nous avons été vaincus et qu'il nous serait très-facile de gagner une bataille perdue. Mais ce sera là la récompense de nos larmes et le privilége de l'avenir. Ainsi, ne pas approcher le prêtre qui dit comment se forment et comment se rompent les sombres attaches du mal, ne pas l'entendre, ne pas s'inspirer de lui, c'est ne pas avoir l'intelligence de la liberté, c'est consentir à sa propre déchéance ; car, quiconque ne s'élève pas bien haut au-dessus de la nature, tombe bientôt au-dessous d'elle. Le prêtre donc, qui mène notre liberté par les chemins les plus difficiles, comme ces habiles marins qui dirigent sûrement leur barque entre deux écueils ; le prêtre qui suit en chacun de nous le fleuve de la vie, jusqu'à ce qu'il aille se perdre en Dieu, comme ces moines de l'Inde qui passent tout leur temps à suivre le cours du soleil, le prêtre, dis-je, me semble merveilleusement défini, lorsqu'on a dit de lui qu'il est un directeur d'âmes.

C'est donc au prêtre qu'il faut aller, lorsqu'on ne veut pas que la vie reste à l'état de problème. Il n'y a pas, je le répète, il ne saurait y avoir pour nous d'étude plus utile, plus com-

Digitized by Google

plète que cette investigation que nous laissons faire de nous-mêmes à un regard exercé à sonder les mystères de la conscience. Cette revue exacte, impartiale, de toutes nos actions, de toutes nos démarches, ce compte-rendu de toutes les impressions des sens, des plus légers froissements de l'âme, cette analyse minutieuse, j'ose dire, cette décomposition par devant nous-mêmes, de nos pensées, de nos sentiments, de nos affections, voilà bien la grande école où chacun apprend à se connaître, de sorte que nul jamais n'écrira, sans le prêtre, le livre, si souvent entrepris et presque toujours manqué, de la connaissance de soi-même.

Ainsi, pas de liberté morale, pas de liberté de l'âme pour celui qui s'ignore et se complaît dans cette ignorance, pour celui qui repousse les douces remontrances de l'amitié, les conseils d'un père à son fils, la sagesse d'un vieillard, et se soustrait à l'autorité de la vertu, à l'empire de la vérité.

On sait que l'infériorité du monde antique sur la société chrétienne, au point de vue moral, tient précisément à ce qu'il n'y a pas là de directeurs spirituels, de conducteurs d'âmes. La grande infortune des vieux siècles restés au delà de la croix, c'est que des lèvres d'aucun philosophe, d'aucun sage, ne tombe une parole assez puissante pour être la régénération. Quand le mal est entré dans une âme, il n'en sort plus. C'est en vain que cette âme lutte contre elle-même. Le mal est plus fort et ne peut être vaincu.

Hélas ! les intelligences les plus hautes, les esprits les mieux faits pour entraîner les foules et les diriger dans les voies de la sagesse, sont les premiers à faire entendre des paroles de tristesse et de découragement, les premiers qui succombent à la fatigue de vivre. C'est dans la mort qu'ils cherchent, eux aussi, la raison dernière du devoir et la ga-

Digitized by Google

rantie suprême de la liberté. Le stoïcien se tue pour garder entière l'indépendance de son âme, et le disciple d'Épicure, parce qu'il ne peut égaler le plaisir à la douleur, la somme des jouissances à la somme des maux de la vie. Caton s'immole parce qu'il ne croit plus à la vertu ; Brutus, parce qu'il désespère de la république. Enfin, à Rome ou à Athènes, à Athènes comme à Rome, l'orgueil, défait et humilié de sa défaite, se venge de son impuissance par sa propre destruction. Partout le glaive est l'arme avec laquelle on lutte contre le mal, et l'on s'efforce de couper le nœud gordien de notre mystérieuse existence.

Et ce crime lâche de la destruction de soi n'était pas, à cette heure, l'effet d'une passion égarée, d'une imagination en délire ; ce n'était pas la maladie d'un esprit irrité, une déception cruelle, un dépit d'amour malheureux et enfin mécontent de soi-même, cause trop ordinaire, de nos jours, de ces horribles attentats que la vie entreprend contre elle-même. C'était un système, une doctrine à l'usage de la philosophie, un dogme d'école qui passait du maître aux disciples et d'où naissaient à la fois pour tous et un droit et un devoir.

Ainsi, c'est en s'abandonnant aux ennuis, aux dégoûts de son âme, à l'inquiétude, aux agitations de sa conscience, qu'un grave philosophe imagine de résoudre le problème de la destinée. Pour n'être pas blessé, il se retire de la lutte, ou bien, quand il se sent atteint, défaillant, il se fait creuser une tombe et la contemple sans effroi, tout heureux de descendre dans ce calme, de disparaître dans ce silence que ne peut troubler aucune voix de l'homme, aucun bruit parti d'une foule qui s'agite comme la vague d'une mer. La philosophie meurt enfin, parce qu'elle n'a pas trouvé et

Digitized by Google

désespère de trouver jamais la véritable science de la vie. Mais, du moins, elle a senti le problème qu'il ne lui est pas donné de résoudre; si la puissance manque à ses désirs, elle a éprouvé le besoin d'une rédemption qui ne peut être son ouvrage.

Le prêtre, comme directeur d'âmes, l'emporte donc de beaucoup sur le philosophe et protége mieux que lui notre liberté. Il faut ajouter encore que cette liberté de l'âme, conservée par la vertu, engendre notre personnalité. On a osé dire que la confession ôtait à l'esprit de sa vigueur, de sa fécondité, appesantissait l'intelligence, assombrissait la vie, et, en définitive, portait atteinte à notre personnalité! rien n'est plus faux. Qu'on interroge ces prodigues revenus depuis peu, d'hier peut-être, de leurs égarements, qui se reposent aujourd'hui dans le sein de la vérité et de la vertu, et ils nous diront que jamais ils ne se sont sentis plus hommes, que jamais ils n'ont été plus en possession d'eux-mêmes.

Le fond de notre être, c'est assurément notre individualité morale, l'intégrité du sens moral. Nous sommes nous, si nous sommes tout ce que nous devons être et ne sommes que cela. Le moi, c'est la volonté libre, l'esprit libre, le cœur libre, c'est-à-dire une harmonie parfaite entre les sublimes fonctions de l'âme et les opérations des sens, une divine correspondance entre tous les actes de la vie. Il faut que l'âme se parle; mais l'âme voulant être tout et se posséder tout entière, il ne faut pas d'autre parole que la sienne; ce qui fait que la vertu est toute notre personnalité, car la vertu, c'est ce par quoi notre être, loin de s'altérer, de s'affaiblir, persévère dans toute sa force et dans toute sa beauté.

Or, la confession étant par-dessus tout l'acte libre, spon-

Digitized by Google

tané, d'un être qui a conscience de lui-même, qui s'aime et lutte pour rester ce qu'il est, implique précisément une grande énergie morale. Cet esprit s'appartient véritablement qui n'accepte de lois que les lois propres à régir les esprits, qui refuse de se mouvoir ailleurs que dans la région lumineuse des choses faites pour l'intelligence. Où est donc cet abandon de soi d'où résulte l'abaissement du sens moral, et, par suite de la déformation de la vie ? En se soumettant à la vérité, la pensée n'abdique pas ne passe pas sous le joug d'une pensée étrangère. Nous ne laissons rien aux mains du prêtre, le prêtre ne garde rien de ce qui est en nous la force, la beauté, la grandeur ; le péché seul s'attaque à notre personnalité, parce qu'il blesse et diminue en nous toutes ces choses. Pécher, c'est perdre de sa liberté, de sa spontanéité, c'est descendre dans l'amour, s'exiler de la vérité. Celui-là, au contraire, qui se relève par le repentir rappelle en soi ce qui n'y était plus, resserre le faisceau trop relâché de ses énergies morales. Se confesser, ce n'est pas répandre au dehors la vie du dedans, mais bien garder avec sollicitude, avec amour, toute la vie qui nous a été donnée. La confession, qui s'oppose à tout envahissement, repousse toute tentative d'une domination étrangère, défend contre la tyrannie des passions, protége donc la liberté et est la plus sûre garantie de notre personnalité.

Mais, dit-on encore, il faut briser ce joug de la servitude ; il faut abolir la confession, parce qu'il est trop pénible de se révéler au prêtre.

Il y a longtemps, bien longtemps, que l'histoire entend de semblables accusations, mais ces accusations, ces plaintes ne tombèrent jamais des lèvres d'un véritable repentir ;

Digitized by Google

car le repentir sincère ne compte pas ses larmes, ne mesure pas le degré d'intensité de sa douleur. Quoi ! après la lassitude du crime, l'accablement du vice, les plus affreux ravages des passions, se retrouver soi-même, voir refleurir sa jeunesse, revivre les énergies de son cœur, reparaître dans l'âme toutes forces perdues, absoudre en un instant toute une vie de coupables désordres, contraindre le ciel à pardonner, ensevelir dans l'oubli des choses honteuses dont le seul souvenir souille l'imagination, on appelle cela une tyrannie, une servitude ! On ose dire que ce n'est pas un art admirable que cet art d'une assistance divine aux détresses, aux défaillances de l'âme. On accuse de dureté cette parole qui, en passant sur le monde, tire des obscurités du vice, des servitudes de la chair, des ténèbres du mal, des esprits faits pour la lumière et que la lumière réjouit, lorsqu'ils l'ont reçue en eux ! On peut blasphémer cette parole, qui rendant les âmes à elles-mêmes, à leurs aspirations naturelles, les élève jusqu'à Dieu, comme l'aigle, ayant échappé aux liens d'une honteuse captivité, secoue une triste poussière qui s'était attachée à ses ailes et puis s'élance vers le soleil ! En vérité, y eut-il jamais conquête plus facile que cette conquête de son âme ?

Pour moi, je l'avoue, cette pensée, qu'il y a quelque part au monde un droit d'asile pour le malheureux coupable, remplit mon âme d'une douce joie ; et si les philanthropes n'étaient comme les faux-monnayeurs de la liberté, je leur demanderais si c'est un grand mal qu'il y ait dans l'univers un coin de terre bénie où le crime puisse se révéler, s'accuser soi-même sans avoir à redouter le *déchaînement* de sa langue, si c'est un grand mal que l'Église de Jésus-Christ tienne toujours ouvertes les portes d'un sanctuaire au

Digitized by Google

fond duquel le repentir et l'innocence se rencontrent, s'embrassent, sans autre témoin de leur union que Dieu seul. Y a-t-il plus de larmes dans nos yeux parce qu'on n'entend pas sans cesse retentir à ses oreilles les voix lugubres de la justice de l'homme toujours empressée à réclamer le supplice, parce qu'on ne sent pas derrière soi ces mille vengeurs de nos fautes, armés de lois et de codes, invitant sans cesse la mort à protéger la vie? Ce peuple est-il de tous les peuples le plus moral qui voudrait renfermer tous les coupables sous les verrous d'une prison? La vie, enfin, est-elle plus amère parce qu'on n'y mêle pas, à toute heure, la pensée du bourreau? Ah! si les hommes pouvaient faire de l'ordre avec l'amour seulement et n'avaient d'autre constitution que la grande loi de la charité! mais le mal, qui a souillé tous les cœurs, perverti toute volonté, a rendu impossible ce qui cependant a existé autrefois. Ces mêmes lois qui revivront un jour et régiront l'universelle cité des intelligences, ne sont pas applicables à ce pauvre monde écrasé par les tristes événements de la chute. Sur cette terre nue, froide, désolée, la faute ne peut pas compter sur la miséricorde, et il n'est pour l'humanité coupable, perverse, persécutée, qu'un seul abri, qu'un seul refuge, cette Église de Jésus-Christ qui nous fait respirer un délicieux parfum de clémence, dont n'est embaumée aucune autre terre que n'a pas touchée le pied du Sauveur et que la croix ne couvre pas de son ombre.

Ne serait-il pas étonnant, d'ailleurs, qu'il n'en coutât rien pour refaire notre beauté morale; que la main ne se fatiguât pas un peu à repeindre ce tableau de la vie qui ne conserve presque rien des premiers traits, des premières couleurs? Le mal a été la jouissance, pourquoi le bien ne

Digitized by Google

serait-il pas la douleur? Y a-t-il un art d'arriver à la vie sans la souffrance? La souffrance plutôt n'est-elle pas mère de la vie? La nature, a dit un poëte, n'accorde aucun avantage aux pauvres mortels qu'en récompense de grands sacrifices.

Que ne fait-on pas, que n'endure-t-on pas, pour rappeler dans les membres la force épuisée et retenir un dernier souffle d'une vie qui s'en va? « Ces instruments de la chirurgie, dont la vue nous fait pâlir, dit le comte de Maistre, la scie, le trépan, le forceps, le lithotome, n'ont pas sans doute été inventés par un génie ennemi de l'espèce humaine. Ces instruments sont dans la main de l'homme pour la guérison du mal physique ce que le mal physique est dans celle de Dieu pour l'extirpation du véritable mal. Un membre luxé ou fracturé peut-il être rétabli sans douleur? Une plaie, une maladie interne peuvent-elles être guéries sans abstinence, sans privations de tout genre, sans régime plus ou moins fatigant? Combien y a-t-il dans toute la pharmacopée de remèdes qui ne révoltent pas nos sens? Les souffrances même immédiatement causées par la maladie sont-elles autre chose que la vie qui se défend? Dans l'ordre sensible comme dans l'ordre supérieur, la loi est la même et aussi ancienne que le mal, le remède du désordre sera la douleur » — (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 158.)

Dieu n'agit pas envers l'homme autrement que l'homme lui-même. Il veut que l'extirpation du mal, c'est-à-dire que le retour à cette santé de l'âme qui s'appelle la grâce, se fasse par le chemin de la souffrance. Pour le coupable, d'ailleurs, qui a droit à la peine, selon le magnifique et profond langage de Platon, la douleur, voilà sa récompense. Il a péché, il faut qu'il se repente, et le repentir est amertume.

Digitized by Google

On reconnaît donc là la grande marche du Christianisme; quand une âme blessée vient à lui, il la prend, la froisse, la brise encore, mais pour la consoler aussitôt, la réchauffer sur son sein, si elle est trop refroidie, la relever par l'espérance, si elle s'abandonne à une pensée de découragement, la remplir, en un mot, d'une félicité inconnue. Ingrats que nous sommes! nous nous plaignons, nous accusons l'amour, et l'amour nous a gâtés! Fut-il jamais expiation plus douce? Quelle justice jamais se montra si facile? La religion de Jésus-Christ n'impose jamais une douleur qui ne puisse se changer en une joie bien vive; elle n'ouvre, ne fait saigner une plaie que pour y verser un baume consolateur. Plus sensible à nos maux que nous-mêmes, je dirais, s'il était permis de s'exprimer ainsi, qu'elle pleure la première les larmes qu'elle met dans nos yeux. Si elle a recours à la douleur, elle ne l'emploie que comme remède, de même que la médecine ne torture que pour guérir.

Le grand génie de Pascal s'étonnait, à bon droit, qu'on pût trouver dure la plus douce, la plus humaine de toutes les législations, en ce qui concerne la punition des coupables. Il y a loin, en effet, de la loi de l'homme à la loi de Dieu. Il y a très-loin du code à l'Évangile. Dans les sociétés antiques surtout, le criminel était différemment traité, et volontiers il se fût soumis à toutes les exigences, à toutes les rigueurs prétendues de la doctrine catholique. A vrai dire, le monde païen ignore la miséricorde, il ne sait que punir. Quand il y a crime, le crime est envoyé au supplice, et voilà tout. Des croyances barbares engendrent partout une législation barbare comme elles. L'antiquité est toujours aux pieds des autels de quelque monstre, sans cesse occupée à verser, à boire du sang humain. Refusant à

Digitized by Google

ses dieux, convaincus par là d'impuissance, le plus bel attribut de la divinité, le droit de faire grâce, elle ne pardonne, à l'exemple de Brutus, à aucun de ses fils coupables. La terreur est comme l'âme de toutes les institutions religieuses de ces vieux siècles. La législation la plus miséricordieuse est celle qui frappe sur-le-champ et ne fait pas attendre le supplice. Hélas! quand l'homme est tombé, l'homme, son frère et aussi misérable que lui, se sent si impuissant à le relever de terre, qu'il ne songe qu'à l'achever, à l'ensevelir à l'endroit même de sa chute, à peu près comme le sauvage déchire et dévore sa proie aux lieux où il a abattu son ennemi. Il n'y a pas alors de droit à l'absolution, parce que de tous les hommes aucun ne peut absoudre.

Hélas! hors du Christ, le naufrage de la liberté est éternel; on ne renaît pas à la beauté morale; la conscience ne se dégage pas; l'âme, une fois liée par les sens, est impuissante à rompre les chaînes de sa servitude; rien ne peut cicatriser les profondes et larges plaies de la volupté. La tombe s'ouvre toujours sous les pas de la faute; l'âme du criminel est tout entière au crime; le crime lui sert de tombeau.

Toutes les religions cependant, quoiqu'elles se trompent souvent d'objet, se proposent pour but la vertu et font aspirer à la grandeur morale. Elles rêvent un idéal plus ou moins élevé qu'elles mettent en face de l'activité humaine; elles exigent, imposent plus ou moins de sacrifices, mais elles ont toutes un code de morale et prétendent élever des barrières à certains vices du moins, donner des freins à certaines passions; elles ont goût, j'ose dire, à la grandeur humaine, à l'indépendance de l'âme. Aussi elles sont fières,

Digitized by Google

elles triomphent quand l'homme ne tombe pas, quand il se rencontre dans leur sein des âmes naturellement chrétiennes, des vies qui s'honorent et se posent à l'admiration des siècles dans le respect d'elles-mêmes. Bonnes, en un mot, si l'homme est bon, elles enseignent la vertu à ceux qui ont assez de force en eux-mêmes pour rester vertueux. Mais si l'homme tombe, s'abandonne, elles s'affligent, se désespèrent, et, muettes près de ce qu'elles méprisent, elles se prennent à accuser la faiblesse humaine, et proclament insolemment qu'elles n'ont rien négligé pour venir en aide à la liberté, et que ce n'est pas leur faute si l'homme est méchant.

Il n'en est pas ainsi de la religion de Jésus-Christ, qu'on ne voit pas pactiser avec les passions humaines, mais qui trouve au milieu des passions mêmes ses plus beaux triomphes. Avec des vices elle ne fait pas des vertus; mais elle fait germer et fleurir la vertu dans des cœurs qui s'étaient ouverts au vice. « Allez dire à Jean que les boiteux marchent, que les aveugles voient, que les morts ressuscitent, » s'écria un jour le Sauveur du monde. Eh bien! c'est aussi avec des morts, des aveugles, des boiteux, que l'Église fait sa moisson de gloire; c'est avec cela qu'elle remplit son ciel. Il y a toujours une voix qui crie sur tous les chemins pour convier à de splendides festins, à de magnifiques agapes; et les conviés, ce ne sont pas les princes de ce monde, ceux qui ont du crédit, de la puissance, la puissance de l'or, l'autorité du génie, mais bien des vieillards et des enfants, des lépreux, des mendiants, des voluptueux, des repris de justice, des parricides, des forçats, tous les misérables esclaves d'une passion misérable, tous ceux qui ont mal combattu ou qui se sont trop tôt retirés de la lutte,

Digitized by Google

tous ceux qui portent gravés sur leur front les ignominieux stigmates d'une flétrissure publique. Étrange société, où il n'y a d'abord guère que des esclaves, et où tous les esclaves deviennent des hommes libres!

Et cependant l'Église n'adopte pas le crime, et par elle rien d'impur ne sera introduit dans le royaume du ciel. Elle ne dit pas au vice qu'il n'est pas la laideur, à la passion qu'elle n'a pas été coupable, mais à toute passion, elle oppose la vertu contraire. Elle tire des molles voluptés pour coucher sur la cendre, fait verser au parricide d'éternelles larmes au souvenir de celui qui était son père. Avant de donner le ciel, elle en rend digne; elle glorifie pour la gloire du monde à venir. Douée d'une prodigieuse puissance de transformation, tout ce qu'elle atteint de son souffle, elle l'épure; tout ce qu'elle touche devient or; tout ce qu'elle fait passer sous la parole du prêtre, et puis le plonge, le baigne dans le sang de Jésus-Christ, tout cela est vie, force, beauté, amour, et tout cela mérite d'attirer les regards de Dieu.

Beaucoup se demandent où se trouve, parmi tant d'Églises qui se disent dépositaires de la vérité, la véritable Église. La réponse est des plus simples, des plus faciles. L'Église véritable, c'est celle qui, partout où elle rencontre un tombeau, se recueille, prie et délivre la vie captive, celle qui s'avise de prendre les vaincus dans les humiliations de la défaite, les retrempe dans la lutte et les élève à la hauteur de la victoire. Voilà l'Église!

Quant à cette société antique, dont je parlais tout à l'heure, dissolue dans ses mœurs, elle est cruelle dans ses lois, parce qu'elle ne tient aucun compte de l'individu. A proprement parler, l'individu n'existe pas : perdu dans l'association, ordonné par rapport à ce tout qui s'appelle

Digitized by Google

l'État, il n'a pas de liberté, d'action propre. C'est l'État qui commande, l'arme, le fait soldat et le jette sur un champ de bataille, sauf à l'abandonner ensuite, à ne plus s'occuper de lui, lorsque son bras, fatigué, affaibli par l'âge et le sang donné à la patrie, ne pourra plus tendre l'arc et abattre un ennemi. Tout vient du dehors; il n'y a pas de vie intime; aux lois de la conscience, on a substitué les lois de l'empire ou de la république. L'homme ne se possède pas, il est possédé; il ne vit ni de lui ni pour lui; il vaut ce qu'il peut supporter de travaux, endurer de fatigues et rien de plus.

Le christianisme, au contraire, a exalté le *moi*, et ne s'occupe, pour ainsi dire, que de l'individu. Tous les peuples n'ont pas, à ses yeux, comme peuples, la valeur d'un seul homme, puisque après s'être agités une heure à la place assignée à chacun d'eux au soleil de ce monde, ils n'auront pas ailleurs une seconde vie. Aussi la grandeur morale ou la sanctification d'un seul membre de la famille humaine est-ce quelque chose de plus grand pour l'Église de Dieu que tous les empires de la terre; de même que la déchéance d'une seule intelligence, la perte d'une seule âme est une ruine plus lamentable que la ruine de l'univers entier. L'Église assurément ne donnerait pas son Benoît Labre pour le siècle d'Auguste et de Périclès.

Le Christianisme, c'est l'amour, et l'amour seulement. Quand Jésus-Christ s'en va frapper à la porte du temple antique, y entre et le sanctifie par sa présence pour en faire une maison de prière, une demeure digne de son père, il fait asseoir le pardon sur l'autel de la vengeance. Quand il parle aux foules avides de l'entendre, sa parole recueillie, écrite un jour, deviendra la loi du monde, et cette loi chas-

Digitized by Google

sera de tous les codes des lois humaines cet esprit dur qui fait les esclaves. Quand le Sauveur des hommes se laisse élever en croix sur une montagne, c'est pour attirer à lui l'humanité entière et lui donner le baiser de paix du haut de l'instrument de son supplice. Et aujourd'hui encore, l'Église, avec toutes les forces divines dont elle dispose, qu'est-ce? sinon le pardon continué, c'est-à-dire toujours l'amour qui se baisse pour relever, redresser toute vie qui succombe sous le poids de la vie même; c'est le prêtre, mandataire du Christ, autorisé à signer à l'homme coupable des lettres de grâce à valoir au tribunal suprême de la justice divine.

La confession, une servitude! une douleur! Disons plutôt et ne cessons pas de répéter qu'elle est un charme, un épanchement, une effusion véritable. Elle se confond tellement avec le besoin invincible d'une réconciliation avec Dieu, qu'il arrive que les cœurs se racontent, je ne dis pas sans effort, mais d'inspiration, d'enthousiasme. Le mal sort, s'échappe d'eux par les soupirs, les larmes, les transports de la joie, ce cri ineffable de la douleur vaincue, qui est la plus douce volupté, si bien que le prêtre ému lui-même, remué jusqu'au fond des entrailles, bouleversé dans son âme, est obligé parfois de modérer ce zèle, de tempérer ces ardeurs, d'imposer silence à l'accusation, afin d'empêcher un aveu qui ne serait bientôt plus la vérité.

Prêtre de Jésus-Christ, j'ai entendu les plaintes de bien des cœurs, prêté l'oreille à bien des gémissements, à bien des tristesses, mon âme est descendue tout entière dans des âmes grandement affligées. On m'a fait de lugubres récits, on m'a raconté de douloureuses déchéances, déchéances d'ailleurs presque toujours les mêmes, car presque tous les

Digitized by Google

naufrages de la liberté se ressemblent. Et ce que je dis de moi n'est pas un privilége, il n'y a rien là qui ne me soit commun avec tous mes frères dans le sacerdoce. Tout prêtre pourrait rendre le même témoignage, car c'est assez de s'être penché deux ou trois fois vers des consciences oppressées, agitées du cruel remords, pour savoir l'histoire de tous les cœurs. Or, j'affirme que l'aveu ne coûte pas aux cœurs brisés, vraiment contrits. Quand c'est la défaite entière du vice, le triomphe complet de la vertu, la rentrée se fait pour ainsi dire à pleines voiles dans le port de la vérité. Chez ces coupables, tout est voix, tout est parole, pour exprimer la faute. Et moi aussi j'ai dû poser la main sur des bouches qui prenaient plaisir à se trahir elles-mêmes. Aussi, je dois le dire, j'ai trouvé là, parmi ces tristesses, ces amertumes, ces larmes, ces expiations, ces aveux, ces repentirs de mes frères, des joies qui n'entreront jamais dans l'âme d'un voluptueux. Il y a un charme inexprimable à assister les âmes dans le fécond travail de leur affranchissement, de leur régénération, à prêter l'oreille à ce bruit divin que font en se rompant, dans la nuit de la conscience, les sombres attaches du mal, les tristes liens de la servitude. Si je n'étais prêtre moi-même, j'envierais au prêtre ce glorieux privilége, et j'irais demander le sacerdoce à l'Église.

L'impiété aura beau faire, le prêtre, assis à son tribunal, est encore et sera toujours le pacificateur par excellence, le guérisseur aimé et recherché de tous jusqu'à la fin des temps.

C'est à lui que vont les âmes blessées, les cœurs flétris, les esprits désabusés, les consciences tourmentées du cruel remords, c'est-à-dire toute pensée qui se sent

Digitized by Google

défaillir, tout orgueil vaincu et affaissé sur lui-même, toute tentative avortée, stérile, d'une liberté illusoire, d'une indépendance impossible; toute chair meurtrie qui ne conserve du passé que la vaine image et le dégoût d'une félicité qui n'est plus; toute passion longtemps assouvie, mais enfin malheureuse, parce qu'elle se sent épuisée et manque de cette énergie que réclame l'effort du vice. Oui! c'est là, vers cet asile sacré, que se hâtent tous les malheureux prodigues qui, hélas! ont trop vite dissipé les plus riches dons de la nature et du ciel : la santé, la force, la grâce, la beauté, l'amour, les ardeurs généreuses de la jeunesse, les années fécondes de la virilité; tous ceux qui s'oubliaient dans la jouissance, pensant que la jouissance serait éternelle, mais que la douleur a surpris tout à coup dans le bruit, l'enivrement d'une fête; tous ceux qui, comptant sur la volupté, ont appuyé là leur main, mais l'ont retirée toute blessée; tous ceux, enfin, qui ont perdu la virginité de la pensée, la simplicité de la foi, le calme de l'esprit, la fraîcheur de l'imagination, tous les délicieux parfums de la vertu qui embaument l'âme.

Et si tous ceux-là vont au prêtre redemander un peu d'ombre ou un peu de soleil, cette chaleur qui est la vie du cœur, cette lumière qui est la vie de l'esprit, n'est-ce pas la multitude, c'est-à-dire toute la foule humaine? Combien ont une histoire différente de l'histoire de tous? Qui n'a pas souffert ou peut se promettre de ne souffrir jamais? Oh! je plains les cœurs qui n'ont pas saigné, qui ne saignent pas encore : ce sera leur tour demain!

La confession est donc enracinée dans les besoins, les peines, les douleurs de la vie. Il y a une faim, une soif qu'on n'apaise que là; des ennuis, des dégoûts, des délais-

Digitized by Google

sements qu'on ne console pas ailleurs; des blessures profondes, des plaies hideuses qu'on ne guérit pas, qu'on ne cicatrise pas autrement. Nous tenons au prêtre par la tristesse, les gémissements, les larmes; impossible, par conséquent, de lui échapper, car impossible de rompre ce lien de la douleur, plus fort, plus durable que celui de l'amour, et qui rattache la terre au ciel. La douleur, en effet, vient toujours; on peut compter sur elle, et elle ne se fait pas longtemps attendre. Les joies de l'amitié, le plaisir, la force, la beauté, tout cela passe, disparaît. La douleur, elle, ne passe pas; elle vit, au contraire, de tout ce qui meurt. Elle est, quand rien n'est plus; elle agite le cœur qui déjà voulait cesser de battre. La douleur, disons-le, c'est la seule réalité de ce monde; c'était donc à elle de donner au prêtre l'investiture du monde moral, et c'est par elle aussi que le prêtre conserve le magnifique empire des âmes. Ce trône est à l'épreuve du temps et des petites colères des hommes. Il en sera du prêtre comme du médecin. Le médecin se garde bien de croire à l'inutilité de son art, parce qu'un jour il n'a rencontré sur son chemin que des hommes robustes et forts, protégés contre la maladie par toute la vigueur de l'âge. Que le prêtre ne s'effraie pas, non plus, si l'on ne vient pas lui demander à toute heure un remède à de grandes souffrances. On n'est pas venu, on viendra. On ne se passe pas de lui; il faut compter avec lui, car il n'est, pour conjurer un mal redoutable, d'autre parole efficace que la sienne.

Le prêtre n'a qu'à attendre pour que nous soyons à lui. L'heure à laquelle nous nous sentons frappés, où l'infortune vient s'asseoir à notre foyer, il entre avec elle, et c'est l'heure de notre possession. Le plaisir, pensions-nous, nous avait emportés dans des régions enchantées d'où nous ne

Digitized by Google

reviendrions pas, et voilà que la douleur nous ramène sur le chemin où se sont dissipés tous nos rêves. Le prêtre, nous voulions vivre loin de lui, et voilà que nous tombons à ses genoux, le priant de recueillir notre abandon, parce que nous sommes délaissés; de nous sourire, parce que d'autres lèvres sont devenues superbes et méprisantes. Il nous saisit enfin, nous étreint, toutes les fois que notre regard rencontre une tombe ou qu'une pensée grave pénètre notre esprit, pour nous parler de l'avenir; car nous voulons vivre, et involontairement nous nous hâtons d'en appeler de la mort qui épouvante à celui qui est puissant contre la mort et apprend à ne pas la craindre.

Que le prêtre ait donc, s'il le faut, toute la patience d'un martyr; qu'il prie, lorsqu'on ne prie pas; qu'il pleure sur ceux qu'il sait accablés sous les dures servitudes de la chair, et qu'il attende... Ils sont à lui, ces infortunés, peut-être avant que s'éteignent tous les feux de l'imagination, se calme toute la fièvre du cœur, tombe d'une main avide la coupe du plaisir, c'est-à-dire, avant les ombres, la décrépitude de la vieillesse; mais ils sont à lui, à coup sûr, quand ne retentit plus aucun bruit flatteur autour d'un nom naguère caressé de la fortune, quand est bien réelle, bien profonde cette solitude que ne manque pas de faire le malheur. Oui, c est son heure; et, si on n'allait pas à lui encore, si quelque chose survivait d'une passion dont les derniers liens seraient difficiles à rompre, si un sot orgueil, refusant de descendre, s'obstinait à lutter contre la grâce, eh bien! à l'exemple du bon père de famille, qu'il aille lui-même au-devant de ces prodigues, et il ne sera pas rejeté, et sa parole sera entendue comme la parole de l'ami venu le dernier et qui retentit la dernière.

Digitized by Google

Non ! que le prêtre ne fasse pas des pensées timides, son règne n'est pas prêt de finir. Il sera toujours le père d'une grande famille, car ils seront toujours bien nombreux ceux qui, manquant de consolations, voudront être consolés, ceux qui, étant tombés, voudront qu'une main amie se tende vers eux et les aide à se relever. Au fond, le règne de Dieu est par la souffrance ; le Christ a saisi le monde par la douleur et se l'est attaché par la vertu de sa croix. Sans la douleur, point d'Église ; si l'homme ne souffre pas, il ne veut plus de la croix, et il faut que le Christ, chargeant de nouveau ses épaules de l'instrument de son supplice, s'en aille et emporte dans son ciel ce symbole devenu inutile pour la terre. Mais, la douleur ne devant pas finir avant l'homme, le Christ ne s'en ira pas, et c'est à lui que, par des chemins divers, et avec une âme plus ou moins lasse, plus ou moins défaillante, se rendront tous les malheureux vaincus, mais conservant encore, dans l'humiliation de leur défaite, assez de sens moral, assez de vigueur morale, pour se croire coupables et sentir le besoin de la régénération. « La religion, dit M. Augustin Cochin, est une mère; on la quitte au premier succès, elle nous attend à la première larme. » (Discours prononcé au congrès catholique de Malines.)

Que la philosophie, comptant sur elle-même, fière de ce qu'elle appelle ses conquêtes, ne se lasse donc pas de répéter que, s'il y a quelque part des sommets restés jusqu'ici inaccessibles à la raison humaine, la raison humaine, trop longtemps repoussée, mais désormais victorieuse, va enfin s'y asseoir. Que d'illustres sages s'en viennent nous dire fort gravement que, si le Christianisme était autrefois une grande philosophie, cette philosophie, chargée d'ans, usée par ce long travail des siècles auquel rien ne résiste, a fait son temps et

Digitized by Google

doit céder à un autre symbole les droits qu'elle a exercés sur la conscience humaine; nous entendons ce langage; mais, loin d'y souscrire, nous protestons, non-seulement au nom de la vérité, mais au nom de la douleur, par les larmes qui tombent de nos yeux et celles qui coulent des yeux de nos frères. On veut chasser le Christ, eh bien! soit; mais, avant que le Christ s'en aille, nous demandons à ces fiers esprits, à ces savants, à ces puissants génies, qui se donnent comme les restaurateurs de l'œuvre divine, ce qu'ils feront pour l'humanité, s'ils feront autant ou plus que la philosophie du Calvaire. Avant que cet immense amour que Dieu a porté à l'homme, sorte, pour ainsi dire, de l'histoire et des entrailles du genre humain, je veux savoir par quel autre amour on le remplacera. Avant de laisser d'épais nuages obscurcir le soleil, il faut être sûr que la terre ne sera pas plongée dans les ténèbres d'une nuit sans lendemain. Avant qu'une main sacrilége renverse la table du festin, il est bon qu'on nous dise quel pain on rompra à des lèvres avides, et si on leur rompra le pain de chaque jour.

Le Christianisme n'est plus de notre âge! Qu'on trouve donc une autre morale qui explique mieux que la morale évangélique les phénomènes de la conscience, qui s'harmonise mieux avec les besoins de notre nature, et peut-être qu'alors le christianisme se laisse supplanter. N'importe, en effet, qui sauve le monde, un Dieu qui se fait homme ou un homme qui devient Dieu; mais, qu'on ne l'oublie pas, le monde veut être sauvé. Il n'y a pas d'autre alternative : que la philosophie nous guérisse, qu'elle donne du repos à notre esprit, du calme à notre cœur, ou qu'elle nous laisse aller au guérisseur, à celui qui dispense sans fin et sans mesure

Digitized by Google

tous les biens de l'âme. Pour moi, en attendant cette seconde rédemption, je tiens pour la première ; je ne sors pas du temple chrétien qu'on ne m'ait dit sans détour quels dieux nous aurons à adorer dans des temples nouveaux. Je ne m'éloigne pas des autels, je ne cesse pas d'embrasser la croix du Sauveur au pied de laquelle j'exhale ma plainte, je répands ma douleur, jusqu'à ce que d'autres sages aient pris plaisir à se faire crucifier, et que la croix, instrument de leur supplice, soit plantée au sommet de tous les capitoles d'où la civilisation domine le monde.

Que les philosophes, impatients d'arracher les peuples au joug si dur, si humiliant de la confession, ne se découragent donc pas ; ils ne tentent peut-être pas l'impossible, s'ils parviennent un jour à tarir la source de nos larmes, c'est-à-dire à supprimer la douleur avec toutes les maladies de l'âme, le remords avec le crime devenu impossible ; que le mal ne soit plus qu'une abstraction de notre esprit ; que le vice suspende ses douloureux ravages ; que le sourire soit éternel sur des lèvres toujours épanouies, la beauté toujours visible sur de nobles fronts ; que les affections ne s'usent pas dans des cœurs toujours jeunes, et la philosophie triomphe. La confession cesse à l'instant, car le prêtre est inutile ; mais, je le répète, l'âge d'or ou la confession, l'innocence ou le repentir.

Hélas ! si la vie est amère encore, malgré la rédemption, la rédemption n'ayant pas changé les lois de la vie, il y a quelque chose de bien doux au fond de ce vase où puise, s'alimente toute existence. L'amour ne manque pas ; l'amour même surabonde. Depuis le Christ, toute blessure est guérissable ; tout ce qui se sent abaissé, peut remonter et reprendre son niveau. Il n'y a de pleurs éternels que ceux

Digitized by Google

dont on ne veut pas tarir la source; de fronts chargés de tristesse que ceux qui repoussent les rayons d'une pure lumière; d'intelligences obscures que celles qui se plaisent dans les ténèbres de la nuit; d'abandon, de délaissement, que celui qui menace l'amour et lui crie de ne pas approcher.

Eh quoi! mon frère, vous souffrez? Il y a sur votre âme quelque chose de pesant qui l'accable; le trouble est dans vos pensées; vos jours se passent dans l'inquiétude et vos nuits dans l'angoisse. Vous ne savez quoi, mais quelque chose vous effraie, vous avez peur. En vérité, je vous plains; cependant, n'accusez que vous seul! Pourquoi n'allez-vous pas au consolateur, comme le monde antique allait consulter ses sages? Le nouveau sage vous attend; chaque village a le sien, et celui-là, vous le savez, ne se cache, ne se refuse à personne. Sa parole répond infailliblement à toute parole qui l'appelle; il vient et se donne au premier signe qui est fait: car il est le seul homme au monde dont le cœur doive battre, non pour lui, mais pour ses frères. Cet homme, c'est le prêtre!

La plupart de ceux qui parlent du prêtre, le considèrent, l'étudient surtout comme caractère; j'aime à l'envisager, pour moi, dans ses rapports avec les faiblesses de l'homme, les misères de l'humanité. Il y a plusieurs ministères en un seul: je préfère le ministère de la souffrance.

En vérité, cet homme, quel est-il? et comment Dieu lui-même a-t-il pu le faire ainsi? Comment a-t-il pu tant obtenir de la corruption et de l'égoïsme de notre nature? Un jour Dieu prend un jeune homme dans la foule; il l'arrache à sa mère, à son foyer, à lui-même, à l'heure où il faisait peut-être d'autres pensées, où quelque chose frémissait dans son cœur

Digitized by Google

au bruit d'une autre parole. Et l'ayant choisi, il souffle sur lui par la bouche de son pontife, fortifie sa chair, dompte toutes les révoltes de son âme et lui impose le dévouement, le sacrifice, comme la loi suprême de sa vie. Le voilà prêtre!

Depuis ce jour, qu'on le regarde, il a vieilli peut-être; mais, fidèle à tout ce qu'il avait promis, il n'a rien trahi. Aujourd'hui ce qu'il était hier, il est toujours là, dans sa maison de prière, entre la chaumière du pauvre et le palais du riche, attendant que tous, riches et pauvres, viennent, chacun à son heure, ou tous ensemble, lui demander ce qui manque à tous, ce que tous ont perdu, au moins une fois, les joies de l'esprit, le contentement de la vertu.

Et là, pas de différences intellectuelles ou sociales; tous les rangs sont confondus, parce que toutes les âmes sont nobles au même degré, et qu'il y a sur toutes le sang de la rédemption. Le pâtre est frère du grand seigneur; sous les haillons de la misère se cache un esprit qui pèse plus que tout l'or du riche. On peut croire même que, s'il était possible au prêtre d'aimer d'un amour inégal, il serait plus doux aux petits et aux faibles, plus tendre envers ceux qui ont ressenti moins de joies ou versé plus de larmes.

Cet homme, l'homme de toutes les douleurs, le guérisseur universel, qui ne l'a entendu maintes fois en sa vie? Comme il y a mille situations de l'âme et que les maladies du cœur varient à l'infini, sa voix sait prendre tous les tons, tous les accents, ou plutôt on lui fait sa langue; sa parole est la parole de chacun de nous, c'est-à-dire les récits qu'on lui fait, la pitié qu'on lui inspire, les émotions qu'on lui communique et qui retentissent, en vibrations puissantes, au fond de sa poitrine. Il y a dans son âme quelque chose de toutes

Digitized by Google

les âmes qui approchent la sienne. C'est le péché, ce sont les larmes du pécheur qui délient son verbe, l'animent, l'élèvent ou l'abaissent. Tendre, il ne dit que les consolations de la vertu, peint le ciel, et l'enfer est oublié. Véhément et terrible, il fait gronder le tonnerre et tomber la foudre; son pinceau se charge de couleurs sombres, et sa main, toujours sûre d'elle-même, trace d'effrayants tableaux; c'est à grands traits qu'il raconte les malheurs du vice. Pour nous inspirer l'amour de Dieu, il nous en prive; pour nous faire apprécier la grandeur du don qu'il va nous faire, il n'oublie pas de nous dire tout ce que nous avions perdu. Il n'est aucun mal qu'il ne puisse guérir, parce qu'il a là, toujours ouvert au regard de son intelligence, ce livre unique où Dieu a mis tout ce qu'il a voulu dire aux hommes, et que c'est de là, de ces pages inspirées, toutes brûlantes de l'esprit divin, qu'il tire tout ce dont il a besoin pour nous ébranler, nous convaincre, c'est-à-dire toute parole qui est, ou une parole d'anathème, ou une parole d'absolution.

Y eut-il jamais souveraineté comparable à cette royauté du prêtre? S'il n'y a de règne que sur les âmes, qui l'égale en puissance? Il parle au vice, et le vice, intimidé, cherche l'ombre pour se couvrir; l'orgueil descend de son trône, et de ses propres mains renverse les autels où il se faisait adorer lui-même; l'avarice ouvre ses coffres, jette son or, et cet or, en tombant dans le sein du pauvre, devient un acte d'amour de Dieu; la pauvreté se console dans la ferme attente des biens à venir, et la fortune se méprise. La volupté pleure sur une chair humiliée de ses fureurs, de ses emportements, et ses larmes c'est le bain où elle se lave, se purifie.

Tel est le prêtre au tribunal de la pénitence, c'est-à-dire

Digitized by Google

au foyer de l'âme ; tel est cet homme que le ciel envierait à la terre, si la terre ne l'avait reçu du ciel.

Mais la confession n'est pas seulement la solution enfin trouvée à de vastes et effrayants problèmes; elle n'est pas seulement la régénération intérieure, la paix de l'âme, les joies de la conscience ; ses effets passent, pour ainsi dire, du dedans au dehors, s'étendent à la vie extérieure, à la vie des membres, deviennent la force, la santé, et veillent, j'ose dire, à l'*incorruptibilité* de la chair.

CHAPITRE VII

DE LA CONFESSION CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LA CONSTITUTION PHYSIQUE DE L'HOMME

« S'il n'y avait pas de mal moral sur la terre, a dit le comte de Maistre, il n'y aurait pas de mal physique. » (*Soirées*, t. I, 1re ent., p. 4.) La douleur est fille du crime; nous souffrons parce que nous avons péché ; c'est le péché qui, il y a six mille ans, a introduit la mort dans le monde, et, depuis six mille ans, c'est toujours le péché qui incessamment engendre la souffrance et la perpétue parmi les hommes. Resté pur, l'homme n'eût pas connu la douleur;

Digitized by Google

des nuages de tristesse n'eussent pas voilé son front; le cœur libre, il fût allé librement vers Dieu, source première de son être, et pour qui il a été fait. Mais, en un instant, une seule transgression a tout perdu; et c'en était fait de la grande famille humaine si la terre ne fût devenue ce point vers lequel Dieu le père s'est plu de tourner le visage de son fils.

Or, l'homme malade, étendu sur un lit de douleur, découvrant des plaies horribles à voir, jetant des cris qui épouvantent, qui le guérira? Ces plaintes, ces gémissements, qui les apaisera? Sera-ce Dieu ou l'homme? la science de Dieu ou de l'homme? l'art ou l'amour? la religion par la vertu, ou la médecine par ses antidotes?

Il serait injuste assurément, ridicule même, de contester à la médecine sa puissance, son génie, de nier qu'elle soit un art, et, si l'on veut, le premier de tous les arts. Il est vrai de dire toutefois que, si elle peut beaucoup, elle ne peut pas tout; il y a des limites qu'elle ne dépasse pas, des horizons au delà desquels son regard se trouble et s'obscurcit. Toute maladie étant intérieure, et ne provenant jamais d'une cause matérielle, comme le dit encore l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la science qui ne pénètre pas l'homme dans son essence pour lui dérober en quelque sorte les secrets de la vie, la parfaite intelligence des lois de sa nature morale, la science qui reste à la surface et s'arrête, pour ainsi dire, aux sens, à la chair, est impuissante, parce qu'elle est incomplète. Elle juge des effets, mais elle ignore la cause; et il n'y a de science vraiment digne de ce nom que celle qui s'élève à la connaissance des causes.

Eh! la médecine, comment connaîtrait-elle l'homme? elle qui, rejetant souvent de cet être la partie la plus réelle, la plus

Digitized by Google

interne, ne veut pas qu'il soit *une intelligence servie par des organes;* elle qui proférant des paroles pleines d'impiété, inscrivant dans ses livres des dogmes absurdes, ne croit qu'à ce qu'elle touche, à ce qui apparaît au dehors, à ce que saisit la vue grossière des sens; elle, en un mot, qui se précipite sur un cadavre, le déchire, le décompose et s'écrie : Voilà l'homme !...

Non! l'homme ainsi défini, ainsi mutilé, l'homme privé de l'esprit, dépouillé de son âme, l'homme, fait corps, pour ainsi dire, n'appartiendra jamais à la médecine, et la médecine ne pourra jamais le guérir.

Mais, sans que la science soit coupable à ce point, c'est-à-dire sans qu'elle s'égare en d'absurdes systèmes, et se laisse aller à de si tristes aberrations, par combien d'endroits encore l'homme n'échappe-t-il pas à l'art qui, ayant le respect de l'œuvre de Dieu, ne cherche pas à lui porter la moindre atteinte? Cet art, que peut-il, par exemple, avec ses calmants, ses antidotes, contre un siècle frappé de la plus étrange *irritabilité*, qui a fait de l'homme une sorte de *sensitive?* Qu'est-il arrivé à l'homme de notre âge? que porte-t-il dans ses sens? qu'a-t-il mis dans son âme? On ne le touche pas, on ne lui parle pas, sans l'impressionner vivement, c'est-à-dire jusqu'au fond; tout choc l'ébranle, tout contact le blesse, toute émotion l'agite, le bouleverse. Chose étrange! il aime les secousses violentes, les sensations les plus fortes, les plaisirs les plus énervants, et la coupe où il s'enivre de voluptés, tremble en sa main comme aux mains d'un vieillard. Impétueux, terrible sur un champ de bataille, il ne peut supporter le chant d'un oiseau, le bruit d'un éventail, le parfum d'une fleur, et il s'évanouit aux ac-

Digitized by Google

cords d'une lyre harmonieuse. En lui, tout est vie, et la vie est souffrance.

L'homme n'est qu'une maladie, disait Platon, il faut dire aujourd'hui qu'il est tout douleur. Il cherche le repos, et il ne le trouve pas, ou bien le repos l'ennuie. Il s'ennuie de tout, même du bonheur. Mobile comme une ombre, sans cesse remué, on dirait un instrument qui se plaint, gémit sous toute main qui le touche.

Or, ces hommes qu'on croirait presque déshérités de la véritable constitution de l'homme, qui les guérira? Cet organisme altéré, usé, qui le refera? Ne faut-il pas des calmants divins, un long traitement moral, c'est-à-dire, toutes les salutaires influences de la religion, pour tempérer des natures trop vives, retremper des caractères trop énervés, fixer des esprits toujours hors d'eux-mêmes et épuisant le corps avec les émotions de l'âme? L'âme elle-même, agitée, inquiète, tourmentée, n'a-t-elle pas besoin des douces inspirations de la foi? ne demande-t-elle pas qu'on la baigne d'air et de lumière? Je crois que pour tout refaire dans le monde physique, il est nécessaire de tout refaire dans le monde moral. L'altération des organes étant en rapport direct avec les désordres de la pensée, on n'arrêtera que par des prescriptions divines ce flot, je veux dire ce débordement de vie qui s'en va par tous les pores de l'âme. Le mal est invisible, il faut guérir invisiblement et attaquer le mal dans sa source. Impossible de venir en aide, même à des affections nerveuses, si on ne soulage d'abord les affections morales, si on ne substitue la vertu, qui, étant une force, corrobore la vie, au vice qui l'énerve et la dévore. Or, on le sait, la médecine ne guérit pas les âmes; les âmes ne lui appartiennent pas : c'est un art réservé.

Digitized by Google

Une autre maladie de notre âge, c'est l'horrible suicide, ou cette aveugle fureur qui conseille la destruction de soi. Notre siècle a comme le goût de la mort. Passant vite de l'amour le plus passionné, le plus égoïste pour l'existence, à la haine la plus injuste et la plus violente, il s'en débarrasse à la hâte, et pour ainsi dire, d'un coup de main; il brise la vie comme un vase, semblable à l'enfant qui prend plaisir à briser un jouet. On se tue pour tout et pour rien. Quand l'orgueil se trouve en présence d'une grandeur en ruine, et que cette ruine, c'est lui-même, il se tue pour échapper aux humiliations, à la détresse de l'indigence; et un sépulcre désolé est le terme d'une de ces existences autour desquelles retentissaient les bruits les plus flatteurs. Quand l'ambition se voit soudain arrêtée dans ses désirs insensés, elle se tue pour ne pas survivre à ses mécomptes, à ses amères déceptions. Quand l'amour ne peut atteindre l'objet de sa passion, ou qu'il en a le dégoût, il se tue aussi, laissant à la postérité le soin de récompenser un si beau désespoir par les honneurs d'un Panthéon. Chose étrange! nous vivons dans un monde de poëtes, de littérateurs, de philosophes qui, tous, ont aux lèvres des chants, des hymnes, des odes, d'ambitieuses maximes, et nous ne découvrons partout que convulsions d'hommes mourant au bout d'une sensation épuisée, après les larmes d'un épanchement, au sortir d'une fête, d'une orgie. C'est une fièvre, un vertige, un délire! Hélas! tous ces noyés, tous ces pendus, tous ces asphyxiés, c'est un signe qui révèle d'affreux mystères!

Autrefois, avant les siècles chrétiens, ce crime épouvantait moins ou semblait avoir une sorte de grandeur. Avant de le commettre, on délibérait, on le raisonnait à froid, en plein concile de philosophes assemblés. C'était un acte

Digitized by Google

libre de l'esprit, libre encore, et presque jamais l'effort désespéré d'une âme succombant à la fatigue de vivre. La vie étant à chacun son bien, chacun, pensait-on, pouvait en user à son gré; on croyait au droit de se tuer. C'est au nom des dieux qu'on se donne la mort, et l'on se prépare à ce grand acte par des sacrifices préalables. C'est au moins le terrible *fatum;* il y a des nécessités, des décrets venus d'en haut. Au théâtre même, il y a de puissants motifs, de grands mobiles. C'est l'amour, l'honneur, l'infortune, c'est-à-dire une passion vraie, forte, énergique, qu'on condamne sans doute, mais qui semble vouloir forcer l'admiration. Aujourd'hui, au contraire, c'est un jeu, une vanité, une belle attitude. Ce crime, le dernier des crimes, a ses prosateurs, ses poëtes, ses apologistes en tout genre; la philosophie en a écrit le symbole; le roman en est l'élégie. On l'a si bien enseigné, enfin, et dans tant de livres, on a dit si souvent qu'il est le partage des âmes généreuses, des grandes âmes, on l'a si souvent défini un devoir, que la pensée qui le médite ne cause aucun effroi, n'apporte aucun remords.

Ce mal est sans doute un progrès de notre civilisation, une découverte de nos sages. Cet horrible mépris de la vie a sa source dans l'affaiblissement des croyances, la perte de la foi. Les âmes s'abandonnent lâchement, et ne cherchent point à vaincre par la lutte, parce que la raison humaine est entrée seule dans l'arène. On a nié le monde surnaturel; on ne prie pas, on n'appelle pas la grâce, et la grâce ne vient pas. Ce crime, en un mot, est permis aux sublimes adorateurs du néant; ou plutôt même, y a-t-il crime? N'est-ce pas un devoir de rejeter la vie, de la contraindre à se retirer, lorsque la vie est un tourment?

On l'a souvent remarqué; aux âges de foi, ce crime était

Digitized by Google

rare; on restait dépositaire du don de Dieu, tant que Dieu ne venait pas le reprendre aux mains chargées de le porter. On laissait le temps sonner toutes les heures que Dieu compte à chacun lorsqu'il appelle à l'existence. Si parfois on se tournait vers la tombe, et si on semblait lui envier son repos, on ne la creusait pas soi-même ; à d'autres, à ses frères, on laissait ce soin. On savait se consoler de tous les maux de la vie présente par la douce espérance des biens à venir. Les yeux qui donnaient le plus de larmes ne les regrettaient pas, convaincus qu'ils étaient que ces larmes seraient fécondes, qu'en arrosant les pieds de la croix, elles feraient fleurir infailliblement l'arbre de la gloire. L'âme qui se sentait brisée, fixait le ciel, et le ciel s'épanchant aussitôt, cette âme était relevée de sa détresse, de son accablement. La foi et la prière étant les deux pôles du monde moral, on vivait de prière, on vivait de foi, et l'on s'en allait à Dieu par le chemin que Dieu a tracé par le sang de son fils, le chemin du Calvaire.

Or, je le demande, quel remède trouver à cette plaie hideuse? La main armée d'un poignard, et s'en menaçant elle-même, qui l'épouvantera? Ces esprits frappés de démence, qui les touchera, les ramènera ? Oh ! ils ne manquent que d'une chose, l'amour; car ils n'ont perdu qu'une seule chose, la foi. Dans l'air il y a trop de poisons, les poisons que sème l'erreur : il est nécessaire qu'on y répande des fluides divins, qu'on le remplisse d'émanations divines, qu'on l'embaume, si je puis parler ainsi, de tous les parfums de la piété chrétienne. Il faut que la parole catholique retentisse à toute oreille qui doit l'entendre, qu'elle s'en aille d'esprit en esprit, comme la voix d'écho en écho; qu'il y ait l'affirmation pleine, absolue, des plus hautes comme des

Digitized by Google

plus consolantes vérités. Oui, que la religion de Jésus-Christ s'en vienne pleurer sur ces ruines de l'intelligence, qu'elle touche ces cœurs glacés, recueille ces abandons, fortifie ces défaillances, et chacun alors attend patiemment qu'un ange soit envoyé du ciel pour dire l'heure de la migration. Mais, qu'on le sache, car l'expérience le démontre, il n'y a qu'une religion ayant des conseils pour toutes les situations, toutes les épreuves, une religion suivant l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe pour le bénir toujours, qui puisse forcer l'homme à vivre, c'est-à-dire obtenir de lui qu'il ne rejette pas le grand don de l'existence, lorsque l'existence a cessé d'être douce. Le christianisme seul est, pour l'âme régénérée, un sommet inaccessible à ce flot d'amertume qui toujours monte d'en bas pour submerger les âmes.

Que de vies sauvées par la religion ! que de malheureux ayant porté contre eux-mêmes un terrible décret de mort, elle a fait revenir d'une fatale résolution ! Il n'est peut-être pas de prêtre, qui, plusieurs fois, en sa vie d'apôtre, n'ait empêché ce crime, irrémissible, parce qu'il s'en va sans repentir, sans expiation possible, au tribunal du souverain juge. Mais si la salutaire influence du prêtre est un fait constaté par l'histoire, l'histoire que dit-elle de l'action et de l'influence du médecin ?

La médecine est impuissante contre la plupart de nos vices, et ce que l'Église appelle, dans sa langue, les sept péchés capitaux, fera toujours le désespoir de l'art de guérir. Cet art, que peut-il contre ce vice honteux qui dégrade l'intelligence, tue la pensée, assassine l'amitié sous le fer d'un Alexandre ? Que peut-il contre l'intempérance, les emportements homicides de la colère qui brise les cervelles humaines par les apoplexies, ou crève le cœur par les

Digitized by Google

anévrismes? Rien, absolument rien. Il ne peut rien non plus contre les désirs tumultueux, les secrètes douleurs de l'ambition, ce ver rongeur qui pique le cœur, dit Massillon, et ne le laisse jamais tranquille; rien contre le poison lent et mortel de l'envie; rien contre la passion qui accumule pour jouir et pour laquelle ensuite la privation est l'unique jouissance; rien contre les langueurs apathiques, l'énervement de la paresse qui préfère manquer de tout que de demander au travail les choses nécessaires à la vie. Non, il n'y a pas de spécifiques, d'antidotes, contre tous ces vices, tous ces mauvais penchants qui désolent l'espèce humaine, et jamais la médecine n'a guéri un Sardanapale ou un Apicius.

Et ces vices, ce n'est pas encore la plus hideuse laideur morale, et la science ignore ou peut ignorer encore toute son impuissance; mais qu'elle se tourne du côté de la volupté, et, si elle le peut, qu'elle ne se voile pas le visage de tristesse et de douleur.

Elle a là, devant elle, quelque chose de hideux; ce quelque chose qu'elle le considère un instant : c'est l'impudique! Ce misérable en qui le crime a tout dévoré, qu'elle dise s'il y a l'art humain de le guérir? Quel avilissement et quelles ruines! Pressé par je ne sais quel horrible amour du néant, l'être qu'il reçut hier, il a hâte de le rejeter aujourd'hui; sachant á peine ce que c'est qu'exister, il s'ennuie de l'existence. On dirait qu'un épouvantable *fiat* de destruction a passé en ses mains lascives pour détruire l'œuvre de Dieu. Voyez-le! C'est l'homme qui s'achève, qui finit et que le néant va ressaisir; ce qui reste n'a plus de nom. Il a tout oublié, même sa langue; il ne parle plus, il se plaint; sa langue n'a qu'un mot, et son entendement qu'une

Digitized by Google

idée : homicide ! Il ne pense plus ; sa pensée, ce sont quelques souvenirs honteux emportés du théâtre du crime. Il ne marche pas, il se traîne, ivre du vin de la mort. Il ne sourit plus, l'homme seul connaît le sourire. Il ricane. Il n'aime plus, la vertu seule sait aimer. Il sent, voilà tout : encore la sensation est-elle en lui presque entièrement éteinte. Pour le comparer, non à quelqu'un, mais à quelque chose, il faudrait sortir de la création et aller où Dieu n'est pas. Que dire en vérité de ces intelligences affamées de vices, et qui, muettes d'abrutissement, ne savent se plaindre que pour regretter de trouver des bornes à leur perversité ? Que dire de ces misérables qui, ne pouvant plus rien, et cependant désirant encore, s'accusent eux-mêmes de ne trouver autre chose qui les satisfasse que la coupable pensée de reprendre leurs désordres, aussitôt que quelques heures d'attente les auront relevés de leur impuissance ? Oui, cette boue, qui était du sang, qui était la vie, qu'on la définisse, qu'on dise ce qu'elle est. Hélas ! on ne le peut ; tant de misère épouvante ; on se tait, et la plus cruelle angoisse est au fond de ce triste silence.

Sans doute, je viens de peindre les derniers excès du vice et ses plus douloureux ravages. Sans s'arrêter, ma plume a touché le dernier terme de la déchéance : mais en deçà encore, que de plaies hideuses pour n'être pas si profondes ! Que d'affreuses maladies provenant d'affreux désordres ! Que l'humanité est déchue, et qu'elle a besoin de rédemption en cet endroit !

La grande maladie de l'homme, c'est bien assurément la volupté. Tout le mal est là, et il n'y a pas, pour ainsi dire, d'autre mal. C'est à cette source, devenue impure, que prennent naissance les douleurs les plus cuisantes. Étrange

Digitized by Google

mystère! le genre humain trouve la mort là même où se perpétue la vie.

Et nul n'échappe à cette terrible loi de l'amour; nul, depuis l'adolescence jusqu'à la froide vieillesse, n'est à l'abri de cette passion redoutable qui courbe sous son joug pesant l'humanité entière. Il n'y a contre elle de refuge, de liberté, que dans la vertu; et la vertu, c'est la lutte, et la vertu résulte des efforts tentés, chaque jour, contre soi-même. Celui-là seul est au faîte de la dignité humaine, il a gravi les plus sublimes hauteurs de la liberté morale, il est un héros, un martyr, un saint, qui n'a pas laissé approcher le vice, et n'a rien perdu de toute la vie que Dieu a scellée dans ses membres.

Oui, on le contesterait en vain, la volupté, voilà l'arme avec laquelle la vie se blesse! Voilà ce qui enlaidit l'humanité, charge son front de rides précoces, et répand sur tout son visage quelque chose de honteux! La volupté! c'est le vent qui souffle avant l'heure pour emporter une vile poussière d'homme et la mêler à toute poussière qui monte de la terre; c'est le vampire qui, à la faveur des ombres, boit, goutte à goutte, le sang de nos veines, et puis, quand paraît le jour, laisse voir, à une triste lumière, une pâleur livide, c'est-à-dire tous les labeurs homicides, toutes les fatigues sacriléges du crime.

Qu'on délivre l'homme de ce funeste penchant, ou plutôt, puisqu'il n'est pas permis de demander l'impossible, qu'on discipline dans l'homme ce qui répugne à toute règle; que l'esprit commande à la chair; que la chair triomphe d'elle-même, de ses désirs coupables; que la vie se donne dans un amour pur, et l'humanité commence une ère nouvelle. L'homme ne tombe ni si vite, ni d'une façon si humiliante

Digitized by Google

sur la route de la destinée. Il va plus longtemps, et d'un pas plus ferme, sur une terre qui n'est devenue glissante que par le péché. L'adolescence, éclose pure de l'enfance restée vierge, projette sur l'âge mûr les rayons d'une vive lumière, et, jusqu'à la dernière heure, la vieillesse se ressent de la sagesse des jeunes années. La mort n'arrive que lentement, parce que la vie, toujours respectée, se retire à regret. L'homme, sous les cheveux blancs, ressemble au tronc vigoureux d'un arbre séculaire qui, jusqu'aux mauvais jours de la décrépitude, se couronne et de fleurs et de fruits.

Mais ce mal, qui l'empêchera? Ces ardeurs, qui les calmera? Ce malheureux qui va s'éteindre avec la dernière goutte d'un sang dont il a tari la source, qui le rattachera à la vie? Qui renouera les fils déjà brisés de cette existence? Qui arrêtera la pensée à laquelle une pensée de l'enfer a révélé d'affreux, d'épouvantables mystères? Sera-ce cet amour de ses semblables qu'on appelle la philanthropie? peut-être les conseils de la sagesse humaine, les remontrances de l'amitié? peut-être aussi la crainte de la douleur, la peur de la mort?

Qu'on ne l'espère pas; peut-être qu'une heure après avoir entendu les avis d'un zèle désintéressé, cette soif homicide ira se désaltérer à la coupe qu'on voulait arracher de ses lèvres, et qu'elle n'a pas consenti à briser. Il y a très-peu, ou il n'y a pas d'exemples de cette passion ayant cédé à des considérations purement humaines. Ce mal, d'abord, le plus souvent on l'ignore; loin de s'avouer, il se cache avec soin, se déguise avec art, et fait les plus grands efforts pour se donner des airs de vierge, sous les dehors empruntés de la vertu; ou bien, s'il se révèle, s'il permet qu'on pleure sur son infortune, qu'on lui parle avec une éloquence émue des

Digitized by Google

torts qu'il se fait à lui-même ; si pour le forcer à vivre il consent qu'on lui peigne, avec les couleurs les plus sombres, les maux qui vont fondre sur lui dans un prochain avenir, il n'est pas épouvanté, ou bien l'épouvante passe, glisse, sans s'y arrêter, à la surface de cette âme durcie, matérialisée, en quelque sorte. Pourquoi se priverait-il d'une jouissance par crainte de la douleur qui doit suivre? Qu'importe la mort si, en abrégeant la vie, on multiplie la félicité? Cette passion n'écoute qu'elle seule; tout autre bruit ne frappe pas son oreille; indifférente à tout ce qui ne l'assouvit pas, à tout ce qui ne lui rappelle pas sa dégradation, elle méprise les conseils de tous les sages et refuse de se soumettre à l'autorité d'aucun homme.

Je le demande donc avec effroi, si ce n'est pas assez de l'art humain, de la parole humaine sur ces ruines, d'où viendra le souffle de vie? Il n'y a qu'un remède: l'épouvante et l'amour. Afin qu'elle soit hideuse à ses propres yeux, il faut que cette laideur se voie dans la pure et radieuse figure du Christ. Cet être, ainsi avili, n'est guérissable que dans le Christ, le Christ qui est l'homme nouveau, l'homme tiré de toutes les abjections de la chair. Si le Christ ne parle pas, il n'y aura pas de parole féconde; si le sang du Christ ne tombe pas sur ces plaies dégoûtantes, il n'y aura pas de baumes consolateurs. Ou les larmes du prêtre pleureront sur cette inconcevable misère, ou cette pourriture, déjà infecte, ne tardera pas à disparaître sous la pierre d'un tombeau. Au prêtre seul de toucher cette horrible putréfaction des intelligences, cette effrayante dissolution des esprits. Quant à l'art, qu'il attende, son heure n'est pas venue; c'est à la thérapeutique chrétienne de guérir les âmes.

Voyez, en effet, ce qui arrive lorsque le prêtre a parlé et

Digitized by Google

que sa parole a communiqué l'amour. Le sang appauvri, glacé dans les veines, n'était plus la vie; soudain tout se ranime, tout rayonne au visage de l'homme; une vive lumière brille dans des yeux, ternes naguère, obscurs, semblables à deux soleils éteints; une séve abondante circule dans tous les tissus de l'arbre humain. Il a soufflé, on ne sait d'où, quelques brises légères, et de belles fleurs qui se mouraient honteusement penchées vers la terre, se redressent avec grâce sur leur tige rajeunie. Ce quelque chose de vivant encore, mais qu'on voyait se traîner avec peine comme pour insulter à la vie, à cette heure c'est un homme, un homme plein de jeunesse, de force, de majesté. Cet enfant s'en allait mourir, cet enfant vivra, et il aura le temps de faire tout ce que Dieu attend de lui !

Qu'a fait le prêtre pour arriver à cette rénovation de la nature physique? Qu'a-t-il mis dans une chair déjà prête pour le sépulcre? La beauté au front de la jeune fille, la force au front du jeune homme, la majesté au front du vieillard, c'est-à-dire tous ces rajeunissements, toute cette belle floraison de vie. Comment le prêtre a-t-il fait tout cela? Quelle langue a parlé sur ces ruines pour y rappeler si vite la résurrection? Ce grand mystère, le voici : Le prêtre a dit à la fois et la grandeur de l'homme et la sainteté de Dieu ; il a affirmé qu'après les choses du temps, il y a les choses de l'éternité. Il a raconté la triste histoire de la chute et aussi l'histoire consolante de la réhabilitation. Il a ouvert des tombeaux, et, au fond de ces tombeaux désolés, horribles palais de la mort, sa main a remué des ossements arides. Il a dit que ceux qui ne sont pas de Dieu ici-bas, n'auront pas la vie en Dieu; que la chair et le sang ne seront pas initiés aux choses de l'intelligence et ne trouve-

Digitized by Google

ront place dans l'intelligence infinie. A l'enfant, il a révélé ce qu'il aurait à faire dans la vie s'il consentait à vivre; au jeune homme, il a demandé la vigueur de ses années, les brûlantes affections de son cœur, cette fraîcheur d'imagination, cette délicatesse de sentiments qu'il aurait dû porter toujours dans des pensées fécondes; et parce que ces choses n'étaient plus, il l'a humilié dans sa bassesse, pour le relever ensuite par l'espérance du pardon et la certitude de la miséricorde; il a touché les cheveux blancs du vieillard, pressé sa poitrine contre sa poitrine, et, déchirant les voiles qui nous cachent la gloire des élus, il lui a fait voir quels vieillards se prosternent devant le trône de l'Agneau. A tous, enfin, il a dit ce que nous sommes et ce que nous devons être un jour.

Le prêtre ne dit que cela, et le cœur bat sagement sous le regard de Dieu, le sang circule abondant aux veines de l'homme, et la vie est scellée dans les membres qui ne conspirent plus, ne veulent plus trahir la vie.

Ainsi, sans la confession, point de chasteté, et sans la chasteté encore qui fait abonder les éléments de la vie et multiplie la force génératrice, c'est l'abâtardissement de l'espèce humaine.

La corruption, en effet, étant féconde comme la mort, que le libertinage dont je viens de parler s'avise de devenir père; qu'il aille aux pieds des autels et demande qu'on imprime sur son front les signes mystérieux d'un sacrement, que naîtra-t-il de là? que verrons-nous sur les langes d'un berceau? Hélas! nous savons ce que gagne la famille, ce que gagne la société à ces sortes d'unions! Quand le vice se donne au vice pour faire l'œuvre de Dieu, nous savons quelles générations peuvent en éclore! Les fils du désor-

Digitized by Google

dre, qui ne les a vus un jour et qui n'a pleuré sur eux ?

Dites-moi, cet enfant qui vient de naître, pourquoi ne sera-t-il pas un homme ? Pourquoi la mère n'a-t-elle pas donné à son fils ce que doivent donner toutes les mères ? Ces êtres qu'un lien invisible semble rattacher au néant, dont le premier cri ne se fait entendre que pour annoncer à la terre qu'ils lui apportent des maux inconnus, d'affreuses complications de maladies nouvelles, car le crime diversifie la douleur et crée le mal physique, qui les a faits ainsi ? Ce pouls qui ne bat pas, ces organes qu'on ne croirait pas destinés à être les ministres de la vie; ces yeux éteints, ce souffle léger dans une bouche entr'ouverte qui, faiblement encore, tant il y a de néant dans cette existence, tant on lui a peu donné, semble aspirer la mort; oui, ces êtres d'un jour, d'une heure, d'un instant, ces cadavres effrayants pour la tombe elle-même, qui a fait tout cela ? Hélas ! c'est l'œuvre du vice ! L'instinct avait épuisé la nature; tout avait succombé à une faim homicide. Il n'y a pas vie par défaut.

Que peut-il naître d'une Messaline, et comment Sardanapale serait-il père? L'homme est-il cette plante qui germe et croisse dans la pourriture? Comment la force, la vigueur, se trouveraient-elles aux mains lascives de la volupté ? La vie, la santé sont en raison directe de la pureté des mœurs. Les années se retranchent à l'existence à mesure que les mœurs se dépravent. L'homme se tue avec le vice qu'il propage.

J'ose donc croire qu'au lieu de tant rugir contre l'Église et de l'accuser de soumettre les âmes à un régime de servitude, il serait plus utile de l'aider dans son œuvre de régénération morale, afin de s'opposer, s'il est possible en-

Digitized by Google

core, à cet effrayant dépérissement, à cette altération profonde de notre constitution physique. Que dirait-on même si, à côté d'une confession d'eglise, il y avait une confession d'état? si l'État, se réservant certains droits, refusait, par exemple, de reconnaître à tous le droit de paternité et avait des châtiments à infliger au crime égoïste; s'il opposait son *veto* à la passion lâche, féroce, homicide; s'il instituait une espèce de jury chargé de l'inspection des visages à l'effet d'éliminer et de livrer à la vindicte des lois les physionomies de la débauche? Oui, en vérité, pourquoi la société ne dirait-elle pas anathème au désordre qui cherche à se donner des complices? Le libertinage, visible dans des yeux ternes, sur des joues hâves, un front ridé, des membres desséchés, pourquoi la société ne se servirait-elle pas de ce signalement du vice pour mettre le vice dans l'impossibilité de nuire à d'autres qu'à lui-même. J'imagine que cette espèce d'inquisition morale, dirigée, non par un Torquemada, ce qui irriterait trop un siècle impressionnable comme le nôtre, mais par un disciple de Broussais ou de Cabanis, c'est-à-dire par un médecin sensualiste, matérialiste, athée même, si l'on veut, ne contribuerait pas peu à développer, dans des proportions inconnues à cette heure, la force nationale. La France, je m'en doute, ne serait pas moins fière sur les champs de bataille, et la valeur française, en rien amoindrie, n'en serait pas moins proverbiale. Il suffirait peut-être d'un très-petit nombre d'années pour mettre notre patrie dans de bonnes conditions de santé. Cette institution, je m'empresserais donc, si Dieu m'avait fait naître représentant, de la proposer aux chambres.

Une telle institution, assurément, eût été du goût des sociétés antiques. Le monde, alors, étant fait pour la guerre,

Digitized by Google

les grands législateurs, les grands fondateurs d'empires voulaient, avant tout, des hommes remarquables par les forces du corps; ils préféraient, à la culture de l'esprit, au développement des facultés morales, intellectuelles, le développement régulier de la nature physique. On jugeait ce citoyen le plus utile à l'état qui pouvait endurer le plus de fatigues, supporter le plus de travaux, abattre le plus d'ennemis sur un champ de bataille, donner, en un mot, plus de sueur et de sang à la patrie. De là cette pratique barbare, autorisée ou recommandée par tous les sages, de mettre à mort tous les enfants mal venus qu'on prévoyait être un jour à charge à l'État. On ne laissait vivre que ce qui avait reçu de ses pères la plénitude, je dirai presque la surabondance de la vie.

Qu'il soit donné à un Socrate, à un Lycurgue, à un Solon, de connaître, de trouver l'institution chrétienne de la confession, et soudain ils ordonnent à toutes les épouses, à toutes les mères, d'aller communiquer avec le prêtre, d'aller se faire bénir, à des époques fixes, et cela sous les peines les plus sévères, peut-être sous peine de mort. A Rome, la confession est gravée au sommet de la loi des douze Tables; à Athènes, Solon lui ouvre le temple de Minerve; Lycurgue exige des guerriers de Sparte qu'ils cherchent là la perfection de leur art. Quant à Platon, qui chasse de sa république, de son monde imaginaire, les poëtes et les rêveurs, il se garde bien d'en exclure le prêtre confesseur; ce prêtre, au contraire, est, aux yeux du philosophe, un être mystérieux envoyé du ciel par quelque divinité bienfaisante au secours des pauvres mortels. La confession, enfin, est regardée comme l'institution gardienne de la vie; car, qu'on le remarque, en effet, l'antiquité n'ignore pas que le vice

Digitized by Google

est le grand ennemi de l'homme; qu'il détruit la force, affaiblit le courage et éteint le patriotisme. Si les législateurs, les philosophes d'alors, eurent de lâches, de coupables complaisances, il faut croire cependant qu'ils ne voulaient pas le mal pour le mal; qu'ils le subissaient sans l'accepter. S'ils faisaient élever des temples à des passions infâmes, c'est que la vertu contrainte leur semblait impossible. Ils crurent au droit d'ériger en culte des penchants qu'ils ne pouvaient vaincre. Mais il est hors de doute que s'ils eussent pu disposer des moyens propres à faire monter l'homme à cette grandeur morale, à laquelle, quand il le veut, il arrive si facilement aujourd'hui, ils ne les eussent en rien négligés. Je dis plus, si un des législateurs antiques, qui étaient tous, dit quelque part le comte de Maistre, des hommes prodigieux, eût pu inventer le Christianisme, il ne l'eût pas fait sans la confession. Il est à observer, d'ailleurs, que la raison antique, en ce qu'elle a de grandes inspirations, est d'accord avec la religion catholique. L'impiété seule est le divorce de la raison humaine avec la raison divine.

Chose étrange! il y a, entre la civilisation du paganisme et la civilisation des âges chrétiens, une différence qu'on n'a peut-être pas assez remarquée. Le côté dominant, le caractère distinctif des peuples païens, c'est la *religiosité*. Le monde antique est sans cesse à la recherche des idées, des choses divines. Les dieux parlent toujours, et il n'y a de vrais oracles que les oracles apportés à la terre par quelque bon génie, messager des puissances de l'Olympe; aussi, saint Paul, au sein de l'aréopage, reprochait-il aux habitants de la ville de Minerve d'être religieux à l'excès. Les montagnes, les forêts, les fontaines, les antres sauvages.

Digitized by Google

tout est voix, tout est parole pour manifester aux malheureux mortels la volonté souveraine du grand Jupiter ou du vieux Saturne. Les fondateurs d'empires, les chefs de peuples, ne s'attribuent le souverain pouvoir que parce qu'ils se disent envoyés. Numa simule des entretiens mystérieux avec la nymphe Égérie; Alexandre va consulter l'oracle d'Apollon; et la philosophie se confond avec la religion, et les philosophes sont des pontifes. La religion se mêle à tous les actes de la vie. On ne fait ni la paix, ni la guerre, on ne jette pas les fondements d'une ville ou d'un temple, on ne signe pas les conventions d'un traité d'alliance sans avoir préalablement interrogé le ciel et invoqué l'infaillible sagesse. L'impiété était un fait rare, et il n'y a pas d'exemple d'un peuple impie; s'il s'en fût trouvé un seul, les autres peuples eussent pris les armes pour le combattre et l'exterminer. Socrate est condamné à boire la ciguë, parce qu'il n'enseigne pas, dit-on, le respect des dieux. Ce monde, enfin, qui laisse passer sur lui tous les souffles du mal, tous les vents de l'erreur, cherche à se mouvoir dans une atmosphère divine. Il n'y a pas, à cette heure, de *présence réelle* dans l'univers, et l'univers est plein de la divinité.

Au contraire, le mépris, le sacrilége, l'impiété, voilà ce qui distingue la civilisation philosophique des temps modernes. Autrefois, tout par les dieux et au nom des dieux; aujourd'hui tout par l'homme et au nom de l'homme. Autrefois l'homme, convaincu de sa faiblesse, cherchait à s'étayer de forces divines; aujourd'hui, convaincu de sa force, il veut aller seul et être l'âme du monde. Autrefois, on voyait les sages parcourir la terre, visiter les peuples célèbres pour apprendre ce qu'ils pouvaient ignorer encore de vérités importantes; de nos jours, nos prétendus sages mettraient avec

Digitized by Google

joie le feu à l'univers si la vérité catholique devait brûler dans ce vaste embrasement. Notre âge a la haine de Dieu ; le divin l'épouvante; notre science est orgueil ou blasphème, blasphème ou orgueil ; elle nie ou elle outrage ; elle dit à Dieu qu'il n'est pas ou bien, elle s'en va crier à la porte de ses temples qu'elle ne veut pas fléchir le genou et refuse de l'adorer. La raison antique acceptait sans effort, je dois dire avec amour, tout ce qu'on lui offrait sous le nom de croyances. C'est même cette facilité à se soumettre, à passer sous le joug des plus monstrueux symboles, qui amena la disparition du symbole véritable. Le paganisme s'est trompé parce qu'il a trop affirmé ; il faisait Dieu ce qu'il n'est pas ; l'homme, l'âme humaine, et le monde, ce qu'ils ne sont pas. Aujourd'hui, on ne veut pas faire Dieu ce qu'il est. Dieu s'est révélé, on nie la révélation, ou bien si l'on croit que Dieu ait parlé, on ne l'a pas entendu, et cette parole, qu'on est libre de rejeter, n'engage pas à plus d'amour. C'est le siècle des négations.

Le monde fait effort pour se jeter hors des voies catholiques, la pensée humaine répugne à couler dans le lit que Dieu lui a creusé. Si, autrefois, l'esprit humain s'en allait péniblement surchargé, en quelque sorte, de ses croyances, accablé sous le poids de ses mille dieux ; l'esprit moderne a su s'y prendre pour que ne soit pas trop lourd à porter le fardeau des choses divines. Pauvre siècle ! Il s'est librement condamné à haïr ce qu'il lui serait si doux d'aimer, à ne pas voir ce qui frappe si visiblement son regard. Le Christ est venu, le Christ, la vérité universelle, et le siècle ne veut pas de ce Christ, parce qu'il a, dit-on, donné des lois trop sévères à la conscience, parce que la morale de ce législateur est trop au-dessus de la nature humaine. Le monde est

Digitized by Google

trop vieux pour discuter et comparer des symboles entre eux ; il veut jouir dans un profond repos. Qui sait si le bien et le mal, le vice et la vertu, sont autre chose que des actes de l'esprit? qui sait si la vérité importe plus que l'erreur ou si le monde ne vivra pas d'erreurs comme il a vécu de vérités? qui sait si les peuples, les sociétés ne pourront pas vivre demain de négations, d'apostasies?

Voilà le siècle tel que l'a fait la philosophie rationaliste! voilà notre âge et l'étrange maladie qui le dévore, l'esprit d'impiété! Pense-t-on que tous les siècles au delà de Calvaire eussent pu, tous leurs efforts réunis, produire cet homme qui est venu nous dire naguère : *Que Dieu n'est pas, ou que Dieu, c'est le mal?* Pour moi, je ne le crois pas; cet homme n'est possible qu'à l'ombre de l'Évangile. Eh! peut-être que M. Proudhon eût été un sublime chercheur de la vérité, un Socrate, un Platon, s'il ne fût pas né dix-huit siècles après le Christ!

Or, faut-il s'étonner, dès lors, que cette philosophie, qui n'est qu'orgueil, que cette révolution qui est satanique, aient en horreur et cherchent à accabler de tous leurs mépris conjurés la grande institution catholique, cette odieuse confession qui d'abord fait naître les hommes et puis les maintient à la vie; qui, par les vertus qu'elle implique, les grâces, qu'elle donne, tempère, dompte, déracine presque, quelquefois, cette passion redoutable que Galien accusait d'être le principe, la cause des plus grands désordres physiques et moraux; cette confession qui conserve au jeune homme ses plus belles années, à la jeune fille cette tendre fleur de la virginité qui la marque d'un signe tout particulier au milieu de toutes les œuvres de la création, et est aussi pour le vieillard une grande école de respect? Oui, il est convenu

Digitized by Google

que le prêtre est un despote, et la confession aux mains du prêtre un vil instrument de servitude. Prêtre et confession, il faut donc livrer tout ensemble à la réprobation des siècles.

Mais ce n'est pas tout. Outre que les vices de chacun peuvent être pour chacun autant de causes de maladies, autant de dissolvants, de principes destructeurs de la vie, il y a aussi, avec la transmission possible de la faute, l'hérédité de la peine ou du châtiment. *Qui nous engendre, nous tue*, s'écrie Bossuet dans son étonnant langage; et, avant Bossuet, le prophète avait dit : *Nos pères ont péché, et ils ne sont plus; et nous, leurs fils, nous sommes accablés sous le poids de leurs iniquités. Patres nostri peccaverunt, et non sunt; et nos iniquitates eorum portavimus* (Jérémie).

Ainsi, nous souffrons d'abord pour nous-mêmes, parce que nous sommes coupables, c'est-à-dire pour expier des fautes qui nous sont personnelles; nous souffrons encore pour expier en nous des fautes qui nous sont étrangères. Si les âmes viennent de Dieu immédiatement et ne s'engendrent pas, il y a pour les corps transmission de vie, et la vie donnée doit être semblable à la vie qui se donne. Engendrer, c'est produire, hors de soi, des êtres semblables à soi; tout ce qui est dans l'être générateur doit se trouver dans l'être engendré. Les fils préexistent dans le père, qui est le principe, et tout ce qui est dans le père doit revivre dans le fils. Or si cette force, qui est la vie, et qui réside dans le père, est altérée, viciée, si la volonté est perverse, l'intelligence désordonnée, n'y aura-t-il pas désordre, souffrance, maladie dans ceux en qui le père revivra ?

Et comment ne pas croire à cette transmission dans la famille, lorsque nous la voyons agir sur les peuples eux-

Digitized by Google

mêmes? Un jour, un peuple demanda que le sang de l'homme juste retombât sur lui. Qu'est-il arrivé à ce peuple? Hélas! ce sang n'a pas cessé de couler, la vengeance continue, et l'expiation n'est pas complète. Dix-huit cents ans d'infortune, de calamités inouïes ont passé sur lui, et l'anathème ne s'efface pas : il a tout souffert, tout enduré, et il a résisté à tout, à la persécution, aux supplices, à la mort. Tous les siècles sont ses accusateurs et ses juges, tous les peuples ses bourreaux; l'univers est sa prison, la terre entière son lieu d'exil. Eh bien! n'importe! il vit, et rien ne pourra le détruire. Voyez-le! Il ne se plaint pas même, il n'a pas une larme à verser sur son infortune. Muet d'obstination, une horrible espérance l'a durci; sa foi a comme pétrifié son âme. Le Christ qu'il a crucifié, fait son supplice, et il lit les prophètes pour leur demander l'heure de la venue du Christ qu'il attend encore. Immobile comme l'éternité au milieu de toutes les choses changeantes du temps, la malédiction l'a sacré; il dure pour le châtiment; il ne meurt pas, parce qu'il ne doit pas mourir. Il est l'héritier du sang!...

Cette loi cependant, il faut le dire, n'est pas aussi fatale que celle qui nous appelle tous à hériter de la prévarication de notre premier père. Il n'en est pas de ces seconds péchés d'origine dans la famille, comme de la faute d'Adam transmise à toute sa descendance. Cette loi n'a pas un tel caractère d'universalité, d'immobilité, qu'elle n'épargne personne et n'aille jamais par sauts. En un mot, il n'y a pas dogme, et la foi est libre sur ce point. Mais l'ordre moral est-il astreint à des formules rigoureuses? Est-il obligé, sous peine de n'être pas, de se laisser voir à l'œil nu et de procéder en quelque sorte par voie de déduction. « N'y a-t-il, dit le comte de Maistre, de lois que celles qui agissent toujours? Le repos

Digitized by Google

n'est-il pas, au contraire, de l'essence de toute législation? Des suspensions, des interruptions dans les effets, font-elles que la cause ne soit pas toujours permanente? Serait-on admis à nier la compétence d'un tribunal parce qu'il ne juge pas toujours, ou l'existence du soleil parce que la nuit le dérobe à nos regards? » Je crois donc qu'entendue dans sa généralité, il faut admettre comme incontestable la proposition suivante : transmission aux enfants des peines dues aux fautes de leurs pères, en vertu d'une affinité morale gouvernée par des lois plus libres que celles qui déterminent l'imputation morale de la première transgression.

Je suis donc bien éloigné de croire que tous les enfants qui meurent sans avoir péché, soient enlevés en vertu de cette loi générale qui condamne tout homme à mourir. En vérité, rien n'est plus faux; il y a plus, souvent, que la faute originelle; une autre prévariation à mis au tombeau ces *innocentes* créatures, je veux dire le crime de la naissance. Aussi, au lieu d'interroger son art muet sur la fièvre qui dévore un tendre enfant dans les langes de son berceau, un médecin inspiré devrait-il, s'il était possible, prendre la mère à part, et lui demander si elle n'? pas conçu dans l'iniquité! Il y a d'autres empoisonneurs que les vendeurs d'arsenic. Ah! si le mariage était pur, que de maux épargnés à la terre!

Dieu, cependant, qui se venge de nos crimes par les maladies, ne donne pas toujours à ces maladies personnelles ou héréditaires un caractère immédiatement mortel. Souvent, au contraire, l'intermittence est une épreuve de la miséricorde, un temps laissé au repentir. Ces maladies s'élaborent, se préparent sous l'œil de la providence, et, n'existent d'abord qu'en germe, au fond de la nature humaine.

Digitized by Google

D'une formation lente, d'une marche silencieuse, ce n'est que lorsqne le mal a ramassé tous les poisons nécessaires à la destruction d'une vie, qu'elles s'annoncent d'une manière redoutable. Dieu, en quelque sorte, les tient là en réserve, et elles attendent, dans le mystère, quelles soient appelées à s'attaquer à ce qui est condamné à périr. Il y a les délais de la justice divine; Dieu accorde à l'homme coupable les heures, les jours, les années nécessaires à l'acquittement de sa dette: mais comme le débiteur infidèle est enfin dépouillé, chassé de sa maison, ainsi Dieu frappe le crime obstiné qui n'a pas voulu se laisser vaincre.

Or, ces vies qui ne souffrent pas pour elles, ces victimes qui expient un mal qui n'est pas leur ouvrage, ne pourrait-on pas les décharger et obtenir grâce pour elles? N'y aurait-il pas un art d'empêcher le développement de ces germes funestes qui, à un moment fixé, doivent être la mort? Ne serait-il pas possible de couper la route du cœur au poison déjà répandu dans les membres?

Oui, si Dieu entre pour quelque chose dans le gouvernement de ce monde, il y a d'autres forces, d'autres influences que les propriétés aveugles de la matière, ou plutôt, il n'y a, à proprement parler, que des influences divines, surnaturelles. Je ne comprends rien à ce qu'on appelle influences physiques; c'est un barbarisme dans la langue, un mot dont se paye notre ignorance. Depuis dix-huit siècles surtout, Dieu gouverne par la miséricorde; depuis l'incarnation du fils, le père est vulnérable à l'amour, et celui qui aime a triomphé de la justice. Quand le Sauveur du monde, pour prouver sa divinité aux multitudes qui s'attachaient à ses pas, consentait à accomplir un prodige, il ne demandait que la foi, c'est-à-dire l'amour, à ceux qui désiraient être

Digitized by Google

délivrés d'un mal quelconque, allaient à lui en suppliant ; *Allez,* disait-il, *votre foi vous a sauvés !* Je crois pour moi, à une rémission surnaturelle du mal physique, parce que je crois que les corps, comme les âmes, sont compris dans la Rédemption. On dit d'un remède qu'il délivre de la fièvre ; pourquoi ne dirait-on pas aussi qu'il y a application du droit de grâce, et que la guérison est l'œuvre de la miséricorde. Nous appelons miracle tout ce qui surpasse l'art humain, la science humaine : eh bien ! les miracles seraient sans nombre, si Dieu se laissait voir à découvert. Il faudrait être aux temps de l'intuition pour savoir, par exemple, à quelle profondeur descend la parole régénératrice du prêtre, ce qu'elle rachète, et ce qu'il y avait à racheter. C'est ma foi, et une foi inébranlable, que bon nombre de vies ont été sauvées par la prière et le repentir ; que le repentir et la prière ont détourné la foudre au moment où la foudre allait éclater sur un grand nombre de têtes.

Quand le Verbe divin passe sur une âme, sait-on ce qu'il y avait à effacer, et ce qu'il efface? Sait-on ce que le ciel accorde à une mère qui s'accuse et demande grâce pour son fils ? Sait-on jusqu'où s'étend la rédemption ? à quel point une volonté droite, aidée de la prière que l'Église dit toute puissante, peut contrarier l'action divine ? Qui prouvera qu'une véritable absolution ne peut pas, au pied de la lettre, suspendre indéfiniment, empêcher même l'exécution d'un jugement portant peine capitale? Pourquoi le sacrement de la miséricorde n'engendrerait-il pas la réversibilité du pardon, comme il y a la réversibilité des mérites de l'innocence au profit des coupables? Je crois que plus d'un fils a été laissé à sa mère destinée à prendre le deuil, parce que la mère a intercédé pour le fils, et ôté d'elle ce qui attirait

Digitized by Google

le châtiment. Dieu, je le répète, depuis qu'il nous a envoyé son fils, gouverne ce monde par amour, et cet amour, qui lui donnera des bornes? Qui lui dira, comme le créateur aux flots de la mer : Tu iras jusque-là ; mais tu n'iras pas plus loin! Cet amour n'a de lois que celles qu'il se donne lui-même; il peut tout ce qu'il veut, et il veut tout ce que nous voulons légitimement.

Et qu'on ne dise pas que c'est trop étendre les effets de la confession ; que la confession, après tout, n'empêche pas de mourir. J'ai hâte de répondre que si la confession ne préserve pas de la mort, c'est qu'elle ne le doit pas non plus. Dieu, ayant décrété l'existence de ce monde, tel qu'il est, lorsqu'après la chute, il l'accepta pour la future rédemption de son fils, les lois générales qu'il établit alors ne seront jamais suspendues. Ainsi l'humanité ne quittera jamais le deuil; elle aura toujours à pleurer sur des tombes toujours ouvertes. Il n'en est pas moins vrai cependant que la grande institution chrétienne, par les vertus qu'elle implique et fait naître, peut retrancher à la vie humaine de longues souffrances. Et pourquoi la parole qui ôte les péchés du monde, ne délivrerait-elle pas de la douleur? Tout, dit le comte de Maistre, que j'aime tant à citer, parce qu'il est dans les temps modernes le plus haut représentant de la pensée catholique, tout s'explique dans ce monde que nous voyons, par un autre monde que nous ne voyons pas. »

Si l'amour, en effet, est le remède, pourquoi l'expiation? L'homme n'étant plus coupable, pourquoi serait-il puni? Le châtiment suppose la faute et, sans la faute, le châtiment est impossible ; le mal physique disparaîtrait entièrement, si le péché venait à disparaître. L'antique âge d'or serait ramené sur la terre avec l'innocence primitive. La vertu

Digitized by Google

nécessairement est aimée de Dieu, et si le juste souffre comme le coupable, c'est qu'il n'y a pas de juste dans toute la rigueur du mot, et que nous sommes tous coupables; ou bien la vertu qui souffre prend le caractère et la force d'une rédemption.

Toute l'antiquité, d'ailleurs, a cru à une puissance surnaturelle de guérir. Toujours elle a proclamé la médecine un art divin. Hippocrate, quoique naturaliste, croyait à une influence divine sur les maladies; on se rappelle son τὸ θεῖον : « Il est, disait-il, des maladies réputées incurables pour la science humaine, et dont la guérison est bien plutôt due à Dieu même qu'à l'art. » — « Tous les grands maux, ajoute Aristée, ne sont guéris que par les dieux. Tous les anciens étaient d'avis qu'ils faut tacher d'enchanter doucement le mal par des paroles puissantes. » (De Maistre, *Éclaircissements sur les sacrifices*, p. 385).

La confession peut encore, à un autre point de vue, protéger la vie humaine. C'est, en effet, une vérité inconstestable que Dieu se sert du mal physique pour ramener au bien moral. Quand la grâce a été impuissante à réveiller une âme, à la tirer des lâches torpeurs de l'indifférence, quand l'amour n'a pu vaincre une volonté obstinée, alors Dieu pique la chair, la fait crier par la douleur et force à recourir à la miséricorde. Dieu investit une âme, pour ainsi dire, et la contraint à se rendre de même qu'un général fait le siége d'une place qui a refusé de capituler. Comme il arrive à une mére alarmée de secouer, d'agiter dans ses bras son jeune enfant qui, lui semble-t-il, est resté trop longtemps immobile dans son berceau, ainsi Dieu secoue l'âme qui a trop sommeillé entre les bras du vice. Or, la vertu, qui n'a pas besoin d'être excitée, d'être éveillée, parce

Digitized by Google

qu'elle ne dort pas, s'épargne donc toutes les souffrances nécessaires pour stimuler le remords et provoquer un repentir.

Oui, on le nierait en vain, la vertu est moins malade que le vice ; le vice torture, crucifie l'homme, et la vertu sèche ses larmes, fait épanouir son front. Qu'est-ce que la vie dans le silence et la solitude du cloître ? Qu'est-ce que la vie, au contraire, dans ces maisons du crime où, pour protéger la vertu au dehors, on a donné au vice une existence légale ? Les plus horribles souffrances ne sont-elles pas la récompense de la plus hideuse débauche ? Pourquoi le prêtre vit-il plus longtemps que le médecin, et l'anachorète plus longtemps qu'un académicien ? Pourquoi le choléra épargne-t-il les trappistes ? L'hydropisie, la goutte, la gravelle, etc., pourquoi s'éloignent-elles presque constamment de la demeure de ces hommes austères, illustres censeurs de nos misérables frivolités ? Quel fluide environne la fille de charité et la garde de la contagion ? Dieu veille, sans doute, mais il y a une cause naturelle.

Et non-seulement la vertu est moins malade que le vice ; elle est aussi, lorsqu'elle souffre, plus guérissable. S'il est impossible de nier l'immense influence de la nature morale sur la nature physique, si le corps participe à toutes les souffrances de l'âme, si toute douleur est éprouvée, ressentie à deux, il est hors de doute que la première condition de succès dans un traitement pathologique, c'est de trouver le calme de l'esprit, le repos de l'intelligence, c'est-à-dire cette douce sérénité morale qui résulte d'une conscience rassurée. Débarrasser, en quelque sorte, les sens de toute oppression de l'esprit ; les protéger contre les émotions trop vives qu'engendre surtout le sentiment de la crainte ; les

Digitized by Google

arracher, en un mot, à toutes les importunités de l'âme, paraît être une chose préalablement nécessaire; car une guérison, en dehors des lésions organiques, qui ne sont pas à proprement parler des maladies, ne saurait être autre chose que l'accord de nos facultés entre elles. « L'énergie morale, dit M. Léopold Giraud, est dans bon nombre de cas, le meilleur remède contre la maladie et la mort. Divers états de l'âme activent les fonctions organiques; l'âme est vraiment, comme le dit Bossuet, maîtresse du corps qu'elle anime. » (*Revue du monde catholique*, 25 août 1862. — *Identité du principe pensant et du principe vital.*)

Les troubles sont mauvais guérisseurs; l'agitation intérieure est un grand mal là où il faudrait une nature parfaitement reposée. Calmer les passions en agissant sur la vie intime, voilà donc, à mon avis, un des axiomes de la science, et, cet axiome, je voudrais l'appeler du nom de *quiétisme médical;* et plus ce *quiétisme* serait possible, c'est-à-dire profond, plus aussi l'art humain aurait des chances de succès. Ce qui me porte à croire que, retiré au fond de sa solitude, là où n'arrive aucun bruit du monde, où toutes les passions se taisent, reposent endormies entre les bras de la prière, de la mortification, de la vigilance chrétienne, l'humble religieux offre plus de prise à la thérapeutique que l'homme du siècle en proie à quelque affection violente, tourmenté du remords, effrayé à la pensée de l'avenir. Malades, si l'on veut, au même degré, ces deux hommes ne sont pas également guérisables, et la vie est moins menacée là précisément où la souffrance est acceptée avec résignation, et où l'on fait bon accueil à la mort. Voltaire était moins guérissable que Fénelon ou saint François de Sales. Le vice ne meurt pas comme la vertu, ni le doute comme la

Digitized by Google

foi ; la mort est encore un art, et cet art, ceux-là le possèdent seuls qui sont de vrais chrétiens.

Disons encore que la confession peut aider l'art en faisant mieux ressortir le caractère de la maladie. Plus l'âme se trouble, s'agite, plus il y a d'excitations dans les sens, et plus aussi la maladie est obscure. Masquée, en quelque sorte, par des convulsions dont on ignore la cause, elle ne se révèle pas, ne se manifeste pas telle qu'elle est ; les signes sont douteux, les symptômes faux, toutes les indications trompeuses ; elle n'a pas sa physionomie véritable. Ce n'est que déguisée qu'elle vient s'offrir à l'œil séduit de la science qui, ne la reconnaissant pas, récompense quelquefois par la mort ses airs empruntés. La vertu, au contraire, est plus transparente, parce qu'il n'y a pas un double mal, la douleur est *une*, et, comme telle, est plus saisissable.

Je ne sais, enfin, si la médecine a écrit dans ses livres que l'incrédulité fait son désespoir : pour moi, je crois que s'il est des maladies qui la consolent, il en est d'autres qui l'accablent d'une profonde tristesse. Il me semble qu'elle s'estimerait heureuse de n'avoir à traiter que des carmélites ou des chartreux ; ses yeux sans doute verraient moins de plaies dégoûtantes, ses mains toucheraient moins d'impuretés. Elle s'épargnerait le hideux spectacle de ces horribles trépas, de ces morts effrayantes qui la découragent et lui inspirent presque du dégoût pour elle-même. Qu'elle l'avoue ! son matérialisme ne l'a pas servie. En tout, la négation, c'est la mort. Lorsqu'elle a nié l'âme, elle s'est niée elle-même. L'homme aussitôt s'est voilé d'ombres et s'est présenté à elle comme un formidable mystère.

Hélas ! on peut entendre ses plaintes, ses gémissements, elle en a rempli ses livres. Elle ne voit plus ce qu'elle voyait,

Digitized by Google

ne guérit plus ce qu'elle guérissait, ni par les mêmes moyens. L'humanité lui semble plus malade aujourd'hui qu'hier; le vice, en se multipliant, a multiplié le poison dans nos veines, le virus dans nos entrailles. Muette d'étonnement, elle a vu venir à elle des maladies inconnues dont le libertinage est le père et qui déconcertent tous les aphorismes de sa vieille expérience. Transportée comme dans un monde nouveau, embarrassée de sa science même, elle s'accuse avec je ne sais quel désespoir indigné qui ferait presque croire qu'elle n'a plus foi en son art, comme si quelque mauvais génie lui avait troublé la raison ou ravi ses secrets.

La médecine a donc tort de ne croire qu'à ses spécifiques, à ses compositions chimiques, à ses influences naturelles, car la nature actuelle, c'est une contre-nature. Elle a tort de répugner au spiritualisme, de ne pas s'aider de la religion, de ne pas mettre à son service toutes les influences morales. Que gagne-t-elle à s'en aller seule visiter la douleur? Je ne sais pas s'il n'y aurait pas une proportion à établir entre son irréligion et son impuissance. Peut-être y a-t-il là un curieux problème à résoudre?

Deux ordres de secours s'offrent donc à l'homme pour guérir l'homme malade, l'art et la grâce, l'amour et la science, la science qui doit être amour, et l'amour qui peut être une science. Pourquoi donc la raison humaine refuserait-elle toute alliance avec la raison divine? Si la confession est une bonne recette, pourquoi la médecine ne l'inscrirait-elle pas dans ses meilleurs traités, dans ses livres les plus accrédités? Au lieu de se fuir et d'élever entre eux les barrières de la suspicion, de la défiance, ne serait-ce pas beau de voir tous les ordres de nos connaissances, se rencontrant en Dieu, se mêler, se confondre pour ne former qu'une

Digitized by Google

seule force afin de mieux servir l'humanité. Le prêtre et le médecin, le médecin et le prêtre, debout à un même chevet et ensemble s'essayant à sauver une vie menacée, ne serait-ce pas là un spectacle digne d'attirer l'attention des sages? Cet heureux mélange de deux arts qui n'en feraient qu'un, serait loin, ce me semble, d'être une union contre nature, un mauvais mariage, comme dirait Bacon.

Ainsi la santé de l'âme, c'est la santé du corps; et la beauté morale, la beauté de la vie extérieure. C'est pourquoi je soutiens qu'il y a plus d'art médical dans le *Sermon sur la montagne* que dans toutes les nosologies les plus fameuses, et que saint Paul est plus guérisseur que Cabanis et Broussais. Détournez-vous du péché, est-il écrit dans un livre où se trouve toute parole de vie, purifiez votre cœur et ensuite appelez le médecin (*Ecl.*, XXXIX, 12, 4, 6).

Ainsi le grand art de soulager l'humanité souffrante consiste à la jeter dans un creuset divin, à lui faire subir une forte épuration morale, à dominer par la crainte ou subjuger par l'amour la passion frémissante, la passion homicide, à régénérer la famille par la vertu, la société par le catholicisme. L'homme alors reste plus longtemps debout au milieu des orages de la vie. Il va moins courbé vers la terre, qui ne l'attire avec tant de force, que pour le punir d'avoir oublié le ciel. Tout est possible à la vertu; tout mal est vaincu dans le Christ qui est la personnification idéale de la vertu même. Combien faudrait-il de générations chastes pour ramener le genre humain au temps d'une grande longévité et détruire un grand nombre de maladies héréditaires? Il suffirait peut-être d'un petit nombre, tant nous ignorons à quel point la volupté est destructive de la vie.

Je conclus donc, que la confession, est la meilleure méde-

Digitized by Google

cine des passions, et le plus puissant préservatif contre un grand nombre de maladies auxquelles le péché, le seul mal de l'homme, a livré la famille humaine...

CHAPITRE VIII

NÉCESSITÉ DE LA CONFESSION POUR LA FAMILLE

L'âme, dans le monde antique, n'était pas le lien de l'union conjugale. Rapide association de plaisir, le mariage n'avait guère pour but que la satisfaction des sens, et ne pouvait être la fusion de deux intelligences en une seule, de deux esprits en un seul et même esprit. Cette identification était impossible, parce que les vues de l'homme étaient basses et ses voies mauvaises. Le ciel se taisait alors et ne répétait pas à la terre, qui les avait oubliés ou qui ne voulait pas les entendre, les vrais oracles. Les peuples étaient loin, bien loin du Sinaï.

Aussi le contrat d'union réservait-il tous les droits à l'être fort et consacrait-il la servitude éternelle de l'être faible. « La tradition du mariage institué au ciel étant presque effacée, dit à ce sujet l'illustre et si regrettable Donoso-Cortès, les peuples de la gentilité, ignorant que la femme est née pour être la compagne de l'homme, en firent le vil instrument de leurs voluptés et la victime innocente de leurs fureurs. Ils instituèrent la polygamie, ce tombeau de l'amour. Écoutant la voix des passions désordonnées, ils

Digitized by Google

établirent la répudiation et le divorce, brisant ainsi le lien de la société domestique, fondement éternel des associations humaines. Enfin, esclave et dépouillée de tout droit, la femme demeura perpétuellement au pouvoir de son maître, comme une victime sous la main du sacrificateur ou comme un criminel sous la main du bourreau. » (Discours de réception à l'Académie espagnole. *La Bible*, œuv. compl., t. I, p. 277).

La femme s'asseyait donc un jour, une heure, au foyer domestique, c'est-à-dire tant que durait la beauté, tant que rayonnait un beau visage; mais quand la fleur s'était fanée dans la main de celui qui l'avait cueillie et dont elle avait attiré les regards, quand il n'y avait plus ni éclat ni parfums, alors l'homme se détournait, et c'était pour toujours. Il s'en allait, laissant là dans les larmes d'un triste abandon, les mépris d'un honteux délaissement, une pauvre créature à laquelle la nature a donné, dit un de nos poëtes, la faiblesse pour défense, mais pour laquelle alors la faiblesse n'était qu'un titre de plus à l'outrage et à la dégradation. La vie intime, la vie de l'âme ne pouvant jamais remplacer la vie extérieure, moins durable que la première, la femme se sentait défaillir et se mourait en quelque sorte comme épouse et comme mère, à chaque ride qui se montrait au visage. La douleur la plus profonde, la plus amère, c'était que la tombe se fît trop attendre à une précoce vieillesse. La mort n'était belle que si elle arrivait à l'heure où la vie était dans son plus radieux épanouissement, parce qu'alors la vie était regrettée, et que, pour la pleurer, il y avait quelques larmes. Telle était l'union avant la venue du Christ.

Mais le Christ, qui a apporté au monde une vie nouvelle, a profondément modifié les lois de l'union. Le règne de la

Digitized by Google

force est détruit, et, en un sens, il n'y a plus de maître, la femme est l'égale de l'homme. Pour instituer le mariage chrétien et établir la famille chrétienne, le Rédempteur a pris dans l'homme ce qu'il y a de plus réel, de plus vivant, ce qui ne meurt pas, l'âme, l'intelligence. Dès lors l'union a été une, indissoluble ; son premier caractère, c'est le premier attribut de Dieu même, c'est-à-dire la durée, la permanence de la vie, l'éternité. Aussi faire à un autre le don de soi, c'est se donner à lui pour toujours. Une vie embrasse une autre vie et la mesure tout entière. Il faut que la pensée s'attache à la pensée, que les âmes se tiennent à jamais dans un enlacement divin dont Dieu lui-même soit le lien et forme le nœud. Ce n'est plus la volupté qui est l'âme de l'amour ; sorti des sens en quelque sorte, l'amour s'est retiré et vit caché dans les profondes harmonies de l'âme. La vie de l'esprit est devenue toute la vie de la chair depuis que la chair divinisée est un temple que Dieu habite.

Mais l'union une fois constituée, établie sur ces bases sacrées, Dieu pouvait-il l'abandonner à elle-même et la laisser seule sur la pente d'un grossier sensualisme? En agissant ainsi, il eût manqué à son œuvre et se fût manqué à lui-même ; il fallait une répression morale, une puissance coërcitive ; car si tout était liberté dans le mariage chrétien, tout deviendrait licence, et l'amour détruirait la vie parce qu'il ne serait pas contenu. Captive donc dans des liens qu'elle ne pût rompre, afin d'être tenue dans une continuelle dépendance, la plus fougueuse de toutes les passions dut porter le joug d'une autorité sévère. Ceux qui ont rêvé la complète émancipation de la chair, ne rêvaient rien moins, on le sait, que la destruction du genre humain par l'avilissement et le crétinisme.

Digitized by Google

Non, pour que fût durable l'union de l'homme et de la femme, ce n'était pas assez d'avoir trouvé des lois à l'amour; il fallait de plus donner des gardiens à la pureté du mariage chrétien, établir un ministère sacré chargé de proclamer hautement ce qui est ou n'est pas conforme à la pensée divine, ce qui rentre dans le plan divin. Sans cette voix criant sans cesse qu'il n'est pas permis à l'amour de se détruire lui-même par de trop faciles entraînements, qu'il y a des soifs homicides, une faim qui s'appelle la fureur des sens et n'est pas une fonction de la vie, nous serions retombés bien vite dans les ténèbres et les turpitudes du paganisme. Or, cette voix qui se fait entendre énergiquement à l'oreille de toutes les générations, ce ministère sacré toujours attaché à son œuvre, c'est l'Église, et l'Église, à son tour, emploie des hommes choisis, consacrés tout exprès, dont les affections, toujours hautes, doivent servir de règle à toutes les affections humaines.

L'Église ne dédaigne pas d'abaisser son regard des hauteurs de l'intelligence aux choses inférieures du monde des corps, afin que, l'homme étant tout en Dieu, l'humanité puise à des sources toujours pures une vie abondante et féconde. Comme elle doit empêcher que l'âme ne s'endorme, que l'énergie humaine ne s'éteigne dans de molles voluptés, elle enseigne l'art d'échapper à la servitude des sens, tout en autorisant ce qui doit rendre plus facile la lutte. L'Église est là, près de l'homme, s'offrant à le relever de sa faiblesse, lorsqu'il ne suffit pas au gouvernement de son âme. Oui, qu'on dise ce qu'on voudra, qu'il y ait les sourires du mépris ou les emportements de la haine, il n'en est pas moins vrai que l'amour, dans le mariage chrétien, a besoin d'un père directeur, et que la confession, ne ferait-elle que puri-

Digitized by Google

fier l'union chrétienne, est encore nécessaire au monde.

Régler les affections, c'est les faire vivre, et la chasteté ou l'instinct dirigé par la loi est toute la vie de l'union. On ne respecte pas longtemps ce dont on abuse et le dégoût suit, de bien près, ce qu'on méprise. Les cœurs durent en raison même de l'effort que, chaque jour, ils tentent contre eux-mêmes pour ne pas s'épuiser en quelques heures, pour ne pas se donner, dirais-je presque, d'une seule fois. Cette affection sera longtemps debout et ira loin sur le chemin où Dieu lui a dit de marcher, qui, se limitant dans sa propre liberté, calme, recueillie dans sa propre force, combat des émotions trop vives. Cet amour ne périra pas qui est plus fort que lui-même ; car le secret d'aimer n'est que l'art de se contenir.

Qu'on jette les yeux autour de soi et qu'on dise si la tranquillité, la paix, le bonheur règnent au foyer domestique. Qu'on dise si le mariage, parce qu'on regrette aujourd'hui ce qu'on a donné hier, semble être autre chose qu'une servitude à deux. Hélas! la main de l'époux est de fer pour son épouse, et l'épouse n'a souvent pour celui qui, après Dieu, devrait être le premier bien de son âme, que de sacriléges imprécations. Le pain qu'on mange est amertume. Non-seulement on garde mal la foi des serments, mais on nie jusqu'à la possibilité de tenir les promesses qu'on a faites aux pieds des autels. On ose écrire que le changement est un besoin, une nécessité de notre nature. Quelque chose de violent frémit dans la chair et un cri aigre et dur se fait entendre dans le sang. Tous les liens menacent de se rompre à la fois. A un amour exclusif on préférerait des amours libres. Les désirs, que rien ne retient, errent, pour ainsi dire, d'objet en objet, et cherchent à se reposer sur

Digitized by Google

tout ce qui les captive. Minée sourdement, et déjà ébranlée, la famille, en France, court risque d'être arrachée à ses véritables bases. Tout est prêt pour cette immense rupture. Demain l'homme ne voudra plus être seul avec une seule compagne ; demain peut-être il y aura d'horribles associations, de monstrueux assemblages d'êtres humains, comme à Stamboul. La civilisation catholique devenue phalanstérienne, nous aurons les mœurs de la Chine, de l'Inde, ou les mœurs du peuple romain sous Néron ; une épouse pour les sublimes fonctions de la maternité, c'est-à-dire pour que le père puisse léguer son nom à un fils unique, et puis de belles esclaves pour les plaisirs du maître. Ainsi, à Constantinople, la cour a sa sultane, et le harem ses vierges déshonorées et infécondes.

Or, d'où viennent ces tristes déchirements dans la famille? Pourquoi ce refroidissement des cœurs, cet appauvrissement de la vie intime? Pourquoi les liens de l'union se relâchent-ils si tôt, se détendent-ils en un jour? Pourquoi se repent-on si vite de la parole jurée? Pourquoi des larmes si amères pour pleurer le sacrifice de la liberté? Quelle cause assigner à cet accablement des âmes qui ne cessent de réclamer un nouveau déplacement de vie?

Hélas! l'union n'est souvent que d'un jour et menace de n'être que d'une heure, parce que, n'étant pas le culte de deux âmes l'une par l'autre, elle ne nous apparaît que comme le culte égoïste d'une sensation grossière. L'idéal n'est pas en haut, il se cache, il est perdu dans les ombres, les ténèbres de la nuit. Il y a guerre, guerre à mort, et, dans ce duel à outrance de la chair contre l'esprit, de l'esprit contre la chair, c'est l'esprit qui succombe. La nature physique absorbe en elle toutes les forces morales ; la vie de

Digitized by Google

l'âme s'en va avec la vie des sens et s'écoule très-vite, parce que le cœur, s'ouvrant tout entier, d'une seule fois, laisse toutes les affections partir à la même heure, comme ces corps qui en un instant perdent tous leurs fluides. Hélas! l'amour a passé comme un fleuve qui, tari soudain dans sa source, ne laisserait bientôt voir, dans son lit desséché, qu'une fange immonde. Ce beau soleil s'est éteint, parce que, d'un seul rayonnement, il a donné toute sa lumière; la coupe est vide à des lèvres insatiables, parce que le présent n'a pas songé à l'avenir. L'intelligence cherche, pour ainsi dire, autant qu'il est en elle, à se faire corps pour jouir comme la brute, les esprits se refroidissent dans une trop grande excitation des sens. Aujourd'hui, vivre à deux, c'est mettre des jouissances en commun, à peu près comme l'industrie a des mises sociales; de part et d'autre, la société est dissoute quand la somme des mises est épuisée.

Est-il donc étonnant que la vie soit si triste, si amère, au foyer domestique, que la haine y blasphème l'amour, qu'on y entende si souvent le bruit de cette pesante chaîne de la servitude, que secouent, mais que ne peuvent rompre des mains impatientes de liberté? A peine si l'on a permis à l'Église de bénir une première fois; à peine si l'Église a pu obtenir de pauvres chrétiens qu'ils se soumissent à son autorité. Et, après cette première bénédiction, plus de voix qui crie, de parole qui enseigne, plus de direction morale. L'Église, on ne veut pas l'entendre; sa science épouvante, on la fuit. L'ignorance est, après le mépris, l'arme avec laquelle on se défend contre la loi de Dieu. On ne prend conseil que de soi-même pour savoir si l'on va bien dans la vie, si l'on s'avance sur le chemin de la destinée. On ne songe plus à son âme, ou plutôt les âmes ne comptent pas,

Digitized by Google

comme si elles s'étaient évanouies en passant tout entières sous la dépendance de l'instinct. On ne combat plus et l'on s'imagine même qu'il n'y a plus à combattre, on feint de croire que l'autorité de la loi divine s'est retirée devant la liberté de la chair, que les sens peuvent légitimement tout ce qu'ils désirent, que la jouissance enfin n'a de but qu'elle-même. Ainsi, en ces choses où l'homme semble être au-dessous de lui-même, où se sentent humiliées toutes les fiertés de l'âme, l'homme veut être seul et repousse avec colère tout effort qui voudrait le préserver d'une triste assimilation avec la brute.

Disons-le donc, si l'amour vit peu pendant le mariage, c'est qu'il n'est pas pur. Pour durer longtemps, il ne s'abrite pas à l'ombre de la pensée chrétienne. Eh! comment vivrait-il? Fatigué, comment se relèverait-il de sa lassitude, lui qui semble ignorer jusqu'au terrible mystère de la déchéance? Ainsi, on s'adorait hier, c'est la haine aujourd'hui. Les sens une fois épuisés, l'abattement a succédé au délire, et à l'abattement, le désespoir. On n'a pas tenu haut son cœur, ni ferme son âme; on se hait parce qu'on ne peut plus s'aimer. On ne croit plus même au plaisir; c'est le scepticisme de la volupté! Aussi, je le demande, rien jamais blessa-t-il plus le regard que ces beaux visages gâtés par les rides précoces d'une vieillesse venue, hâtée par le crime? Quoi de plus hideux, en un mot, que ces amours ruinés avant l'heure parce qu'ils ont été prodigues.

Autrefois, le monde assistait plus rarement à ces spectacles d'une douleur sans nom. Les âmes se tenaient mieux et l'union mettait plus longtemps à se dissoudre, si elle se dissolvait jamais. C'est qu'alors on savait combattre et se refuser tout ce que n'autorise pas le code de la loi évangé-

Digitized by Google

lique ; on ne laissait pas s'éteindre dans un grossier matérialisme les nobles et saintes ardeurs de l'âme. On n'ignorait pas et l'on ne se faisait pas une gloire d'ignorer qu'en nous la vie la meilleure ce n'est pas celle qui se meut dans la région inférieure des sens. On ne séparait pas les choses du temps des choses de l'avenir. Quelque chose, d'ailleurs, aidait, soutenait dans la lutte. On appelait la grâce, et la grâce répondait à tout effort qui criait vers elle. Quand s'annonçait la fatigue, la lassitude, on se tournait vers le ciel, et le ciel aussitôt venait au secours des âmes défaillantes. Quand les ténèbres se faisaient et que la route à suivre devenait obscure, on consultait ce sage qui disait, comme il dirait aujourd'hui, si on le consultait encore, ce que n'apprend nul autre. L'union enfin était forte, durable, parce qu'elle était épurée, sanctifiée par tous les moyens de régénération qui sont en la puissance du catholicisme.

Ainsi, le mal est grand ; et ce mal, il n'est qu'un seul homme au monde qui puisse l'empêcher ou le guérir, et cet homme, c'est le prêtre, le prêtre assis à son tribunal et juge des consciences, censeur du vice et protecteur de la vertu. A lui de dire que le mariage, dans l'Église de Dieu, est un arbre qui ne doit porter que des fruits de virginité ; que l'épouse a le droit d'être la mère de tous ses enfants ; que les pensées de Dieu, en un mot, sont grandes en cet endroit, et qu'il faut les laisser ce qu'elles sont.

Et, aveugle folie des hommes ! Le prêtre, on le repousse, parce qu'il dit ces choses ; on le maudit, parce qu'il est la loi, la prohibition, la défense. Cet homme, dit-on, apporte des restrictions à la liberté et limite la jouissance ; arrière donc cet homme à la vie austère ! Qu'il se retire, comme se retira, afin de ne pas gêner par sa présence les plaisirs du

Digitized by Google

peuple, ce Caton de la vieille Rome, un jour qu'il assistait aux jeux infâmes de la déesse Flore! Qu'il s'en aille avec le culte suranné de ses dieux vieillis et qu'il emporte dans les plis de sa robe usée les restes d'une religion dont le monde ne veut plus! Les peuples d'aujourd'hui ne ressemblent pas aux peuples d'hier; l'esprit humain ne marche plus en lisière; toute dictature intellectuelle et morale a fait son temps! L'âme moderne a en elle toute vie et n'a pas besoin que quelque chose lui vienne du dehors. Quiconque se donne pour un révélateur est un fourbe qui ne mérite que le mépris! Il n'y a d'autre révélateur, d'autre Christ que soi-même. Tous les symboles commencent et finissent à la raison humaine. L'humanité est arrivée, enfin, par des voies diverses, des formules variées, à cette formule dernière, et qui est toute sa religion : liberté de conscience, c'est-à-dire liberté dans la jouissance, liberté de l'amour! Tout est là, et, hors de là, rien!

En vérité, qu'en est-il de ces accusations de l'ignorance ou de la haine? Sont-elles appuyées et soutenues par l'histoire? Quoi! le représentant de celui qui fut si bon, si tendre pour ceux d'entre les hommes au milieu desquels il passa, serait l'effroi, le deuil de la nature! Sa douce morale n'inspirerait qu'ennui et dégoût! Sa main, bénie pour toucher et guérir la douleur, prendrait plaisir à mêler du poison à toutes nos jouissances! Pour moi, c'est en vain que, m'attachant à ses pas, je le suis de près et lui demande compte de tous ses actes; quand il a passé, je ne vois pas que les cœurs se resserrent, que les fronts purs se voilent d'ombres. Je ne vois pas qu'à sa parole le ciel pèse à la terre, ni que la terre oppressée s'agite douloureusement sous une main de fer prenant plaisir à l'étreindre. S'il nous suit pas à pas, depuis

Digitized by Google

le berceau jusqu'à la tombe, c'est que lui est imposé le devoir rigoureux de veiller sur nous. S'il nous demande compte de chaque heure du temps, s'il prend toutes nos pensées, et, les portant sous les regards de Dieu même, les décompose, les analyse pour savoir dans quelles proportions y sont entrés le bien et le mal, la vérité et l'erreur, c'est qu'il croit à l'avenir et qu'il sait ce que valent nos âmes. Mais, d'ailleurs, il ne retire à l'homme rien de ce que Dieu lui a donné. Il ne dit pas à la main qui a le droit de cueillir une belle fleur : Garde-toi d'y toucher, cette fleur n'est pas à toi; au cœur libre de s'ouvrir à de douces émotions : Referme-toi, ce n'est pas l'heure de la jouissance. Eh! pourquoi serait-il la limitation injuste, la prohibition insensée, celui à qui il a été dit de ne combattre que le mal?

Une fois encore, qu'on répète tant qu'on voudra que les temps sont changés, que le siècle est de l'homme et non de Dieu; je réponds que le siècle, robuste enfant de la philosophie, a besoin de ces conseillers à courte sagesse, qui se plaisent à rapetisser l'homme pour mieux l'assujettir, de ces sages mal avisés qui passent leur vie à distinguer entre la pensée pure et impure, entre les désirs de l'esprit et les désirs de la chair, à chercher plusieurs amours dans un seul amour; que c'est toujours l'heure d'exiger de l'époux, de l'épouse, de la jeune mère, de la jeune fille, qu'ils aillent dire les secrets les plus intimes, les mystères les plus profonds, et cela sous le spécieux prétexte de porter une chaste lumière dans de coupables ténèbres, de régénérer ce qui a besoin de régénération.

Mais ce n'est pas tout, ou plutôt tout cela n'est rien encore; il y a d'autres dires, d'autres bruits, on a entendu toutes les voix, toutes les clameurs de l'impiété. Pour exclure le prêtre

Digitized by Google

de la conscience humaine, on s'est baissé pour voir ce qui se cache sous la parole du Christ, et on a vu là, dit-on, d'affreux, d'épouvantables mystères. L'homme est apparu où il ne faudrait rien d'humain; et on a accusé l'œuvre de Dieu, parce que Dieu a confié, non à des anges, mais à de pauvres mortels, le soin de la régénération des âmes.

On dit vrai cependant : le prêtre est homme, et il est fier de l'être; Dieu ne l'a pas fait et n'a pu le faire sans lui donner la nature humaine; il se sent donc vivre, et il a donc au cœur toutes les affections de son père et dans ses veines tout le sang de sa mère. Mais l'homme est-il seul? Le prêtre n'ajoute-t-il rien à l'homme? L'homme est-il sans le prêtre, et le prêtre sans la grâce et la force de Dieu? L'homme a été choisi et il n'est pas allé, sans être envoyé, guérir les maladies morales de l'humanité. Il a entendu cette parole qui lui a dit : Va! je serai avec toi; et cette parole est esprit de vérité. Et pour être choisi, il a dû s'éprouver lui-même, et l'épreuve, jugée par d'autres que par lui, a été trouvée digne de la lutte entière. La science qu'on lui a faite avec les mystères du ciel et les mystères de l'âme, est au-dessus des petits moyens de la sagesse humaine.

Le prêtre n'aimera donc pas quand on lui dira les choses de l'amour; il ne sera pas tenté quand on lui dira les choses de la tentation; il sera fort près des faiblesses de tous; il sera pur, en un mot, au milieu des choses impures. Dieu l'a touché à l'endroit du cœur; le pontife a versé sur sa tête l'huile sainte et fortifiante de la consécration. Le rédempteur a d'abord racheté une chair dont il voulait faire pour d'autres un ministère de miséricorde. C'est pourquoi où beaucoup jugent la vertu impossible, la vertu souvent est facile et sans effort.

Digitized by Google

Mais, comme je l'ai dit, le danger du sophisme est tout entier dans cet art qu'on apporte à séparer le prêtre de l'homme, afin que, toute consécration enlevée, toute empreinte divine effacée, toutes les sources de la grâce taries, toute vie intérieure rendue impossible, l'homme soit seul et n'ait que les pensées de l'homme. C'est alors, quand Dieu s'est retiré, quand le Christ a manqué à sa parole, quand le cœur, par conséquent, froid de tout amour divin, ne sent plus que la chaleur du sang, c'est alors qu'on dit du prêtre qu'il fait toutes les œuvres de l'homme; c'est alors que, pour en charger sa main, on prend des vices aux mains de la foule, et qu'on affirme qu'il est déchu.

Allons ! que la malignité humaine se traîne, tant qu'elle voudra, haïneuse, rugissante, sur les pas de la sagesse divine; cette sagesse est infaillible, toujours sûre d'elle-même. Tandis qu'on accuse les pensées du prêtre, les pensées du prêtre sont hautes au tribunal de la régénération. S'il y a des mystères, tous les mystères sont en Dieu. Si le prêtre reçoit des confidences, entend les révélations du cœur, déchire à la hâte des voiles qui recouvrent des plaies douloureuses, s'il promène un œil exercé et rapide sur les choses extérieures, c'est pour se jeter promptement dans l'invisible. Il ne passe, en quelque sorte, à travers les sens que pour atteindre plus sûrement les dernières profondeurs de l'âme, là où se cache le poison, où réside le mal, où, par conséquent, il doit guérir. Tout entier à la solution du plus grand des problèmes, il se demande avec anxiété comment se fera le dégagement d'une intelligence obscurcie par l'erreur, d'une volonté asservie peut-être à l'empire d'habitudes coupables, comment il fera pénétrer la grâce divine par tous les pores de l'âme, et l'amour divin par tous les pores du cœur.

Digitized by Google

Et comment le prêtre ferait-il d'autres pensées à cette heure solennelle où il applique à l'humanité les mérites de la rédemption? Ne sait-il pas qu'il aura, lui aussi, son compte à rendre; que, s'il juge ici-bas, il sera lui-même jugé un jour? Ignore-t-il que n'existant pas pour lui-même, mais pour ses frères coupables, ces frères qu'il n'aura pas sauvés, élèveront la voix contre lui? Gardien du sang, ignore-t-il qu'il aura à répondre du sang, qu'il est maudit, s'il porte obscurément le don de Dieu dans une âme sans lumière? Quoi! voilà un prêtre du Christ! Un esprit fatigué, blessé dans la lutte, vient à lui, demandant à être guéri, et ce prêtre ne serait pas ému! rien ne l'agiterait intérieurement! Et cette intelligence égarée, perdue dans le dédale des choses d'ici-bas, ne serait pas remise dans sa voie! Et ce cœur refroidi, on chercherait à le refroidir encore, en ne lui jetant qu'un amour de la terre! Dieu veille, et ce que Dieu garde est bien gardé! a dit naguère une bouche illustre.

Le monde ne sait pas, et il est condamné à ignorer toujours ce qui se passe dans l'âme et le cœur d'un prêtre, à l'heure où le prêtre voit à ses pieds un de ces grands coupables que le remords a vaincu et que lui amène la grâce. Nul ne ressentit jamais des émotions plus douces ni plus profondes. Plus d'un peut-être, qui simule une sainte colère dans les rangs de la libre pensée, s'en irait demander à l'Église le sacerdoce, s'il lui était donné de connaître à l'avance tout ce qu'il y a d'ineffable, de divin, dans une de ces luttes mystérieuses entre les ardeurs de la charité et les froideurs de la mort. Que l'impiété se rassure donc; ce ne sont pas les larmes de Madeleine qui peuvent réveiller une passion toujours contenue, sinon éteinte. Ces larmes, au contraire, pourraient être, au besoin, un baume salutaire

Digitized by Google

pour des cœurs malades. Eh quoi! le prêtre serait-il criminel parce que, pour guérir une corruption qu'il sait être au fond de la nature humaine et contre laquelle tout pouvoir lui est donné, il permet que nous découvrions devant lui nos blessures? Ne pourrait-il, sans danger pour lui et pour nous, entendre l'histoire de notre vie?

Enfin, si les méchants disent encore : Pourquoi le prêtre dans les choses du cœur ? pourquoi ce regard de l'étranger s'abaissant sur les mystères de la vie intime? pourquoi cette inquisition morale par un homme qui n'aime pas et à qui l'amour est interdit ?

Il faut répondre que le prêtre est là parce que Dieu l'y a mis. Et Dieu l'a placé là, à l'entrée des cœurs, pour qu'il veille et prie, et c'est pourquoi il sera là, veillant et priant, tant qu'il y aura des hommes à sauver. S'il y a une différence réelle entre le vice et la vertu; si le bien n'est pas le mal, ni le mal le bien; s'il faut apprécier sainement ce qu'il peut y avoir de beauté ou de laideur morale dans les actions humaines, n'est-il pas, lui, l'interprète le plus infaillible de la loi ? n'est-il pas la plus haute science, la plus haute sagesse, la plus haute vertu? et n'est-ce pas à la vertu, à la sagesse, à la science de se constituer gardiennes de la vie et de tout régler dans les choses des temps ?

Il y a dix-huit siècles que le monde s'efforce de nier dans le prêtre la possibilité de la continence, et, depuis dix-huit siècles aussi, le monde se soumet à l'Église parce qu'il a toujours cru à la chasteté du prêtre. C'est plus avec sa vertu que par la force de sa parole, l'éclat, la douceur ou les foudres de son éloquence, que le prêtre a fondé l'empire de Jésus-Christ. Si les peuples sont tombés au pied de la croix, c'est qu'il leur est manifestement apparu que, chez les

Digitized by Google

apôtres de l'Évangile, les actes de la vie rendraient témoignage à la doctrine. Si le sacerdoce catholique est le plus haut et le plus fécond rayonnement de l'histoire, c'est que son génie, c'est sa vertu; cette gloire ne passe pas, cette puissance ne faiblit pas; il a résisté, il résistera à tous les efforts des méchants qui rêvent de le détruire, parce qu'il combat d'abord en lui-même ce qu'il ne peut laisser vivre en d'autres. Aussi les passions irritées, frémissantes, se dressent en vain; il faut qu'elles portent ce joug bien pesant de la chasteté du prêtre. Qu'elles crient une heure, un jour ou un siècle, elles finissent par prendre aux mains de leur ennemie cette arme terrible dont elles se frappent elles-mêmes. L'histoire entend d'horribles calomnies; elle dit que toujours, à toutes les époques, d'habiles lettrés, d'ingénieux sophistes, de graves philosophes, d'illustres savants ont pris dans la foule les plus gros vices, les plus grosses débauches pour les jeter à la face des ministres des autels; mais le prêtre se montre, et sur son visage resplendit la beauté de son âme, la pensée pure rayonne sur son front, et le monde qui voulait se détourner, qui voulait fuir, s'attache à une douce contemplation. Il importe peu que çà et là, sur ce long chemin de dix-huit siècles, il y ait quelques défections, de grandes faiblesses, et même d'incroyables apostasies; l'homme donné, c'est un miracle impossible que la trahison ne vienne jamais, que le vice n'entre pas dans le cœur mal scellé de quelques-uns; mais ici il faut voir et juger d'ensemble, et dès lors la vertu reste haute, dominante, et, dès lors, la chasteté dans le prêtre est la chaîne d'or qui attache le monde à la croix du Calvaire. Oui, toutes les générations ont passé devant cet homme qui s'appelle le prêtre et toutes l'ont regardé disant : Cet homme est-il véri-

Digitized by Google

tablement du Christ? est-il véritablement ce qu'il affirme de lui-même? Et toutes les générations ont répondu que cette âme n'est pas divisée, que ce cœur ne renferme en soi qu'un seul amour; que, pour cet homme, enfin, il y a des chemins qui ne sont pas les chemins de tous.

Mais revenons à la famille, au mariage chrétien, et démontrons que si le prêtre est nécessaire pour faire vivre de jeunes affections en les ordonnant, il ne l'est pas moins pour empêcher de se rompre le lien sacré de l'union, lorsque s'est émoussé le sentiment si vif d'un premier amour.

De soi, l'amour vit peu, même dans les âmes les plus pures, les cœurs les plus chastes. Le cœur de l'homme, ce n'est pas l'infini; il n'a qu'une vie, pour ainsi dire, comme la jeunesse n'a qu'un beau printemps. Il arrive qu'un jour, lorsqu'il se croyait jeune encore, il se surprend à se demander ce qu'est devenue la force, l'énergie de ses sentiments, à peu près comme le vieillard se tourne vers un passé qui s'est enfui avec rapidité, pour lui demander la vigueur de ses années; et il se trouve que tout a vieilli, le cœur comme l'homme, et le cœur avant l'homme. On entrait seulement, semblait-il, dans une voie qui ne devait pas finir, et déjà on est au terme. L'amour n'en était encore qu'à sa première flamme et, en une heure, le cœur s'est refroidi comme une lave qu'un volcan chasse de son foyer et jette sur une terre chauffée aux seuls rayons du soleil. Hélas! c'est presque l'étonnement de la honte d'en avoir fini si vite avec soi-même. Rien, croirait-on, n'est changé au dedans, rien au dehors, et cependant, on ne peut le méconnaître, on n'est plus soi; on se sourit encore et ce n'est pas le même sourire; on s'aime véritablement, et ce n'est pas le même amour; on se parle avec tendresse, et ce n'est pas le charme des effusions pas-

Digitized by Google

sées. On dirait qu'il a suffi d'un rêve pour jeter dans le monde des froides réalités.

L'amour est rare sans la beauté, ou plutôt la beauté est presque le seul aliment de l'amour. Or, qui l'ignore? la beauté n'est que d'un jour. Ce vif rayon d'une pure lumière que Dieu a répandue sur le front de la fille d'Ève, pour attirer le regard de l'homme, pâlit, s'efface, au regard même de celui qui le contemple. Ce bel astre qui ne devait pas se coucher, un soir on l'a vu descendre à l'horizon, et l'on se disait : il reviendra demain! ce lendemain n'a pas eu d'aurore et l'astre n'a pas reparu. Hélas! celui qui croyait à l'éternelle durée de ses dieux, n'a devant lui qu'une pauvre idole. Ce qu'il adorait, il ne le trouve plus digne de son culte, et volontiers il s'en détournerait.

On dirait que, pour faire cet être qui s'appelle la femme, Dieu s'est étudié à n'y employer que les choses les plus fragiles. La grâce n'est là que pour attirer la force; elle ne dure que le temps nécessaire pour permettre à une pensée de l'homme de se fixer; puis, le cœur s'étant pris, le voile se retire et les ombres commencent. Oui, le temps seulement pour celui qui, étant l'être fort, a le choix de sa destinée, de mettre sa main dans une autre main; le temps de se dire: Nous voilà unis! notre vie est à deux à jamais! et c'est tout! Les cœurs s'étant donnés, les âmes enlacées, Dieu se hâte de retirer le plus fragile de ses dons. « C'est » pourquoi, dit Balmès, le mariage, en assignant à la passion » un objet légitime, ne tarit pas la source d'agitation, de » caprices et d'inquiétudes que le cœur recèle. La possession » affadit, la beauté se fane, les illusions se dissipent, le charme » disparaît. L'homme, en présence d'une réalité qui est loin » des rêves auxquels se livrait une imagination de feu, sent

Digitized by Google

» naître dans son cœur des désirs nouveaux. Fatigué d'un » bien qu'il possède, il nourrit des illusions nouvelles, il » cherche d'un autre côté la félicité idéale qu'il croyait avoir » trouvée; il fuit une réalité qui a trompé ses plus belles » espérances. » (*Le protestantisme*, t. I. ch. XXXV.).

« On se lasse, dit à son tour Bossuet; le goût s'use, l'im- » perfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en » plus; la complaisance diminue, le cœur se dessèche. On » se devient une croix l'un à l'autre. Le commerce journa- » lier n'a presque rien de doux: le cœur ne s'y repose » guère. » (Sermon, *Oblig. de l'état religieux*).

L'union va donc se dissoudre presque nécessairement; car ce lien visible qui rapprochait deux âmes, s'étant rompu, comment le cœur pourrait-il être fidèle à une beauté qui n'est plus? Comment garderait-il le culte d'un dieu qui s'est évanoui comme une ombre? C'en est donc fait du mariage chrétien, si le temps, qui affaiblit l'amour, ne vient fortifier l'amitié.

Mais j'ai nommé le remède; l'amour peut devenir l'amitié, et le P. Lacordaire n'a pas craint de dire dans un livre qui restera célèbre, que l'amitié dans le Christianisme, est le terme et la récompense suprême de l'amour conjugal. (*Marie-Madeleine*). La beauté peut passer du dehors au dedans et devenir, en quelque sorte, invisible ; les qualités du cœur, les riches dons de l'âme peuvent remplacer ce qu'il y avait de charme, de séduction dans les sens, et il importe peu alors que les sens soient refroidis et la passion basse ; le devoir est communion; la pensée se lie, se noue à la pensée, au-dessus des régions infimes de l'ordre matériel. Il suffit que le regard d'une âme, plongeant dans une autre âme, y découvre des harmonies ou plutôt s'y retrouve

Digitized by Google

elle-même, pour que ces deux âmes se mêlent, se confondent. Tout l'édifice peut reposer sur une profonde investigation morale.

Mais comment doit se faire, comment est possible même cette transformation de l'amour en amitié? Ah! c'est l'œuvre de la vertu, et la vertu seule peut l'opérer; car il y faut le sacrifice de deux volontés l'une à l'autre. Ces sortes d'amitiés sincères, profondes, fréquentes dans le mariage chrétien, sous les voiles d'un sacrement, n'ont guère d'autre fondement que la raison même du devoir. On s'aime le plus souvent, non d'inclination, non que la pente du cœur soit de ce côté, mais parce que c'est une obligation grave d'aimer, et que le remords accuserait ceux qui manqueraient à l'amour. On a juré sa foi devant Dieu, on sait qu'il y a crime à ne pas garder la foi jurée. On se donne enfin parce qu'il y a obligation de se donner, et alors on ne tient compte ni de ses répugnances ni de ses dégoûts; on ne s'écoute pas soi-même, parce qu'on sait n'être pas à soi.

La vertu dispose l'âme à une grande bienveillance. Ne s'arrêtant jamais aux choses du dehors, elle ne voit pas, mais elle cache sous les voiles épais de la charité tout ce qui pourrait la blesser. Elle passe vite à travers les ombres pour atteindre l'esprit, l'intelligence, et se reposer en face de cette beauté impérissable qui est au fond de toute âme. Tout change et se transfigure à son regard qui voit tout en Dieu; or, l'effort nécessaire pour aimer, grâce à cette erreur volontaire, à cette séduction libre de l'âme, doit être moindre et de beaucoup. L'amitié acquitte, en quelque sorte, envers elle-même, la dette de l'amitié. Il n'y a pas de coupables aux yeux de celui qui ne veut pas se croire offensé.

Or, d'où naissent ces salutaires illusions de la vertu? Le

Digitized by Google

cœur, qu'est-ce qui le séduit ainsi et l'attache facilement à un objet que peut-être il lui serait si doux de fuir ? Le prêtre encore ne serait-il pas pour quelque chose dans cette constance de l'amitié ? Oui, cette amitié, quelquefois toute de raison, prise hors des sentiments, des besoins d'une nature qui voudrait se révolter, est l'œuvre du prêtre. C'est lui qui, avec la foi aux choses de l'avenir et les consolations qu'il donne, retient là, l'une près de l'autre, deux existences qui un jour s'assirent, pour y demeurer à jamais, à la même place au soleil de ce monde. C'est sa parole, tendre ou énergique, mais toujours féconde, qui décide de tout dans ce terrible combat de la vie. Quand l'épouse arrive au prêtre, triste, désolée, le prêtre ranime ce courage abattu, ravive une flamme près de s'éteindre. Il n'est pas permis, dit-il, *non licet*; l'union de l'homme et de la femme est éternelle! et c'est assez. L'épouse se résigne; et, forte avec la grâce de Dieu, elle ne se plaint plus; elle sait qu'il y a de plus dures fatigues et de plus cruelles souffrances; elle sait que la vie chrétienne consiste à ne jamais accuser la vie, à trouver bien tout ce qui est ordonné de Dieu et dans l'attente d'une vie meilleure. Elle sait que l'attente, d'ailleurs, ne sera pas longue, que le temps n'a pour chacun qu'un très-petit nombre d'heures; son cœur, qu'elle sent déjà tout refroidi, lui dit assez qu'elle n'est pas loin de ce dernier et complet refroidissement qui s'appelle la mort. Elle se résigne donc parce que le libérateur, celui qui se chargera du fardeau que nous ne pouvons porter, ne tardera pas à paraître.

Ainsi, quand la vie doit monter du cœur à l'intelligence, quand le lien de l'union ne peut être qu'une affection raisonnée, c'est-à-dire, quand au rêve a succédé la réalité,

Digitized by Google

quand, après l'amour, il ne reste que l'objet méprisé de l'amour même qui demeure là comme pour nous punir de n'avoir pas su aimer, oh! alors, à cette heure terrible, il faut le prêtre, le prêtre qui dise des choses ineffables, déchire les voiles et laisse voir tout un monde de choses inconnues, le prêtre qui soit le rajeunissement des cœurs et garde contre l'outrage et le mépris.

Que le grave philosophe qui pense, comme l'on dit, pour son propre compte, qui cherche et croit trouver en lui-même la raison dernière de tous ses devoirs; que le savant qui se fatigue à approfondir une découverte, à formuler une théorie nouvelle; que le profond politique, occupé à méditer sur les lois de la vie des peuples, et qui s'imagine tenir en ses mains souveraines les destinées du monde; que tous ces puissants esprits, dis-je, ces rares génies, n'aillent pas se jeter aux pieds d'un homme, moins grand qu'eux, on le conçoit; de quoi s'accuseraient-ils? et de quoi sont-ils coupables? Ils n'ignorent rien de ce qu'il faut savoir, et leur science n'est pas moins bonne, sans doute, parce qu'elle n'est pas venue du dehors, parce qu'ils l'ont trouvée en eux-mêmes. Ils lisent tout dans ce beau livre de la nature où Dieu a écrit tout ce qu'il a voulu dire à l'homme. Vivant d'eux-mêmes, il n'est pas besoin qu'on les aide à vivre. Leur cœur ne s'est pas senti défaillir et il n'y a pas de blessures à leur âme. Pour ce qui est de l'âme, d'ailleurs, ils ont là sous la main des systèmes propres à résoudre tous les problèmes de la destinée. S'ils ont souffert peut-être autrefois de quelque remords, ils sont guéris de ce mal, car le mal n'est plus à leurs yeux ce qu'ils le faisaient. Naguère encore la vérité leur est apparue à la clarté d'une nouvelle lumière. Rassurés sur l'avenir, il n'ont pas à jeter sur le passé

Digitized by Google

un regard attristé. Pourquoi craindraient-ils? N'adorent-ils pas Dieu à leur manière? La religion est-elle autre chose que le culte de l'idéal? N'est-ce pas assez de vertu d'avoir aimé la science, cultivé les arts, inventé des systèmes ou gouverné le monde? Toujours songer à l'avenir! Hélas! n'y a-t-il pas assez à faire en deçà de la tombe, sans tant se préoccuper de ce qui nous attend au delà? Il faut ensuite être de son temps; or, l'esprit moderne, plus fier et plus libre, a secoué la poussière des vieux âges, rompu avec les traditions, les habitudes, les croyances de ces siècles barbares où l'homme n'était rien parce qu'il s'ignorait trop lui-même. Enfin les civilisations ne se confessent pas.

Ainsi, que tous ces hommes dont la raison est si puissante, qu'il n'y a pour elle que peu de choses obscures, qu'un petit nombre de mystères; que ces philosophes pour qui se faire absoudre ressemblerait à la folie de ceux qui voudraient épurer la lumière; que ces sages à qui ne font jamais défaut les énergies de l'âme, la fécondité de l'esprit, ne descendent pas de ce trône d'où ils se montrent à la foule, il n'y a rien là qui étonne; l'orgueil suffit à expliquer toutes les énigmes de l'infirmité humaine. Mais si, au-dessous de ces vies hautes, indépendantes de Dieu même, il y a des vies plus humbles, qui ne sauraient tout tirer d'elles, qui ne peuvent aller seules, ah! alors il faut la confession, et si la confession vient à manquer, la vie déborde d'amertume.

Pourquoi, par exemple, voudrait-on empêcher l'épouse d'aller communiquer avec le ministre de Jésus-Christ? Sait-on les plaintes, les gémissements qu'elle apporte là? la quantité de larmes qu'elle verse dans le silence et le mépris des choses de la terre? Sait-on les tristesses, les angoisses de cette âme? Vous qui avez touché ce cœur, savez-vous

Digitized by Google

quelles blessures vous lui avez faites? Savez-vous tout ce qu'il faut d'efforts pour vous sourire? combien il faut vous aimer pour ne pas vous haïr? combien il faut se combattre pour vous cacher le mépris que vous inspirez? Vous faites semblant de suspecter le prêtre, eh bien! si le prêtre n'était le gardien des cœurs, et s'il ne faisait une loi sévère de vous garder celui que vous avez choisi, peut-être que ce cœur ne serait plus à vous! peut-être qu'à votre foyer la honte se serait assise, et que, silencieux près d'une femme déshonorée, vos enfants n'oseraient pas l'appeler leur mère!

Disons-le, ce que les hommes ignorent le plus, c'est la douleur, le profond mystère de la souffrance. On aurait tort de le penser, l'union n'a pas pour but la jouissance. On s'unit pour s'aider à vivre, pour perpétuer la vie, et rien de plus. Les poëtes, ces enchanteurs des nations, ont menti, et nous ont trompés. La douleur est partout, et il n'y a d'autre poésie que la douleur même. Ce monde où incessamment la main cueillerait des fleurs, où l'esprit formerait des rêves et goûterait la vérité sans effort, cet âge d'or n'est pas venu jusqu'à nous; il n'était déjà plus le soir du premier jour; et s'il revit jamais, nous l'aurons refait nous-mêmes; il sera éclos de nos larmes versées au pied d'une croix.

Quoique rachetées, nos âmes appauvries ont ici-bas les fatigues de la vérité. La vérité ne sera vraiment douce et bonne que lorsque nous la posséderons dans une contemplation ineffable. Jusque-là, il sera dur à tout homme de passer par l'humanité pour arriver à Dieu; tout esprit captif dans la chair se demandera pourquoi il ne lui est pas donné de vivre tout d'abord de la vie simple, transparente des esprits; et toujours une voix criera du côté du Calvaire que

Digitized by Google

le Sauveur, en passant sur cette terre, ne l'a marquée à l'empreinte d'aucune volupté ; que la grâce a besoin de la souffrance pour arriver à l'épuisement complet de ce sang vicié qui est en nous par le sang d'Adam. Il faudrait plaindre les yeux qui n'auraient pas pleuré, ils ne seraient pas assez lavés, assez purs pour voir la lumière ; plaindre aussi les cœurs qui n'auraient jamais saigné, n'ayant pas senti la vie, ils seraient incapables de sentir l'amour divin. Des vies jamais abaissées, jamais humiliées, ne comprendraient rien à la transfiguration de l'humanité, après les terreurs, les obscurités de la mort. Mais qu'on se rassure ; ce monde étant fait pour les déchirements du cœur, les brisements de l'âme, toute vie aura à souffrir, et tous les cœurs saigneront non pas une fois seulement.

Que fait donc l'épouse chrétienne en se confessant ? Elle se guérit d'abord de la douleur ; elle fait plus encore, elle échappe, par la liberté morale, à toutes les servitudes de la chair, et rentre dans sa personnalité. Sans rompre les liens qui la tiennent sous la dépendance, elle se venge par l'esprit de cette dépendance même. Il y a en elle deux vies, l'une qui se donne, l'autre qui ne saurait se donner ; elle s'appartient par une de ces vies, n'importe le caractère de la force extérieure qui voudrait lui commander. Qu'au dehors il y ait le manque de respect, les paroles dures, la violence même ; au dedans, c'est le calme, le recueillement, les douces joies de la conscience. Il n'y a réellement plus de maître ; car, s'il y a la possession des corps, les âmes sont à Dieu et ensuite à elles-mêmes. Aussi il y a des abdications impossibles, des servitudes que le monde ne reverra plus jamais, toute âme pouvant toujours, lorsqu'elle le voudra, résister efficacement à tout effort qui tendrait à la ramener

Digitized by Google

à l'antique déchéance. Il y a dans l'existence, en apparence la plus humble, des sommets, des hauteurs où Dieu seul réside. Et c'est ainsi que la confession consacre la servitude intellectuelle et morale de la femme !

La supériorité de l'épouse chrétienne sur l'épouse des vieux siècles du paganisme repose tout entière sur ce fait intime de la conscience, c'est-à-dire sur son entière possession comme esprit. Autrefois, la différence supposée entre l'être de l'homme et l'être de la femme faisait aussi toute la différence de la destinée. Avant Jésus-Christ, l'épouse n'était qu'une belle esclave au foyer domestique, car, si Dieu lui avait donné une âme, la philosophie la lui avait sagement retirée. Mise au nombre des choses, elle était la chose du maître, et elle ne comptait pas comme esprit. Le ciel s'était fermé sur sa tête et il ne lui venait de là aucune parole qui la relevât de sa faiblesse. Ignorant elle-même sa propre grandeur, persuadée que sa servitude, pour ainsi dire, de droit divin, était consacrée par la volonté même des dieux qui, en créant ce monde, n'avaient pas jugé convenable de faire la femme l'égale de l'homme, elle ne pouvait en appeler de son oppresseur à elle-même ; car rien au dedans, pas plus qu'au dehors, ne la protégeait contre le droit brutal de la force. C'est pourquoi la plainte était interdite, aussi ne l'entendait-on pas se plaindre ; les larmes étaient un crime, aussi déguisait-elle sa douleur avec soin. Bien plus, quoique blessée dans ses droits, outragée dans son honneur, elle ne demandait pas à sortir de ces abaissements qu'elle ne trouvait pas étranges et où elle ne pouvait voir la matière d'un crime. Elle ne regardait pas comme trop inhumaine cette législation qui, l'heure de la volupté écoulée, se contentait de la chasser de la famille

Digitized by Google

sans lui infliger d'autre châtiment que les larmes d'un triste abandon.

Bien différent le sort de l'épouse chrétienne ! Le Christianisme, en révélant à la femme sa grandeur originelle et en la réhabilitant à ses propres yeux, a ouvert au dedans d'elle, au fond de sa conscience, un asile inviolable, un sanctuaire impénétrable où elle entre seule, où elle se protége, se défend contre toute oppression venue du dehors. C'était le péché qui avait créé la servitude de la femme; c'est encore le péché qui fait que la femme est quelquefois l'esclave de l'homme ; or, la femme qui va au prêtre, le priant de rajeunir sa pensée, de souffler sur son âme pour en détacher toutes les scories impures, monte à la liberté et sent croître sa foi en sa propre personnalité.

L'épouse, qu'on la laisse donc aller des choses de la terre aux choses du ciel. Qu'on la laisse, recueillie sous les regards de Dieu et dans le silence d'une pensée intime, repasser tous les actes de sa vie. Elle veut oublier et s'oublier elle-même. Qu'on lui permette de se reposer là et des fatigues de la douleur et des fatigues de la joie; car le plaisir mord plus l'âme que la souffrance même. Le ministre de Jésus-Christ ne lui dira rien qu'elle ne puisse entendre; cette parole ne blesse ni n'outrage; si elle traite des mystères du mal, c'est que le mal existe et qu'elle doit le combattre.

En vérité, c'est ma foi, à moi, qu'aimer Dieu, ce n'est pas aimer moins, et qu'épurer des affections, ce n'est pas les déraciner de l'âme. Le prêtre, en rassurant une conscience qui portait en elle le trouble, peut-être l'angoisse, le remords, en redressant une vie qui allait trop penchée vers la terre, ne refroidit pas le cœur et ne renvoie pas moins belle l'épouse au foyer domestique. Qu'on l'avoue, ce n'est pas au

Digitized by Google

retour d'une de ces communications intimes, c'est-à-dire lorsqu'elle s'ignore un peu moins elle-même, que l'épouse est moins appliquée à ses devoirs. Elle n'a rien perdu de cette douceur, de cette égalité de caractère, qui fait tout le charme de l'union, parce qu'intérieurement tout repose en elle; il n'y a pas moins de tendresse dans son âme, parce qu'elle a prié le Dieu qui bénit d'abord les mères et qui pour les mères encore bénit les enfants. Je ne croirai jamais, pour moi, que la vie soit plus amère en y mêlant la pensée de Dieu; que les affections soient moins hautes, étant plus saintes; que l'épouse, en un mot, soit moins dévouée, parce que, plus sûre de ses voies, elle sait tout ce que l'amour de Dieu laisse à l'amour de l'homme, et jusqu'où est possible la fusion de ces deux amours.

La beauté pure exhale comme un parfum de félicité que ne connaîtra jamais le vice. Le vice est bruyant; il a de violents transports, c'est un délire. Mais cette abondance de sentiments généreux, caractère distinctif d'un amour pur, n'est pas possible. Le vice a plus de passion peut-être, mais il n'aime pas : le vice, c'est ce qui crie en bas, dans les sens, tandis que l'amour se tient dans les plus hautes régions de l'âme. Le vice, c'est une fièvre qui brûle, un ouragan qui passe sur l'âme et la laisse toute bouleversée; la vertu ignore ces inégalités d'une passion libre de tout frein. Une, avec mille aspects, mille accidents divers, parce qu'elle a le désir de plaire, elle sourit aux sens, et le cœur est toujours haut quand la passion est basse ou qu'elle a cessé entièrement.

Je le répète, à mes yeux, l'idéal de l'amour sera toujours un idéal d'innocence, et la passion dite indépendante ne ressentira jamais ce qu'il y a de douce joie, d'incomparable

Digitized by Google

félicité, dans une union chrétienne. Je demande à nos sages, à nos moralistes, à tous les apôtres de la libre pensée, s'ils se sont jamais assis, une heure seulement, au foyer d'une de ces trop rares familles où, Dieu étant tout, la vertu conseille et dirige tous les actes de la vie. Pour moi, j'en ai vu, et il ne faut que passer au milieu d'elles, pour savoir combien douce peut être, ici-bas même, l'existence. Là rien ne vieillit, parce que la vieillesse est toujours respectée. Là, chacun s'aimant dans tous et tous en chacun, toutes les volontés s'harmonisent, se confondent, et, pour tous, en quelque sorte, il n'y a qu'une seule et même volonté, comme il n'y a qu'une seule vérité pour toutes les intelligences. La soumission ressemble presque à l'autorité, l'autorité à la soumission, et la moins enviée de toutes les prérogatives, c'est le droit de demander. Mises en commun, toutes les affections forment comme un petit océan où chacun vient puiser selon le besoin de son cœur et l'étendue de ses désirs. Le sourire ne naît pas sur une lèvre sans se communiquer à toutes, de même qu'on se console des maux de la vie par une commune souffrance; c'est à qui prendra la plus belle part à ce généreux partage de l'affliction, à qui voilera le mieux son front, déguisera avec plus d'art la tristesse de son âme, afin d'épargner aux autres un sentiment de pitié pénible. On s'aide à vivre, enfin, et nulle vie ne va seule. Les enfants, pressés autour de ceux dont ils ont reçu le jour, comme si l'amour voulait rendre à l'amour la vie qu'il en a reçue, il y a un mystérieux travail d'identification. On dirait les vagues d'un fleuve essayant de remonter leur cours pour aller se reposer à leur source. En vérité, Dieu est là, on le sent; et il y est par le prêtre, et le prêtre a tout fait par la confession.

Digitized by Google

Pour moi, j'ai toujours détesté, et je déteste sincèrement la femme esprit fort. C'est quelque chose de forcé dans la nature. Je suis de l'avis de ce philosophe incrédule, lorsqu'il disait que si sa femme était moins à Dieu, peut-être elle ne serait pas à lui. Il n'y a pas loin, en effet, de l'épouse libérale, jugeant de haut les prescriptions de la morale évangélique, ne cherchant qu'en elle la raison dernière de ses devoirs, à l'épouse infidèle.

Il n'y a pas grande sûreté avec la philosophie, et les siècles à systèmes philosophiques sont les siècles de décadence morale, d'abandon de soi et des molles voluptés. Aisément, les adorateurs de l'idée fléchissent le genou, et, humblement prosternés, adorent une vivante idole.

Il est un siècle entre tous où mille voix se firent entendre à la fois pour crier à l'homme que l'heure était enfin venue de secouer le joug de toute dépendance, de s'arracher à toute servitude de l'âme, de l'intelligence. Et, au bruit de cette parole impie, le monde se précipita, mû par des aspirations immenses, vers ce qu'il croyait être la véritable liberté.

Or, ce siècle, quel est-il? quelles vertus sont écloses au souffle de son génie qui devait féconder la terre pour un brillant avenir? Que valent ses grands hommes au fond de ces superbes panthéons qu'il leur a bâtis? Où sont la beauté, la fécondité morale? Il enseigne, dit-il, le respect de soi, le culte de la raison humaine? Eh bien! qu'il nous montre les vies qui se respectent et qui s'honorent?

Hélas! on le sait, l'idéal de ce siècle, ce n'est pas un idéal de pureté. Entrée dans l'histoire avec des amours de courtisane, de prostituée, la page où il repose n'exhale pas un délicieux parfum de virginité. L'humanité n'a pas à sa vie, déjà longue, d'heure plus souillée; ce sera un jour l'heure

Digitized by Google

maudite du temps, et le siècle exécré entre tous les siècles; car, depuis le Christ, c'est la plus belle débauche de l'esprit humain.

Jamais la femme surtout, depuis l'établissement du Christianisme, n'était descendue plus bas dans le mépris, l'abandon d'elle-même. Jamais plus de profanation, ni une profanation plus horrible sous le toit de la famille. La fièvre de l'esprit faisant délirer les sens, la femme qu'une tendre philosophie veut ramener à l'état de nature, cherche à se dégager de tous les liens, de toutes les entraves d'une religion cruelle et superstitieuse; instruite enfin de ses droits qu'elle avait ignorés jusque-là, elle a hâte de se décharger de ses devoirs, et on l'entend s'écrier soudain que la vertu est dans la liberté et la liberté dans le vice; que pour être mère, il n'est pas nécessaire d'être épouse.

Dès lors, on ne garde plus la foi jurée, tous les liens les plus sacrés se rompent; les âmes se déprennent et se fuient; la passion erre d'objet en objet, s'en va d'assouvissement en assouvissement, jusqu'à ce que, lasse, épuisée enfin, elle pleure sur elle-même et quelquefois se console par les larmes du repentir. Les affections légitimes se refusent à vivre toujours resserrées, captives, dans un même cœur; mais détachées, mobiles, flottantes, elles s'égarent sur mille chemins; toute âme se verse, pour ainsi dire, dans l'âme qui s'offre la première. L'amour court aux antichambres; on vit d'intrigues, de coquetteries, d'infidélités; le vice est un jeu et les adultères un passe-temps. C'est à qui brisera le plus vite le joug du devoir, sortira le plus tôt de la maison conjugale pour s'en aller vivre au loin d'une profanation sacrilége.

Et il n'y a pas de respect, parce qu'on ne veut pas être

Digitized by Google

respecté. « Il faut, dit la Duchâtel, tâcher de faire pénétrer » le plaisir par toutes les portes qui l'introduisent jusqu'à » l'âme; nous n'avons pas d'autres affaires. » Non, jamais, depuis les saturnales du paganisme, la femme n'avait tant permis à l'homme, et n'avait tant osé contre elle-même. Jamais, depuis le jour où la main du Christ la retira de cette abjection profonde, de ces abaissements sans nom où l'avaient précipitée toutes les religions antiques, moins la religion du peuple juif, elle n'avait déchiré avec plus d'audace ces voiles sacrés de la pudeur qui la gardent contre la force de l'homme. Jamais elle ne fit plus pour laisser se renouer, s'il eût été possible, les liens honteux de son ancienne servitude.

Et ce libertinage effréné, cette corruption étrange, ce délire des sens, tout cela ne s'explique pas par le seul fait de la faiblesse humaine. Ce vice est plus qu'une faiblesse, c'est une science, je dirai presque une religion. Depuis la tombe de Louis XIV, qui ne se referme pas sans léguer à l'histoire de grands scandales, jusqu'à l'échafaud de Louis XVI, le mal grandit, monte toujours à l'ombre de la philosophie; les âmes se teignent des couleurs d'une débauche toujours plus abjecte. On va des défaillances du cœur à cette corruption de l'esprit d'où naissent les plus *mauvaises mœurs*, au dire de Montaigne lui-même. La Montespan est une maîtresse, la Pompadour une vile courtisane. Quant aux dames d'honneur de la philosophie, c'est la sensation idéalisée, la dépravation devenue vertu. On s'empresse au culte du mal, parce que le mal est un système; on se hâte au temple de la volupté, parce qu'il est écrit dans bien des livres, qu'il n'y a d'autre Dieu que la volupté même.

Et cette fois encore sera-ce l'Église qu'on accusera? L'É-

Digitized by Google

glise sera-t-elle le grand coupable? Dira-t-on encore que cette corruption a fermenté dans l'ombre d'une sacristie? que ce sont des prêtres, des jésuites, qui ont endormi les fils des croisés dans les bras d'un grossier sensualisme? que c'est de la croix que sont tombées sur le monde ces basses impuretés? que c'est l'Église, en un mot, qui a fait ce siècle le sardanapale des siècles?

L'Église, à cette heure d'une dissolution profonde et d'une immense décomposition sociale, tenait haute sa pensée et persévérait dans le culte de la dignité humaine. Préposée à la garde de la conscience et ne renonçant jamais à son rôle de protection, elle essayait d'opposer à ce torrent impur de la libre pensée les règles imprescriptibles, éternelles, de sa morale, apportée intacte par le courant des siècles. Au moment où le monde de la philosophie s'avilissait dans tous les excès d'une incontinence brutale, l'Église parlait de virginité et faisait des vierges. Si elle n'avait pas de grands hommes alors; si le génie humain semblait, pour la première fois, lui faire défaut; si, pour éprouver la vérité une fois de plus, Dieu avait voulu que la vérité tirât d'elle seule et de lui seul toute sa force, toute sa beauté, l'Église n'avait pas changé de doctrine, son symbole disait, à cette heure, les choses de toujours.

Mais l'Église, hélas! on se détourne d'elle avec mépris, avec colère. L'Église, c'est l'*infâme*. Le monde étant dans un affreux travail d'apostasie, on se confesse aux prêtres de la raison, et on communie en philosophie. Toute voix qui crie du côté de l'Évangile est étouffée soudain dans le bruit, le tumulte de l'orgie et les éclats de rire de l'impiété triomphante. Le prêtre est donc seul à cette heure, seul dans l'ombre de ses temples abandonnés, seul attaché au culte

Digitized by Google

de choses qu'on dit passées et dont le monde ne veut plus. Ce n'est donc pas lui qui corrompt, puisque personne ne vient demander la sagesse à ce sage. Cette fois, il n'y a là, selon la remarque de Grimm lui-même, ni la grâce ni les directeurs. Cette fois, du moins, ce n'est pas l'Église qui conseille la chute, découronne le front des mères, prend l'épouse aux bras de l'époux, pour la jeter, coupable, profanée, à une volupté étrangère.

On le voit donc, la philosophie dissout la famille par le vice, et la religion l'affermit par la vertu. L'union ne gagne rien à se soustraire aux lois de la morale, la vie n'est pas plus douce au foyer domestique depuis que la religion y règne moins.

Le prêtre, qu'on le laisse donc là; car c'est à lui de faire vivre ce qui ne devrait pas mourir et ce qui meurt cependant; c'est à lui de mener, toujours par le même courant, un flot qui doit rester toujours pur et ne pas se mêler à d'autres flots. S'il combat quelque chose, il ne combat que ce qui est laideur. Jamais son souffle ne passe sur l'âme comme un vent qui dessèche. Il ne se complaît pas aux ruines; il ne se promène pas avec une sorte de volupté barbare à travers les affections humaines, réprouvant tout ce qui ne va pas à son cœur, tout ce que son cœur ne peut aimer; sa parole ne peut s'opposer à la parole de Dieu.

Il est bien là! Quand des cœurs fatigués ne veulent plus se mêler, c'est lui qui les mêle et les tient enchaînés l'un à l'autre par les liens de l'amour divin. Il fait qu'on s'unit d'esprit et de pensée; gardien de la foi jurée, il ne rend pas les serments qu'il a reçus. Comme il a été l'initiateur, il est le consommateur suprême. Ce qu'il a vu naître, il le voit mourir; ce qui a commencé par lui finit en lui; il a béni le

Digitized by Google

berceau d'une affection naissante, il en bénit aussi la tombe. Le mariage chrétien, c'est une vie à deux qu'il ne quitte pas, qu'il suit tout le long du chemin, qu'il mène d'un rivage à l'autre, d'un monde à un autre monde, du temps à l'éternité.

CHAPITRE IX

NÉCESSITÉ DE LA CONFESSION POUR LA SOCIÉTÉ

Le siècle va bien, dit-on, et l'humanité s'avance, à pas de géant, à des destinées inconnues. Je crois, en effet, à part cette fatigue, ce dégoût qu'on éprouve à entendre tout ce que notre âge pense et dit lui-même, à part cette satisfaction un peu puérile, ces vaines complaisances d'un orgueil qui ne cesse de proclamer ce qu'on appelle fastueusement les conquêtes de la science, les progrès de la civilisation, je crois, dis-je, que, s'il y a des admirateurs enthousiastes, il y a des admirations possibles.

Qu'on célèbre donc à l'envi les prodigieux accroissements de l'industrie, la culture des sciences physiques et leur application aux arts; que toute intelligence se sente, pour ainsi dire, en proie à une activité dévorante; qu'on nous montre l'esprit humain, doué d'aptitudes merveilleuses et diverses, se frayant de tous côtés des voies nouvelles, portant jusque sur des mondes que nous n'habitons pas, un regard

Digitized by Google

investigateur; que la parole aille aussi vite et aussi loin que la pensée; que la pensée, à des distances presque incalculables, devienne parole pour faire communiquer tous les mondes entre eux; que l'homme, en un mot, ait foi en lui-même et croie à son règne; que, déjà satisfait du présent, il attende plus encore de l'avenir, nous n'avons pas à élever la voix pour maudire ce qui ne mérite pas l'anathème. Nous voyons de nos yeux ce qu'il est facile à chacun de voir. Nous disons donc volontiers que, si toutes les générations ont assisté à de curieux spectacles, si toutes ont vu des prodiges, c'est-à-dire, si toujours l'homme s'est trouvé en présence de quelque chose qui le dépassait et qu'il ne comprenait pas, nous, les fils, nous ne voyons pas des choses moins surprenantes que nos pères. La nature s'est dévoilée et a bien voulu laisser surprendre quelques-uns de ses secrets, ou plutôt la Providence a armé la main de l'homme de forces inconnues et pour des desseins que nous connaissons moins encore. J'admire donc, moi aussi, où l'admiration est possible; mais je ne voudrais pas, en vérité que mon siècle n'eût devant les âges futurs, devant l'histoire, d'autre majesté que la majesté d'une belle machine.

Et cependant, n'est-ce pas là le sort qui l'attend? Ne sera-ce pas là le jugement, l'arrêt définitif de la postérité? Avec toute cette exploitation de la matière domptée, soumise, asservie à tout usage humain, avec cet accroissement de jouissances faites pour tous et promises à tous, ces fiévreuses aspirations vers un avenir ignoré encore, mais qu'on dit être assez proche, que sommes-nous et où allons-nous? Que se passe-t-il et que voit-on dans le monde moral? Est-ce que ce monde ne menace pas de se dissoudre, s'il n'est dissous

Digitized by Google

déjà, frappé d'une ruine complète? Hélas! ceux-là même qui croient le plus à cette prise de possession de la nature par le génie humain et disent cette possession durable, éternelle; ceux qui pensent sincèrement qu'on peut gouverner les peuples avec des délibérations écrites, des chartes, des constitutions, des contrats enfin, gouverner le monde avec de l'esprit, de la science, une certaine philosophie, sont les premiers à découvrir, à côté de ces magnifiques témoignages de notre grandeur, les signes certains d'une triste décadence. Frappés, eux aussi, de la déperdition du sens moral, de la dépravation de la conscience publique, de l'abaissement des caractères, des mépris de l'homme pour les lois et l'autorité de l'homme, de cet incroyable esprit de révolte qui gagne, une à une, toutes les intelligences, ils s'étonnent, se plaignent et semblent prophétiser des ruines.

Il s'est fait, de nos jours, dans le sein de la civilisation chrétienne, un débordement de vices que peut-être on n'avait pas encore vu. Ce n'est pas en vain qu'on a écrit dans des livres sans nombre, prêché à toutes les tribunes, dans toutes les académies, que l'homme doit obéir à ses passions, que c'est là toute la théorie morale de la nouvelle et dernière religion de l'humanité; les passions les plus impures ont entendu ce langage, et se croyant libres, indépendantes dès lors, n'ont plus connu de frein, et, ivres, dès la première heure, sont allées d'assouvissement en assouvissement. On ne s'affranchit, en effet, de la loi de Dieu que pour arriver à la liberté du mal; c'est le libertinage de la pensée qui engendre le libertinage des sens. On a donc appelé droits de la conscience, droits de l'homme, le droit à la licence, à la honte. Plus de respect de soi, plus rien de ce sentiment si noble, si fort autrefois, de la dignité person-

Digitized by Google

nelle; on peut dire que tout a péri, et surtout l'honneur. Le crime est sans remords et le vice sans pudeur; on ne croit plus même à la laideur morale, on ne prend plus la peine de distinguer entre le vice et la vertu, mais on confond tout dans un commun mépris. Il est des coupables qui épouvantent et que la loi effrayée n'ose regarder en face. Il y a d'affreux vieillards et aussi d'horribles enfants, des vies à peine écloses qu'on s'étonne de voir apporter dans le mal cette perfection, j'ose dire cet art dont étaient seuls capables, et rarement encore, des hommes qui avaient passé de longues années à méditer des pensées affreuses. Le vice dure jusqu'à la tombe, et il est dans sa fleur à la fleur de la vie. C'est avant de les connaître qu'on trahit ses devoirs; la lutte a commencé à peine, on l'ignore encore, que déjà on a livré son âme à toutes les inspirations du mal.

Et ce ne sont pas seulement, comme on pourrait le croire peut-être, les défenseurs intéressés de la morale évangélique, quelques sages faisant, par état et par devoir, profession d'une sagesse publique, qui s'effrayent de ce débordement de passions impures. Je l'ai déjà dit, d'autres voix se font entendre pour gémir sur cette vénalité des âmes, ces lâches torpeurs de la conscience. Comme nous, les philanthropes, les criminalistes, se demandent avec terreur où a pris sa source ce torrent souillé d'une volupté sans règle, de quelle veine jaillit tout ce sang d'une passion homicide. D'accord même avec les partisans d'autres doctrines pour ce qui a rapport aux faits, c'est-à-dire pour ce qui touche à l'existence du mal, à la constatation de tant de désordres, ils s'en séparent seulement quand il s'agit d'en assigner la cause. Ils se gardent d'avouer, par exemple, que ce sont eux qui, grâce à leurs incessantes attaques contre la religion du

Digitized by Google

Christ, à leurs efforts obstinés pour détruire tout ordre surnaturel, ont provoqué, préparé, amené cet horrible déchaînement, en brisant tous les liens dans lesquels le Christianisme tenait captives les passions les plus fougueuses. Ils ne comprennent pas, ne peuvent comprendre que, les croyances une fois ébranlées dans l'intelligence, l'esprit vide comme un temple dont les dieux seraient partis, il n'y a rien que de sacré dans les désirs de la chair, rien que de légitime dans les emportements de l'instinct.

Aussi pressée de toutes parts, envahie sur tous les points à la fois, la société, pour se défendre, se protéger elle-même, essaie-t-elle mille moyens de résistance, cherche-t-elle à étendre, à multiplier ses forces. Elle se hâte de faire une loi où elle voit déborder un vice, de bâtir une prison où elle sent germer une mauvaise passion. Variant à l'infini les prescriptions, les ordonnances de ses codes criminels, elle veille, l'arme au bras, auprès de choses qui autrefois vivaient seules sous les regards de Dieu. Réduite à faire seule la police de la conscience, elle protége la vie avec des tribunaux toujours ouverts, un appareil, toujours debout, d'affreux supplices. L'échafaud est la raison dernière du devoir. « Des hommes existent, dit Lamennais (*Essai sur l'indifférence*), qui passent leur vie à faire des lois et qui se fatiguent, sans y réussir jamais, à déterminer les véritables rapports des citoyens entre eux. Il y a de grandes assemblées délibérantes où l'on discute même les premiers principes de la morale, les premières notions de la justice et du droit. » Il faut la moitié d'un peuple pour garder l'autre; quelquefois même un peuple tout entier ne suffit-il pas à se garder lui-même, tant un vague sentiment de défiance, d'une crainte vague, a désuni tous les cœurs, isolé toutes

Digitized by Google

les intelligences et fait naître partout un vaste et effrayant individualisme.

Il devait en être ainsi. Le prêtre n'étant rien, il faut qu'un agent de pouvoir soit tout, qu'il voie et entende tout. Le vice n'étant compressible, gouvernable que par la force, il est nécessaire qu'il y ait partout établi tout un système d'une répression dure et violente; quand on ne relève plus de Dieu, quand le coupable ne croyant plus même au droit de grâce, ne cherche pas à se faire pardonner et à rentrer dans l'ordre par le repentir, il faut que l'homme contraigne et punisse.

Il y a donc aujourd'hui chez chaque peuple comme un monde invisible, et comme un état dans l'état. Monde mystérieux qui a ses lois ignorées, son gouvernement inconnu et qui fonctionne avec une régularité parfaite; je veux dire la police aux cent yeux, avec ses agents sans nombre. Gouverner, c'est contraindre, et la politique, c'est l'art de deviner, de surprendre le crime, l'art de pénétrer les pensées les plus secrètes et de distinguer celles qui, étant d'origine perverse, pourraient devenir la conception même du désordre, l'art de ne pas croire à la parole d'un homme, lorsque cet homme a voulu mentir dans son cœur, l'art d'arrêter à l'entrée d'une ville l'inconnu qui voudrait y apporter le trouble, la sédition, l'art de savoir ce qui se dit à une table d'amis, ce que le père dit au fils, ce que le fils répond à son père, l'art de reconnaître aux traits du visage ce que médite l'esprit, ce qu'il y a d'arrêté dans la volonté. De sorte que l'espion, sorte d'ubiquité politique, est le premier ministre de tout prince et la seule garde qui veille aux pieds des trônes.

Autrefois, lorsque les sociétés étaient chrétiennes, on

Digitized by Google

croyait plus à l'homme, et on lui laissait plus de liberté. Les vertus sociales apparaissant comme une dérivation, un écoulement des vertus évangéliques; celui-là, pensait-on justement, ne pouvait trahir son roi, conspirer contre l'ordre établi qui, pour rien au monde, n'aurait consenti à offenser son Dieu. La probité, la bonne foi, la sainteté des serments étaient des dogmes pour tous; on croyait à tous les généreux sentiments de l'âme, à toutes les grandes pensées du cœur. Toute vie devait s'en aller à son terme par le grand chemin de la vertu. Quand la loi était appelée à punir quelque grand crime, elle était comme interdite à la vue d'une malice qu'elle avait à peine soupçonnée. On respectait tous les droits, parce que chacun était éclairé sur ses devoirs: le monde enfin obéissait à des lois morales.

De nos jours, la loi est athée, c'est-à-dire qu'elle ne croit plus à l'homme, depuis que l'homme a cessé de croire en Dieu ou essayé de vivre comme si Dieu n'existait pas pour lui; la loi ne suppose plus la vertu; elle ne voit partout et toujours que des méchants et des coupables. Aussi prend-elle chaque jour un peu plus sur la liberté individuelle et impose-t-elle la soumission parce qu'elle ne peut obtenir l'obéissance. Parce qu'à ses yeux la conscience est un mot vide de sens, parce qu'on a rejeté tout principe d'obligation morale, elle ne peut permettre que chacun ne relève que de soi-même, et elle doit vouloir que toute vie soit assiégée et se meuve sous les regards d'un ministre des vengeances. Aussi n'entend-on de toutes parts que les voix sévères du commandement; aussi ne descend-on pas les marches de sa maison sans se heurter à un inconnu, arrivé d'hier, on ne sait d'où, qui vous arrête, vous interroge pour savoir qui vous êtes, ce que vous faites et ce que vous prétendez faire un jour

Digitized by Google

Tout est suspect, même les doux épanchements de l'amitié; on a peur de tout, même de la vertu, et la vertu n'a pas le droit de vivre si elle n'est préalablement autorisée; la charité est interdite si elle n'a obtenu son *visa* et n'est marquée au sceau d'une chancellerie; la main qui, afin d'être plus évangélique se tend dans l'ombre pour mettre dans la main du pauvre le secours que Dieu lui envoie, constitue un acte répréhensible. Il y a enfin des lois où c'était assez autrefois de la pensée du devoir, d'une noble inspiration du cœur. Tout est gêne, prohibition, entraves; c'est le code qui commande le respect, le code seul qui protége la vie; c'est un juge qui, du haut de son tribunal, apprend la sagesse aux hommes en leur montrant du doigt les instruments du supplice. On administre tout, même les esprits; on met tout en régie, même les intelligences, même les âmes. Toutes les lois de l'ordre moral se sont, dirai-je presque, matérialisées, et il n'y a plus que des rapports physiques. Le monde semble se mouvoir comme une immense machine sous une impulsion étrangère. On a dit à la force d'être le lien entre tous les membres de la famille humaine.

Or, rien n'afflige, ne désole l'âme comme cette substitution de la force aveugle, brutale, aux lois libres, spontanées, de la conscience. Jamais, depuis les grands despotismes antiques, depuis l'ère des Césars, l'homme n'avait été à ce point livré à l'homme; jamais la souveraineté temporelle n'avait tant envahi un monde qui n'est pas à elle et où elle ne doit pas régner. Qu'est-ce que ce mécanisme gouvernemental appliqué aux choses de l'esprit? L'œil de l'espion à chaque foyer domestique! une garde qui veille à la porte de chaque intelligence! les conducteurs des nations qui semblent pousser devant eux de ces troupeaux d'esclaves sur qui s'abais-

Digitized by Google

sait toujours le regard du maître! On s'y prend avec les peuples comme avec ces animaux furieux que la prudence et la peur conseillent de tenir toujours à la chaîne! Eh bien! qu'on s'indigne tant qu'on voudra, il faut qu'il en soit ainsi; lorsque Dieu ne règne plus, ne gouverne plus, l'homme prend sa place et gouverne à sa manière, c'est-à-dire comme il peut. C'est folie de vouloir que ces deux gouvernements se ressemblent. Dieu, dont l'autorité est sans bornes ainsi que la puissance, peut laisser faire; mais l'homme, qui se sent faible, doit donner des freins à la perversité des méchants de peur qu'ils ne poussent jusqu'à la révolte. L'homme n'est pas obéi de l'homme, s'il ne prend envers lui les airs les plus sévères, l'attitude la plus fière, la plus menaçante, s'il ne subjugue la volonté par l'ascendant de la force et ne la fait fléchir sous le poids d'une autorité irrésistible.

Mémorable punition de l'orgueil! on ne parle que de liberté dans notre siècle, et tout n'est que servitude. On se croit libre parce qu'on méprise Dieu et sa loi, parce qu'on a rejeté les croyances, secoué le joug de la foi, méconnu tout ordre surnaturel; et voilà que l'homme, substitué à Dieu, se montre moins accommodant que Dieu lui-même.

Il faut subir cent volontés pour une seule qu'on subissait; il y a tout un code de lois pour une seule loi qui venait gêner notre indépendance. Il est incontestable que, depuis la *fameuse déclaration* des droits de l'homme, on nous a ravi, et nous avons vu disparaître, un à un, tous les droits de la conscience. C'est, d'ailleurs, l'histoire de tous les temps; l'irréligion, qui est, à un degré plus ou moins élevé, la suppression de l'ordre divin, mène à la servitude, et l'on passe véritablement sous le joug de l'homme, pour

Digitized by Google

n'avoir pas voulu de la liberté par la vertu et l'indépendance de l'âme! Il en sera toujours ainsi, à mesure que la foi disparaîtra, s'il est possible que ce thermomètre descende encore, et avec la foi la moralité, à mesure que faibliront toujours davantage les dernières énergies de la conscience et qu'on croira moins à une règle fixe, immuable du devoir, l'homme croira moins encore à la probité, à la bonne foi de l'homme, et mû par un sentiment de défiance, légitime peut-être, il avisera, se tiendra en garde et demandera à la ruse, à la force, à la violence, de le protéger contre des attaques auxquelles il ne lui serait pas possible de résister autrement. Ainsi va la sagesse humaine! Elle déchaîne le vice, s'empresse d'octroyer au mal tout ce que le mal désire de franchises, puis, tout à coup, pour que le vice ne devienne pas crime, pour que le désordre de l'intelligence ne se traduise pas en actes, elle arme une multitude de bras toujours prêts à frapper, toujours menaçants, pour arrêter, comprimer dans son premier essor une pensée criminelle. Théorie profonde, en vérité, que celle de ces habiles politiques et qui consiste à dire que toute révolte des esprits est compressible par l'autorité du sabre et la force des baïonnettes!

En vérité, il n'en est rien; une police, quelque bien organisée qu'elle soit, ne saurait tout voir, ni l'oreille de l'espion tout entendre! Le mal est assez libre encore s'il n'a à craindre que la sentence possible d'un juge qu'on trompe bien quelquefois, ou devant lequel on ne comparaît pas toujours, s'il n'a à redouter que les lois souvent aveugles, impuissantes d'un code criminel.

D'abord tout crime échappe à l'action répressive, vengeresse des lois; le crime existe, il est dans la volonté, l'in-

Digitized by Google

telligence, avant qu'il se produise au dehors; on l'a conçu, on l'a porté en soi, dans le silence de la pensée, avant que menace la justice humaine. Il faut même dire simplement, pour être dans le vrai, que l'homme échappe presque tout entier à l'autorité de l'homme; car l'homme, c'est l'âme, c'est-à-dire l'esprit, l'intelligence, la pensée, le cœur, la volonté; or, la volonté, la pensée, comment les saisir pour les mettre sous les verrous et à la garde d'un geôlier? Comment empêcher de mauvais désirs de naître au fond du cœur? La conscience est un asile impénétrable à tout regard humain.

Or, parce qu'elle n'embrasse pas l'homme tout entier, la loi humaine ou née de l'homme seul ne suffit donc pas à régler tous les actes de la vie. Toute législation, d'ailleurs, est répressive de sa nature; elle défend plus qu'elle ne commande, c'est-à-dire qu'elle limite, sans la diriger, la liberté humaine. Si elle me défend de faire du mal à mon frère, elle me laisse libre de ne pas lui faire du bien, libre de ne pas l'aimer, de ne pas l'assister dans ses besoins; si elle dit que la *propriété ce n'est pas le vol*, et que c'est un crime de prendre le bien d'autrui, elle ne m'ordonne pas de me dépouiller moi-même pour vêtir ceux qui sont nus, de faire asseoir à mon foyer, à ma table, une hideuse misère que la Providence a conduite à ma porte; si elle me punit pour avoir insulté aux cheveux blancs de mon vieux père, elle ne me prescrit pas tous les soins, toutes les délicatesses, toutes les tendresses de la piété filiale. La loi, enfin, disons-le, n'a d'autre but que de contenir la malice humaine par la crainte des supplices : elle dresse un échafaud, exécute un criminel sur une place publique pour donner une leçon de morale, comme autrefois, pour donner à l'en-

Digitized by Google

faisse une leçon de tempérance, on promenait, dans les rues de Sparte, des ilotes ivres.

Or, ce n'est pas assez de ces actes négatifs, de ces prohibitions, de ces abstentions. Une société ne peut exister négativement. Imagine-t-on un peuple qui ignorerait la haine, mais chez lequel l'amour serait inconnu, où l'on ne violerait en rien les droits de la justice, mais où l'on ne pratiquerait pas la charité? Il faut aux peuples pour vivre des vertus positives, et la vertu est la raison dernière de leur existence; sans la vertu, pas de liens, de ciment, de rapports, c'est-à-dire que la société n'existe pas, n'est pas même possible. On n'exclut le vice, on ne proscrit le mal que pour mettre le bien en liberté. On donne des freins à l'activité humaine, non pour la détruire, mais pour lui faire produire des œuvres de vie, comme, pour le faire déborder sur de fertiles campagnes, on resserre les eaux d'un fleuve; comme on émonde l'arbre, pour que cet arbre se charge de beaux fruits. La loi ressemble au ciseau de l'artiste qui polit un marbre pour le faire briller d'un vif éclat. La vie sociale résulte à la fois et de la pratique de toutes les vertus évangéliques et de l'exclusion de tous les vices contraires. Il y a vie, s'il y a dévouement, abnégation, sacrifice de soi, amour.

Ce n'est pas tout : outre que la loi est impuissante à prévenir le crime, à empêcher le mal d'éclore d'une volonté perverse; le crime, il arrive souvent que la loi ne peut l'atteindre ni même le convaincre, lorsqu'elle l'a conduit, chargé de chaînes, aux pieds d'un juge. La loi ne voit pas quand on pèche, il faut la divulgation de la faute pour qu'elle se mette à la recherche du coupable: le coupable, encore, elle ne le voit pas si on ne le lui fait voir; elle ne l'accuse pas si on ne lui commande de l'accuser. Il y a, qui

Digitized by Google

pourrait en douter, d'heureux voleurs, d'heureux parricides, d'heureux empoisonneurs. Que de fois le crime passe, le front haut, la démarche assurée, à la porte d'une prison élevée pour lui, et dans laquelle il n'entrera jamais! Combien meurent dans leur lit, au milieu d'une famille en pleurs, qui auraient dû payer de leur tête des forfaits à jamais ignorés! Hélas! tout peuple a dans son sein un grand nombre de ces mystérieux coupables dont les défenseurs naturels de la société ne la vengeront jamais. La main qui a préparé le poison, on ne l'a pas vue; le bras qui a frappé, on ne l'a pas vu; le cri de la victime, on ne l'a pas entendu; le poignard s'est agité dans l'ombre et puis s'est caché aux entrailles de la terre, et il dort là en un lieu que Dieu n'ignore pas, sans doute, mais où n'arrivera jamais le regard de l'homme.

Et si le crime soupçonné, arrêté, ne peut être convaincu par le témoignage, que se passe-t-il alors? L'âme du coupable amené de force devant ses juges se serre de désespoir et ne laisse pas monter l'aveu. Attentif à ce qu'on ne surprenne pas ses émotions, à ce qu'on ne le devine pas au trouble qui pourrait se manifester aux traits du visage, il fait effort pour que le mal reste caché dans les replis les plus obscurs de sa conscience, pour que sa faute descende, s'il est possible, plus invisible encore, dans les dernières profondeurs de son être. Or, il est certain que cet effort désespéré du coupable qui essaie d'échapper à ses juges, de se soustraire aux coups de la loi, le rend plus méchant. S'il réussit surtout, l'impunité double, multiplie indéfiniment la force créatrice du mal. Ce mal qu'il a, malgré la loi, malgré ses juges, gardé inexpié, et qu'il porte toujours vivant au fond de son âme, ressemble au germe d'une

Digitized by Google

maladie dangereuse que l'art impuissant ou malhabile n'a pu extirper et qu'il a scellé en quelque sorte dans les membres. Ce qui n'était peut-être d'abord qu'un *accident* peut devenir un *mauvais principe*, une mauvaise essence. La loi, d'ailleurs, on la combat, on lutte contre elle; l'éloquence est sa plus cruelle ennemie; l'avocat conspire et cherche par tous les moyens possibles à lui arracher les victimes qu'elle a saisies et sur lesquelles elle a droit d'exercer les rigueurs de sa vengeance.

Une autre impuissance, ou du moins un autre côté faible de la loi, c'est qu'elle fait expier le crime sans l'effacer. Le sang qui rougit les degrés d'un échafaud, ne rend pas l'innocence, car le mal a son principe, sa source dans la volonté, et la volonté a pu ne rien rétracter à l'heure des tourments, si bien que la justice divine venant après la justice humaine peut condamner, à son tour, le malheureux qui a déjà payé de sa tête ce qu'il devait à la société. Non, de soi, le supplice ne rachète pas, et la justice humaine ressemble, comme on l'a dit, à la blanchisseuse qui use l'étoffe par le frottement, sans faire disparaître la tache. Il faut le repentir, le brisement de l'âme, les larmes du cœur, et puis le sang de l'ablution universelle, le sang du Christ, pour régénérer l'humanité coupable.

Mais si l'expiation, imposée par la loi, ne rend pas l'innocence, elle ne rend donc pas meilleur. La loi ne convertit pas, parce qu'elle ne fait rien par amour. N'ayant pas à son service ces forces divines, ces influences morales qui agissent à l'intérieur, elle ne change en rien les mauvais désirs du cœur, les habitudes perverses de l'esprit et ne détermine pas ces retours subits, ces changements inespérés d'une vie sans règle en une autre vie soumise à toutes les

Digitized by Google

règles du devoir. Le bagne est l'école où le crime se perfectionne, devient plus savant dans son art, voilà tout ; aussi, les coupables que la loi rend à la société, le temps de la peine accompli, ne sont-ils pas reconciliés avec elle.

« Quand le pécheur a fait sa pénitence, dit à ce sujet le savant abbé Rohrbacher, l'Église le réconcilie avec Dieu, avec les hommes, avec lui-même; elle l'admet à la table sainte et le rétablit dans tous ses droits de chrétien. Quand le forçat aurait deux ou trois fois accompli sa peine, jamais la loi civile ne le réconcilie avec la société ; jamais elle ne le rétablit dans ses droits de citoyen ; toujours elle le traite comme un excommunié, comme un ennemi qu'il faut surveiller sans cesse. Ses maisons de pénitence, ses bagnes et ses prisons, en punissant les méchants, les rendent plus méchants encore; les pires de tous les hommes sont ses pénitents absous, ses forçats libérés. Le monde même, ajoute-t-il, commence à s'en apercevoir. Pour remédier au mal que produit sa manière de réprimer le mal, il parle de système pénitentiaire, de système à cellules, de solitude, de silence; c'est là l'extérieur de la pénitence; c'en est le corps. Ce qui manquera toujours au monde, c'est l'âme de la pénitence véritable, c'est la grâce de la conversion. Dieu n'a confié ce trésor qu'à son Eglise. » (*Histoire*, t. XII.)

Un autre caractère de la loi, je veux dire sa rigueur, son inflexibilité, prouve encore que, comme institution répressive du mal, elle est inférieure à la loi divine. La loi humaine ne pardonne pas, parce qu'elle n'a pas en vue l'amélioration morale du coupable. Que lui importe la restitution de l'innocence? Que lui importe l'âme du criminel, pourvu qu'elle atteigne, frappe le crime? La régénération, pour elle, c'est la douleur; la grâce, l'expiation. La loi, d'ailleurs, ne sau-

Digitized by Google

rait pardonner, car elle ne peut permettre qu'on la méprise; or, la désobéissance, c'est le mépris de la loi, de sorte qu'en punissant toujours les coupables, la loi songe avant tout à se sauver. Le pardon serait l'arme avec laquelle elle se frapperait, se blesserait elle-même. Tout juge est un vengeur, et la société, qu'il est chargé de défendre, lui interdit, non sans doute tout esprit de modération, de douceur, dans l'application de la peine, mais bien le droit de grâce, qui est essentiellement l'attribut distinctif d'un pouvoir supérieur. Établi pour connaître des délits, des fautes de ses frères et leur infliger un châtiment déterminé à l'avance par la sagesse du législateur, le juge ne remet pas les péchés; il ne dit pas : Allez en paix, vos crimes vous sont pardonnés; mais il dit : Allez à la prison, au bagne, à l'échafaud, vos crimes sont connus.

Voilà l'homme en présence de l'homme coupable! En vérité, la religion s'y prend tout autrement pour faire la police de la conscience. Il y a d'abord cette différence entre la loi et la religion, que si l'une punit le crime, l'autre l'empêche de naître; que si l'une trouve ses plus grands triomphes dans les âmes les plus souillées, l'autre est fière surtout des âmes qu'elle conserve pures et ne laisse fléchir sous aucun devoir de la vie. La loi détourne du crime par la menace et la crainte des châtiments, la religion en éloigne surtout par l'horreur du vice et l'amour du bien considéré en lui-même. La loi, pour imposer la sagesse, expose au pilori, dégrade devant la multitude, ordonne à l'exécuteur de graver dans la chair tous les signes infamants d'une flétrissure pire que la mort: la religion, au contraire, pour nous maintenir au bien, ne parle que des douces joies de la conscience, des nobles satisfactions de la vertu; pour faire de nous des

Digitized by Google

saints, elle nous montre un saint sur des autels; un saint, c'est-à-dire un homme en tout semblable à nous, un homme qui, comme nous, a trouvé des fatigues dans la lutte, s'est senti plus d'une fois blessé, mais qui est sorti de la lutte et de la vie avec l'orgueil et la gloire de la victoire.

Que d'hommes faisant honneur à l'humanité et dont l'humanité s'honore, eussent été peut-être de grands coupables, sans cette répression morale de la confession ? Hélas ! à moins qu'une volonté, forte et soutenue par la grâce, n'y fasse obstacle, il y a chez un homme, quel qu'il soit, assez de mauvais penchants pour en faire un grand criminel. Nos vertus ne sont le plus souvent que l'immolation de nos vices, et la différence de la gloire n'est que dans la différence de la lutte. Il y a pour tous l'égalité de la déchéance ; par leur mauvais côté tous les hommes se ressemblent ; chacun hérite de sa mère de ce que donnent, hélas ! toutes les mères ; chacun prend à la masse commune une part presque égale de cette corruption qui nous dévore vivants et nous rappelle si tristement notre origine. Souvent une merveilleuse vie de saint, c'est un seul vice déraciné de l'âme ; comme aussi souvent un grand coupable, c'est une seule passion à laquelle rien n'a fait résistance. Que fallait-il ôter de l'âme de Robespierre pour en faire peut-être un moine, un homme de silence et de prière ? Que fallait-il mettre dans l'âme de Vincent de Paul pour en faire un régénérateur de la France par le sang, tandis qu'il le fut par la charité ? Être bon, c'est n'avoir pas voulu être méchant, et il y avait dans le cœur de saint Louis et de sainte Thérèse tout ce qu'il fallait pour que le monde pût voir absolument le contraire de ce que ces noms expriment.

A quoi tient la destinée et qu'est-ce qui en décide ? Ne

Digitized by Google

dépend-elle pas souvent d'un bon conseil, d'une grande parole, d'une forte pensée? C'est ma foi, à moi, que souvent la sainteté d'une vie résulte d'un seul effort, d'un effort héroïque que Dieu a récompensé en Dieu, c'est-à-dire d'une manière insigne; une seule grâce, accordée à un degré que j'ignore, peut féconder à jamais une vie pour le bien; une seule pensée prenant possession de l'intelligence et la dominant entièrement, peut attacher à un objet qu'on ne cessera jamais d'aimer; une seule victoire, remportée dans de certaines circonstances, peut rendre invincible, invulnérable, dans toutes les luttes qui suivront. Il est dans le monde moral des hauteurs d'où l'on ne descend plus, lorsqu'une fois on les a gravies, des sommets où le cœur ne se sent plus de l'influence des choses de la terre.

Ne mettez pas une croix de bois aux mains de François-Xavier et ne lui dites pas d'aller conquérir un monde à Jésus-Christ; que la religion ne trouve pas le chemin de ce cœur brûlant, ne s'empare de toutes les puissantes énergies de cette âme impétueuse, ne tempère la fougue, docile encore, d'un orgueil naissant, ne donne pour aliment à cet esprit, dévoré d'ardeurs inconnues, quelque chose de grand, d'immense comme ses désirs, de vaste comme sa pensée; que cette intelligence ne s'attache pas à une œuvre qui exige des sacrifices héroïques, une abnégation sans bornes; qu'un souffle ne passe sur cette âme et ne l'embrase pour Dieu, et l'illustre apôtre des Indes, c'est une ambition qui marque peut-être parmi toutes les ambitions humaines, un génie amoureux de lui-même, qui se donne assez de gloire pour gravir un jour les marches d'un Panthéon, mais voilà tout! Qu'Ambroise ne soit pas à Milan, lorsque Augustin, aux prises avec le doute, le cœur dévoré d'angoisses, lutte

Digitized by Google

contre lui-même et se fatigue à la recherche d'une vérité qui se refuse à ses efforts, et le grand évêque ne se fait pas, et l'illustre docteur de l'Église n'est qu'un habile rhéteur, un disciple de Libanius, un manichéen plus ou moins célèbre, le Bayle ou l'Érasme du IVe siècle. Oui, je crois que bon nombre de vies célèbres que le mal a inscrites au livre de ses gloires, auraient pu, si quelque chose les eût aidées, à une heure donnée, ne pas appartenir à l'école du vice, comme je crois aussi que, quelques efforts de plus du côté du mal, quelque assistance de moins du côté de la grâce, auraient pu faire incliner vers le mal des vies qui appartiennent à la vertu.

Et non-seulement la religion conserve la vertu, empêche le vice, mais elle a aussi une manière de traiter avec le crime, qui n'est pas celle de la loi, un art qui lui est propre et qu'elle applique seule à la guérison des coupables. La religion n'absout pas, ne procure pas la régénération, sans qu'on lui révèle le mal; il n'y a de pardon que par l'aveu; le juge interroge le coupable et il faut que le coupable réponde au juge : il faut, sous peine d'ôter au remède toute son efficacité, que toute vie, brisée comme un livre, s'ouvre sous la main qui la touche et laisse lire ce qu'il y a d'écrit à chaque page. Il n'y a pas de ténèbres si épaisses, d'ombres si noires, que le prêtre ne doive éclairer de quelque rayon d'une pure lumière. Or, rien ne désinfecte une vie, ne chasse le crime, comme cette révélation des choses intérieures. En se manifestant, les esprits s'épurent; c'est par la vérité que se réparent les intelligences.

Il y a donc l'infini entre la sentence du prêtre qui délivre du mal et la sentence d'un juge qui envoie au supplice. « Toutes les législations punissent, dit Ozanam, mais, dans

Digitized by Google

les lois profanes, la peine n'est établie que pour réprimer. Dans les législations religieuses, il faut que le châtiment expie. » (*La civilisation chrétienne chez les Francs.*)

Atteignant l'homme dans ce qu'il y a de plus réel, de plus intime, c'est-à-dire ses pensées, ses désirs, ses affections, la confession ne laisse aucun refuge au mal; descendant dans les dernières profondeurs de l'âme, là où le mal a été conçu et où il vit caché, elle l'extirpe jusqu'à la racine, assainit l'intelligence, fortifie la volonté, règle entre elles toutes les puissances de l'âme, afin que l'âme, instrument divin, ne rende, comme les cordes d'une lyre, que des sons harmonieux. Elle guérit enfin parce qu'elle aime, parce que l'amour est le grand remède que l'Église emploie dans toutes nos maladies morales.

On pose, de nos jours, de formidables problèmes, on agite les questions les plus redoutables. Attristés des maux auxquels se sent en proie la famille humaine, désolés des ravages toujours plus effrayants du vice, bon nombre d'esprits se demandent avec anxiété où pourrait être le remède et quelles mains gardent l'art de guérir. Notre siècle, précisément à mesure que se multiplient les déchéances, tombent les caractères, s'affaissent les âmes et s'usent les dernières énergies de la conscience, se sent dévoré du besoin de je ne sais quelle rédemption nouvelle, et ne cesse de demander des réhabilitations. Pour ce qui est de la vertu tombée chez la femme, on a repris mille fois, et toujours sans succès, ce triste sujet d'une douleur sans égale. On a pu lire les philosophes et les poëtes; on a entendu les politiques, les grands hommes d'État; on sait ce qu'il y a d'écrit dans nos lois et ce que le peuple le plus civilisé du monde porta un jour sur les autels. On a demandé à toutes les doctrines, à tous les

Digitized by Google

symboles, à tout ce que l'on a pu inventer de systèmes religieux ou réputés tels, d'être un baptême, une ablution efficace, universelle. Aujourd'hui enfin, et après tant d'autres, un poëte de génie, M. Victor Hugo, vient, croit-il, mettre fin à ces tristes débats, en signant son livre des *Misérables*.

Qu'est-ce que ce livre des *Misérables?* On le sait, c'est une théorie de réhabilitation universelle, mais par des moyens impossibles; l'erreur singe la vérité, l'utopie veut poser dans le monde comme le Christianisme. Ce n'est pas cependant que la donnée de ce livre fameux soit entièrement fausse et qu'on n'y trouve çà et là des tendances, des aspirations vers un but élevé et vraiment moral. Il arrive parfois que, s'arrachant malgré lui au désordre de ses pensées, à la violence de ses haines, cédant à cet instinct supérieur qui sert de règle au génie, l'auteur des *Misérables* demande à la vertu d'effacer le vice et cherche la réhabilitation où on la trouve réellement.

Ainsi, près de Fantine, qui meurt dans l'abattement d'un orgueil impuissant et résigné, il y a Valjean ou le galérien qui rentre dans la société avec les plus hautes vertus sociales. Valjean est une âme élevée qui, rendue à une liberté encore incomplète, s'élève chaque jour au-dessus d'elle-même. Il y a là, on le sent, le souffle chrétien, des énergies chrétiennes, des forces divines; car les luttes que cet homme engage et soutient contre lui-même ne s'expliquent que par des modifications profondes survenues dans l'état moral; ce cœur a des remords, de la tendresse; cet homme aime ses frères d'un amour généreux; il fait les œuvres de la charité évangélique; en un mot, il y a de l'héroïsme chrétien.

Mais le poëte a fait du Christianisme sans le vouloir et peut-être aussi sans le savoir. Ce n'est qu'une nécessité

Digitized by Google

d'art, ce qui prouve cependant une fois de plus que le catholicisme est l'inspiration et la règle suprême du génie. Valjean est une fiction poétique, je veux dire un rêve, une impossibilité. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de Valjean avec les moyens employés par l'auteur des *Misérables*. Ce n'est pas ainsi que se font ces retours, que s'accomplissent ces transformations, j'ose dire, ces métamorphoses de l'âme ; rien d'humain n'y saurait suffire. Il faut un travail régénérateur et long bien souvent dans les choses invisibles, l'épuration préalable et réitérée de la conscience ; il faut enfin mettre dans une âme des parfums divins pour que cette âme exhale autour d'elle des senteurs divines. Cette efflorescence merveilleuse ne peut se faire que sous la fécondante rosée de la grâce.

L'Église s'y prend autrement lorsqu'il lui est donné d'étonner le monde par de semblables prodiges ; elle commence toujours par ouvrir le ciel sur un bagne ; elle cherche le poison dont le cœur est agité et l'attire au dehors ; elle parle aux passions un langage sévère et les dompte en leur donnant des freins. Elle place dans les humiliations du repentir les austérités de la pénitence ; elle assied à ce banquet divin où elle distribue la chair et le sang de Jésus-Christ. Pour l'Église, voilà les moyens de rénovation morale, son art merveilleux. Le célèbre écrivain n'a rien mis de tout cela dans son œuvre. Si Valjean est chrétien, on ne sait comment il l'est devenu. A la vérité, il y a bien là un évêque, mais cet évêque, au lieu de s'entendre aux choses de l'apostolat, ne joue qu'un rôle sublime d'une charité ridicule. Comment ce coupable arrive-t-il à une telle sérénité d'âme, lui qui, ayant rencontré le prêtre, ne lui a pas demandé cette paix qui seule guérit du remords. Chose étrange ! Val-

Digitized by Google

jean est chrétien, et on ne sait pas si ses vertus sont de celles qui demandent à l'avenir d'être leur récompense, et on ne sait pas si le Dieu qu'il adore, est le Christ. M. Hugo a tenté de greffer le Christianisme sur la philanthropie ou de faire du Christianisme je ne sais quelle philanthropie merveilleuse qui tiendrait lieu d'Église et guérirait comme elle. Plus d'agent divin, de monde surnaturel, et la grâce est là cependant; mais elle arrive par des moyens occultes, des voies ignorées, comme ce fleuve mystérieux qui arrose l'Égypte; M. Hugo a détourné le fleuve chrétien sur les pages de son livre, les a toutes baignées de ses eaux fécondes, mais sans dire d'où elles viennent.

N'est-ce pas ensuite une idée singulière de faire absoudre des coupables par d'autres coupables, d'élever le vice à la hauteur d'une rédemption, de chercher dans un bagne cet appui que la société doit à la vertu tombée? Valjean, le galérien, se faisant apôtre au profit du malheur, et adoptant pour l'aimer d'un amour pur, le couvrir d'une protection incessante, efficace, ce que l'infortune, en disparaissant, laisse après elle, qui l'eût imaginé jamais? De telles affinités n'existent pas, ne sont pas possibles, et je ne comprends rien à cette sorte d'homœopathie morale. Ce n'est pas en accumulant les ténèbres qu'on arrive à la lumière. On guérit par les contraires et l'art de retrouver la santé ne peut être que l'art d'opérer une réaction. Or, il faut aussi les contraires dans le monde moral, ou plutôt le monde moral, qui résulte de la lutte que se livrent incessamment des forces ennemies, n'est qu'une suite de réactions, tantôt vers le bien, et alors c'est l'élévation des âmes, les nobles aspirations de l'intelligence; tantôt vers le mal, et alors c'est l'abaissement, la difformité, la laideur. Ainsi on

Digitized by Google

triomphe de l'orgueil par l'humilité, des servitudes de la chair par la mortification des sens, des emportements de l'ambition, des rêves de la gloire, par le mépris de la fortune, le détachement de toutes les choses visibles et le véritable culte de la grandeur humaine. Le cœur est soulagé quand il s'est fermé aux ardeurs d'une passion coupable; l'âme est pure et sainte quand elle a cédé aux impulsions de la grâce et laissé la vie divine la pénétrer tout entière.

Je ne puis croire à cette fraternité du vice; ce que le vice méprise le plus, c'est le vice lui-même. Les cœurs desséchés, les âmes qui se sont ouvertes au souffle du mal, ne sont pas si tendres; un repris de justice ne devient pas si vite le héros ou le martyr de la charité. Il faut d'abord aimer Dieu et même l'aimer beaucoup pour s'attacher ainsi aux grandes misères de l'homme. Le lien social dans ce triste monde, tout composé d'êtres déchus, dégradés, frappés par la loi, après les écarts, les torts de la liberté, ce n'est pas cette pitié généreuse que développent seules les âmes qui portent en elles la vie chrétienne, mais bien la haine ou l'envie. Ce qui reste en bas jalouse ce qui monte ou l'empêcherait de monter. Le pauvre semble se plaire à faire tomber des lèvres du pauvre, son frère, le morceau de pain que vient de donner le riche. Non! le malheur ne pleure pas sur une infortune étrangère; la souffrance, irritée, passe, insensible, dédaigneuse, près de la souffrance qui se plaint et demande du secours. Il n'est que trop vrai que les misérables ne s'aiment pas entre eux, et que, loin de s'aider à vivre, ils se repoussent. Il n'y a là d'autre amour que l'amour venu du dehors et qu'y apporte la charité catholique.

Disons-le donc à notre poëte, et, par lui, à tous les philosophes, à tous les moralistes, à tous les sages qui se posent

Digitized by Google

en réformateurs de la nature humaine, ce n'est pas à la philosophie humanitaire qu'appartient le droit de réhabilitation, ce n'est pas à elle de relever ce qui tombe, d'amollir ces cœurs durcis dans lesquels entrent toutes les haines, à la suite de la haine de Dieu; à elle de triompher de l'ignorance en distribuant aux peuples le viatique de sa parole et le pain trop peu fortifiant de sa doctrine; à elle de pleurer sur cette étonnante misère que je ne nomme plus, et près de laquelle passent, silencieuses, interdites ou méprisantes, toutes les philosophies orgueilleuses.

La réhabilitation, c'est l'Église, parce que le rédempteur, c'est le Christ. L'Église seule est là près de toutes les faiblesses, de toutes les misères de l'homme, faisant remonter toujours ce qui s'obstine à descendre. Avec elle et par elle, tout mal peut être vaincu. Elle ne prie, ne pleure sur aucun tombeau sans le contraindre à rendre sa victime. Elle ne déclame pas, comme la philosophie en présence de la douleur, elle l'appelle par son nom et lui applique un remède spécial, infaillible. A ses yeux, le coupable, c'est l'homme à refaire, un cœur qui redemande l'amour, une intelligence qui redemande la vérité, c'est-à-dire une âme qu'il faut aider à renaître des débris d'elle-même; et, cette renaissance, elle l'opère infailliblement.

Comme il lui a été dit de tout reconquérir sur la mort, de tout regagner sur le vice en ramenant toujours à la vertu, elle ne se sent du dégoût pour aucune laideur, ne recule, ne fuit devant aucune des plus affreuses maladies morales. Les abjections les plus profondes, les situations de l'âme les plus désespérées, les plus humiliantes servitudes de la chair, voilà ce qui attire son regard, et touche son amour. Ne désespérant pas de relever dans leur propre estime, de

Digitized by Google

réconcilier avec la dignité humaine de faibles créatures descendues le plus bas dans le mépris d'elles-mêmes, l'Église les approche, souffle sur elles et refait des vierges; des vierges qui, sans doute, ne seront pas appelées les premières à chanter autour du trône de l'Agneau de divins cantiques, mais des vierges enfin, et dont la voix, grandement mélodieuse, se fera entendre dans ces célestes harmonies. N'y a-t-il pas des autels élevés en l'honneur de la courtisane Taïs, et ne prions-nous pas au tombeau de Marie-Madeleine?

Ainsi, qu'on vienne du bagne ou d'un repaire du vice, on n'entre dans la société que par l'Église. Ces coupables le seront toujours qui refusent de passer sous la parole du prêtre et le sang divin. Nul misérable ne cessera de l'être; le vice restera le vice; il sera une faiblesse, quelque force qu'on lui suppose; une honte, de quelque nom qu'on l'appelle, tant que ne couleront pas les larmes du repentir, et que ne se laisseront pas voir les œuvres de l'expiation. L'honneur ne reviendra à qui l'a perdu, les choses flétries ne reprendront leur premier éclat, leur beauté première, qu'au souffle de la parole divinisée.[1]

Et c'est parce que cette Église de Jésus-Christ ne se fatigue au soulagement d'aucune douleur, se hâte sur le chemin de toute infortune, recueille tout abandon, essuie toute larme, prête l'oreille à tout gémissement qui monte d'un cœur oppressé, à toute plainte qui s'échappe d'une âme défaillante, et s'efforce de triompher du mal pour triompher de la douleur; c'est parce que cette Église, préposée depuis dix-huit siècles au terrible ministère des apaisements de l'âme, n'a pas abdiqué son rôle un seul instant, qu'elle s'attire la haine des méchants et jusqu'au mépris des misé-

Digitized by Google

rables eux-mêmes. L'Église, hélas! on ne la voit pas même, on ne la nomme pas, lorsqu'il s'agit de faire la triste et interminable histoire des douleurs humaines, elle cependant qui remplit le monde, et plus visible que les pyramides aux yeux de celui qui va s'asseoir à leur ombre. O insensés, qui cherchent le remède et nient l'art de guérir, qui veulent une rédemption sans le véritable rédempteur et prétendent ôter ce qu'il y a de souillure à l'âme humaine sans le sang de l'ablution, qui est le sang du Calvaire!

Il y a, je le répète, quelques garanties pour la société dans cette manière de traiter avec les coupables. Il arrive quelquefois que l'homme est meilleur parce qu'il a été méchant; que l'aversion du mal augmente en proportion de la gravité des fautes, pour l'expiation desquelles on a répandu d'abondantes larmes! Il arrive, ou plutôt c'est l'histoire d'un grand nombre, qu'on se tient plus à la vertu, parce qu'on est désabusé du vice. Tous ces coupables qu'absout l'Église ne sont donc pas perdus pour la société, puisqu'ils rentrent dans son sein avec le désir du bien et de nouvelles forces pour l'accomplir.

Comprend-on maintenant pourquoi l'Église n'a pas donné à l'institution réformatrice des mœurs, l'aspect sévère d'un code, l'esprit repoussant d'une législation de fer? C'est qu'elle a moins en vue la peine que la restitution de l'innocence; sa mission, à elle, est de réparer, de vivifier, de ressusciter, et non de prononcer des sentences de mort. A proprement parler, l'Église n'a pas de législation pénale, parce qu'elle ne châtie pas pour venger la vertu, mais pour tuer le vice; pour venger la loi, mais pour effacer la désobéissance. Elle n'a pas même de pouvoir exécutif dans l'ordre de la pénalité, le pardon étant du temps, et la miséricorde

Digitized by Google

toujours possible, toujours attendue, pouvant venir à toute heure. Elle renvoie au delà de la tombe, là où le bien et le mal seront éternels, parce qu'il n'y aura plus la liberté du mal et du bien, les condamnations suprêmes, les jugements sans appel. Elle ne veut connaître et approcher le coupable que pour lui appliquer le droit de grâce; car depuis que, par le Christ, a été promulguée la loi de l'amour, le caractère premier, essentiel de la faute, c'est d'être rachetable. Le coupable a droit à la miséricorde, comme, après cette vie, il n'aura droit qu'à la peine, s'il a refusé ici-bas le pardon. Disons donc que si toute législation a et doit avoir son ministre des supplices, seule la religion de Jésus-Christ n'a que des ministres de grâce.

Et qu'on ne dise pas que cette douceur peut dégénérer en faiblesse, que cette impunité est conseillère du crime; car, après tout, si la religion agit autrement que la loi, elle ne gêne en rien son droit de surveillance et ne détruit pas son action; elle n'a pas la prétention de soustraire à la juridiction des tribunaux ni de mettre au-dessus des lois du pays. Si on ne craint pas Dieu après qu'il a pardonné, on a toujours à craindre le code, qui ne pardonne pas. La police a le droit de saisir et de charger de chaînes le malfaiteur que la religion vient d'absoudre.

Il est, je crois, absolument incontestable que, tout crime ayant derrière soi un vice qui est son père, tous les vices peuvent devenir et deviennent souvent des crimes contre l'ordre social: la dépravation des mœurs publiques dérive d'une corruption correspondante dans la famille et dans l'individu; l'homme est coupable aux yeux de Dieu avant de l'être aux yeux de l'homme; ce qui dissout la société religieuse, dissout, dans un même rapport, la société civile,

Digitized by Google

politique; le péché est véritablement le délit justiciable de la loi. Telle est, ce me semble, la filiation, la génération du mal, parmi les hommes. Or, les choses étant ainsi, la meilleure de toutes les législations n'est-ce pas, sans contredit, celle qui empêche le vice de naître et fait éclore des vertus? celle qui conserve les bons et diminue le nombre des méchants? Je le demande donc, qu'y a-t-il de comparable à l'institution de la confession?

Oui! que nos législateurs, nos sages, nos politiques, nos constituants, ne l'ignorent pas! Quand la religion déracine un vice, presque toujours elle empêche un crime, ou du moins elle peut l'empêcher. Le pardon qu'elle dispense au coupable épargne à la société de lugubres expiations, de tristes spectacles; les larmes préviennent l'effusion du sang et le prêtre efface, annule le bourreau. La religion ne peut toucher une seule âme, travailler un seul instant à la régénération d'une seule intelligence, sans aider d'autant l'ordre, la tranquillité, la paix publique. Le prêtre n'épure pas une seule vie sans assainir d'autant le corps social. Toute épuration morale enlève des poisons qui, un jour, auraient pu être redoutables. De sorte que la confession, puissant exutoire par où s'échappe une grande quantité d'humeurs malignes de nature à produire une grande fermentation, profite même aux gouvernements qui ne se confessent pas. Le péché, quoi qu'on dise, est la lèpre qui ronge la vigueur sociale; on passe vite de la révolte contre Dieu à la révolte contre l'homme, du mépris de la loi divine au mépris de la loi humaine.

La société gagne donc ce que gagne l'Église; ce qui décharge l'une, décharge l'autre : quand il y a rémission d'un côté, il y a exonération de l'autre; d'où je conclus que le

Digitized by Google

prêtre est cet agent divin chargé de la police du monde, et qu'il ne reste pas beaucoup à faire à la police de l'État, quand le prêtre est descendu pour y rétablir l'ordre, y faire régner Dieu, au fond des consciences. La vertu n'a pas besoin d'être gouvernée ; elle va pour ainsi dire toute seule, sous le regard de Dieu, qui lui montre le ciel. Ses voies sont droites, parce que ses pensées sont conçues dans la justice. Il n'y a de loi que contre les méchants ; les bons ne relèvent que d'eux-mêmes et sont à eux-mêmes leur règle, leur loi. Que le code ne les regarde pas, Dieu les voit, et il suffit. Ils n'évitent pas le mal parce qu'il doit être puni, mais parce que de soi le mal est haïssable. L'amour chez eux est avant la crainte ; ils désirent et font le bien parce que le bien, outre qu'il y a là une volonté souveraine, c'est le repos de l'être, la félicité, la vie. Qu'on me le pardonne donc, car je ne veux pas faire injure à la civilisation, mais j'affirme que des capucins et des jésuites sont plus gouvernables que des fouriéristes et des saint-simoniens.

Tant qu'on n'aura pas démontré que l'ordre, dans un État, consiste à briser tous les liens qui rattachent au devoir, que les nations ont plus besoin de vices que de vertus, que la ruse, la fraude, le vol, l'impudicité, le libertinage importent autant ou plus que tous les grands mouvements du cœur, les hautes aspirations de l'âme, autant ou plus que la piété filiale, le respect de la faiblesse, la pureté, l'innocence des mœurs ; tant qu'on n'aura pas prouvé qu'il est bon de voir se multiplier indéfiniment le nombre de ces hommes qui, ignorant le sacrifice, la dévouement, rapportent tout à eux-mêmes et s'en vont foulant toute vie plus faible que la leur aux pieds de leur ambition, de leur orgueil ; tant que les apôtres de l'idée, les esprits forts, les prédicants d'anar-

Digitized by Google

chie s'employant de leur mieux à déraciner les croyances du peuple, à faire disparaître ce qui reste encore de la vieille foi de nos pères, n'auront pas eux-mêmes une plus grande valeur morale ; tant qu'on n'aura pas enfin démontré *l'importance sociale* du vice, je croirai aux bons effets de la confession, et je répéterai sans cesse que la confession est l'institution sociale par excellence.

Ce n'est pas que tous ceux qui usent de la confession soient des modèles de civisme. Hélas ! c'est l'histoire de l'homme et de l'humanité. Mais si on pèche malgré la loi, qu'arriverait-il cependant, si la loi n'existait pas ? s'il y a des méchants, des coupables, malgré la règle, n'est-ce pas la règle que tous ou presque tous soient méchants où l'on ne se confesse pas ? Y a-t-il, je le demande, beaucoup d'absous dans les bandes socialistes, dans les rangs de la libre pensée ? Est-ce bien là qu'on jure de se combattre soi-même, de maîtriser la violence de ses passions, d'étouffer au fond de son âme un sentiment de haine et de vengeance ? N'est-ce pas là, au contraire, qu'on prend pour soi tous les droits, et qu'on ne laisse aux autres que des devoirs ? Si on s'accuse parfois, si on se reconnaît quelques torts, n'est-ce pas de n'avoir pas fait tout le mal possible, d'avoir manqué de zèle, de courage, d'adresse, pour la réalisation de *grands desseins* ? Ne peut-on pas, à bon droit, suspecter la prétendue innocence de ces patriotes à systèmes, de ces philosophes régénérateurs, qui, se faisant un dogme de l'excellence de leur raison, s'isolent en quelque sorte dans leur propre dignité, et se retranchent dans leur conscience d'honnête homme ? N'est-il pas des choses peu honnêtes que réprouvent médiocrement les lois malsaines d'un honneur trop facile ? N'y a-t-il pas une sorte d'honneur qui prend la

Digitized by Google

femme d'autrui et puis envoie ses enfants à l'hôpital ? Le monde a entendu ce cri : La propriété, c'est le vol ! Ce cri, quelles lèvres l'ont proféré ? qui a dit que l'insurrection est le plus saint des devoirs ? N'est-ce pas l'insensé qui a nié toutes les lois de la conscience, toutes les lois de la morale, rejeté l'ordre moral lui-même ? On aura beau faire ; impossible de donner le change sur ce point ; les gens d'église auront toujours une plus grande valeur morale que des gens de bal et de théâtre. Un peuple qui se confesse et qui prie est plus gouvernable qu'un peuple qui danse. On ne bâtit pas un palais sur le sable, ce n'est pas non plus sur le vice qu'on peut élever l'édifice social. Qu'il n'y ait que des méchants dans le monde, toute société se dissout à l'instant ; car plus de liens, plus d'unité, le mal étant la négation de toute relation, de tout ordre, parce qu'il l'est de tout devoir, de toute loi fondement du devoir.

La vertu est si bien le principe organisateur et régénérateur des sociétés humaines qu'à Londres, une association vient de s'établir dans le but de travailler à la *suppression du vice*. L'erreur comprend comme la vérité que cet État toucherait à la perfection dont tous les membres seraient des saints. L'homme le plus social, en effet, c'est le saint ; de sorte que, pour juger de la civilisation d'un peuple, à telle époque de son histoire, il ne faut pas compter les chartes, les constitutions, ce serait faire l'énumération même du désordre, mais bien le nombre des saints, radieuses fleurs épanouies au sommet de la doctrine catholique ; et si les saints se présentent en foule, soyez sûr, malgré toutes les apparences contraires, que c'est une époque de civilisation, parce que c'est une ère de grandeur morale ; y aurait-il des guerres sanglantes, des ruines, de la barbarie ? n'importe ;

Digitized by Google

remuez ces ruines, fouillez ces décombres, descendez dans ces abîmes, la fécondité, la vie sont au fond. *Une société qui enfante des saints*, dit Bossuet, *est marquée d'un signe infaillible de régénération*. Bien aveugle, en effet, celui-là qui ne voit pas que l'histoire des saints, c'est l'histoire des peuples, et qu'un peuple qui n'a pas de saints, n'a pas d'histoire. On compte aujourd'hui cinq parties du monde. Or, qu'est-ce que l'Orient? Hélas! c'est la terre des grandes traditions, des glorieux souvenirs, la terre des grandes visions, des vieux oracles, et de là, cependant, de ce pays, jadis si célèbre, il ne nous vient, comme on l'a dit, d'autre lumière que celle du soleil. Il n'y a que des ruines, parce qu'il n'y a plus de saints! L'Afrique ressemble à l'Asie: le sabre de Mahomet a brisé les autels et profané la tombe d'Augustin; pour l'Afrique, toutefois, attendons: là, les saints ressuscitent; on sent que bientôt se fera une germination divine. La France a déjà mis dans les veines de ce grand corps quelques gouttes de ce sang auquel tous les siècles ont reconnu une merveilleuse fécondité. L'Océanie est à créer; elle n'a guère d'autres saints que les martyrs de l'apostolat catholique. L'Amérique grandit; la civilisation monte avec le dôme des belles cathédrales; les saints se multiplient. Enfin, l'Europe, la vieille Europe, reste la tête du monde, le cœur de l'humanité, parce que, durant de longs siècles, cette terre a bu le sang des martyrs; il y a eu là de nombreuses et interminables générations de saints; on sent, à chaque pas, qu'on a touché à une poussière divinisée.

Ainsi la vitalité des peuples, la durée des empires, la civilisation sont dans un rapport direct avec la somme des vices ou des vertus de l'humanité. Comme Dieu ne laisse circuler la vie dans les veines de ce grand corps qui s'ap-

Digitized by Google

pelle l'univers que pour avoir le temps de compléter le nombre de ses élus, il dispose toutes choses pour ce grand ouvrage, fait concourir toutes les pensées des hommes à la réalisation de ce grand dessein. Que les événements semblent varier à la surface de l'histoire, l'action est une au fond. C'est pour cela qu'il fait et défait les empires, livre à l'exécuteur les peuples stériles et verse aux nations paresseuses ou impuissantes aux étreintes de l'amour divin, le poison qui les endort du sommeil de l'éternité.

J'affirme donc que saint Vincent de Paul est plus civilisateur que César, Alexandre ou Napoléon; car, si les politiques peuvent déterminer quelques rapports, si les conquérants broient les peuples pour les mêler; seuls, les saints unissent, édifient par la charité, le dévouement, le sacrifice, le don de soi aux autres. Ces hommes ne s'aiment pas eux-mêmes sans aimer leurs frères; ils n'aiment pas Dieu sans aimer l'humanité. Cette sorte de génie qui ne fait rien par ruse, fraude ou violence, qui n'est pas habile à verser du sang, mais qui lave avec des larmes les souillures du sang, ce génie qui ne va pas sur des champs de bataille, mais qui prie pour l'union, la fraternité des peuples, la paix du monde, ce génie qui ne rêve pas la monarchie universelle, la royauté d'un seul peuple sur tous les peuples, mais qui croit à la patrie des âmes, à la république des intelligences, voilà le génie constituant par excellence.

C'est à l'histoire contemporaine de nous dire si, depuis qu'il y a moins de saints, depuis qu'on se confesse moins ou qu'on ne se confesse plus, le thermomètre de la moralité a monté sensiblement en France et en Europe; si les peuples, depuis qu'ils ont échappé, comme on dit ingénûment, à la

Digitized by Google

tutelle du prêtre, traitent avec plus de respect, de plus grands égards, la souveraineté temporelle.

Autrefois, lorsque les peuples étaient constitués catholiquement, lorsqu'on croyait à un ordre divin, à une intervention plus avouée de la Providence dans les choses de ce monde, lorsqu'on relevait des lois de la conscience, en ces temps-là, dis-je, à ces âges d'ignorance et de superstition, où l'Église menait presque seule le combat de la civilisation contre la barbarie, on conspirait moins, je crois, on renversait moins de trônes, et on voyait moins, dispersées çà et là, sur les mille routes de l'exil, de vieilles familles de rois. Si on brisait un sceptre, on le faisait toujours d'une façon moins humiliante. Quand le pouvoir, pensait-on, avait violé le pacte social, failli à sa mission, trahi ses devoirs, on l'accusait devant une autorité suprême, on l'amenait devant ses juges naturels, et ce n'était qu'après décision solennelle que de fidèles sujets se disaient déliés du serment de fidélité. Mais jamais du droit de remontrances ne naissait le droit à la révolte, à l'insurrection.

Aujourd'hui qu'on a tout soumis à la loi du progrès, même les premiers principes du droit, les notions les plus élémentaires de la morale; aujourd'hui que les rois ne sont que les valets des peuples, on a moins de scrupules, moins de délicatesse; on va plus vite et on frappe plus fort. S'agit-il de déraciner du sol une vieille dynastie, de renverser une institution plusieurs fois séculaire et conservatrice de l'ordre, de proclamer des droits nouveaux sur la ruine de tous les anciens droits, un jour, le peuple souverain s'arme de piques et de haches, crie à la tyrannie, chante des hymnes à la liberté, et, en quelques heures, est accomplie l'œuvre d'une

Digitized by Google

immense destruction; en un instant a péri, a été emporté le glorieux travail des siècles.

Il y a des faits récents où se montre à nu, pour ainsi dire, une pensée divine, où se laisse voir toute la sévérité des jugements de Dieu. Qu'on se rappelle ce qui s'est passé hier. Hier, un homme, en qui se résument toutes les doctrines d'un pouvoir qu'il a servi (et cet homme est entré au service de bien des pouvoirs), disait à une tribune politique, et devant ses pairs, peu étonnés de l'entendre : *Rappelons au clergé que nous sommes sous un gouvernement qui ne se confesse pas !* Jamais, en effet, gouvernement ne se confessa moins; toujours digne de son origine, toute son histoire est presque dans son berceau. Certes, la révolution qui, en Juillet, détrôna les rois légitimes, ne prétendit pas absolument faire l'œuvre de la religion et travailler pour l'Église. Ce fut précisément au lendemain de son triomphe que la monarchie nouvelle inaugura son règne d'une persécution hypocrite. « Dieu, on le relégua, on l'emprisonna dans ses temples, et, sous peine d'amende, on lui défendit d'en sortir. On tolère le culte, à condition qu'il serait invisible et ressemblerait presque aux délibérations nocturnes d'une société secrète. » Il fallait se cacher pour prier, se cacher même pour mourir en chrétien.

De telles origines, un tel début, ne devaient pas, on le pense bien, mener à confesse; aussi on n'y alla pas : on marcha dans la voie où l'on était entré ; on méprisa et l'on persécuta dans l'ombre ce qu'on était convenu de respecter, de protéger même, au grand jour; c'était la servitude sous les voiles et le masque de la tolérance. On se fatigua ainsi de longues années à chercher ce milieu, impossible à trouver, où devait se cimenter l'éternelle alliance de la

Digitized by Google

vérité et de l'erreur, du vice et de la vertu. Et ce gouvernement qui faisait ces choses, ce gouvernement qui ne se confessait pas, ou l'a appelé la monarchie de la sagesse.

Mais enfin Dieu se lassa, et disant à quelques hommes de l'aider dans l'œuvre qu'il méditait, il y eut du bruit, de l'agitation, du tumulte, et rien ne put sauver un ordre de choses qui avait demandé à Voltaire de l'implanter dans le sol catholique de la vieille France. Les armées, qui étaient fortes, puissantes, restèrent immobiles; les amis qui étaient nombreux, sincèrement attachés, ne se dévouèrent pas ou ne surent pas se dévouer. Ainsi, ce gouvernement qui ne se confessait pas, Dieu le prit violemment et le mena à confesse; et, certes, la confession fut rude; le temple c'était la rue, le tribunal une barricade, et le prêtre la démagogie triomphante, souveraine. Ainsi finit *la meilleure des républiques*.

Voilà ce que gagnent les rois à gêner, à entraver, autant qu'ils le peuvent, la liberté catholique, à faire des lois en opposition avec les lois de l'Église. Un jour arrive où Dieu, après avoir laissé à la miséricorde un temps assez long, déchaîne ces vents d'où naissent les tempêtes, secoue violemment la terre, afin qu'au bruit des sceptres qui se brisent, des trônes qui tombent, les nations rentrent dans leurs voies et reconnaissent leur maître.

Mais, s'il est bon que les peuples se confessent, la confession n'est pas moins commandée aux rois. Un roi qui se confesse est toujours un bon roi; s'il n'a pas toujours de génie, il a des vertus, et les vertus suppléent le génie; il veut le bien, et il ne désire pour lui-même d'autre félicité que celle dont il fait jouir ses peuples; mais si à la vertu

Digitized by Google

s'ajoute le génie, alors ces rois s'appellent Charlemagne, saint Louis, Isabelle d'Espagne, Thérèse d'Autriche.

Les défauts personnels des princes peuvent devenir des malheurs publics, et leurs vices un ferment de corruption pour tout un empire. Le remords est le pire de tous les conseillers et il y a tout à craindre d'un roi qui n'est pas d'accord avec lui-même et se sent assiégé intérieurement de mortelles angoisses. Celui-là seul peut être tyran qui s'est mis au-dessus de toutes les lois de la conscience, qui a cessé de croire en Dieu pour être libre de ne plus aimer. C'est le remords qui faisait désirer à cet insensé que l'empire romain n'eût qu'une seule tête afin qu'il pût la couper d'un seul coup.

Il faut que les rois se confessent, parce que c'est le péché qui détrône les rois. Lorsque la grande voix de Bossuet criait devant la voluptueuse cour de Versailles, que les plaisirs ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain (sermon *sur l'amour des plaisirs*), il promettait à la tombe trois ou quatre générations de rois; peut-être même son regard d'aigle avait-il vu la royauté déconsidérée, avilie, tombant des mains d'une Pompadour aux mains de Robespierre! Peut-être avait-il senti qu'un vent allait souffler qui emporterait les vieilles couronnes des plus puissants monarques de l'univers; que ne tarderait pas à passer cette justice du peuple qui est toujours la justice de Dieu! L'histoire dit, en effet, que la volupté épuise les races, arrête une dynastie sur le chemin de l'avenir. Il y a, au pied de la lettre, des exécutions royales; Dieu transporte le sceptre de la souveraineté et ensevelit, vivante, dans les gloires du passé une famille de rois qui aurait pu durer des siècles encore.

Digitized by Google

Si des princes ont été méchants malgré la religion, il n'en est pas qui le soit devenu par elle et son influence. Les monstres, quoi qu'on dise, ne sortent pas du temple, et ils ne prennent pas sur les autels de la civilisation catholique cette flamme de despotisme qui, à certaines époques, dévore le monde. La religion de J.-C. a fait Clovis, Charlemagne, saint Louis, Clotilde, Blanche de Castille, Elisabeth de Hongrie; elle n'a pas fait Tibère, Néron, Pierre le Cruel, Brunehaut, Frédégonde, Henri VIII, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie. Elle a fait Suger, Ximénès, Richelieu; elle n'a pas fait Pombal, Choiseul, Kaunitz, d'Aranda. La religion du Christ, qui est la rédemption pour tous, n'a pas vendu à quelques-uns, à quelques privilégiés de la famille humaine, la fortune, la liberté, la vie des nations. Elle ne dit pas à ceux qui commandent, qu'ils sont au-dessus de tout, et que tout n'existe que pour eux. Le Christianisme n'aime aucune servitude, et déteste toutes les tyrannies. Il veut l'ordre, la liberté par la consécration et le maintien de tous les droits. Lorsqu'il va s'asseoir aux pieds des trônes, c'est pour dire aux rois ce qu'ils doivent à leurs peuples; lorsqu'il paraît au milieu des foules, c'est pour y prêcher le respect, la soumission, incliner les esprits à l'obéissance, afin de sauvegarder l'inviolabilité des couronnes.

Qui sait combien de tyrans la religion catholique a épargnés au monde? Combien de pensées coupables elle a étouffées, combien de rêves de gloire elle a dissipés, qui se fussent changés, pour les peuples, en une source féconde de calamités publiques! Je crois que, sans Bossuet, Louis XIV serait allé bien au delà du mot célèbre : l'État, c'est moi! Je crois que la doctrine qui a le pouvoir de damner les rois,

Digitized by Google

est, de beaucoup, la meilleure garantie de la liberté des peuples.

Oui, malheur aux peuples dont les rois ne se confessent pas! Comme tout est liberté pour ceux qui commandent, la liberté peut devenir licence, et alors tout peut être servitude pour ceux qui obéissent. Le féroce Henri VIII abolit la confession en Angleterre et fonde une Église nationale; que se passe-t-il, à cette heure, dans l'île des saints? Hélas! l'histoire est impuissante à dire, à raconter tout ce qu'un atroce dogmatisme invente d'affreux supplices, d'horribles tortures. Néron étant roi, gouverner, c'est proscrire; une basse fureur, partage exclusif des âmes idiotes, se promène d'un bout du royaume à l'autre, accumulant partout les ruines. Le Parlement, sénat renouvelé de Tibère, ignoble ramas d'obscurs valets empressés aux ordres du maître, rédige un nouveau code de lois qu'on dirait écrites de la main du bourreau lui-même. Une incontinence brutale verse à flots le sang de ce noble peuple. Soixante-douze mille personnes périssent victimes de leur attachement à la foi de leurs pères. Mille monastères, trente colléges, cent dix-huit hôpitaux, deux mille trois cent soixante-quatorze chapelles et sanctuaires deviennent, au rapport de Cobbett, la proie du fisc. Encore le Parlement était-il obligé d'augmenter, chaque année, les subsides; le budget de la spoliation et le prix du sang ne pouvant suffire à payer les bourreaux et à entretenir les concubines de Sa Majesté.

A ce peuple donc, ainsi torturé, de nous dire si la vie est plus douce lorsque le sceptre est aux mains d'un roi qui communie dévotement ou aux mains d'un monstre qui ne sut jamais refuser à sa haine *la vie d'un homme*, ni à ses désirs l'honneur d'une femme!

Digitized by Google

Disons-le hautement, aux princes d'abord qui ne veulent pas l'entendre, puis aux peuples, qui ne savent pas ce qu'on demande pour eux, il faut des prêtres et des prêtres confesseurs, ne fût-ce que pour dire la vérité aux rois; mission sublime, mais délicate, où faiblissent la plupart des hommes; car, vils flatteurs ou complaisants ministres, ils font de l'adulation un hommage, et de l'art de plaire une science qui leur profite. Vienne donc cet homme qui ne tiendra pas la vérité captive dans l'injustice, qui dira tout, parce qu'il a droit de tout dire.

Un roi est à genoux, et près de ce roi, juge de la terre, est assis un homme obscur, dont l'histoire ne consacrera pas le nom, qui n'a d'autre force, d'autre autorité que son sublime caractère; que dit-il ? C'est Nathan qui reproche à David ses adultères et lui redemande le sang d'Uri; c'est Ambroise qui arrache des larmes à Théodose sur le massacre de Thessalonique. Il dit, celui-là, que Dieu seul est grand et qu'il n'y a de grandeur humaine qu'à le bien servir; il dit que la gloire est un crime horrible si elle n'est que le bon plaisir d'un orgueil qui s'est satisfait par les larmes et les souffrances d'un peuple; que les sceptres sont faits pour s'abaisser comme une protection et un abri sur la tête des nations; qu'être roi, c'est être le père de son peuple, comme on est le père de ses enfants; que tous les hommes se ressemblent, qu'il n'y a de différence, d'inégalité que dans la vertu. Et si quelque chose résiste, s'il y a un orgueil insoumis, une volonté inflexible, si on ne veut l'entendre, si on méprise sa parole, il s'émeut, s'anime, et alors sa main brise les sceptres, abat les trônes, jette au vent les plus belles couronnes qui, fleurs d'un jour, elles aussi, se fanent comme l'herbe des champs, au souffle de la colère divine. Il

Digitized by Google

ouvre les tombeaux, remue une froide poussière, et s'écrie que c'est là tout ce qui reste des plus grands hommes, des plus vastes génies.

Ah ! si les nations savaient être sages, si elles savaient comment on garantit le droit en imposant le devoir, elles exigeraient impérieusement que chaque cour eût ce censeur du vice et ce conseiller de la vertu ; elles voudraient que l'obligation, pour les rois, d'aller à confesse fût le premier article de la constitution, et que les rois dussent présenter aux chambres des billets de confession, comme ils présentaient des édits aux parlements. J'ose demander à la philosophie ce qu'elle pense de cette mesure, et si elle ne verrait pas là une garantie de plus contre le despotisme. Mais la philosophie me répond par des sourires et des dédains ; elle ne veut pas, sans doute parce qu'elle n'y trouverait pas son compte, que les rois se confessent. Elle s'imagine qu'elle serait moins en faveur, qu'elle gouvernerait moins, que les politiques ne s'inspireraient pas de ses utopies, de ses systèmes, si elle mettait moins de zèle à écarter le prêtre. Défiante, soupçonneuse, surtout depuis que Dieu a bien voulu donner des jésuites au monde, elle croit toujours voir un premier ministre dans un père directeur, et un ministre dur, impitoyable aux maîtresses, aux courtisanes. Et, en vérité, elle n'a pas absolument tort ; la Montespan était éloignée de la cour, lorsque Bossuet avait fait gagner ses pâques au grand roi. Parfois la Pompadour était épouvantée des remords de Louis XV, et, pour dominer les inquiétudes, les angoisses de cette âme faible, elle se hâtait de lui jeter une nouvelle volupté, de le captiver par une nouvelle débauche. Peut-être que, sans les philosophes et avec un jésuite de plus, nous n'aurions ni les turpitudes de la Régence, ni le

Digitized by Google

Parc-aux-Cerfs, ni, par conséquent, la place de la Révolution avec l'échafaud du roi martyr !

Le libéralisme a perdu la liberté; il a, pour le plaisir de combattre Dieu, livré l'homme à l'homme, et le monde à la force aveugle. En voulant que les rois ne relèvent que d'eux-mêmes, n'aient au-dessus d'eux aucune autorité dont ils dépendent, il a frayé la voie aux grands despotismes, aux grandes tyrannies; en prêchant l'apostasie aux peuples, il a rompu tous les freins et fait souffler avec violence le vent des révolutions.

Oui! voilà bien le libéralisme! Que peuples et rois, rois et peuples cessent de croire, et ne soient plus sous le joug humiliant d'une théocratie vieillie, usée à jamais; que le monde ne respire plus aucune atmosphère divine, et s'agite dans le vide de Dieu; y aurait-il ensuite l'abus de la force, le déchaînement de toutes les passions impures, la violation de tous les droits, l'oubli, le mépris de tous les devoirs; y aurait-il des larmes, des ruines et du sang, peu importe! Les prôneurs de liberté s'en lavent les mains, ils ont fait leur devoir; ils ont conquis l'indépendance de l'esprit, arraché la pensée à toute servitude étrangère, mis les hommes en possession d'eux-mêmes, en les dégageant des lois de la conscience, et il suffit; cela s'appelle la liberté, et ils sont, eux, de véritables sauveurs!

Concluons donc et disons, avec le philosophe Raynal, que le meilleur de tous les gouvernements, ce serait une théocratie où l'on établirait le tribunal de la confession (*Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*); et avec l'auteur des *Lettres d'Atticus*, que si la vertu, la justice, la morale doivent servir de base à tous les gouvernements, il est impossible d'établir la

Digitized by Google

vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la pénitence, parce que ce tribunal, le plus redoutable de tous les tribunaux, s'empare de la conscience et la dirige d'une manière plus efficace qu'aucun tribunal (*Lettres d'Atticus*). La confession est, par excellence, l'institution réparatrice de l'ordre social, parce qu'elle est l'amour, c'est-à-dire l'oubli, le pardon des injures, la conciliation des esprits, l'union des intelligences, la plus haute école de respect qui soit au monde. Gardienne des droits de chacun, de tous les droits de la justice, elle prend aux mains du pauvre l'obole qui n'est pas à lui pour la reporter aux mains du riche. Que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques? (*Émile.*) Encore le monde ignore-t-il et doit-il ignorer tout ce que la religion tient sous le voile du mystère. Un libre penseur envoyait régulièrement ses domestiques à confesse; il avait peur, disait-il, d'être volé; en effet, on est bien près de blesser les droits de l'homme, lorsqu'on ne respecte plus les droits de Dieu. Qu'on généralise donc la confession et elle suffit à tout; les codes, les chartes, les constitutions n'ont plus leur raison d'être. Un seul roi peut gouverner le monde, ou plutôt il ne faut pas même de roi; la société va toute seule, j'ose dire, sans secousses, sans violence, sans autre direction qu'une immense impulsion morale.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LA CONFESSION ET LA RÉFORME

On ne sait peut-être pas encore tout ce que la Réforme dut faire de ruines dans l'ordre moral, à quelle profondeur elle dut violer les lois de la conscience humaine pour arriver à l'anéantissement du dogme de la confession.

Quand Luther parut et annonça une nouvelle rédemption au milieu de l'Europe étonnée, depuis quinze siècles déjà, le véritable Christ, fils de Dieu vivant, avait enseigné les nations, et les nations, emportées par un souffle divin, se hâtaient à de merveilleuses destinées. Le monde était sorti des ténèbres, des superstitions, de toutes les erreurs du paganisme. L'homme était rappelé de la vie grossière des sens à la vie de l'esprit, du culte abominable de la chair à cette sublime délectation que les intelligences trouvent dans la vérité. La prééminence de ce qu'il y a en nous de noble, de bon, était établie sur tout ce que la chute a d'impur et de méprisable. Jésus-Christ élevé en croix avait crié à l'homme abaissé, perdu dans la poussière, honteusement prosterné devant de honteuses idoles : Regarde-moi ! je suis ton Dieu ; il n'y a pas d'autre Dieu que moi ! Et cette parole, venue du ciel, avait ramené l'homme au respect de lui-même ; et l'homme, réconcilié avec la pudeur, dérobait à ses propres regards ce

Digitized by Google

que le paganisme avait osé exposer aux regards de tous et offrait, comme un pieux hommage, à la lubricité de ses infâmes divinités. Les passions, en un mot, avaient perdu de leur empire; la vertu, luttant contre le vice, lui disputait le sceptre de la souveraineté. Le grand révélateur avait initié la terre à cet art divin de vaincre ce qu'il y a en nous de plus invincible. La chasteté avait partout des autels, et, au pied de ces autels, se prosternaient ensemble de beaux vieillards, de robustes jeunes hommes, de timides vierges plus fortes qu'elles-mêmes et se gardant contre toute pensée impure. La civilisation chrétienne marchait à grands pas et déjà avaient sonné les beaux siècles du moyen âge, siècles si méconnus, si calomniés, et pourtant si riches, si féconds en grandes œuvres de toute sorte. L'humanité était presque dans sa fleur et l'Église pouvait croire que le règne absolu, incontesté cette fois, de la vérité, allait ramener l'âge d'or sur la terre.

Sans doute, cette régénération de l'esprit humain n'avait pu se faire qu'au prix des plus grands sacrifices. Il en avait bien coûté à l'Église pour spiritualiser ainsi la nature humaine, mettre de la sorte les passions sous la noble dépendance de la raison, et la raison elle-même sous la dépendance de la foi. L'Église, qui commence au Calvaire, avait livré bien des combats, soutenu bien des luttes, tiré de ses veines des flots de sang; elle avait laissé bon nombre des siens sous la dent des tigres et des lions, sous la hache des proconsuls et dans la nuit des catacombes; mais enfin, parce qu'elle n'avait manqué ni d'amour, ni de patience, ni de génie; parce qu'elle avait tenu constamment ouvert devant la barbarie qui se détournait toujours pour ne pas voir, son livre des Évangiles, où est écrite toute civilisation,

Digitized by Google

elle avait vaincu. Et, en vérité, son triomphe était grand. Elle avait limité le mal sans le détruire, dompté les plus furieuses passions sans en étouffer les germes au fond de l'âme.

Ainsi allait le monde, divinement conduit par la main toujours sûre de l'Église, lorsque le protestantisme, défigurant l'œuvre du Christ, s'en vient de nouveau précipiter l'homme dans les profondeurs de cet abîme d'où l'avait tiré la main du Rédempteur. Luther paraît, et, impatient de s'abandonner lui-même à la violence de désirs qu'il ne veut plus combattre, qu'il ne sait plus contenir, il crie à l'homme qu'il est coupable de chercher hors des sens une félicité qu'il porte au dedans de lui-même ; que c'est un crime de résister à la nature et de ne pas lui accorder ce qu'elle demande.

Ce n'était rien moins que l'antique réhabilitation de la chair, une véritable restauration des mœurs du paganisme au sein des mœurs chrétiennes. Une telle doctrine ne devait pas tarder à porter les fruits qu'on en attendait. Bientôt, en effet, toutes les digues que la religion avait élevées en face des passions humaines, se brisent et laissent un libre cours au mal qui déborde de toutes parts et se répand comme une lèpre hideuse sur la conscience humaine. Tous les voiles dont la chasteté s'était enveloppée se déchirent à la fois, et de nouveau le vice s'attache à une impure et dégoûtante contemplation de lui-même. Ce vaste incendie des passions qui avait duré de longs siècles, mais qui s'était éteint dans le sang du Calvaire, le sang des martyrs, se rallume, et des autels de la virginité le monde passe aux autels de l'ancienne débauche. Sardanapale entre dans la civilisation chrétienne, et cette civilisation recule de quinze

Digitized by Google

siècles. Le sang de la volupté jaillit à la fois de toutes les veines qui s'étaient fermées sous la main du Rédempteur. Toute vie qui était en haut redescend, se retire dans les membres, et les membres à leur tour, réagissent d'une manière formidable contre la vie de l'esprit. L'équilibre entre les forces divines et les énergies coupables venues en l'homme par le péché, est rompu. Le bien est blessé et le mal marche de nouveau à l'empire du monde.

Il devait en arriver ainsi; car la réforme, qui s'éleva avec une rage qui n'a d'égale qu'elle-même, contre les lois fondamentales, constitutives de notre nature morale, détruisit du premier coup toute l'anthropologie chrétienne. A la première heure, tous les rapports sont faussés, toutes les harmonies méconnues. A peine ces sublimes régénérateurs de l'esprit humain ont-ils commencé de dogmatiser, qu'on voit s'ouvrir en Europe comme un vaste cours de psychologie où chacun est appelé à professer ses opinions et ses doutes. L'esprit et le cœur, le cœur et l'esprit, l'âme et l'intelligence, on les décompose, on les dissèque, pour ainsi dire, comme on dissèque le corps d'un animal mort. Leçons étranges d'une anatomie grossière, transportée dans le monde de la pensée, et où chaque faculté, dégradée, avilie, est détournée de sa fin naturelle, où toutes nos aspirations, laissées sans objet, ne savent plus où elles doivent tendre. Plus de droits, plus de respect; rien de sacré, rien de divin, on s'attaque à tout, même à ce qui est de l'essence de la nature humaine.

Dès lors, Dieu et l'homme, l'homme et Dieu, ce sont deux mondes qui s'isolent, se fuient, parce qu'ils ne se sentent plus faits l'un pour l'autre. Tout dogme ayant, en effet, comme on l'a dit, sa racine, sa source, dans les profondeurs de la nature humaine, il était impossible que la main sacri-

Digitized by Google

lége des novateurs du XVIe siècle touchât à l'œuvre du Christ, sans que, cette œuvre une fois mutilée, défigurée, une altération correspondante se produisît aussitôt dans les facultés de l'âme et les lois de la conscience. L'homme se défait avec le symbole qu'on déchire. La négation d'un dogme, c'est presque la suppression d'une puissance de l'âme ; car c'est une aspiration détruite et, par conséquent, une diminution d'intelligence, d'amour et de vie. On ne blesse pas la radieuse figure du Christ, sans que soudain le visage de l'homme s'enlaidisse d'autant. L'homme enfin souffre et meurt de tous les coups portés à la dogmatique chrétienne. L'hérésie, qui est une limitation de vie divine dans le monde moral, sinon la suppression complète de tout ordre surnaturel, est aussi destructive de l'être de l'homme. L'humanité même ne sera condamnée à périr que lorsque, toute vérité révélée venant à disparaître, il n'y aura plus ici-bas pour les âmes d'atmosphère divine respirable. Le monde finira, quand le monde en aura fini avec le Christ. Les choses du temps ne survivront pas à la destruction des choses de Dieu. Le mal cependant sera vaincu, après qu'il aura remporté sa dernière victoire. Son dernier triomphe ne servira qu'à faire descendre du ciel Celui qui, nous ayant laissé son Église pour le remplacer, a promis à cette même Église de la transporter un jour, radieuse, vivante, au milieu des choses immortelles.

Il est donc évident que le protestantisme s'est manqué dans son œuvre de régénération. En confondant le vice et la vertu, il a abaissé le niveau de la grandeur humaine. Il a fait plus : en tirant l'homme du combat, en le soustrayant aux labeurs, aux fatigues de la lutte, il a nié, détruit toute liberté morale.

Digitized by Google

Personne ne l'ignore, ce qui grandit l'homme à ses propres yeux, ce qui le divinise aux yeux de Dieu, c'est la lutte, c'est-à-dire les obstacles à surmonter, les difficultés à vaincre pour maintenir en nous la vie divine. Le Christianisme, tout en nous enseignant l'art de triompher de nous-mêmes, s'est bien gardé de ne rien exiger de l'énergie humaine. Il faut presque les labeurs d'une seconde rédemption pour avoir droit à la première. Le Christ n'a rien détruit dans l'homme, et si la grâce vient en aide à la nature et la féconde, l'antagonisme est le même qu'autrefois. L'Évangile en projetant une plus vive lumière sur les contradictions de notre existence, laisse subsister tous ces terribles problèmes dont la solution dépend entièrement de nous. La vertu est et restera toujours un effort, c'est-à-dire le choix libre d'une volonté qui peut errer. La grâce est un secours qu'on peut refuser, un don qu'on peut dire humiliant, et comme tel rejeter loin de soi. Quand l'amour divin se présente à l'entrée d'un cœur, un autre amour peut lui dire que la place est prise. Tout vit donc du premier homme dans le second; si la vie de l'esprit est plus haute, les sens n'envoient pas moins à l'esprit, qui s'épouvante, des provocations insolentes. Saint Paul portait, ressentait dans ses membres tout ce que la chair a de plus rebelle, de plus humiliant. « O mon Dieu! suis-je moi-même! » s'écriait le grand évêque d'Hippone, tant, à certaines heures, il y avait de trouble dans son âme, tant il comptait peu sur sa volonté, et se croyait près de la défaite, alors même qu'il était tout rayonnant des ardeurs de la victoire. Non, la loi, l'interdiction, la défense n'ont pas été rapportées par le Christianisme; et Dieu a sagement fait de laisser l'homme dans ce milieu difficile, de l'asseoir là, pour ainsi dire, entre le remords et les attraits,

Digitized by Google

la séduction du vice, de le livrer, en quelque sorte, à deux forces contraires; *vim sentit geminam*, comme un monde qui serait attiré à la fois par deux aimants prodigieux. Qu'est-ce que l'amour, si je ne suis pas libre de ne pas aimer? Qu'est-ce que la vérité, si je ne puis choisir l'erreur? Je veux que la vie que Dieu m'a donnée soit d'abord à moi, et j'appelle servitude tout ce qui de près ou de loin agit en moi, malgré moi. Si je demande le souffle nécessaire à mes ailes, je ne veux pas qu'un autre dirige mon vol. Aussi, est-ce une vérité incontestable que l'âme humaine n'est à l'aise, ne respire, ne se meut librement qu'au sein du catholicisme, parce que là seulement il y a des forces qui attirent sans asservir, des influences qu'on subit et auxquelles cependant il est possible de résister? La grâce, au lieu de détruire la liberté, se fond, s'harmonise avec elle, et la liberté ajoute à l'efficacité de la grâce.

Que nul donc ne se plaigne des fatigues de la lutte; il est nécessaire qu'il passe sur l'âme des souffles contraires. On ne sentirait pas la vie, si la vie n'avait quelques orages, quelques tempêtes, si le sang reposait toujours endormi dans des veines inutiles. Le matelot n'aimerait pas le spectacle d'une mer toujours silencieuse dans ses abîmes. On l'entendrait bientôt se plaindre à l'océan de lui présenter toujours un même rivage. Je le répète, il n'y a de véritable grandeur, de véritable liberté morale, qu'entre la tentation qui permet la jouissance et le remords qui la condamne, entre le cri de la passion qui brûle de rompre ses digues et le respect obligé de la loi qui retient la main ou abaisse le regard. C'est là, dans ce duel à mort, que se développent toutes les forces, toutes les énergies de l'âme humaine; c'est là, dans cette résistance incessamment tentée contre soi-même, dans cet ef-

Digitized by Google

fort, qui renaissant, pour ainsi dire de lui-même, et d'heure en heure, embrasse une vie entière, que la vie monte, s'accroît, comme on voit monter les eaux d'un fleuve à chaque vague nouvelle qui arrive de sa source.

Or, la Réforme, qui a ouvert à tous les crimes la conscience humaine, comme à Rome, on tenait toujours ouvertes les portes de ce temple où devaient entrer tous les dieux des nations vaincues, ne cherche pas à mettre dans les âmes de ces énergies, de ces fiertés. Parce qu'elle a voulu la réconciliation, à jamais impossible, de l'esprit et de la chair ; parce qu'elle a dit au bien de fraterniser avec le mal, la liberté morale n'est et ne peut être que la facilité même de la servitude. En vérité, pourquoi y aurait-il lutte et défendrait-on avec force ce qu'on peut laisser prendre sans crime ? Pourquoi résister jusqu'à la mort, lorsque rien ne commande le sacrifice de la vie ?

Aussi, là, pas d'orages, de tempêtes ; la foudre ne gronde pas sur les têtes humaines ; le ciel ne pèse pas à la terre ; les dieux sont faciles ; c'est la loi qui cède au cri, au délire de la passion. Le mal même est sans grandeur, parce qu'il n'a rien coûté. Aussi, quand ma pensée se reporte vers un disciple de Luther ou de Calvin, cet homme me semble tombé bien au-dessous de l'homme. Il se meut dans des espaces trop limités, sous des horizons trop bornés. L'activité humaine est en raison directe de ce qu'on lui oppose d'obstacles à vaincre. Les saints, dans l'Église catholique, ne se sont élevés si haut dans l'admiration des hommes et la gloire du ciel, que parce qu'ils avaient pris pour type l'infini lui-même. Leurs vertus, quelque grandes, quelque héroïques qu'elles fussent, leur paraissaient toujours misérables, parce qu'ils les voyaient dans la sainteté par essence. La perfection

Digitized by Google

relative ne cessait de s'accuser parce qu'elle avait pour terme dernier et impossible à atteindre, la perfection absolue. Oui, on le nierait en vain, l'effort de la liberté humaine n'est grand, immense, qu'autant que le but proposé est éloigné et difficile. Je crois donc que si le ciel coûtait à l'homme quelques labeurs de moins, il y aurait quelques saints de moins dans le ciel. Qu'on retranche à l'Évangile ce qui n'est que de conseil; qu'on fasse de ce livre une sorte de code rigoureux, ne contenant que des préceptes absolus, et le Christianisme voit périr ses plus belles œuvres, tomber ses institutions les plus fécondes. Or, loin de tenir compte de ce qui n'est que de conseil, la réforme a affaibli le précepte lui-même. Non-seulement elle ne charge pas ses épaules d'un lourd fardeau qu'on peut bien ne pas s'imposer, mais elle se soustrait au devoir et repousse plusieurs obligations morales.

On s'est plu souvent à rapprocher, pour les comparer entre elles, la civilisation catholique et la civilisation protestante, et on a conclu quelquefois à l'avantage de cette dernière ; c'est une erreur et une injusti La civilisation résultant de la perfection des lois et de la perfection des mœurs, je ne comprends pas qu'on cherche la grandeur morale là où l'on a nié précisément la règle des mœurs, où l'on ignore ce en quoi consiste la moralité des actions humaines. Dans les sociétés protestantes, c'est la facilité du vice qui fait la possibilité de la vertu. On se donne la vérité sans fatigues et on l'aime sans efforts ; la vérité est cette beauté abaissée à laquelle chacun peut apporter de trop faciles hommages. Tout amour est bon, et il n'y a pas de différence de degrés, dans l'amour. La vertu, lorsqu'elle existe, se traîne languissante dans les voies du bien, et le cœur cou-

Digitized by Google

pable trouve de quoi se rassurer dans les sentiers du mal. Il n'y a pas de héros, tous les courages se ressemblent, et c'est parce que le ciel est bas, que beaucoup paraissent l'atteindre. Au lieu de remonter ce courant rapide de notre nature déchue, on se laisse emporter, les yeux fermés, vers les plus profonds abîmes. Le protestant n'a contre lui, pour ainsi dire, que la moitié de son cœur, la moitié de ses passions, car il a déchiré les plus belles, les plus sublimes pages au livre de La loi, il n'a pas gardé tout entière l'œuvre de la rédemption. Il y a enfin si peu d'élévation morale qu'on n'entend ni le bruit des âmes qui tombent, ni le cri d'enthousiasme des esprits qui montent du vice à la vertu, qui passent de l'erreur à la vérité.

Il n'en est pas ainsi du Catholicisme. Il y a des hauteurs, des sommets, des contrastes. Quand un esprit se laisse précipiter, la chûte est profonde, et cette chûte, quelquefois, peut étonner l'univers. Le souffle de la grâce, se combinant avec l'effort de la liberté, nous élève si haut qu'il est naturel que la liberté, refusant la grâce, ou ne s'arrête pas jusqu'aux derniers abaissements, qu'on touche le dernier terme de dégradation. Mais là, les grands scandales, les grandes défections, les grandes apostasies intellectuelles ou morales prouvent la souveraineté, l'excellence de la loi, la hauteur, la sagesse de la règle. Le type est divin, et tout ce qui l'approche, sans le reproduire à quelque degré, se sent accusé par ce type même. C'est la radieuse figure du Christ qui enlaidit le visage de l'homme coupable ; ce sont les délicieux parfums de la virginité qui font trouver insupportable l'odeur du vice ; ce sont les belles, les fières attitudes de la vie qui font trouver horribles l'immobilité et le silence de la mort.

Digitized by Google

Mais ce n'est pas tout. La Réforme, en détruisant la liberté morale pour frapper d'un coup plus mortel les institutions catholiques, a rejeté la grande loi de la solidarité, méconnu le grand principe d'association, c'est-à-dire, qu'elle a laissé la conscience humaine sans direction, livré l'homme à lui-même, et créé un vaste individualisme dans le monde des intelligences.

Il en a été du principe de l'indépendance absolue dans les choses morales comme du principe de la souveraineté individuelle dans l'ordre de la foi. Or, on sait ce qui arriva lorsque, l'unité doctrinale une fois rompue, le symbole catholique une fois mis en lambeaux, l'Église ne détermina plus ce qu'il fallait croire, ce qui est ou n'est pas la vérité. Soudain, les doutes, les opinions, les rêves les plus monstrueux se changent en dogmes fondamentaux. Les systèmes se multiplient à l'infini et ne font que passer; on les voit naître et mourir presque à la même heure. Sortie de son lit, la pensée humaine déborde comme une mer qui a brisé ses digues. On ne sait que croire, qu'affirmer ou que nier. Il n'y avait qu'un Verbe parlé, maintenant le Verbe c'est toute parole de l'homme; il n'y avait qu'un Verbe écrit, maintenant tout sectaire qui se dit inspiré, et jette au monde ses négations, ses impiétés, ses blasphèmes, a rédigé la charte constitutive de l'humanité. Il n'y avait qu'un Christ, c'est-à-dire, qu'un Sauveur pour tous, maintenant les Sauveurs abondent, ils se heurtent aux carrefours, sur les places publiques. Luther se fait Christ à Wittemberg, Calvin à Genève, Socin à Sienne. Mobile, changeante de sa nature, l'erreur varie à l'infini, et on ne peut la suivre dans ses transformations incessantes, qui font d'elle quelque chose d'insaisissable et qu'on ne peut définir. La vérité commence

Digitized by Google

et finit à chaque homme, ou plutôt, pour chaque homme, il y a plusieurs vérités, car on appelle vérité, tout ce qu'on pense, et la pensée dans l'homme n'est pas toujours semblable, toujours identique à elle-même. Chaque génération se dit tout, s'apprend tout à elle-même ; il faut qu'elle invente sa foi et trouve la règle des mœurs, car l'histoire est fermée, elle n'est plus ce canal où coule le flot toujours pur des vieilles traditions, des vieux oracles. Muets, solitaires, les siècles ne se lèguent rien les uns aux autres de leur passé. Ainsi, dans cet immense travail de dissolution intellectuelle, vaste arène où luttent à la fois toutes les pensées de l'homme, parce que toutes prétendent à la souveraineté, la vérité disparaît et la raison humaine s'avance à grands pas vers cette négation suprême qui s'appelle le pur rationalisme.

Comme on devait s'y attendre, une horrible décomposition morale suivit de près cette affreuse anarchie des intelligences. D'un côté, plus de symbole commun, mais le combat de toutes les opinions sur les ruines de la vérité universelle; de l'autre, plus de règle fixe, immuable, imposant à tous les mêmes devoirs.

Pour le cœur, comme pour l'esprit, la Réforme, c'est un désert, une immense solitude. Tous les liens sont rompus, toutes les relations anéanties ; l'âme ne tient plus à l'âme, l'intelligence à l'intelligence ; toute existence est seule, abandonnée à ses propres forces. Il ne vient rien du dehors ; chacun doit se suffire, et, en quelque sorte, vivre comme un monde, et cela, comme s'il y avait l'égalité des intelligences, comme si la raison avait en tous et en toutes choses une égale puissance, comme si l'énergie morale existait en tous au même degré.

Digitized by Google

La Réforme a donc, là encore, méconnu, violé une des lois premières de notre nature morale, la grande loi de la sociabilité. L'homme n'est pas fait pour vivre seul, et seul, nul ne peut porter le poids de la destinée ; c'est en vain qu'on voudrait le tenter, on y succomberait infailliblement. Toute existence emprunte quelque chose aux existences qui l'entourent. Il y a pour les choses de l'âme, les choses de l'esprit, un perpétuel échange, comme on voit les peuples établir entre eux des relations commerciales. Dieu, pour ainsi dire, a serré, pressé les âmes les unes contre les autres, afin que, unies entre elles, elles se sentent plus de force, plus de vie, comme, pour qu'ils résistent mieux aux efforts de la tempête, on voit rapprochés les arbres de la forêt ou les épis d'un champ de blé. Nous ne pouvons suffire ni à la douleur ni à la joie. Quand nous souffrons, il faut qu'on nous plaigne, qu'on nous console, et malheur à celui dont personne n'entend les plaintes ou ne voit couler les larmes, les larmes alors sont bien amères ! Au contraire, nous nous sentons soulagés, nous sommes presque délivrés de notre mal, quand nous avons dit la cause de notre tristesse et déchiré les voiles qui recouvraient des plaies cuisantes. Nous laissons aux mains de l'amitié, qui a bien voulu nous entendre, nos plus vives douleurs.

Que dire donc d'une doctrine qui arrachant l'homme à l'homme, le laisse seul, sans guide, sans génie initiateur, au milieu des mystères de la vie ? Quoi ! plus d'esprits familiers, d'âmes parlantes, mais pour chacun la parole de chacun, le bruit de sa seule voix ! Des hommes ont pu dire : tu ne seras qu'à toi, et pour toi les autres ne seront rien ; qu'importent les pensées, les besoins de tes frères ? Ces besoins ne sont pas les tiens, ni ces pensées les tiennes

Digitized by Google

non plus. La vérité, c'est toi! l'amour, c'est toi! enfin toi seul! toujours toi! hors de toi! rien! Et les hommes qui ont parlé ainsi, on les a appelés les réformateurs de la nature.

Le catholicisme a mieux compris les profondes harmonies de l'âme. Il n'y a pas rupture, division; mais tout se tient, s'enchaîne dans l'œuvre sublime du Christ. Ceux qui ont reçu moins demandent et ont droit de demander à ceux à qui il a été donné davantage. Au-dessus d'une intelligence moins favorisée, se meut une intelligence plus haute qui laisse tomber d'elle quelque chose de sa vie. Là, le cœur n'est pas condamné à se nourrir du seul amour qu'il produit, mais il y a des affections communes, universelles, je dirais presque un océan d'amour où tout amour s'alimente. Au lieu de les relâcher, de les détendre, le Rédempteur a resserré encore toutes les affinités morales. Un même souffle passe à la fois sur toutes les âmes et fait rendre à toutes un même son, comme une main invisible qui toucherait à la fois mille harpes harmonieuses. L'Église catholique, c'est la vaste association des esprits, la commune patrie des intelligences. Le protestantisme, au contraire, n'est pas une patrie, parce que les intelligences n'y vivent pas d'une vérité universelle. Dans l'Église catholique, les cœurs froids se réchauffent au contact des cœurs brûlants; la tristesse approche la joie et s'en retourne consolée, si quelquefois même ce n'est pas la douleur qui console la douleur. C'est ainsi qu'une harmonie divine naît de cet équilibre de forces; que le flot de la vie se maintient toujours au même niveau, parce qu'il y a toujours, également distribuées, les mêmes énergies morales.

Mais enfin, les digues rompues, les passions débordant

Digitized by Google

de toutes parts sur la conscience, le mal, ayant à la parole de Luther, repris l'empire du monde, que font les nouvelles doctrines pour arrêter dans sa marche dévastatrice ce torrent souillé de tous les vices? Ces fiers esprits, venus quinze siècles après la régénération, et se donnant encore pour des régénérateurs, comment, en définitive, parviennent-ils à résoudre ce terrible problême, tant de fois posé, de l'exclusion du mal de l'homme? En vérité! ces puissants génies ne sont pas à bout d'expédients; ils n'ont pas encore dit toute leur pensée. Une solution leur reste, désespérée, sans doute, mais à laquelle cependant ils auront recours avec toute l'impudence d'un orgueil qui ne connaît plus de bornes. Le Protestantisme est sauvé! le Protestantisme devient une religion, car Luther vient de découvrir le grand principe de la *justification par la foi seule.*

Le mal étant dans l'homme, pour le vaincre, on avait cru jusqu'aux jours de la réformation, qu'il était nécessaire de l'attirer au dehors: c'était une erreur. On peut le laisser dans l'âme, il suffit de l'y sceller, comme on scelle la mort dans les tombeaux. « Pèche énergiquement, écrit Luther à » son cher Mélanchton, mais que ta foi soit plus grande que » ton péché. Il nous suffit que nous ayons connu l'agneau de » Dieu qui efface les péchés du monde; le péché ne peut » détruire en nous le règne de l'agneau, quand nous fornique- » rions et tuerions mille fois par jour. Si l'on pouvait même, » ajoutait-il, commettre l'adultère dans la foi, ce ne serait » point un péché, quoique nous fassions, nous sommes les » héritiers de la gloire. Le ciel est cette nouvelle patrie où » nous aspirons de toutes les énergies, de toutes les puissan- » ces de notre âme, et rien au monde ne peut nous empêcher » de l'atteindre. L'amour divin est plus fort que notre ma-

Digitized by Google

» lice, plus puissant que nos crimes. Malgré nous il nous » sauvera, et la damnation est impossible. (Mélancthoni, » 1ᵉ aug.). »

Voilà ce qu'on substitue gravement à la puissance de lier et de délier! ce que deviennent les clefs remises à Pierre! Voilà ce qu'imagine pour s'absoudre lui-même ou se protéger contre le remords, ce moine incontinent qui, en proie aux étreintes d'une volupté qu'il ne cesse de dire irrésistible, se prostitue au château de Wastbourg, là où sainte Élisabeth de Thubinge étonnait le monde du spectacle de ses héroïques vertus, et d'où il envoie, lui, ses lettres apostoliques corrompre l'univers et porter les derniers coups à la triste morale de sa religion même.

C'est avec raison toutefois, que Luther considérait cette doctrine de la *justification par la foi seule*, comme une forteresse inexpugnable contre laquelle viendraient se briser tous les efforts de la vérité, impatiente de reprendre sur l'erreur, sa cruelle rivale, tout le terrain qu'elle avait perdu Je ne m'étonne pas qu'on l'entendit souvent s'écrier que c'en était fait d'eux, s'ils ne parvenaient à conserver cette position. Jamais, en effet, l'erreur ne fut plus heureusement inspirée. Tout le protestantisme est véritablement là; c'est par là qu'il se perpétue; c'est là toute sa vie. S'il n'était venu à l'esprit de l'hérésie de promettre, d'assurer l'impunité au crime, jamais elle n'eût réussi à devenir une religion, je veux dire, à prendre tous les dehors, sinon tous les caractères d'un système religieux. Certes, l'erreur n'invente pas toujours et tout n'est pas *fiat* dans la région des ombres, dans le pays du mensonge. Il y a des bornes au génie du mal, et le mal varie souvent dans les formes, sans se transformer lui-même. Il n'y a, à proprement parler, que quel-

Digitized by Google

ques pensées coupables jetées dans le monde, pensées mères, fécondes et véritablement génératrices. On compte les hommes qui ont créé des courants à l'esprit humain, et ils sont en petit nombre. Tel se donne pour un inventeur sublime, qui n'est au fond qu'un pâle imitateur, un obscur plagiaire. Tel symbole règne aujourd'hui, qui a été le symbole d'un autre âge, mais que les âges suivants avaient méconnu, oublié. L'histoire à la main, il ne serait que trop facile de démontrer que certaines doctrines, qui captivent, à cette heure, bon nombre d'esprits, ne sont que le rajeunissement impur de doctrines vieillies qu'on croyait à jamais ensevelies dans la poussière des siècles. Notre orgueil est si misérable que la plupart de ses insurrections se ressemblent ; l'identité est au fond. Non, le mal ne réussit pas toujours, n'est pas toujours heureux. Toute pensée coupable ne passe pas soudain à l'état de symbole. A quelques hommes seulement il a été donné de s'opposer efficacement au règne de la vérité ; quelques souffles seulement ont eu la puissance d'assembler d'épaisses ténèbres en face du soleil du monde moral.

Quant à la justification luthérienne, elle est, dans le mal, une de ces grandes inspirations qui, une fois passées à l'état de croyances publiques, durent des siècles et imposent l'erreur à des générations sans nombre; une de ces manifestations d'un ordre supérieur, bien propre à consacrer la servitude de l'esprit humain et sans laquelle assurément le Protestantisme n'eût été rien. Ce n'était rien, en effet, que cette incontinence de prêtres apostats, que cette apostasie de prêtres incontinents; rien, cette main de vandale, s'en allant, armée du marteau démolisseur, mutiler les statues des saints et briser les portes des tabernacles; toutes ces colères, tous

Digitized by Google

ces rugissements d'une haine implacable, toutes ces ruines, toutes ces dévastations, œuvre d'un orgueil frappé de démence, tout cela n'était pas un mal qu'on ne pût guérir, ou qui dût durer longtemps. Ce n'est que grâce à ce fameux principe de la *justification par la foi seule*, que l'erreur s'est assise forte, menaçante, en face de la vérité qui ne peut pas, elle, compter sur le concours des passions humaines. On a pu séduire les peuples le jour où le crime a pu se donner le prestige et les airs de l'innocence, le jour où, le bien n'excluant pas le mal, ni le mal le bien, on a cru possible la monstrueuse alliance de la vérité et de l'erreur, du vice et de la vertu.

Conçoit-on toutefois qu'on se soit moqué à ce point de la destinée humaine? qu'on ait méprisé avec tant d'audace les lois constitutives de notre nature morale? Il fallait des hommes capables d'un grand cynisme, des intelligences tombées des hauteurs catholiques, pour oser rédiger ce nouveau symbole de notre déchéance, pour oser faire de Dieu même le complice de nos désordres, et trouver ce mode, jusque-là inconnu, d'une confession qui, faite sans prêtre, sans juge, se passât d'expiation et n'eût pas besoin de repentir.

Pour ce qui est de Dieu, on voit aisément à quelles conséquences mène ce principe de la justification luthérienne. Chose étrange! il y a régénération, et l'amour ne se communique pas; le sang de l'agneau s'étend sur le péché, et le couvre sans l'effacer; la rédemption, c'est le mal admis à entrer dans la société divine. Le crime est adopté par la miséricorde, sans que la miséricorde lave le crime; la grâce est ce médiateur plastique propre à unir les contraires. La justice est imputée au coupable, sans que le coupable cesse de l'être; l'homme est déclaré saint sans les œuvres de la

Digitized by Google

sanctification; il importe peu qu'il ait les mains encore rouges du sang qu'il vient de verser; qu'il soit empoisonneur, parricide, adultère, cet homme, Dieu l'aime et ne peut ne pas l'aimer. Ainsi, Dieu est complice du mal, ou plutôt Dieu lui-même, c'est le mal; et M. Proudhon n'a que ce rare mérite d'être allé au bout de sa pensée et d'être plus logique que Luther.

Mais impiétés, mensonges que tout cela! Ce n'est pas ainsi qu'il y a régénération. Avant que Dieu entre dans une âme pour l'habiter, le mal en a disparu, la souillure est effacée. Le pardon précède toujours et Dieu ne vient jamais qu'après les larmes du repentir. C'est une loi de l'ordre moral qu'il faut que le mal soit sorti de l'homme, pour que l'homme soit digne des regards de Dieu.

Quant à l'homme, on ne l'ignore pas, il n'y a pas l'art d'apprivoiser le mal au fond de la conscience humaine. C'est en vain que le coupable, qui n'exhale pas le crime au dehors, cherche à verser sur son âme un breuvage assoupissant. Le tigre, dit Chateaubriand, déchire sa proie et dort; l'homme devient coupable et veille, ou bien, s'il trouve le sommeil, il s'effraie avec des songes. Si, pour être heureux, nous avons besoin de croire à notre innocence, le besoin de croire à la faute, la faute commise, est plus impérieux, plus invincible encore. Chercher le repos dans le crime, c'est chercher la vie parmi les tombeaux. Au moment même où le coupable s'absout avec indulgence et se flatte d'être en grâce avec son Dieu, des voix sinistres, effrayantes, retentissent au fond de son âme. Il se torture en s'abandonnant à la crainte, ou bien, s'il lutte contre des pensées pénibles, d'inquiétants souvenirs, la crainte redouble et l'assiége à chaque effort qu'il tente pour s'y soustraire. Affreux dua-

Digitized by Google

lisme qu'égale peut-être seule la lutte qui s'engagea un jour dans le ciel, sous les regards de Dieu même! Horrible état d'une âme divisée en elle-même! Cruelle initiation à ces tortures inouies que la justice divine réserve à l'impénitence finale, dans un monde à venir. Ah! l'antiquité à laquelle une profonde conception des choses, une profonde connaissance de la douleur, avait fait imaginer d'attacher à des cadavres en dissolution de malheureux coupables qu'elle voulait punir de quelque grand forfait, est restée bien au-dessous de ce que nous offre dans le monde moral le dualisme luthérien et calviniste.

On le voit donc, cet odieux système de la justification n'est que la parodie de la conscience humaine, une cruelle mystification du sens moral de l'humanité. Quoi! dire au coupable de ne pas croire à son crime, et lorsque le remords le torture, lui commander en quelque sorte la conviction de son innocence, qu'est-ce autre chose que vouloir persuader à l'horrible parricide qu'il est un modèle d'amour filial? Ne croirait-on pas entendre un médecin stupide qui, pour guérir un de ses malades de la fièvre, voudrait l'amener à penser qu'il se porte bien, ou qu'il est assis à table avec ses amis? Étrange expiation que celle qui, pour nous délivrer du mal, le constitue prisonnier au fond de l'âme! Rien de dur, d'accablant, comme ce travail sourd, interne, d'une conscience qui, repliée sur elle-même, cherche à naturaliser le crime dans les dernières profondeurs de notre être. Ce n'est pas ainsi qu'il y a rémission. Cette absolution que le mal se donne, est nulle de plein droit. Il faut le verbe qui soit amour, et qui dise l'amour. Le mal ne nous quitte que si nous l'exprimons par un bruit de paroles, si nous le produisons au dehors, comme ces malfaiteurs insignes

Digitized by Google

que la loi effrayée ne punit jamais en secret. Il y a donc entre la parole catholique et la parole protestante cette différence essentielle, que si l'une réveille le crime pour le tuer vivant, l'autre, pour le faire vivre, l'endort au fond de la conscience humaine.

Mais tout le mal n'est pas là encore, et n'ai-je pas tout dit. Que durant la vie, cette *justification* ne justifie pas, c'est déjà un dangereux mépris de la loi et une grave atteinte portée à notre grandeur morale; mais qu'il n'y ait pas justification à la mort, que la rémission ne soit pas possible au moyen des signes que Dieu a établis, voilà qui épouvante et remplit l'âme d'indicibles angoisses.

Il est dans la vie de tout homme, emporté par quelque courant impur hors de la vérité catholique, une heure unique où l'erreur se développant, grandissant outre mesure, devient pour lui tout ce qu'elle peut être. Ainsi le Protestantisme, on le redoute à la naissance, comme on frémirait d'envelopper dans les langes d'un berceau un serpent endormi. Il peut toutefois bien verser l'eau régénératrice, et on le supporte. Quand il va dans ses temples, comme il n'a ni présence réelle, ni victime à immoler sur d'augustes autels, on lui demande pourquoi il a des temples; pourquoi, debout seulement sous le dôme des cieux, il n'adore pas son Dieu dans le grand temple de la nature. Quand il s'empresse à son culte, il est simplement ridicule; on ne voit en lui que l'esclave docile de quelque Henri VIII, réviseur d'un missel, d'une Élisabeth, établissant la religion des *trente-neuf articles*. Quand il prie, le bruit qu'il fait en priant, on l'assimile à tout autre bruit venant indistinctement frapper notre oreille; car il ne prie pas de droit divin, la prière n'étant pas chez lui à l'état d'institution publique; on le

Digitized by Google

laisse faire cependant, car tout homme a le droit de prier, sinon un droit égal, selon la théorie toute catholique du comte de Maistre. Quand il monte dans ses chaires, on écoute, et on écoute encore, puis on dit que cette éloquence est fausse, qu'elle a un faux air, des accents menteurs, qu'elle déclame dans la haine. Comment établir, en effet, des contre-vérités sans blesser la vérité même? Vendeur de bibles et colporteur jusqu'à l'Inde, jusqu'au fond de la Chine, de son Verbe écrit, mutilé par l'envie, défiguré par l'ignorance, qu'importe encore? Tous les poisons qu'il sème sur sa route peuvent bien, après tout, n'être pas mortels. S'il nous parle de morale, de chasteté, de dévouement, on lui montre ses femmes et on éclate de rire. Or, en tout cela, sans doute, le mal est grand, immense, parce que la vérité souffre de ces injustices de l'homme. Ce mal cependant n'est pas infini, parce qu'il y a là un reste de vérité et un reste d'amour. Ce monde tient encore à la rédemption, et si l'homme ne cherche pas Dieu par les voies établies, Dieu peut aller à la rencontre de l'homme et se donner à lui dans les secrets d'une mystérieuse miséricorde. Mais où le mal est sans limites, où le Protestantisme est, en quelque sorte, pire que lui-même, où il est tout tristesse, tout désolation, c'est lorsque, d'une main glacée, il s'en va toucher l'humanité mourante; lorsque, pour la bénir, il s'approche d'une tombe qui s'entr'ouvre. Ah! l'erreur, je la hais alors, je la maudis à cette heure solennelle, terrible, où un esprit fait effort pour entrer dans son avenir, et vient aux mains de l'infini; je la hais, parce qu'elle ne remet pas les péchés, parce qu'elle n'a pas la puissance de tirer les âmes de la servitude et de les enfanter à la vie; je la hais, parce qu'elle est sans amour, sans prêtre, sans rédemption.

Digitized by Google

Enfin, l'âge, la maladie, une cause quelconque, un de ces accidents si imprévus, et cependant si communs dans la vie, ont jeté sur son lit funèbre une de ses malheureuses et tristes victimes de l'erreur, que l'erreur toutefois n'a pu convaincre entièrement. Oh! que se passe-t-il alors? et qui pourrait dire les angoisses, les tourments de cette pauvre âme? La vie s'en va, la vie se retire, et celui, qui demain ne sera plus qu'un cadavre, ignore encore ce qui l'attend au delà du tombeau, ou plutôt l'ignorance n'est pas possible, si dans ce monde qui va éclore, il voit un mal inconnu, c'est un mal presque certain. Donc, ces terreurs d'un esprit qui voudrait ne pas craindre et qui n'ose espérer, qui cherche l'amour et à qui l'amour se refuse; ce trouble, qu'on n'éprouve qu'une fois, cet abandon, qui ne ressemble à rien de connu dans les annales de la terreur, ces pressentiments, ces appréhensions sinistres, ce cruel embarras de la mort et de la destinée, tout cela, dis-je, qu'on essaie de se le représenter et de le peindre.

Hélas! cet infortuné, parce que personne ne le console, il cherche à se consoler, à se rassurer lui-même. Soudain, il interroge sa foi et s'efforce de lui trouver des motifs qui la justifient et l'autorisent, mais sa foi ne lui fait que des réponses sinistres. Il interroge son Église, lui demande compte de ses confessions, de ses symboles, et, épars çà et là dans la poussière des âges, ces symboles ne lui apparaissent que comme des débris informes de la foi catholique, de la vérité universelle. Quant aux apôtres, pères de cette Église, inutile de les invoquer. Luther, Calvin, et tout ce que l'esprit de révolte séduisit, entraîna alors de nobles intelligences, l'effrayent plus qu'ils ne le rassurent. Il tremble presque au souvenir de ces hommes, comme à la vue de spectres affreux.

Digitized by Google

Il voit d'un même coup-d'œil et comme groupées ensemble, leurs querelles incessantes, leurs guerres sacriléges, leurs défaillances dans la foi, qui sont comme l'agonie prolongée de la foi chrétienne. Il entend les mille cris d'anathème, les mille cris de fureur qu'ils se renvoient les uns aux autres. Bien plus, ces hommes eux-mêmes, ces terribles novateurs, dont l'audace fit presque tout le génie, il les voit pâlir, à leur tour, en présence d'un horrible sépulcre, quand le temps et la main de Dieu l'ont creusé sous les pas de la haine. D'un autre côté, l'esprit se tait, la Bible est muette, c'est un livre scellé d'où nulle voix ne s'échappe. Ce sentiment infaillible d'inspiration intérieure, ne dit pas bien distinctement si on est près ou loin de la vérité, si on est digne d'amour ou de haine. Sa désolation enfin est à son comble, lorsqu'en remontant le cours des siècles, il rencontre son Église naissante, au sein de l'Église de Jésus-Christ, qui, depuis quinze cents ans déjà, était, au moment où Luther parut, toute la vie du monde, et menait seule les peuples de la civilisation. L'Église catholique! c'est la parole qui délie infailliblement, c'est la parole qui tue le mal. A la seule pensée de cet homme prodigieux qui s'appelle le prêtre, le remords presse, l'aveu monte aux lèvres qui s'entrouvrent pour laisser passer le repentir. Mais il n'y a là, debout, près de cette couche funèbre, qu'un homme en habit noir, et cet homme, ce n'est pas le prêtre de Jésus-Christ, ce n'est qu'un ministre.

Or, je le demande, cet homme, accouru pour aider la mort, quel est il? et que fait-il là? Cet être impassible, que rien n'émeut, n'agite, ne trouble intérieurement, qui ne sent en lui aucune énergie puissante, aucune de ces mâles ardeurs qui, à l'heure d'un grand péril, s'emparent des natures molles et lâches; cet homme immobile, en quelque sorte, dans un

Digitized by Google

calme affreux, l'insouciante langueur d'une insurmontable apathie, et qu'on prendrait pour une ombre assise près d'un tombeau, qu'on dise son nom, et qu'on le définisse!

Voyez-le! son regard est terne, obscur, sa figure vulgaire et dure. On dirait un masque de fer recouvrant une âme pétrifiée. Ses traits monotones n'ont pas même cette teinte funèbre que savaient leur donner les pleureuses à gages de l'antiquité; sa voix sèche, morte, frappant l'air sans l'animer, va resserrer encore la poitrine déjà étreinte du pauvre moribond. En vérité, le croirait-on? L'avenir est là : Dieu va paraître; la dernière heure du temps qui finit pour une âme soumise à l'épreuve, va retentir dans l'éternité, et, sous le coup de cette nécessité, un ministre de Dieu ne fait rien, ne sait rien faire pour attendrir le juge et sauver le coupable. Affreuse dérision! pour rassurer une conscience troublée, calmer de mortelles angoisses, il se contente, cet homme, de renvoyer à la Bible, et c'est avec des textes muets, la lettre morte d'un livre déchiré par la main de l'hérésie, qu'il prétend arriver à la réconciliation.

Évidemment, cet homme joue un rôle, il n'a qu'un ton, qu'un accent; sa langue officielle amène toujours les mêmes mots. Semblable à ces oiseaux parleurs qu'on apprend à reproduire quelques sons, à imiter quelque chose de la voix humaine, il ne varie pas son prêche de la mort. Il promet le salut à tous, comme ces enchanteurs, ces empiriques qui prétendent guérir toutes nos maladies par la magie et des secrets. Il conseille de mépriser ces terreurs imaginaires que toujours, sans doute, l'on éprouve aux approches de l'infini, à peu près comme le spectateur, immobile sur le rivage, assurerait la vie au pauvre naufragé, en lui criant de mépriser la mer et ses flots irrités. Mais comment s'étonner de cette impuis-

Digitized by Google

sance? Le souffle de cet homme n'étant pas celui de Dieu, comment passerait-il, pour déposer en elles un germe d'amour fécond, inépuisable, sur des âmes lasses, mourantes? Cet homme n'étant pas Élisée, comment toucherait-il des cadavres pour les ranimer? Oh! les intelligences, il faut qu'il les laisse s'en aller seules, désolées, en ces régions inconnues où l'on n'aborde qu'en tremblant, et d'où l'on ne revient pas.

Je le demande encore, que fait là cet homme de textes? lui qui n'absout pas, ne consacre pas; lui qui ne verse rien dans ses coupes, dont le pain n'est qu'une froide et ridicule parodie, et jamais la manducation réelle de l'agneau? qui l'a envoyé? et d'où vient-il? qui lui a dit : Va, et sois guérisseur d'âmes! qu'y a-t-il dans sa parole de la parole régénératrice? Cet homme a-t-il une filiation divine, une descendance mystérieuse? qui lui a donné l'investiture du monde moral? quelle main de pontife a mouillé son front d'onctions saintes? à quel autel a-t-il pris cette flamme qui doit embraser le monde et le purifier par l'amour? Pour être prophète, est-il fils des prophètes? pour être apôtre, est-il fils des apôtres? a-t-il senti passer en son âme quelque chose de l'âme de Pierre? S'appelle-t-il Jean, et a-t-il reposé sa tête sur le cœur du divin Maître? qui, en un mot, a permis à son oreille d'entendre, à sa main de toucher, à son souffle de pénétrer, comme le souffle de vie, dans le cœur de l'homme, son frère? qui l'a associé, comme agent divin, au grand œuvre de la Rédemption?

Tant d'impuissance épouvante, et une telle moquerie de la destinée humaine accable l'âme d'une inconcevable tristesse. Se peut-il que le mensonge soit un si grand mal et l'erreur un si grand crime? Le cœur se serre à voir l'effort

Digitized by Google

de l'imposteur qui se joue ainsi, même en présence de la mort.

Disons-le toutefois, si cet homme ne fait rien, c'est qu'il ne peut ni ne doit rien faire. Il n'a rien promis ; il n'est lié par aucun serment; il n'a juré au pied d'aucun autel de donner sa vie pour sauver celle de ses frères. Il n'est pas obligé d'aimer, on ne lui a pas commandé l'amour. Il n'est pas le gardien du sang, il n'a pas les fonctions relatives au corps du Christ. Aussi, quand il comparaîtra au tribunal du souverain juge, il pourra, fort de son impunité, faire la réponse de Caïn et dire qu'il n'était pas chargé de ses frères. Et, s'il est rejeté, ne le sera-t-il pas parce qu'il aura manqué de zèle, d'amour, mais bien parceque, n'ayant pas été appelé, il aura exercé un sacerdoce d'affreuse séduction. Son crime sera d'avoir crié à la foule qu'il remettait, lui aussi, les péchés du monde, qu'il était, lui aussi, comme le Maître, la voix, la vérité et la vie. Il sera coupable d'avoir retenu la vérité dans l'injustice. Mais, hâtons-nous de nous détourner de cet homme, car sa mission est comparable à la mission de celui qui gagne son salaire à sceller la mort dans les tombeaux.

Comment la génération des esprits, ce don ineffable, communiqué de Dieu à certains hommes, appartiendrait-elle au ministre de l'erreur ? L'erreur engendre comme la mort. Qu'y a-t-il sous les attouchements de la haine et dans les stériles embrassements de l'hérésie? Il n'y a fécondité qu'au sein du véritable amour, et cet amour est fils de la vérité. Il faut aux intelligences refroidies les ardeurs d'une incubation divine et les féconds mystères de la grâce ; c'est dans le sang du Rédempteur qu'ont germé et sont écloses toutes les générations chrétiennes, c'est-à-dire tous les mar-

Digitized by Google

tyrs, tous les saints, toutes les vierges, tous les héros de la lutte, et qui, par la lutte elle-même, ont atteint les sommets de la grandeur morale. Ce n'est qu'à ceux qui ont à perpétuer le grand mystère du sang, aux héritiers du Verbe, qu'il est donné d'engendrer les âmes, les intelligences, comme Dieu les engendre lui-même dans la fécondité de sa parole.

Les ministres eux-mêmes sentent si bien cette impuissance qu'ils n'assignent pas une autre cause à ce fatal isolement auxquels ils se voient condamnés. Chose étrange! et pourtant il n'y a pas là un mystère; à l'égard d'un même homme le mépris s'allie à la faveur et la faveur au mépris.

Pourquoi ne fait-on pas la guerre à un ministre? Les révolutions qui ont le plus fait de martyrs, ont toujours épargné cet homme. C'est que n'étant pas un signe de contradiction, il ne gêne pas les passions humaines, ne donne pas des remords au crime; sa morale est assez douce; sa main n'abaisse pas la main qui se tend pour cueillir un fruit défendu à l'arbre du mal. La Rédemption qu'il prêche, n'embrasse pas toute la nature déchue; à côté des vertus qu'il commande, il y a place pour le vice qu'on veut aimer. On ne hait que la vérité et les défenseurs généreux, résolus, de cette même vérité. On maudit le prêtre catholique, pourquoi? C'est qu'il est la loi, l'anathème, la voix qui ne crie pas en vain, mais qui doit être entendue de tous, c'est qu'il est pour le crime cherchant à s'envelopper des ombres de la nuit, une lumière importune, et que son regard descend jusque dans les dernières profondeurs de la conscience. Mais le ministre, qui laisse au mal toute liberté, qui ne trouble pas le sommeil du coupable, pourquoi le persécuterait-on?

Digitized by Google

Si le ministre toutefois est facilement accepté parce qu'il est la tolérance presque absolue, d'un autre côté, on le méprise parce qu'il n'a pas de caractère sacré, de valeur morale. Les peuples ne sont pas libres en ce qui touche aux manifestations de la conscience; c'est nécessairement qu'ils repoussent quiconque, n'étant pas appelé, s'attribue un rôle divin. Aussi, quoique mêlé aux populations qu'il est chargé de conduire, le ministre ne se fond pas, ne s'identifie pas avec elles. C'est un fonctionnaire que l'État a envoyé, et que l'État, si bon lui semble, déplacera demain. Cette vie à laquelle les autres vies ne prennent rien, n'empruntent rien, ne fait pas défaut, lorsqu'elle vient à manquer. Il y a et il y aura toujours, entre cet homme et les autres hommes, une barrière infranchissable. Nous savons jusqu'où va et jusqu'où peut aller la fraternité de l'erreur. Les passions elles-mêmes n'ont que de superbes dédains pour un moraliste, un prétendu représentant de la divinité, qui ne sait ni les conduire, ni les condamner.

Il y a donc sur la tête du ministre un peu de cette haine, qui, sans qu'elle tombe jamais, poursuit le Juif chez tous les peuples de siècle en siècle. Cette haine est moindre, sans doute, parce que le crime est moindre aussi ; l'un a été déicide, et l'autre, d'un air effronté, et sans y être invité, est allé s'asseoir parmi les distributeurs de la parole divine. Le premier fut bourreau, le second est faux prophète, faux prêtre, faux médiateur. Mais, au degré où elle existe, cette haine a le même caractère. C'est toujours ce cri de la conscience révoltée qui réprouve le mensonge et proclame, comme seul possible, comme seul en harmonie avec les besoins de l'âme, le règne de la vérité.

Concluons donc : la Réforme, en abolissant la confession,

Digitized by Google

a desséché la religion du Christ, tari toutes les sources d'une eau vive et féconde, fermé toutes les plaies sacrées de l'Homme-Dieu, par où s'échappaient, pour se répandre sur les plaies de l'homme, les baumes consolateurs. Le Christianisme protestant ressemble à un grand arbre planté au bord du chemin, mais mutilé dans ses rameaux, dépouillé de ses feuilles, et au pied duquel le voyageur fatigué ne trouve ni un peu d'ombre contre les ardeurs du soleil, ni un abri contre les efforts de la tempête. S'il y a encore des principes de vie fécondante, cette vie ne s'épanche pas et ne féconde rien. L'humanité, en quelque sorte, est en face de la Rédemption, comme un malade en présence d'un médecin, habile, si l'on veut, mais qui se contenterait de disserter savamment sur l'art de guérir, sans en venir jamais aux moyens de guérison pratique. Le médiateur fait défaut; il n'y a rien dans l'incarnation qui puisse incorporer à l'humanité l'incarnation elle-même.

Ainsi, plus de confession, et la Réforme, c'est la religion du Christ, moins tout ce que cette religion a de bon, de généreux, de suave, d'ineffables tendresses; c'est la loi, moins tout ce qui adoucit la loi en aidant à son accomplissement; c'est l'Évangile, c'est-à-dire encore un beau code de morale, moins cet esprit qui épure les mœurs, tient la passion captive dans la chair et triomphe dans l'homme de l'homme lui-même. Non! cet esprit n'y est plus!

Le grand crime de la Réforme, c'est d'avoir altéré, profané le Verbe, déchiré le testament, pour ôter aux héritiers leur héritage, brisé la coupe et répandu à terre le sang de la rédemption, dévasté le temple et puis crié à la porte de ce temple: Ici on prie, mais on ne se prosterne pas, le dieu est absent; il n'y a pas de présence réelle.

Digitized by Google

Le Protestantisme révèle donc ou une profonde ignorance ou un profond mépris de la nature humaine. Il est l'erreur, et non une religion, par cela seul qu'il ne tire pas de la servitude du mal, ne rattache pas au ciel par la vertu, n'endort pas le coupable de ce doux sommeil du repentir, frère du sommeil de l'innocence.

Mais la Réforme, nous allons voir ce qui lui arriva à elle-même, quelques heures après qu'elle eût poussé le cri de la révolte, et lorsque les ruines qu'elle venait de faire étaient encore fumantes.

CHAPITRE XI

DES EFFETS QUI SUIVIRENT LA SUPPRESSION DE LA CONFESSION DANS LES SOCIÉTÉS PROTESTANTES

La Réforme ne tarda pas à recueillir les fruits de cette liberté morale dont elle venait de doter le monde. A peine la pensée pleine d'audace d'un moine séditieux a-t-elle brisé la barrière seule capable de contenir l'impétuosité des passions humaines, que le mal déborde de toutes parts, et qu'apparaissent soudain des crimes inouïs, des forfaits sans précédents dans les annales de la perversité humaine. Dès le début, le vice s'adore et réclame les honneurs divins; ce

Digitized by Google

ne sont partout que scènes sacriléges, qu'unions scandaleuses, que chants obscènes, qu'hymnes de volupté!

On va si loin en si peu d'heures; on viole avec tant de mépris toutes les lois de la pudeur que, demandant au cynisme ses inspirations, et à la convoitise effrénée ses accents lubriques, un misérable ose invoquer Dieu directement pour le crime; et, adoptée comme un symbole, cette invocation, unique dans l'histoire des peuples corrompus, fera regretter un jour la corruption romaine et ces temps affreux où, dans l'intérêt des mœurs, le pouvoir faisait des lois contre le célibat laïque. Koppen brise les portes d'un couvent et s'en va ravir à Dieu ses vierges jusqu'au pied des autels. Et cet infâme, Luther l'appelle un heureux voleur pour la terre, comme le Christ l'a été pour le ciel. Bora se prostitue; et Bora, l'épouse, sinon la mère du nouveau rédempteur, Martin Luther l'invoque sous le nom d'Étoile de Wittemberg. Zwingle écrit à l'évêque de Constance pour lui demander le mariage, ne pouvant plus, disait-il, mener une vie chaste et pure, sachant par expérience qu'il lui est impossible de résister à l'aiguillon de la chair. Théodore de Bèze n'a que des femmes à opposer à la pressante argumentation de saint François de Sales. A Genève, le farouche Calvin périt de ce poison qu'on ne nomme pas. Enfin, l'appétit sensuel a tant d'empire, que le mariage est réputé un baptême qui purifie mieux que l'effusion de l'eau. Pour être prêtre, il suffit d'avoir dormi entre les bras d'une volupté scandaleuse d'où vient, dit-on, toute consécration. Que sais-je, enfin, car on se lasse de rapporter de telles horreurs! Le siècle n'est occupé que de débauche, de libertinage; l'histoire n'a à enregistrer que des monstruosités morales. On adore le vice sous toutes les

Digitized by Google

formes, et, comme autrefois la dissolution romaine fit bâtir sur le Calvaire un temple à Vénus, ainsi la Réforme élève un temple à la prostitution, sa mère, sur les débris d'une croix renversée.

A vrai dire, la Réforme tout entière n'est qu'un mariage. C'est donc ainsi qu'ils se sacrifient, disait Erasme. La réformation semble n'avoir eu d'autre but que de transformer en épouseurs et en épouseuses, les moines et les nonnes. On ne se fait évangélique, dit Calvin lui-même, que pour s'abandonner avec plus de liberté à toutes sortes d'incontinences.

Voilà quels hommes, au XVIe siècle, sont donnés au monde pour remettre en marche l'esprit humain et faire rentrer dans ses voies la civilisation égarée! Voilà quelles mains appuient la croix pour la redresser ou la soutenir dans sa chûte! Voilà les réformateurs de l'Église du Christ, ceux qui doivent dégager l'idée chrétienne, captive, perdue au milieu des pensées coupables de l'homme! Voilà de quelles poitrines monte ce souffle qui doit réchauffer la terre et tout préparer pour une nouvelle germination divine! Oui! réformer la morale par le vice, la religion par le mariage des prêtres, le mariage par le divorce, la pudeur par le cynisme, telles sont les grandes pensées qui ont visité ces grands esprits dans la solitude du cloître! Voilà ce qu'imaginent ces rares intelligences pour ramener l'Église, de la routine, de la superstition, des abus du moyen âge, à sa pureté primitive!

Rien de hideux, en vérité, rien qui afflige le regard et attriste la pensée comme ce tableau de la Réforme naissante! Rien d'impur comme cette putréfaction de choses divines, ces défections, ces apostasies, cette rupture de

Digitized by Google

liens sacrés, cet abandon du devoir, ces emportements d'une passion en délire! Pas une vie qui se respecte, qui s'honore; pas un homme qui mérite le nom d'homme; toutes ces célébrités sont au crime, et, de toutes ces gloires, aucune n'entre dans l'histoire autrement que par la porte de l'infamie. Rois et prêtres, prêtres et rois, rivalisent entre eux pour poser devant le monde les œuvres de la plus vile débauche. Hélas! ce n'est pas même l'amour; tout idéal est exclu; un grossier sensualisme, une basse lubricité, voilà ce qui sort de toutes les déchirures faites au testament du Christ.

Que penser et que dire de cette incontinence d'hommes consacrés, déchirant tous les voiles que la main de l'Église avait jetés sur une chair divinisée, mais qui se refuse maintenant à vivre contenue, mortifiée, sous la loi, dans la grâce du Christ, et qui s'emporte en de furieux assouvissements? Que penser et que dire de ces hommes qui désertent le silence, la solitude du cloître, jettent à la hâte leur livre de prières, pressés qu'ils sont de s'abandonner à tous les excès d'un libertinage où le blasphème se mêle au cri de la chair et où le plaisir de l'offense, c'est-à-dire le mépris de la loi qu'on transgresse en haine du saint nom de Dieu, devient une sorte de volupté d'intelligence préférable peut-être à la volupté des sens? Ces orgies, cette nudité, ce sang, tout cela, comment le peindre et comment le maudire assez?

Et cependant, ces hommes, on ne les maudit pas; on ne s'en détourne pas avec indignation et dégoût. On se prosterne, au contraire, et on adore. Un moine se révolte, déchire la dogmatique chrétienne, et cette révolte, cette colère, ces emportements, on les transforme en un symbole, et, à côté

Digitized by Google

de la religion du Christ, il y a la religion de Martin Luther. Ce n'est pas tout. Après le maître viennent les disciples qui dépassent le maître. L'inspiration n'est pas solitaire dans une seule intelligence; l'Esprit-Saint se communique à tous, parle à tous; les Messies se multiplient et la rue abonde en prophètes. Ce ne sont partout que révélations, que manifestations divines; toute pensée qui a conçu le désordre, tout désir coupable qui a su varier dans le mal, se donne pour une religion nouvelle et prétend exclure, chasser des vieux temples chrétiens la vieille foi des siècles. Et qui l'eût dit? les peuples croient et se soumettent; ils passent à cette immense négation qui n'est qu'une immense apostasie et qui s'appelle le protestantisme. Toutes ces horribles doctrines, tous ces affreux symboles s'en vont portés sur les *ailes des anges*, et le nouvel Évangile mettra, semble-t-il, moins de temps que le premier à conquérir le monde.

Mais, aberration étrange! et quels ne sont pas l'aveuglement et l'injustice de la pensée humaine! que mobile, flottante est l'opinion des multitudes! On a divinisé et on adore Luther, parce que Luther a rompu le contrat qui le liait à la divinité; on transforme en libérateur, en Messie, un moine libertin, un prêtre infidèle; et si, dans les rangs du clergé catholique, une défection se produit; s'il y a ou une faiblesse ou une vocation fausse; si l'or se ternit et se change en un vil plomb; si le prêtre, reprenant les désirs et les passions de l'homme, fait voir que l'homme n'était pas assez mort dans le prêtre; si quelque chose d'un amour profane se mêle aux effusions de l'amour divin; si un fils de l'homme fléchit sous le poids des devoirs sacrés dont il s'est librement chargé; si Dieu enfin ne suffit pas à cet homme consacré ou si cet homme a trop de son Dieu, oh! alors quelles ru-

Digitized by Google

meurs! que de bruit! quels scandales! Ce quelque chose que le vice lui-même appelle le dernier terme de l'abjection humaine, c'était un prêtre du Christ, et, à cette heure, c'est le deuil de l'Église et l'opprobre de l'univers. Mille voix s'élèvent à la fois pour dire la flétrissure, mille bras se tendent pour inscrire sur un front tous les signes de la déchéance. Et ce n'est pas la vertu, sans doute, qui dit les choses les plus dures, déchire le manteau déjà usé, se délecte à ces agapes d'une impureté sacrilége! elle laisse le vice dire cette tristesse, crier ce mal sur les places publiques. Et cela, sans doute, c'est justice! Je ne trouve pas trop sévères ces duretés de l'opinion, ces anathèmes, cette répudiation de la conscience publique. C'est le droit de chacun d'exiger la pratique des plus sublimes vertus de ceux qui traitent les mystères, qui doivent être le sel de la terre et toute la vie morale du monde. Pourquoi quelque chose d'humain dans une pensée qui doit toujours être pénétrée de la pensée de Dieu? Ils ont promis, ces ministres de l'Homme-Dieu, de n'être pas semblables aux autres hommes, ils ont juré de passer en face de la beauté sans se livrer à une contemplation interdite, afin de n'emporter dans leur âme aucune image dangereuse; ils ont senti couler sur une chair trop vivante peut-être l'huile qui fait les forts; ils sont les élus enfin; et s'ils font mal l'œuvre redoutable qui leur est confiée, s'ils profanent les mystères, touchent d'une main souillée le pain de l'oblation; si étant de Dieu, en un mot, ils ne vivent pas en Dieu, et ne reproduisent pas en eux son image, oh! alors, je comprends ce long frémissement des peuples, ces tristesses, ces gémissements de la vertu, ces clameurs indignées de l'impiété même.

Mais pourquoi absoudre les uns et condamner les autres?

Digitized by Google

Coupables au même degré si l'on veut, pourquoi élever à ceux-ci des autels et traîner ceux-là aux gémonies? Hélas! les hommes sont ainsi faits qu'ils sacrifient tout, même la justice, même la raison, au besoin d'une cause! Au XVIe siècle, l'impatience où l'on était du vice devait mériter une divinisation facile à quiconque, fût-il moine ou prince, s'en viendrait prêcher l'émancipation des passions humaines.

Je ne puis concevoir toutefois qu'un partisan de la Réforme, s'il a étudié et s'il connaît, même imparfaitement, les origines de sa religion, ne s'en détourne pas aussitôt avec dégoût, et n'embrasse comme seule vraie la religion la plus pure. Car, l'histoire l'atteste, le Protestantisme est peut-être, de toutes les religions, la seule qui n'ait eu pour fondateur et premiers apôtres que des misérables. Les religions ne commencent pas d'ordinaire par de grands coupables; elles mettent toutes la vertu dans leur berceau; le génie fait descendre du ciel ses plus sublimes inspirations. Numa institue le collége des Vestales; la Réforme, au contraire, s'entoure de concubines. Autour de la crêche du Sauveur du monde le premier hymne chanté par les anges est un divin cantique; le premier hymne de la Réforme est un épithalame impudique. Il est remarquable que tous les révélateurs, tous les initiateurs, tous les grands voyants de l'antiquité, avaient un caractère profondément religieux. Seuls, les apôtres de la réforme ont bâti sur le vice; mais il faut leur rendre cette justice qu'il était impossible qu'ils fissent autrement. Depuis que la vérité a marché à la conquête du monde, depuis que le Christianisme a pris possession de l'intelligence humaine, toute hérésie ne saurait être qu'une négation et l'erreur une contre-vérité; ce qui fait qu'il n'y a place pour l'erreur qu'au sein de la vérité même. Luther

Digitized by Google

ne pouvait attirer le monde à lui, gagner les peuples à sa cause que par la séduction des plaisirs, les attraits de la volupté, c'est-à-dire en mettant en liberté ce que la morale catholique tient en servitude. Voilà bien, en effet, toute l'habileté, tout l'art, toute la force de ce *puissant génie*, ce qui fait dire à Fitz-William, dans ses *lettres d'Atticus*, que le passage de l'Église à une secte est trop souvent par le chemin des vices, et que celui d'une secte à l'Église, est par le chemin des vertus.

Je crois toutefois que la Réforme a payé bien cher le plaisir qu'elle a trouvé à marier ses prêtres. Elle s'est mise, pour ce qui regarde le célibat, en opposition avec la conscience du genre humain. Elle n'a pas vu ou n'a pas su voir que l'idée de la continence, chez le prêtre, se retrouve au fond de toutes les traditions, de toutes les croyances générales, fixe, dirai-je presque, dans la tête ou le cœur de l'humanité. Elle a oublié que c'est là un des articles, un des dogmes de la charte universelle, imprescriptible et contre laquelle ne prévalurent jamais les passions, ni les erreurs d'aucun siècle. L'idée de la virginité chez le prêtre a fait le tour du monde. Jamais nation ne voulut d'un sacerdoce incontinent; tous les peuples, au contraire, ont désiré des prêtres chastes, et, lorsqu'ils n'ont pu les obtenir de la faiblesse humaine, ils ont confié à l'histoire de tristes plaintes, de douloureux gémissements. En Égypte, lorsque la polygamie était en vigueur, une seule femme était permise au prêtre. Rome avait ses Vestales et ses prêtres de Mars. La Grèce, la voluptueuse Grèce, qui se couronne de roses, bâtit des temples à Vénus, et adore l'amour infâme, cette Grèce fait des lois sévères contre une incontinence sacrilége et met la chasteté des ministres de ses dieux à la

Digitized by Google

garde de ses bourreaux. Enfin tous les peuples, depuis les nations les plus policées de la civilisation antique jusqu'à la tribu la plus sauvage du nouveau monde, sont unanimes sur ce point. Un même sentiment, expression d'une même vérité, a isolé tout sacrificateur, tout médiateur agissant au nom de la Divinité. Et ce n'est qu'en s'élevant contre ce concert de toutes les traditions à la fois, en rejetant dans l'ombre et l'oubli, le témoignage et la protestation de plus de cinquante siècles, que l'hérésie, pour prendre femme, a essayé de donner de nouvelles lois à la conscience du genre humain.

Agir ainsi, c'était s'exclure du sanctuaire des âmes et renoncer à la direction des intelligences. Car si le célibat, dans le prêtre, attire l'aveu, le mariage le refoule et scelle le crime dans la conscience des malheureux coupables. « Dans les pays où le mariage des prêtres est établi, dit à ce sujet M. de Chateaubriand (*Génie*, liv. Ier, chap. VIII), la confession, la plus belle des institutions morales, a cessé et dû cesser à l'instant. Il est naturel qu'on n'ose plus rendre maître de ses secrets l'homme qui a rendu une femme maîtresse des siens. On craint, avec raison, de se confier au prêtre qui a rompu son contrat de fidélité avec Dieu et répudié le Créateur pour épouser la créature. »

Mais la débauche ne s'arrête pas au pied des autels où elle est née. De la cellule du moine, elle s'élève et monte jusqu'au trône du roi. Ennuyé d'une seule femme, le landgrave Philippe de Hesse en demande une seconde à l'Église réformée, et théologiquement, une nouvelle épouse est accordée par la nouvelle Église réunie en concile ; seulement, les nouveaux docteurs, effrayés de si énormes excès et comme surpris de trouver en eux une si criminelle audace, imaginent de

Digitized by Google

donner cette décision dogmatique, qui fera éternellement, dit Bossuet, la honte de la Réforme, sous le sceau de la confession, invoquant ainsi, à voix basse et dans l'ombre, l'autorité d'une institution contre laquelle on s'est élevé avec tant de colère. Étrange timidité de la pensée humaine! La pensée de ces hommes a pénétré l'avenir et semble en être revenue tout épouvantée à la vue des désordres sans nombre qui, comme les eaux d'un déluge, vont se répandre sur la terre; et, inquiets, paraît-il, tourmentés, ils se demandent comment ils conserveront ce qu'ils ne frappent qu'à regret, comment ils redresseront ce qu'ils ont déjà abattu, ce qui est là gisant dans la poussière.

A l'exemple des princes d'Allemagne, Henri VIII d'Angleterre, d'abord le défenseur de la foi romaine, se déclare indépendant de Rome, parce que Rome n'a pas consenti à rompre les liens sacrés qui unissent un roi à son épouse légitime; et Rome, pour s'être obstinée à maintenir les droits d'une femme, perd un empire, et l'île des Saints devient la protestante Angleterre, grande, mais bien coupable nation, qui, héritière contre le Christ de la haine du Juif, abuse de sa force et emploie toutes les ressources de son génie à poursuivre dans le monde, pour l'y étouffer, s'il était possible, la vérité catholique.

La volupté souille donc aussi les trônes où elle s'est assise jusqu'à ce que les peuples, s'avisant enfin et réclamant leur part d'une jouissance promise à tous, l'en fassent descendre en y mêlant quelques gouttes de sang humain. La fermentation gagne les masses; de formidables instincts, de féroces appétits, libres désormais, se hâtent d'entrer dans la voie ouverte à tous les vices et dans laquelle tous les vices se précipitent à la fois.

Digitized by Google

Munzer sort de dessous terre, et criant à ses mineurs de frapper à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod, annonce au peuple qu'à lui seul, désormais, appartient toute souveraineté, qu'il est lui-même sa loi et qu'il n'y a d'autres limites, d'autres restrictions à sa liberté que celles qu'il lui plaira de s'imposer. « Père, dit-il à Dieu, dans son nouveau *Pater*, nous avons lu la Bible. Il est écrit dans ce saint livre que Dieu fait luire son soleil pour tous les hommes; nos princes s'élèvent donc contre le Seigneur, car nous ne voyons presque jamais ce bel astre, nous, mineurs, renfermés dans les entrailles de la terre, et obligés de travailler tous les jours à forger des lances pour nos maîtres, des fers pour leurs chevaux et des colliers pour leurs chiens. Il nous faut payer l'air que nous respirons et la lumière même dont nous sommes privés. Cela n'est pas dans l'ordre de la Providence; le livre que tu nous as commandé de lire, nous le dit. » (*Histoire de la vie de Calvin*, par M. Audin, tome Ier, Introduction, p. 81.)

Et exaltés par cette *Marseillaise* du XVIe siècle, cent mille paysans vont se faire tuer sur le champ de bataille de Frankausen; car le prophète, qui a dit aux peuples d'exterminer les rois, a crié aussi aux rois d'exterminer les peuples, afin d'*étouffer le désordre dans le sang de la canaille*. Les temps sont venus, s'écrie le moine augustin désespéré, où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel, qu'un apôtre évangélique avec des prières.

Mais de nouveaux frères ne tardent pas à se lever afin de venger des frères morts pour l'indépendance de la raison et la liberté de conscience. Les anabaptistes de Munster, audacieusement inspirés comme les martyrs de Frankausen, commettent des forfaits plus horribles encore, si bien

Digitized by Google

qu'effrayés de tant de désordres, les réformateurs se mettent à l'œuvre pour trouver un remède à tant de maux. Soudain ils se rassemblent à Hambourg, et là, le tendre Mélanchthon, ce Fénelon de la Réforme, comme on l'a appelé, fait décréter la peine de mort contre tout hérétique qui persistera dans son erreur. A Ulm, on décide également que l'hérésie sera noyée dans le sang et brûlée dans les flammes. On va même, pour donner une règle de conduite à ceux qui devront exterminer le fanatisme, jusqu'à rédiger une sorte de code à l'usage de la tolérance par le meurtre et l'assassinat; et c'est ainsi, pour le dire en passant, que ces grands esprits qui ont reçu la sublime mission de briser le joug de Rome, et d'affranchir de toute entrave l'intelligence humaine, entendent la liberté de conscience, l'indépendance de la raison. Hélas! l'erreur n'a, dans tous les siècles et chez tous les peuples, qu'une manière de se faire adopter; elle dit : Crois ou meurs! et la mort est la raison dernière de tout symbole né d'une conception humaine.

A son tour, Jean de Leyde se dit roi, et, dès la première heure, des actes d'une férocité inouïe font présager ce que sera le nouveau monarque. Voulant donner à son peuple ses fêtes d'intronisation, cet insensé choisit pour ministres des bourreaux qui se fatiguent à abattre des têtes sans nombre. Bourreau lui-même, on voit ce monstre, dans les orgies d'une nuit de débauche, égorger froidement, de sa propre main, une de ses femmes, et contraindre ensuite ses autres concubines à danser autour de ce cadavre encore palpitant. Enfin de tous côtés surgissent de ces scélérats inspirés, de ces prophètes de rue, qui « ensanglantent la Bohême, la Saxe, la Hongrie, l'Allemagne tout entière, couvrent la Hollande d'échafauds et sèment de ruines le sol

Digitized by Google

de l'Angleterre. » (*Essai sur l'indifférence.*) Partout d'effroyables désordres, une licence effrénée, une férocité sans nom qui semblent faire pressentir la fin du monde.

Comme les anges parurent, au dire de Luther même, porter, sur leurs ailes, les dogmes nouveaux, tant l'erreur s'en allait soumettant l'esprit des peuples avec rapidité, ainsi d'autres anges, ceux qui montent du fond de l'abîme, s'emploient à la propagation du vice, à la multiplication des crimes. Dès l'année 1533, la voix terrible de ce moine, qui a allumé au sein de la chrétienté un si vaste incendie, s'écrie, avec tous les accents du désespoir, que, depuis la prédication de sa doctrine, *le monde devient de jour en jour plus mauvais, plus impie, plus déhonté ; que les hommes sont plus avides, plus impudiques, plus détestables à la pure clarté de l'Évangile, qu'ils ne l'étaient jadis sous la papauté.* Paysans, nobles et bourgeois, gens de tout état, du plus grand au plus petit, ce n'est partout, écrit-il, qu'avarice, intempérance, crapule, impudicité, désordres honteux, passions abominables. (*Sermon pour le premier dimanche de l'Avent.*)

« Quant à moi, disait-il encore, quand je vivrais cent ans, je ne vois aucune espérance de rétablir la paix dans la république chrétienne, tant on s'agite en tumulte de toutes parts, depuis que le diable a brisé tous les liens. Je ne désire qu'une chose, c'est de sortir le plus tôt possible de ce monde. » (Mgr Luquet, *Lettres sur la Réforme*, t. I, p. 308.)

Un historien protestant trace ainsi le tableau de la réformation en Angleterre : « La charité affaiblie, nulle conformité dans la manière de vivre avec la loi de Dieu ; l'avarice, l'oppression, le meurtre ; les magistrats trafiquent de la justice ; le clergé, depuis les évêques jusqu'aux curés, corrompu ; l'adultère et le libertinage ; de manière que l'Angleterre

Digitized by Google

paraît être livrée à toute la rage et à toute la folie de l'esprit de révolte, de tumulte et de parti. »

Et le plaintif Mélanchthon n'a-t-il pas fait cet aveu que, pendant trente ans, la source de ses pleurs ne s'était pas tarie ; que l'Elbe, avec tous ses flots, n'aurait pu lui fournir assez de larmes pour pleurer sur la Réforme. (Dans ses lettres.)

« Qui eût jamais cru, s'écrie enfin Érasme, que le réformateur vînt, du premier coup, se heurter contre la morale, le dogme, et que le génie séditieux d'un moine causerait tant de tempêtes ? » (*Epist. Georgio duci.*)

Voilà, de l'aveu même des auteurs du Protestantisme, les désordres qui suivirent les premiers essais, les premiers édits de réformation. Ce serait toutefois une étrange erreur de croire que la Réforme s'acharna de gaieté de cœur à l'abolition de la confession. On connaît, au contraire, sur ce point les scrupules et les répugnances de Luther même, aux yeux de qui la confession était l'unique remède des âmes affligées. « J'aimerais mieux, disait-il un jour, supporter la tyrannie du pape que de consentir à l'abolition de la confession. » (*Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, par le baron de Strack, p. 12.) On sait que Mélanchthon, en rédigeant la confession de foi d'Augsbourg, s'empressa de mettre la confession auriculaire au nombre des sacrements que la nouvelle Église voulait conserver. La liturgie suédoise la conserve également pour la consolation des malades. « A Strasbourg, le farouche Calvin manifesta plusieurs fois ses sympathies pour ce dogme, et si, à Genève, il l'effaça, dit M. Audin, de son livre symbolique, il ne fit que céder aux instincts intéressés de la population, à peu près comme Luther à Wittemberg. Il

Digitized by Google

avait bien compris l'harmonie que le catholicisme établit entre le prêtre et le pénitent, et l'isolement où l'anéantissement de la confession auriculaire devait placer le fidèle à l'égard du pasteur. C'est pourquoi il essaya d'abord d'établir la confession volontaire, mais la communion la repoussa. Alors il imagina des visites pastorales dont étaient chargés les anciens; mais c'était une inquisition voilée sous le nom de surveillance spirituelle. La société générale lutta pendant toute l'existence de Calvin contre ce mode de tyrannie qui livrait au pouvoir les secrets des familles et les mystères du ménage. D'ailleurs une semblable institution était en opposition avec le principe réformateur qui reconnaît l'indépendance religieuse, l'inutilité de l'œuvre et la justification par la foi seule. » (*Vie de Calvin*, t. II, chap. IV, art. Confession.)

Le vandalisme intellectuel et moral du XVIe siècle fit donc effort pour mettre un terme à la dévastation, et arrêter, s'il était possible, les progrès toujours croissants de la plus affreuse anarchie. Mais ce fut en vain; on se rit de cette timidité et l'on passa outre. N'était-il pas étrange, en effet, qu'après avoir proclamé l'indépendance absolue de la raison en matière de croyances, et l'indépendance non moins absolue de la conscience, on s'avisât de rappeler ou de retenir une institution qui replaçait la chair sous la loi, le joug de l'esprit, et qu'on comparait volontiers à ces tyrans fameux proscrits par la fureur populaire, mais que des ministres intéressés ou complices voudraient ramener sur le théâtre du crime. C'était ignorer que l'homme ne s'éloigne jamais par vertu du catholicisme et que ce n'est pas pour le vain plaisir de se donner une religion nouvelle qu'un peuple abandonne la religion de ses pères. Non, l'homme ne doute pas pour douter, ne nie pas pour nier. Le passage de la

Digitized by Google

vérité à l'erreur ne se comprend, ne s'explique que par une dépravation de l'intelligence et une corruption du cœur. Il y a au fond de toute apostasie ou cette volupté de l'esprit qui s'appelle l'orgueil, ou la volupté des sens, fille ou sœur de la première.

Non, il n'y avait plus de frein, plus de paix possible. La république chrétienne, il fallait la laisser se dissoudre et le mal aller son cours. Les plus fortes institutions, une fois renversées, et le génie du mal ayant fait à la dogmatique catholique la plus large brèche par laquelle le crime ait jamais envahi la conscience humaine, c'en était fait de l'ordre moral tout entier. L'âme et le cœur, il fallait les abandonner au ravage de toutes les passions appelées à la liberté, comme un général d'armée abandonne à ses soldats victorieux et exaspérés par la victoire, une ville prise d'assaut. Il fallait se résigner, et, calculant la durée possible du désordre, attendre en silence que le calme pût renaître du comble même de l'anarchie, comme on voit quelquefois, dans l'histoire, une guerre finir par le massacre de tous les combattants ou cesser de grands scandales par l'universalité même du désordre, le complet affaissement de la conscience publique.

Ah ! ce n'est pas lorsque le livre de la morale évangélique ne se présente plus à l'esprit des peuples que comme un *de ces codes antiques, un de ces recueils de lois abandonnées depuis des siècles,* qu'on peut invoquer les règles sévères d'une austère sagesse. Aussi c'est en vain que, pour conserver la confession, on proclame son excellence, on ne cesse de publier les heureux effets qui en résultent ; la confession erre, pour ainsi dire, de symbole en symbole, sans trouver nulle part une hospitalité franche, « comme on traîne de tribunal

Digitized by Google

en tribunal l'innocence qu'on veut perdre et qu'on ne peut convaincre de crime. » Objet à la fois des plus mortelles attaques et des regrets les plus amers, tour à tour acceptée et rejetée, tour à tour admise à une simple tolérance ou reconnue comme dogme fondamental, essentiel, on la proscrit enfin, comme incompatible avec la licence effrénée à laquelle on a livré le monde, semblable à ces monarques infortunés que l'enthousiasme populaire élève sur le pavois, qualifie de sauveurs de la patrie, pour les précipiter du trône à l'heure suivante, parce qu'il plaît à la multitude de les appeler tyrans. Elle finit donc par disparaître, par être effacée du code de la loi, parce qu'il faut que le mal se développe tout entier, que l'anarchie, victime de sa propre violence, ne puisse s'arrêter nulle part. Il faut que tou cède à ce travail mobile de l'erreur, à une règle fixe de désordre et à l'impatience du vice. Le monde est précipité, il ne peut tenir compte ni des répugnances de Luther, ni des efforts presque désespérés de Calvin.

Toutefois, ces aspirations vers un passé qui n'est plus, ces regrets d'avoir détruit ce qu'on aurait voulu faire vivre, que nous disent-ils ? Hélas ! c'est le trouble, le désespoir du sauvage stupide en qui est entré soudain quelque chose de l'homme, et qui s'empresse, mais en vain, pour rappeler la vie, de déposer quelques baisers sur le front de son vieux père qu'il vient de frapper d'un coup mortel. Ces larmes, que versaient sur les ruines qu'ils avaient faites les sauvages sortis du temple et entrés dans la civilisation avec le génie même de la dévastation, la fureur des sicaires, ne les ranimaient point ; mais, immobiles, silencieuses, les ruines restaient là pour attester la faiblesse, l'impuissance de cette souveraineté qui ne s'exerce que par la destruction et la mort.

Digitized by Google

Une fois renversées, les institutions divines n'ont de restaurateur possible que le fondateur même. L'homme n'est pas fait pour réparer l'œuvre de Dieu, et si l'infaillible sagesse permettait au temps de détacher une seule pierre au grand édifice qu'elle a élevé au milieu des peuples et qui s'appelle l'Église catholique, éternellement cette pierre manquerait, à moins que la main qui l'a posée au commencement, ne vînt l'y replacer de nouveau. Dieu est seul et toute la force et toute la vie de ce qu'il a fait. Les hommes qu'il emploie, qu'il veut bien s'associer et qui semblent lui prêter le concours le plus efficace de leur volonté, ne l'aident que de loin. Et ici, il n'y a ni degrés de puissance, ni différence de forces; le génie est traité absolument comme l'ignorance. L'homme, enfin, n'entre dans le système des forces divines que comme force négative; il ne saurait avoir d'action propre, parce qu'il n'est pas une volonté souveraine, indépendante, ne relevant que d'elle-même.

Ainsi tous les efforts de Luther et de Calvin devaient être impuissants à refermer la brêche qu'ils avaient ouverte, à relever la digue qu'ils avaient abattue, à faire rentrer dans le lit que la Providence avait creusé par la main du Christ, le flot impétueux des passions humaines. Quand s'était fait entendre la voix de la révolte; quand cette voix, vomissant l'insulte et l'outrage à la vieille foi des siècles, avait promis le salut à tous et prêché l'inutilité des bonnes œuvres, alors le monde avait prêté une oreille attentive et s'était épris de la doctrine nouvelle; mais lorsque, effrayés du chemin qu'ils avaient parcourus, les misérables qui avaient allumé en Europe un si vaste incendie, voulurent revenir sur leurs pas et ramener en arrière tout ce qui s'était trop hâté sur le chemin du vice, alors les intelligences émancipées se mon-

Digitized by Google

trèrent rebelles et refusèrent obstinément de reprendre les anciennes croyances de se vouer au culte des anciens dieux. La révolte se dressa contre la révolte elle-même, et l'erreur se fit de l'erreur qui, par intérêt ou par peur, semblait vouloir se réconcilier avec la vérité.

Le désordre cependant allant toujours croissant, l'erreur montant toujours, on sait ce qu'imaginent les héros inspirés de la Réforme pour réprimer tant de scènes de désordre et retenir sur la pente des derniers abîmes l'esprit humain précipité. Soudain ils font appel à l'autorité séculière des princes et s'avisent de confier la direction des intelligences, la conduite des âmes, à des ministres d'État, à des gouverneurs de provinces, à des généraux d'armées. C'est au magistrat, dit Luther, de connaître de la dispute et d'imposer silence à la doctrine qui ne s'accorde pas avec les livres saints. « C'est à l'électeur, ajoute-t-il ailleurs, qu'il appartient, comme au chef suprême, de protéger, de défendre l'union sainte que tout le monde abandonne » (*Histoire de Luther*, par M. Audin, t II. p. 280.)

A Zurich, Zwingle s'adresse au Sénat, à *cette vénérable assemblée laïque*, pour la prier de veiller sur la foi, les mœurs et la discipline. Calvin, dans le règlement de police fait à Genève en 1550, n'hésite pas à exiger qu'un employé soit le compagnon obligé d'un ministre chargé d'interroger, à domicile, chaque chrétien sur sa foi. (M. Audin).

Ainsi, les secrets qu'on ne verse plus dans le cœur du prêtre, on les révèle à un fonctionnaire civil; les plaies qu'on ne laisse pas voir à celui qui a le droit de les toucher et qui peut guérir, on les découvre au regard indifférent ou impur de l'homme qui vient inspecter au nom de l'État. La confession abolie dans l'Église, la puissance de délier

Digitized by Google

passe en des mains plus saintes. Ce n'est plus le pape, ce sont les Césars qui donnent des absolutions au monde. Au code de morale, signé du sang du Christ, on a substitué les décrets, les ordonnances d'une pieuse police. L'espion remplace le prêtre; on protège les mœurs avec des geôliers et des gendarmes. Alliance monstrueuse de ce qui est de Dieu et de ce qui est de l'homme, jamais on ne viola plus effrontément les lois sacrées de la conscience. Après quinze siècles de la plus noble, de la plus féconde liberté morale, les pontifes, renouvelés du paganisme, reparaissent; les églises dites nationales commencent, et dans ces contrats contre nature, est stipulée la servitude de plusieurs millions d'hommes. Car les âmes sont de Dieu et ne relèvent que de lui; les âmes, c'est un monde qu'on n'administre pas comme du temporel, qu'on ne surveille pas comme un comptoir de finances. Ce n'est pas aux ministres de la souveraineté césarienne qu'il appartient de traiter des mystères de la conscience. Mais il est à remarquer que c'est toujours à une de ces usurpations sacriléges en matière de croyances, que remontent et prennent leur source les vastes despotismes qui oppriment souvent de grands peuples. Il n'y a, à proprement parler, de servitude véritable que cette servitude des intelligences. Le Protestantisme, qui a porté de si graves atteintes à la liberté morale, n'a pas moins trahi la cause de la liberté politique. On est mal venu à lui faire un titre de gloire des idées d'indépendance, d'affranchissement, qu'il a, prétend-on, semées dans le monde; j'ouvre l'histoire et j'y vois que l'établissement des monarchies absolues coïncide avec l'établissement de la Réforme. Partout où les sociétés sont devenues protestantes, les âmes, d'abord gagnées par la licence et qui d'abord purent prendre la

Digitized by Google

licence pour de la liberté, appartiennent à ce maître dur et cruel qui s'appelle l'État; et l'État, c'est toujours la volonté d'un homme. Un homme dit: Moi, le roi! et malheur à qui résiste! malheur à qui s'arrête à la soumission et refuse de se jeter dans la servitude! L'erreur n'a pas, comme la vérité, le respect de la vie humaine; ignorant le droit de grâce, elle est dure et frappe sans pitié. Elle a toujours ouvert devant elle le grand livre des peines et des châtiments, parce qu'il n'y a rien de terrible, d'inexorable, comme une justice qui ne renvoie jamais à l'avenir. Voyez la Russie en face de la Pologne baignée dans le sang de ses derniers martyrs! Voyez ce qui se passe dans les États du Nord, et particulièrement en Suède; je ne parle pas de l'Angleterre, l'Angleterre pèse sur toutes les nations, c'est le grand despotisme du monde. Là, l'erreur a pris tous les caractères d'une oppression sans merci, d'une dureté sans entrailles.

Et cependant des écrivains, soi-disant catholiques, admirateurs trop faciles du génie de Luther et de Calvin, ces deux grands régénérateurs de la conscience humaine, qui ont livré le monde moral à tous les complaisants valets de princes jaloux de la plus haute autorité, s'applaudissent que la souveraineté de droit divin ait fait place à cette affreuse souveraineté du droit de l'homme. Ils ne s'indignent pas quand, dans l'histoire, ils voient des princes envoyer par ambassadeurs des décisions dogmatiques. Aujourd'hui que le Protestantisme, n'existant plus comme religion, n'est qu'un établissement, je veux dire un système politique, et a laissé appliquer au gouvernement divin des âmes, des intelligences, le régime militaire, ils ne protestent pas contre cette moquerie, cette violation des droits de la conscience.

Digitized by Google

Ces écrivains oublient tout, pardonnent tout à Luther. lorsqu'il est bien constaté que ce moine a arraché le monde à l'ignorance et à la superstition du moyen âge.

Le sabre toutefois étant, entre Dieu et l'homme, l'homme et Dieu, un étrange médiateur, l'oppression, quelque dure qu'elle ait jamais été, ne parvint jamais à étouffer entièrement ce cri de la conscience blessée qui, du fond de sa détresse, ne cesse de protester contre la violence qui lui est faite. A l'origine même de ces troubles, de ces désordres, de ces guerres qu'on a décorés du beau nom de Réforme, on s'éleva avec force, on protesta avec énergie contre cette usurpation sacrilège, inique, et s'il fallut céder, en certains lieux, on ne se soumit point; la haine la plus violente contre ces pouvoirs arbitraires, absurdes, est restée l'âme de toutes les résistances cachées ou qui se sont produites au grand jour.

Aujourd'hui, vivement frappés de l'absence des institutions catholiques, de la stérilité, de l'impuissance de leurs églises, bon nombre de protestants eux-mêmes se plaignent amèrement qu'on ait osé rompre les liens qui unissaient le fidèle au prêtre, et le souvenir de la confession qu'ils n'ont plus, leur arrache surtout des plaintes amères.

Le trop fameux Gœthe, ce Voltaire d'outre-Rhin, écrivant sur les sacrements dont il vante l'harmonie et l'accord avec les besoins de la nature humaine, s'indigne qu'on ait mutilé de la sorte ce bel ensemble de signes symboliques, au moyen desquels la grâce divine passe dans l'humanité, y coule sans cesse pour y entretenir la vie divine. Rien de plus vif, de plus saisissant que le tableau qu'il trace de l'enfant soumis successivement, à mesure qu'il se développe, à l'influence de ces ineffables institutions. Arrivé à

Digitized by Google

la confession, il s'exprime en ces termes : « Comment l'enfant se tirera-t-il des incertitudes et des angoisses sans fin où le jettera le conflit de la raison avec les sens, de la nature aux prises avec la religion ? C'est ici qu'un nouveau sacrement lui prêterait un appui secourable en l'obligeant à confier ses faits et ses méfaits, ses défauts et ses doutes à un homme respectable qui a reçu la mission spéciale de l'écouter, de le rassurer, de le conseiller, de l'encourager, de le châtier au moyen de peines également symboliques. C'est là que, ses fautes effacées, il retrouverait le bonheur et qu'on lui restituerait pur et sans tache le livre de vie.

» Il y a plus, ajoute-t-il. La conscience de notre force, qui, du reste, n'est qu'un sentiment confus, rencontre au dehors tant de puissances hostiles que nous ne pouvons guère trouver en nous-mêmes les lumières, les consolations et les secours que nous cherchons et dont nous avons un besoin réel. C'est pourquoi il importe que la source de salut qui jaillit pour nous de ces sacrements, coule, non pas une fois seulement, mais toute notre vie. Il faut que toujours nous trouvions à nos côtés un homme pieux et intelligent, ayant la mission de ramener ceux qui se sont égarés.

» Or, qu'est-ce que le Protestantisme a fait de cet organisme spirituel ? Combien ne l'a-t-il pas disloqué, en déclarant apocryphes une partie de ces sacrements, et en ne reconnaissant le caractère de canoniques qu'à quelques-uns d'entre eux ? Comment prétendrait-il nous pénétrer de l'auguste dignité des uns, après nous avoir rendus indifférents pour les autres ? » (*Mémoires.*)

Ainsi parlait l'auteur de Werther, et il fallait, certes, qu'il y eût de profondes angoisses dans cette âme envahie

Digitized by Google

tout entière par le plus désolant scepticisme ; il fallait, d'un autre côté, tout l'ascendant, toute la force de la vérité, pour que cette incrédulité célèbre laissât tomber de ses lèvres un tel aveu, pour que cette plume, qui n'a guère écrit que le doute, consentît à tracer une belle apologie du dogme catholique. Mais j'entends dans ce cri, le cri de la conscience universelle. Ce que Gœthe a senti, d'autres ont dû l'éprouver en eux. On sait qu'un jour les habitants de Nuremberg prièrent Charles-Quint de rétablir, par ordonnance royale, la pratique de la confession. Il n'y a pas longtemps qu'un conseiller de Frédéric-Guillaume III recommandait la confession à ce prince, comme le moyen le plus propre à contenir les chrétiens dans la crainte de Dieu. (*Solution des grands problèmes*, t. II, chap. XLVII.) Dernièrement encore, un synode protestant de Franconie, vivement préoccupé de la réforme de la discipline et des mœurs au sein de l'Église évangélique, ne trouva d'autre remède que le rétablissement de la confession auriculaire telle que l'Église catholique l'a reçue des temps apostoliques. L'empereur, disait l'infâme Siémazko, parlant au nom de son respectable maître, le grand czar, veut que celui qui ne va pas au moins une fois par an à confesse, ne puisse pas être enterré en terre sainte, mais hors du cimetière. (*Univers*, 13 août 1847.) Ceci soit dit à la gloire de la raison humaine, on n'a pas voulu se confesser au nom de Dieu, on se confesse au nom de la loi et par ordre d'un affreux tyran.

« Notre Église, s'écrie un écrivain allemand, est pleine d'hommes morbides, et, pendant six années au moins, il lui faudrait un puissant exutoire pour s'en débarrasser et redonner à son sang un peu de force et de vitalité. Ah ! si notre mère bien aimée était redevenue plus fidèle à la foi et

Digitized by Google

à la confession, alors elle pourrait reprendre son ancienne beauté ! »

Pour moi, je ne sais à quelle époque cette Église a été belle; elle n'avait, je crois, cette beauté qu'on regrette que lorsqu'elle n'existait pas, c'est-à-dire lorsqu'elle n'était autre chose que l'Église catholique. J'ignore encore dans quel temps, en quel siècle, il y a eu dans le Protestantisme un nombre moins considérable d'hommes *morbides*. Est-ce que le sang de Luther était plus pur que celui qui circule dans les veines de ses fils? Est-ce que la pureté, la virginité ont jamais été pour la Réforme une condition de vie? Pourquoi un sang vierge, lorsque c'est assez du sang appauvri du vice? Mais passons et prenons acte de cet aveu qui constate le besoin d'une grande épuration morale, et au moyen de l'institution catholique, de la confession. La confession, en effet, on ne s'y trompe pas, est ce puissant exutoire qui attire au dehors tous les virus, et ne laisse que la vertu ou le principe de la vie au fond de l'âme humaine. Mais la confession, comment la rappeler? puisque le Protestantisme tout entier est né de cette parole du vice mis en liberté : Tu ne te confesseras pas!

Les temps sont changés cependant et le fanatisme ne peut faire qu'il ne souffle d'autres vents sur la conscience humaine. Si, à une époque, on est sorti du catholicisme par horreur de la confession, on veut y rentrer aujourd'hui, au contraire, par le besoin qu'on éprouve de l'aveu. « Qui n'a tourné des regards d'envie, s'écrie un protestant méthodiste de Genève, vers le tribunal de la pénitence? Qui n'a souhaité, dans l'amertume du remords, dans l'incertitude du pardon, d'entendre une bouche qui pût dire avec

Digitized by Google

la puissance du Christ : Allez en paix, vos péchés vous sont remis. » (Ernest Naville.)

« Que vous êtes heureux dans votre Église, disait un jour, les larmes aux yeux, un protestant à un catholique, d'avoir conservé la confession, qui vous réconcilie avec Dieu, quand vous avez péché, et qui vous fait ressentir, par conséquent, toutes les douceurs d'une réconciliation, pour vous affermir de plus en plus dans l'amour ! Mais nous, après avoir péché, et qui ne pèche? nous sommes à vivre nuit et jour avec notre péché, et, par conséquent, à gémir sous le poids des douleurs intolérables d'une âme qui aime son Dieu sans savoir si elle en est aimée. » (*Encyclopédie cath.*, t. III, p. 293, Conf.)

« Je donnerais beaucoup, disait naguère une dame protestante, pour pouvoir m'approcher du tribunal de la pénitence. »

La confession est donc attendue parmi ces frères séparés que l'erreur, par une triste hérédité, enchaîne à l'erreur même ! Bien des cœurs ulcérés la désirent ; bien des âmes abattues l'appellent de tous leurs vœux. Que d'aspirations généreuses, ignorées, vers le catholicisme, uniquement peut-être parce qu'il y a, là, un père qui aime, un médecin qui console et qui guérit, parce qu'il y a, là, une puissance de régénération efficace, en un mot, parce qu'il y a, là, la confession, ce baptême moral et quotidien des âmes, cette institution remplie de l'Esprit de Dieu et qui ne cesse d'enfanter des héros et des saints !

L'hérésie n'a pu conserver cette espèce d'unité qu'elle prétendit se donner à l'origine. Il y a eu schisme, division dans la division même. Et aujourd'hui il est facile de remarquer qu'au sein du Protestantisme, comme au milieu des

Digitized by Google

doctrines catholiques, deux courants seulement emportent toute la pensée humaine. C'est, d'un côté, ce qui reste de l'idée religieuse; de l'autre, le torrent grossi de l'idée révolutionnaire.

Je l'ai déjà dit, et c'est une vérité évidente, incontestable, pour tous ceux qui veulent voir, le Protestantisme n'est plus une religion, mais bien le lieu, la place vide pour une religion à venir. La Réforme a tout perdu, tout dissipé, tout dévoré. Elle a enseveli dans les profondeurs de sa haine les quelques vérités qu'elle avait emportées, le jour qu'elle quitta la maison du père de famille. Ses symboles, ses confessions de foi n'ont plus de dogmes; ses bibles plus de verbe, ses temples plus de Dieu. L'Évangile, pour un grand nombre, n'est que la charte homicide d'une liberté sanglante, un code affreux où d'affreux incendiaires vont chercher des décrets, des sentences de mort pour les individus et les nations. L'œuvre théologique a péri, et, sur les ruines de ce furieux dogmatisme d'un autre âge, la révolution a rédigé la constitution même du désordre, écrit une théorie de spoliation et de meurtre. Le croyant des vieux siècles conspire, à cette heure, dans l'ombre des clubs, au fond des antres de la démagogie, et ne sait que battre des mains à tout bruit d'impiété qui se fait autour de la chaire de Pierre; car la fraternité dans la haine fait seule que l'hérésie est une encore. Les mille fils de l'erreur qui ont déchiré le sein de leur mère, ne se retrouvent que là, sous ce commun drapeau.

Il y a donc vers le mal des aspirations plus fortes, plus puissantes que jamais; le bras qui se dresse contre la croix est plus menaçant aujourd'hui qu'hier. On entend les hurlements du tigre, les rugissements du lion là où autrefois le

Digitized by Google

cri de la révolte et de la sédition avait retenu quelque chose de la voix de l'homme.

J'estime toutefois que ce mal est un bien et il faut se réjouir si, cessant d'être un système religieux, si, sorti de la religion du Christ, à la lueur de la dernière vérité qui brûle dans ce vaste embrasement du monde moral, le Protestantisme est devenu la révolution même. Cette transformation servira et hâtera le retour. Sortie logiquement de l'erreur, pour ainsi dire, la Réforme n'y rentrera pas; elle deviendra la vérité, et cela nécessairement, car l'erreur n'est jamais plus près de la vérité que lorsqu'elle s'est épuisée elle-même. La révolution, d'ailleurs, est toujours la dernière phase, le terme dernier de toute idée religieuse en révolte, détachée violemment du centre même de l'unité. Tout schisme n'est convertissable que par la révolution. Il faut donc tout attendre peut-être de cette immense fermentation où bouillonne l'Europe et au moyen de laquelle, si Dieu le veut, se fera la clarification. Qui nous dira si nous sommes bien loin du dernier enfantement de l'erreur et ce qui suivra cet enfantement?

Là, au contraire, où la pensée religieuse conserve encore un peu d'empire, où l'homme, existant comme être moral, éprouve le besoin de Dieu et le cherche par la connaissance et l'accomplissement de sa loi, il y a lassitude, accablement, douleur indicible. Stériles, desséchées par d'arides discussions théologiques, ennuyées d'une souveraineté qui n'est, au fond, que la servitude du mal, les âmes ne veulent plus d'une religion qui a méconnu tous les besoins de l'âme, profané tous les mystères du cœur. Rassasiées de guerres, de querelles, de négations sans nombre, elles demandent la possession calme d'une vérité paisible, et se refusent à

Digitized by Google

manger ce pain d'amertume qui n'est pas le pain de vie; elles ne respirent plus à l'aise dans ce temple que Dieu n'habite pas, ne remplit pas de *sa présence réelle*. Que faire d'un Christ qui semble embarrassé de sa croix? et d'une croix qui ne porte qu'un Christ incapable d'amour et de rédemption? Il faut une religion qui parle au cœur, à l'esprit, et qui ait encore pour les sens de douces émotions; il faut des autels étincelants d'or et inondés de lumière; les harmonies d'un chant symbolique, toute la pompe, enfin, toute la majesté du culte catholique. Il faut surtout ce pain que nous rompons aux petits enfants et que nous prenons aussi nous-mêmes comme l'aliment qui convient aux forts.

Oui! n'importe où l'on marche dans le monde protestant, on sent que ce monde est en travail et que le divin y veut éclore. Une gestation de près de trois siècles va de nouveau enfanter la pensée catholique. Instinctivement on se tourne vers le passé pour lui redemander les vieilles croyances et renouer le fil des grandes traditions. Tous les regards sont fixés sur ce beau soleil du Catholicime, dont la pure lumière se fait sentir si doucement à l'âme. La science mène à Dieu, l'étude est une abjuration, un nouveau baptême. Comme à l'Aréopage, il y a de glorieux convertis aux universités. Plus d'une main laisse tomber des millions pour avoir le droit de dépouiller l'erreur; c'est le prix que quelques grandes âmes ont payé à la vérité! De toutes parts on a hâte de rapporter à l'œuvre du Christ ce qu'on lui avait pris, afin de posséder l'œuvre tout entière. Mille signes annoncent enfin que le schisme est trop lourd à porter à une époque où n'existe pas, où n'est pas même possible l'effervescence religieuse, et que les intelligences ne reposeront, n'auront de calme, que dans la paix de la vérité!

Digitized by Google

Puissent ces nobles aspirations ne pas rester sans objet et être autre chose qu'un rêve douloureux ! Puissent ces vies, ainsi fatiguées du doute, ainsi tourmentées du besoin de croire, du besoin d'aimer, trouver enfin hors d'elles cette vie qui leur manque ! Puissent ces intelligences rentrer dans leur héritage, reconquérir sur elles-mêmes leurs droits à la céleste patrie !

CHAPITRE XII

DE LA CONFESSION DANS LE CATHOLICISME

Tout symbole, s'il veut être quelque chose, doit se transformer en un code de morale. Toute religion, vraie ou fausse, si elle ne veut pas rester à l'état de pensée abstraite, de conception métaphysique, de système de philosophie, a besoin de se manifester au dehors, d'entrer par des faits sensibles dans la vie réelle ; elle doit, en un mot, se réaliser pratiquement. Toutes les religions ont même cela de commun, qu'elles ont toutes un point unique où se concentrant, se résumant elles-mêmes, elles cherchent à se donner comme un tout indivisible pour prendre l'homme tout entier, et mieux dominer la conscience humaine. C'est ce qu'on peut appeler la synthèse de toute dogmatique.

Or, dans la religion du Christ, où se trouve cette magni-

Digitized by Google

fique synthèse? Quelle est l'institution par excellence qui, contenant en quelque sorte toutes les autres, les fait toutes passer d'un seul coup à l'humanité? Quelle est cette force qui appelle toutes les forces, attire toutes les énergies, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de vie dans l'œuvre chrétienne, à peu près comme l'Océan voit tous les fleuves de la terre lui payer le tribut de leurs eaux? Ce centre, ce point unique, c'est la confession. La confession est dans le Christianisme une sorte d'incarnation du Christianisme lui-même. Elle est comme le rendez-vous de toutes les pensées du Christ. Depuis la crèche jusqu'au Calvaire, n'importe la route que prenne le Sauveur du monde, n'importe la variété de paroles, de sentences qui tombent de ses lèvres divines, il ne prêche jamais que le repentir et attire à lui le genre humain par les voies douloureuses de la pénitence. Et aussi, après le crucifiement, le grand drame accompli, les deux testaments s'étant embrassés pour toute la durée des siècles, voyez ces hommes qui ont vu couler, hier, le sang de leur maître, et qui, aujourd'hui, descendent des hauteurs de la montagne sainte ; où vont-ils? Ces hommes, ce sont des hommes nouveaux, car ils sont prêtres; et prêtres, ils sont apôtres ; et apôtres, ils vont enseigner les nations; ils vont dire à tous les peuples qu'un homme venu du ciel est mort pour le salut de tous les pécheurs de la terre; ils vont donner des absolutions au monde; et le monde, en effet, sera absous; et délivré du mal, il adorera son Dieu en esprit et en vérité.

La confession est tout ce que Dieu a imaginé de plus parfait pour faire atteindre aux hommes le but de la Rédemption, parce qu'elle est le principe de toute sainteté et la source de tout apostolat. D'abord elle fait les saints, car

Digitized by Google

elle tue le crime, déracine les habitudes du vice et conserve la vertu. Elle prend l'homme coupable et le purifie ; elle prend l'homme purifié et l'orne, l'embellit à l'intérieur, comme un temple qu'on veut livrer au culte de quelque grande divinité. Ou bien si l'homme s'est gardé du mal, n'a laissé aucun souffle empoisonné passer sur son âme, et, par conséquent, ne laisse voir sur son front, baigné d'une pure lumière, aucune flétrissure, aucun signe de déchéance, ah! celui-là, elle le couvre de ses ailes, le cache sous sa parole et veille sur lui comme une mère qui craint pour les jours de son fils.

Le mal s'efface, disparaît à la parole du prêtre ; le crime se retire de l'âme, comme on voit la neige fondre aux rayons d'un soleil brûlant. Qu'un homme, si l'on veut, soit le dernier des hommes ; que, souillé de tous les vices, il ait, pour composer la grande impureté de son âme, pris de la boue à tous les chemins ; qu'il apparaisse comme un de ces grands coupables que les justices humaines osent à peine inscrire dans leurs annales ; qu'il ait nom d'enfer, qu'il s'appelle Caligula ou Robespierre, Tibère ou Marat ; eh bien ! n'importe ! si cet homme, un jour, touché de remords, va au prêtre, tombe à ses genoux, verse une seule larme, demande grâce à Celui qui n'eut pas une parole d'anathème pour Madeleine repentante, le voilà absous, purifié ! Cet homme, Dieu l'aime ; à Dieu il peut dire : Mon père ; il peut s'approcher de l'autel, et s'il meurt après son pardon, il a droit à la gloire éternelle. Voilà la confession en face du crime.

Mais ce serait une étrange erreur de croire que l'absolution n'est faite que pour les grands coupables ou ne profite qu'une seule fois. Sans doute, quand a frémi la parole du prêtre, il y a justification ; l'amour a reparu, l'amour

Digitized by Google

est vivant, de sorte que si la mort suivait immédiatement, la gloire pourrait être immédiate aussi, ou, du moins, elle ne se ferait attendre que les heures nécessaires à l'expiation et nécessairement réservées par la justice divine. Quelque chose toutefois manque, le plus souvent encore, à l'innocence réparée. Tout n'est pas fini quand le médecin, avec son art, est parvenu à couper la fièvre ; il reste encore la convalescence, ou ce pénible retour, après un long épuisement, à une santé parfaite ; il y a aussi la convalescence des âmes ; car la grâce, pas plus que la nature, ne fait rien par saut. Si le mal est parti, il y a des forces mortes à vivifier, des puissances humiliées à redresser, des énergies à ressusciter. Or, ce n'est que lentement que les âmes se réparent. Ce dépérissement interne, affreuse consomption dans le monde des intelligences, où tout est faiblesse, lassitude, langueur, ne se guérit pas d'un coup de main, comme on dépouille un habit usé, mais il faut les soins assidus d'un long traitement moral ; il faut multiplier indéfiniment les labeurs de la naissance pour arriver à la plénitude de la vie.

La vertu, après les ravages du vice, ne saurait être que le résultat d'une longue lutte et d'une longue patience ; car la vertu, ce n'est pas un effort spontané, héroïque même, d'une volonté généreuse, mais l'habitude de se porter facilement au bien. Dira-t-on, par exemple, d'un grand criminel qui vient de conter sa vie au prêtre, et qui a obtenu le pardon de ses fautes, qu'il est vertueux ? Ah ! il n'y a pas de vertu sans liberté, et la liberté morale n'étant qu'une volonté victorieuse, ou une volonté non empêchée, il n'y a de liberté que par les obstacles vaincus, c'est-à-dire par la lutte qui triomphe de la résistance. Quelle force, quelle énergie peut exister dans une âme qui n'a renoncé qu'hier

Digitized by Google

aux convoitises de la chair, aux emportements des sens, qui n'a commencé que depuis quelques heures le combat contre elle-même? Peut-on compter sur soi et ne pas trembler d'épouvante lorsqu'on entend encore le bruit d'une dernière chute? Malheureusement ce n'est pas ainsi qu'il y a résurrection et qu'on arrive à cette suprême beauté de l'âme qui n'est que l'intégrité du sens moral. Il faut longtemps, au contraire, pour se fixer au bien et s'y tenir, pour amener l'amour à être inébranlable dans ce qu'il aime. Ce n'est donc pas assez de recourir une fois à la parole régénératrice pour refaire un cœur gâté par le vice. Se faire absoudre une fois ne vaut que pour ceux qui, pressés de partir et ayant trop retardé les préparatifs du voyage, se disposent à la hâte, appellent la régénération au moment même où la mort frappe à leur porte et menace de ne pas vouloir attendre. Ce n'est pas assez de s'asseoir une fois en passant à une table de festin; la faim revient à ses heures et il faut rompre chaque jour le pain de chaque jour. Semblable à un fleuve qui roule toujours ses flots impétueux ou paisibles parce qu'il n'épuise jamais sa source; ainsi la grâce qui est, dans l'homme, la vie surnaturelle, doit être continue, incessante.

Troisièmement, la confession est conservatrice de la vertu. Non-seulement le Catholicisme, avec son appareil divin, qu'on me passe ce mot, efface le crime, répare les âmes affaiblies par toutes les maladies morales; il est, de plus encore, et l'inspiration et le génie consolateur de la piété. Qu'on ne s'y trompe pas! L'amour divin ne va pas toujours sur des flots paisibles et sous un ciel serein. Il est des temps où, sans qu'elle devienne criminelle et perde l'amitié de son Dieu, l'âme semble se fâner, se flétrir. Il est

Digitized by Google

des heures où il passe sur elle des souffles qui la dessèchent et, languissante, la laissent sans beauté, sans éclat. Quel cœur brûlant ne s'est pas senti un jour brisé et près de défaillir? Quel saint ne s'est pas plaint à Dieu de s'être retiré de lui, et n'a pas été effrayé de cet abandon? Et quelles heures pénibles que ces heures de l'épreuve divine! Quelles tortures et quel cruciflement! Tout n'est que tristesse alors, amertume profonde, profond dégoût. On prie, et la prière qui, naguère, était un doux épanchement, une effusion, presque une extase, est un labeur, une fatigue. Elle passe sur les lèvres qui ne disent pas au cœur qu'elle a passé. On aime, et on ne sent pas l'amour. Rien ne sourit plus dans une religion cependant pleine de charmes, d'attraits. On dirait que l'âme s'est durcie sous l'action réitérée de la grâce, et a pris je ne sais quelle insensibilité monotone qui la désespère.

Oui, ces choses, je veux dire ces mystères, existent, et je ne peins ici qu'un fait de conscience. La piété la plus tendre connaît ces doutes, ces angoisses. Dieu a donné à la vertu un calvaire où il faut qu'elle se crucifie. Cette âme est pure, il faut qu'elle se tourmente avec sa pureté, son innocence; elle est sainte, elle ne peut croire à sa sainteté; comme d'autres prétendent se sauver avec leurs vices, elle se damne avec ses mérites. Qu'elle combatte, elle ne trouve pas la paix dans la lutte; que la lutte cesse, qu'elle repose quelques heures, ce calme l'effraye et sa crainte redouble.

Je le demande donc, que deviendraient ces âmes affligées, malades d'un amour qu'elles portent en elles, mais qui ne se fait pas sentir; qui, saintement résignées, se lassent cependant d'attendre le jour de la délivrance, si personne n'était là pour les consoler et leur dire qu'elles sont dans la

Digitized by Google

voie, et qu'elles ont la vie? A qui de soutenir ces courages abattus, de tenir haute et toujours attachée à la contemplation des choses invisibles, une pensée qui n'aspire qu'à descendre? Qu'arrive-t-il, si ne retentit quelque part une parole qui soit l'amour, qui dise sûrement les choses de l'âme, explique bien les mystères du cœur? Mais heureusement un homme existe qui est cet amour et cette parole. Dieu, dans sa miséricorde, l'a donné au monde; et, pour être à tous, cet homme ne s'appartient pas à lui-même; pour mieux servir ses frères, il est sorti de sa famille, et il n'a pas de fils. On peut l'approcher et l'entendre à toute heure. Quant à lui, ce qu'il entend, il ne le dit pas; et ce qu'il dit, on le garde à jamais dans son âme.

Témoignage infaillible! Tous les saints se sont confessés, et c'est par la confession, surtout, qu'ils sont parvenus à la sainteté! Oh! ces hommes héroïques qui s'en allaient, foulant aux pieds tout plaisir des sens, toute volupté de la chair, tout amour de la vie, qu'est-ce qui les soutenait, lorsque, pour ajouter à leur gloire, Dieu les livrait à la morsure de la haine, de la calomnie, à la dent cruelle de cette bête implacable qui s'appelle l'esprit du monde? Qu'est-ce qui les rassurait lorsqu'on les accusait d'ambition, d'avarice, parce que, pour mieux servir le pauvre, ils osaient demander au riche un peu de son or, ou les miettes seulement qui tombent de sa table de festin? La confession et la prière. Tentés d'orgueil, c'était là, aux pieds d'un prêtre, qu'ils s'humiliaient et décourageaient par le mépris d'eux-mêmes, toutes pensée, tout désir que Dieu réprouve. Quand, malgré la prière, la mortification, le cilice, la cendre, la chair était insoumise et cherchait à briser sur sa tête le joug d'une continuelle dépendance, c'était là qu'ils triomphaient

Digitized by Google

d'eux-mêmes, et maintenaient l'empire de l'âme. Tristes, il ne l'étaient plus, quand ils avaient pris, en quelque sorte, les ordres de la Providence; forts et vainqueurs, ils se rendaient invincibles et prévenaient toutes les défaillances de la nature. L'amour croissait, lorsqu'ils s'étaient accusés de ne pas aimer assez ce qu'ils aimaient cependant de toutes les forces de leur âme. C'était une ardeur rajeunie, une vie plus dévouée, une volonté plus libre, des aspirations plus hautes. Que le rationaliste veuille nous croire! Ce n'est pas un effort de la raison qui a fait Thérèse, Vincent de Paul, François Xavier et François d'Assise, mais bien un effort de la grâce, et la grâce par la confession. Toutes les gloires du Catholicisme sont sorties de ce moule par où passeront à jamais les grandes choses faites à la gloire de Dieu et de son Église. Quiconque, à l'avenir, montera encore sur les autels, n'y arrivera que par là. Il n'y a pas deux voies, deux chemins pour atteindre les hauteurs de ce Capitole, où, à la face du monde entier, la religion couronne la vertu et voue à l'immortalité.

Mais si, grâce surtout à la confession, il y a des saints dans l'Église de Dieu, il y a aussi des apôtres; car l'apostolat est fils de la sainteté, et par sainteté il ne faut pas entendre une vie solitaire, égoïste, retirée en elle-même, n'aimant pas à s'épancher au dehors, comme un flot paisible, endormi au fond de l'Océan, et qu'aucun souffle n'emporte vers aucun rivage. Un grand esprit de prosélytisme, une grande force d'expansion, voilà ce qu'il y a au fond de l'âme d'un saint; donc cet homme qui s'appelle l'apôtre, le connaît-on? Sait-on qui il est, et de qui il est né?

Voyez-le! il a, comme tous, une patrie, et sa patrie, il la quitte librement; il s'arrache à l'amour de son vieux père

Digitized by Google

qu'il ne verra plus, aux embrassements d'une mère en pleurs, et lui, il ne pleure pas. Ayant passé, sans s'y arrêter un seul instant, au milieu de toutes les joies, de toutes les voluptés du monde; il les a toutes renoncées d'une seule fois. Il dit à sa chair qu'il la combattra, à ses sens qu'il les blessera, les déchirera, les accablera de veilles et de travaux, jusqu'à ce qu'il les sente dans un état voisin de la mort. Il s'en va donc, seul, un bâton d'une main, une croix de l'autre, vivre, non pas au milieu de peuples gouvernés par des lois sages, dans les zones, les latitudes où se sont fixées les civilisations, mais au milieu des tribus les plus sauvages. Eh! qu'importe la civilisation? ou plutôt qu'importe la barbarie, puisqu'il est, lui, civilisateur? Il n'aime pas les chemins fleuris, mais ces pays où l'homme a laissé à peine quelques vestiges de son passage, c'est-à-dire les vastes solitudes, les forêts immenses, les plaines qui se perdent en des horizons inconnus. S'il peut choisir, il veut les climats les plus durs et les hommes les plus près de la nature, je veux dire, les plus cruels et les plus féroces. Souriant à la douleur, comme d'autres à la volupté, il rêve la souffrance, le crucifiement, le martyre. Il louera Dieu, si le sauvage à qui il parlera de Jésus crucifié, déchire les seuls vêtements qui le couvrent, lui dérobe, à l'heure de la faim, le morceau de pain ou les quelques herbes dont il allait se nourrir; si on le jette dans un noir cachot, si on le pend aux vergues d'une pirogue, si on le brûle sur une place publique, et si des cannibales se disputent entre eux ses membres déchirés, ses chairs encore palpitantes.

Or, cet homme qui renonce ainsi à toutes les douceurs d'une sage civilisation, échange les mœurs de la patrie pour

Digitized by Google

les mœurs du sauvage, et consent à n'avoir d'autre abri contre les rigueurs du ciel que le ciel lui-même ou une misérable tente dressée le soir aux bords d'un fleuve, à l'entrée d'une forêt, sur le rivage d'une mer par où cheminent les bêtes féroces, ou des hommes pires que les animaux les plus redoutables, cet insensé, qui l'a fait ainsi? Quel souffle a passé sur son âme, et d'où lui viennent ces pensées criminelles? Qu'est-ce que ces entraînements, ce délire? Qui lui a appris cette abnégation profonde, ce profond mépris de lui-même et de la vie? Qui lui a dit d'aller où il aurait le plus à souffrir, comme si les hommes recherchaient la souffrance? d'aller pleurer où il y a de plus grandes infortunes, comme si les hommes ne se détournaient pas de ces théâtres où se laissent voir les plus douloureux spectacles? d'aller partout où il plaira à une bassesse de l'outrager, à une main vile de le frapper, à une justice inique de le faire battre de verges et de le livrer à ses bourreaux pour en débarrasser la terre?

Cet homme, je l'ai dit, c'est l'apôtre, et l'apôtre est fils de l'idée chrétienne, et l'apôtre a d'abord germé dans le sang de Jésus-Christ. Mais pour être si grand, si fort, si héroïque, l'apôtre a fait une chose encore; il s'est humilié, il a épuré son âme, il a rejeté tous les poisons qui étaient en lui par le sang et le lait de sa mère. Prêtre, il a pleuré de regret peut-être, mais d'amour aussi, aux pieds d'un autre prêtre, son frère et son ami; il s'est soumis à cette puissance qu'il exerce, lui aussi, à l'égard des autres hommes; il est allé, ajoutant sans cesse à la beauté de son âme jusqu'à cette beauté idéale qui est, ici-bas, la perfection ou la sainteté. En un mot, il s'est divinisé par la vertu. Voilà tout le secret de sa force et de son héroïsme. On se dévoue parce qu'on

Digitized by Google

aime, et celui-là aime plus qui est le plus saint, le plus pur de tous.

C'est donc par la confession que l'Église de Jésus-Christ inspire le dévouement aux fils de l'homme et perpétue l'apostolat dans le monde. Elle fait plus encore, car c'est par la confession qu'elle donne à la douleur des confidents qui l'entendent et la consolent en souffrant et en pleurant avec elle; c'est sur la confession que repose aussi toute la théorie de la charité catholique, du dévouement chrétien, par le ministère de la femme.

Et ici encore, grand et profond mystère! Cette jeune fille qui a grandi sous les regards de Dieu et sous les regards de sa mère, porte en elle un grand amour, et d'elle, c'est-à-dire de sa virginité féconde, ne tardera pas à éclore tout un monde merveilleux de choses divines. Mère, sans avoir les joies de la maternité, elle pressera sur son sein une famille qui ne sera pas la sienne; et mère dévouée, sa main sera douce, son regard bien tendre à ses enfants d'adoption. Elle donnera beaucoup de sa vie parce qu'elle aura promis à Dieu de n'en rien réserver pour elle; parce que la pensée de l'homme n'aura pas abaissé là de hautes pensées, parce que le vice ne sera pas venu, et n'aura rien enlaidi.

Eh bien! cette jeune fille, qui est la beauté dans son plus radieux épanouissement, c'est-à dire la beauté embellie par la vertu, voilà l'apôtre de la charité. C'est elle que l'Église choisira demain, pour l'envoyer, ange de consolation et de paix, vers toutes les misères humaines; c'est elle que l'Église enfermera demain, pour y pleurer, dans nos hôpitaux, ces déversoirs publics d'une douleur universelle, sur laquelle personne ne pleure. Ou bien encore, cette timide vierge, qui a horreur du sang, on la verra sur les champs

Digitized by Google

de bataille pour y entendre le dernier cri et recueillir le dernier soupir des mourants.

Mais, avant de l'envoyer, l'Église a des dispositions à prendre, des signes à faire. Il faut qu'elle épure ce qui est déjà pur, qu'elle tienne quelque temps exposée à la flamme d'un foyer divin, une âme déjà belle ; qu'elle dise à la perfection d'être plus parfaite encore; à l'amour, qui est déjà grand et fort, qu'il n'aime pas encore assez; à la volonté déjà soumise, qu'elle a besoin de s'abdiquer encore; à la pensée déjà haute et qui cherche les cieux, qu'elle doit monter toujours et tendre vers les régions les plus inaccessibles. Mais cela fait, l'Église criera à cette généreuse fille d'Ève de s'en aller, que ses mains sont pures pour le sacrifice.

Et elles s'en vont, en effet, ces héroïnes ainsi sanctifiées, ainsi divinisées, à la recherche et au soulagement des plus grandes infortunes. Assez fortes pour ne pas pâlir, quoique visiblement attendries, à la vue des scènes les plus déchirantes, l'humanité la plus déchue sera aussi la plus respectée par elles, celle à laquelle elles se sentiront attachées par des liens plus puissants. Chose étrange ! le génie de la plus haute charité semble se plaire aux derniers abaissements de la dégradation ou de l'infirmité humaine. Ce sont les lèvres les plus pures qui se collent à la plaie la plus dégoûtante; c'est la main la plus délicate qui touche une affreuse pourriture; ce sont les plus radieux visages qui se laissent voir à une horrible laideur morale. Il y a enfin je ne sais quelles douleurs royales, quelle déchéance idéale, qui, de droit, semblent appartenir à la plus haute virginité.

C'est donc le prêtre, avec sa parole régénératrice, avec

Digitized by Google

les puissants moyens d'épuration morale dont il dispose, qui a fait ce chef-d'œuvre, cette merveille, cet amour le plus saint, le plus actif, le plus fort amour. Pour avoir une fille de la charité, une petite sœur des pauvres, le prêtre a fait d'abord une sainte. Voilà tout son art. Dieu lui-même n'en connaît point d'autre.

Mais encore, ces vies si hautes, comment se maintiennent-elles à ce niveau d'une si grande élévation morale? Ces dévouements, comment sont-ils toujours dignes d'eux-mêmes? Ce zèle, comment se fait-il qu'il ne se lasse pas? que, jamais fatigué, il ne demande jamais de repos? C'est qu'après la parole qui crée, il y a la parole qui conserve. Une même cause produit des effets semblables. Le prêtre, au tribunal de la pénitence, a fait ces vertus héroïques; c'est aussi là qu'il empêche son œuvre de périr. Pour que ces cœurs ne se lassent pas d'aimer, et que rien du dehors ne vienne troubler cette belle vie du dedans; cette vie est tenue si haut au-dessus de toutes les choses misérables de ce monde, que le monde ne peut plus l'attirer à lui. Pour combattre toujours, la vertu raconte ses combats; pour n'être pas vaincue, elle s'humilie de ses triomphes, s'accuse du bien qu'elle ne fait pas pour n'être pas coupable du bien qu'elle fait; elle n'est pas émue du trouble des passions, parce qu'elle ne tait pas le plus léger frémissement de l'âme. Elle ne descend pas, parce que toujours elle aspire à monter, et qu'elle monte, en effet, toujours par l'effort d'une aspiration continue. Si la nature use la grâce, et si la grâce ne vit dans une âme qu'à la condition de s'y renouveler incessamment, la grâce est incessante. Le prêtre rappelle en un instant toutes les forces perdues, ravive toutes les énergies épuisées, et, de la sorte, le dévouement ne

Digitized by Google

baisse pas, et l'œuvre de Dieu reste ce qu'elle a été faite.

Mais, je l'affirme, qu'on supprime la confession, et il n'y a plus d'apostolat dans le monde. Les hommes laissent à Dieu le soin de faire son œuvre ; et la parole de la rédemption, Dieu, si cela lui plaît, la fait porter par des anges, la confie à l'aile des vents, aux échos de la montagne, aux vagues de la mer qui s'en vont battues de rivage en rivage. Quant à l'homme, il est répudié, son cœur n'est pas un vase assez pur pour être porteur de la grâce, ni ses mains assez pures pour traiter des plus redoutables mystères.

Quant à ces vierges dévouées, la plus belle fleur aux mains de l'Église, qui pourtant a cueilli toutes les fleurs du ciel, elles ne sont plus possibles. Si quelqu'un veille encore au chevet du malade, du pauvre moribond, il n'y a là que des mercenaires.

La confession a cessé hier, et déjà le cœur et l'âme de cette sublime héroïne se sont refroidis. Elle n'a plus d'enthousiasme, elle ne se sent plus faite pour les grands sacrifices; elle ne peut plus supporter les tristes et terribles spectacles de la douleur; elle craindrait de mourir au milieu des convulsions des mourants. Sa main, plus difficile à cause qu'elle est moins pure, n'ose plus toucher des plaies qui l'attiraient naguère. Elle s'ennuie de combattre aujourd'hui ce qu'elle combattait hier et ce qu'il faudrait encore combattre demain. Elle abaisse donc son voile pour ne point voir ce qui pourrait blesser son regard; elle se détourne de la pauvreté, de la misère à laquelle elle ne sait plus sourire. Elle ramasse de terre des choses qu'elle couvrait de ses mépris, et laissait abandonnées dans la poussière du chemin. Son âme se prenait aux accords d'une harmonie céleste, aujourd'hui elle prête l'oreille à tout ce que les

Digitized by Google

hommes chantent sur leurs lyres menteuses, à toute voix qui, en passant dans l'âme, laisse des ardeurs dans le sang. Elle dépouille aux pieds des autels les splendeurs de la virginité, comme elle avait dépouillé devant le monde les livrées du siècle. La religion l'avait prise aux palais peut-être, à toutes les délices de la vie, pour l'enfermer dans la solitude d'un cloître où elle n'entendait d'autre bruit que le murmure de la prière; ou bien la religion avait obtenu d'elle qu'elle fût la compagne du malheur dans un de ces asiles de la souffrance où retentit sans cesse le cri monotone et triste de la douleur. Eh bien! elle quitte cette retraite, s'arrache aux labeurs si doux d'une si noble vie pour reprendre sa première place au soleil; elle demande à la terre ses premières fleurs, et à la vie ses premiers enchantements; elle court s'asseoir à son foyer, à côté d'une mère qui avait pleuré au jour de la séparation, mais qui s'attriste bien plus à l'heure du retour. Et c'est ainsi que la fille du Christ redevient la fille des hommes, et que cette incomparable vierge n'a plus au front que cette vulgaire beauté qui se voit au visage de toutes les filles d'Ève. Cette fleur n'a plus que les parfums de la terre; le ciel a retiré tous ses parfums.

Et, cette fois, qu'on n'accuse pas la faiblesse humaine, qu'on n'entende pas les récriminations injustes d'un zèle amer, d'une vertu indignée. Le tort n'est pas à l'homme, mais à Dieu qui a laissé s'éteindre au milieu des hommes, dans le sein même de son Église, le foyer de l'inspiration chrétienne. Est-ce sa faute au roi des airs si, le souffle venant à manquer à ses ailes, il tombe dans le vide et se sent entraîné vers les basses régions de la terre?

Cette vérité, d'ailleurs, est une vérité d'expérience, un fait

Digitized by Google

de l'histoire. Pourquoi, par exemple, la charité légale des mille sectes protestantes ne fait-elle pas les œuvres de la charité catholique? Pourquoi le riche, comme on le voit souvent parmi nous, ne se dépouille-t-il pas, et, se vouant à une pauvreté volontaire, ne se met-il pas au service du pauvre? C'est que le protestantisme ignore l'amour; et il n'aime pas, parce qu'il ne se confesse pas.

La charité protestante, c'est l'or d'une caisse, mais ce n'est pas un sentiment de l'âme! Elle tire de sa bourse, mais elle ne colle pas ses lèvres à des plaies dégoûtantes, et n'étreint pas la misère dans de doux embrassements. Entendez M. de Chateaubriand sur ce chapitre du protestantisme : « Sa bonté, dit-il, tient plus de la raison que de la tendresse; il vêt celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre; pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ; les haillons, la paille, les plaies, les cachots ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance, la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort; il ne se précipite pas au milieu du feu, de la peste; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine. » (*Études historiques.*)

Cette charité protestante, toute de convention, dirai-je presque, n'a pas l'air apôtre. Ceux qui la prêchent se démasquent par un zèle de contrebande. Et comment ces colporteurs, ces commis, seraient-ils meilleurs que leur

Digitized by Google

Église? plus généreux, plus tendres que la religion qui les envoie? Le protestantisme ne donne pas des absolutions au monde et ne s'absout pas lui-même, je le mets au défi de faire une de ces filles de charité que les civilisations étonnées contemplent avec admiration et pour lesquelles le vice lui-même se sent du respect. Il n'y a, j'aime à le répéter, qu'une vie pure qui sache se dévouer; seule la nature humaine divinisée n'a pas en horreur la nature humaine gâtée par le péché et les maladies que le péché a engendrées dans le monde. Ce que le vice hait le plus, assurément, ce sont les hideux spectacles du vice lui-même.

Nulle bouche protestante ne prononcera jamais cette parole, qu'aller au bout du monde, sauver une âme et mourir, est un sort digne d'envie! Le sectaire peut bien s'agiter au nom de l'orgueil, de l'ambition, de la gloire, mais ce n'est que du bruit, de stériles, d'impuissantes ardeurs. Quand la pensée lui vient d'être apôtre, la prudence est l'âme de son zèle, on ne voit pas couler de son front, et goutte à goutte, la sueur qui épuise la vie. Avant de passer les mers, il regarde attentivement où flotte la bannière de la civilisation, et où pourra le protéger le drapeau de la patrie.

Mais il serait puéril de s'étonner qu'à l'Église seule ait été réservée la sublime prérogative de l'apostolat. Il est évident que le schisme ne saurait être appelé à ce rôle magnifique de faire passer aux intelligences la vérité sortie de l'entendement divin. La parole divine ou le verbe éternel ne saurait retentir sur toute lèvre où frémit la parole humaine. Il faut à Dieu des instruments dignes de l'œuvre qu'il médite. C'est à la vertu de sanctifier le monde, à la vertu qui, ayant combattu, demande encore à combattre; qui, ayant triomphé, n'a jamais assez de victoires et se croit indigne de

Digitized by Google

posséder le ciel, si elle ne l'a conquis vingt et cent fois.

Qu'arriverait-il donc si, disparaissant tout à coup, la confession venait à manquer à l'Église de Dieu, à la religion du Christ? Supposons l'impossible! que pour un temps le dogme tant abhorré, qui pèse, dit-on, à l'humanité, trouble son sommeil, et dont on demande la mort à grands cris, ne soit plus contenu dans le symbole chrétien. Un pape, si l'on veut, l'a décapité avec une bulle; un pape a retranché cet article au code de la loi; c'est un pape qui, des hauteurs du Capitole, a crié à l'univers ému : C'en est fait, plus de confession, la confession est abolie! Je le demande, que se passe-t-il alors? et de quelle nature est cette prodigieuse révolution qui, à la parole du pontife, vient de s'opérer dans le monde?

On le sait, il est, de nos jours, quelques écrivains célèbres qui se fatiguent à résoudre le difficile ou plutôt l'insoluble problème de l'alliance de l'esprit moderne avec l'Évangile; eh bien! le rêve de ces hommes de bien se réalise cette fois, la réconciliation est parfaite. Le ciel, cette fois, contemple la terre, et la terre est devenue, pour le ciel même, un objet d'étonnement et d'admiration. Rome n'a plus d'ennemis; on a vu soudain tomber toutes les colères, s'apaiser toutes les haines. L'impiété n'a plus le blasphème, l'outrage aux lèvres. Toute raison accepte sans effort la foi aux plus impénétrables mystères. Toute voix qui prêchait la destruction, demandait des ruines, fait silence à cette heure. L'athée, ou l'insensé qui croit l'être, se prosterne et adore ce grand Dieu qui a fait et qui jugera l'univers; le déiste ne parle que de la sagesse des lois de la Providence, de l'harmonie qui règne partout au milieu de toutes les choses visibles. L'indifférent se sent de l'amour et bientôt, peut-être, il aura tout

Digitized by Google

le zèle d'un apôtre. Voltaire sort de son tombeau, et, maudissant son œuvre, honteux de sa guerre à l'infâme, s'en va faire ses dévotions dans une chapelle de Jésuites. Diderot gagne ses pâques. Le génie du XVIIIe siècle tout entier est en proie à de terribles remords; il s'accuse d'avoir tant détruit, lorsqu'il suffisait d'une seule ruine. Il n'avait pas songé que l'empire qu'il voulait renverser, n'avait qu'une seule tête, et que, cette tête abattue, la vie s'en allait, et ce grand corps n'était plus qu'un cadavre.

Oui, c'est avec ce débris d'un symbole mutilé, que la faim de cette bête, qui s'appelle l'esprit d'erreur, est assouvie. L'unité se fait à l'Orient et à l'Occident, au Midi et au Septentrion. Tous les dogmes, nés d'une pensée de l'homme, s'évanouissent sans retour. La foi ne divise plus; d'un pôle à l'autre, il n'y a qu'une foi, qu'un symbole. Le schisme et l'hérésie vont ensemble frapper à la porte de Saint-Pierre de Rome. La brèche faite à la dogmatique chrétienne est la porte par laquelle entrent à la fois tous les peuples rebelles qui, en ce beau jour d'universelle abjuration, veulent se faire marquer au front du signe du Christ. Toute secte va dresser sa tente sur le sol catholique et bien près de la croix du Sauveur du monde. Toute erreur détache les plis de sa robe et laisse tomber ses dieux dans la boue. Il y a des adieux au tombeau de Luther et de Calvin; les fils maudissent l'œuvre maudite des pères et désirent la refaire. Ainsi le protestantisme n'a ni prêtres ni sacrifice; il n'immole rien sur ses autels, dépouillés, refroidis. Eh bien! demain il consacre sur les ossements des martyrs; ses temples s'embellissent, et, dans les temples qu'habite le Dieu vivant et trois fois saint, il allume sa lampe et brûle des parfums. La Bible n'a plus ses pages en lambeaux; la

Digitized by Google

parole du Christ, c'est le Verbe qu'on ne profane, qu'on n'altère plus. La lutte enfin cesse sur tous les points à la fois. Tout ce qui était resté en arrière sur la route des siècles chrétiens, presse le pas et se hâte d'arriver. Nombreux pèlerins qu'on n'espérait pas voir de sitôt agenouillés devant la croix du Colisée, de vieux peuples, entrés dans l'histoire avec de vieilles haines, vont se laver dans les eaux de ce baptême universel. La vérité règne sur toutes les intelligences, et l'Église voit rassemblés autour d'elle tous ses malheureux fils, venus des chemins les plus éloignés du vice et de l'erreur et qui tous se disputent la gloire de déposer les premiers à ses pieds le tribut de leur respect et de leur affection la plus vive. Il y a comme une fête de la fédération, comme la fraternité universelle de tous les dogmes, de toutes les religions devenant une seule et même religion. C'est l'âge d'or de la concorde et de la paix, ou plutôt c'est le rêve réalisé de la paix universelle. Le temple de Janus est fermé, et Rome, cette Rome haïe, exécrée des méchants, a trouvé grâce à leurs yeux. Et il n'a fallu pour cela que le sacrifice d'une seule vérité. L'Église a dit à un homme prosterné devant un autre homme, son frère : Relève-toi ! Il n'y a désormais de prêtre que toi-même; garde en ton cœur les mystères de ton âme et ne laisse pénétrer, là, d'autre regard que le regard du souverain juge.

Mais pour avoir fait sa paix avec le monde entier, que devient l'Église? qu'a-t-on fait à la religion du Christ? Hélas! Rome est déchue! Rome, c'est Byzance. Si elle n'a plus d'ennemis, c'est qu'elle ne mérite plus la haine de personne; on ne hait pas ce qu'on méprise; on ne fait pas la guerre à un tombeau. Pourquoi encore ces arcs de triomphe qu'on appelle des échafauds? Pourquoi encore des

Digitized by Google

martyrs? Pourquoi la persécution? C'est assez du respect de la pitié; Rome on l'a salue, on se découvre devant elle, comme on s'incline devant l'ombre d'une majesté passée, d'une grandeur en ruine; c'est là ce qu'on lui doit, et on ne lui doit pas autre chose. Ce livre des Évangiles pour lequel Rome a tant combattu, afin de le garder intact, aucune main d'homme, aucune main de peuple ne le touche pour le déchirer; ce livre ne semble plus redoutable aux passions humaines qui, libres cette fois, ne relevant que d'elles-mêmes, pourront désormais s'entendre avec lui.

Quant à l'Église, le jour où elle ne donne plus des absolutions au monde, ce jour-là, elle découronne son front auguste, signe son abdication, se dépose, pour ainsi dire, elle-même en résignant la tutelle de ce grand pupille qui s'appelle l'univers. Elle n'est plus qu'une sorte de monarchie constitutionnelle qui règne et ne gouverne pas, je ne sais quelle royauté fainéante, incapable de rien entendre aux véritables intérêts de l'homme. Interdite dans sa fécondité, impuissante aux inspirations, aux étreintes de l'amour divin, elle s'est ravie la sublime prérogative d'engendrer incessamment, à chaque heure du temps, ses fils et ses filles. Mère aux entrailles desséchées, elle ne porte plus en elle ce monde mystérieux, ce monde invisible des âmes qui, de son sein, s'écoulait dans le sein de Dieu, en belles générations chrétiennes. Ah! l'Église du Christ! sa lampe est éteinte, l'heure est venue de déserter ses temples et de lui chercher quelque part un tombeau pour les froideurs et la stérilité d'une vieillesse prématurée mais réelle.

Sans la confession enfin, que devient la religion du Christ tout entière? Que fait-elle au milieu des foules humaines? Que sont et que disent en sa main débile tous les signes

Digitized by Google

de la Rédemption? Ah! elle approche, touche encore les âmes, et elle n'apaise ni la faim qui les dévore, ni la soif qui les brûle. Armée de sa croix et de son Christ, elle les élève encore bien haut, si l'on veut, au-dessus de la tête des nations et cependant les nations ne sont point bénies. Elle a encore des sacrements, des mystères, son esprit de prière, et cependant elle ne peut rien pour la régénération du coupable. C'est en vain que, de ses tribunes, de ses chaires, elle fait gronder son tonnerre, retentir les foudres de son éloquence; c'est en vain qu'elle menace le pécheur et ouvre sous les pas du crime les abîmes de la justice éternelle; le mal est partout; il n'y a que difformité, que laideur dans le monde moral, que ruine, que désolation et que mort dans le monde des intelligences. C'est en vain qu'elle abaisse l'infini, l'infini ne s'incorpore plus à l'humanité. Toutes les sources de la grâce sont taries; ce qui était un signe ne l'est plus; ce qui était la sanctification ne sanctifie plus. Plus de vierges; la virginité, cette belle plante dont les délicieux parfums embaumaient la terre, ne fleurit plus parmi les hommes. Plus de saints, et les papes, à Rome, ne mettent plus sur les autels une noble poussière d'homme. Le temps n'est plus l'heure de la fécondation des esprits, de l'éclosion des âmes par le sang du Rédempteur.

La grâce même est un mal. Le pain de l'autel, au lieu d'être pour celui qui le mange, un aliment de vie, se change en un cruel poison, et le vin de la coupe en un mortel breuvage. Le confession abolie, il est absolument impossible de conserver le sacrement de l'Eucharistie. On est d'autant plus près de la malédiction qu'on est moins éloigné de Dieu. Tout ce que le ciel a fait pour l'homme se tourne contre l'homme lui-même. Nous périssons aux mains

Digitized by Google

de l'Église qui voudrait nous sauver, comme la mère infortunée qui voit la mort frapper jusque dans ses bras et sous les ailes protectrices de son amour un jeune fils qu'elle adorait.

Ainsi, point de confession, et soudain entre Dieu et l'homme se creusent de profonds abîmes, et ces abîmes, la miséricorde ne les remplit pas assez pour que puisse passer l'amour. Tout se réduit à un rapport idéal, métaphysique, à une simple relation d'intelligence. La Rédemption est hors de l'homme, et l'homme hors de la Rédemption. Les dogmes sont là, en quelque sorte, rangés dans le cadre d'un symbole, comme des plantes desséchées dans les cartons d'un herboriste; et ces dogmes ne deviennent pas la vie; c'est le supplice de Tantale ; Dieu est en face de sa créature à laquelle il ne peut se donner, et la créature en présence de son Dieu qu'elle ne peut atteindre. Comme on voit passer quelquefois, au-dessus de la terre altérée, et sans qu'elle déchire son sein, une nuée chargée d'une eau féconde, ainsi le ciel se ferme sur la tête de l'homme, et la grâce, ce sang de l'âme, a cessé de couler dans les veines et l'âme de l'humanité.

Par ce qui se passe dans les pays encore catholiques, si l'on veut, mais où la confession, loin d'être en honneur, est abandonnée, honnie, comme quelque chose qui inspire à la fois du dégoût et de la terreur, on peut juger aisément ce que deviendrait le Christianisme, s'il arrivait que la confession vînt à disparaître entièrement.

J'ai touché cette terre et j'affirme que les âmes n'y sont pas vivantes ou qu'il n'y a là que des apparences de vie. La foi a disparu ou s'est changée en une superstition grossière. On ne sent plus Dieu, ou l'on n'a plus le sens des choses

Digitized by Google

divines. Les mœurs sont dépravées, ou il n'y a plus de mœurs; ce qu'on peut appeler vertu n'est guère qu'une suite d'actes où l'habitude a la plus grande part. On fait le bien sans l'aimer, et le mal sans le haïr. Beaucoup même se sont pris à douter si tout n'est pas permis, et s'il y a entre ce qu'on appelle le bien et le mal, le vice et la vertu, une différence réelle. Calme affreux, sinistre repos, effrayante immobilité, engourdissement profond de toutes les énergies, de toutes les puissances de l'âme, c'est le silence et l'immobilité des sépulcres! Tout est perdu parce qu'on se sent à l'aise dans le crime; on dirait ces malades qui se croient guéris, et dont on désespère, parce que le pouls va cesser de battre avec la fièvre qui tombe. Bien préférable assurément l'état du criminel qui, ne s'ignorant pas lui-même, fait de tristes visions et s'épouvante à la seule pensée de ses fautes. Le remords peut amener le repentir; la poitrine qui se soulève par des efforts violents, peut vomir le poison. Le chrétien sacrilége qui a reçu son Dieu sur des lèvres impures et se sent agité de l'esprit des furies, peut, dans son désespoir même, trouver la miséricorde. Mais quand tout dort au fond de la conscience, quand le cœur s'est durci et que le mal a comme paralysé toutes les forces vives de l'âme et de l'intelligence, alors tout est désespéré, et il faut attendre des prodiges pour croire à la résurrection morale d'un tel peuple.

Où la confession n'est pas la loi, la règle de la vie, il y a trois grandes choses qui ressemblent à trois grandes ruines, trois destructions gigantesques qui disent le trouble, le désordre des pensées des hommes; et ces ruines que chacun a pu contempler avec effroi, même sur le sol catholique de notre France, ce sont l'église, le prêtre, et ce

Digitized by Google

qu'on trouve toujours entre le prêtre et l'église, le cimetière.

Si l'église est encore debout, l'église est déserte, abandonnée. Ce n'est, sur un sol inutilement occupé, aux yeux de quelques-uns, qu'un amas de pierres, qu'il serait bon de faire disparaître. Auguste vieillard, venu du passé pour nous dire ce qu'étaient nos pères, le temple n'est là, semble-t-il, que pour assister à l'agonie de la vieille foi chrétienne, comme on donne partout des témoins à la mort. C'est en vain qu'une voix dans les airs crie aux générations vivantes de venir, à la suite de toutes les générations, faire cortége au Christ, cette voix n'est pas entendue et l'on ne vient pas. Le pauvre ne quitte pas sa chaumière, ni le riche ses palais dorés, pour s'en aller prier où l'on prie et se faire bénir où Dieu bénit. Hélas! nous pourrions dire ici les tristesses les plus profondes, faire les récits les plus lamentables; car des multitudes d'hommes de tout rang et de tout âge, osant venir jusqu'au seuil de la maison de Dieu, et ne pas passer outre et ne pas approcher de l'autel; je les ai vues! De pauvres villageois, rassemblés là, autour de l'ormeau séculaire, ou assis sur les marches de la croix de pierre, traitant de leurs affaires, se communiquant leurs peines et leurs joies, pendant que le prêtre faisait couler le sang qui a racheté le monde, je les ai vus! Oui, ces hommes de douleur et de servitude, ces hommes que brûle le soleil, que dévore la terre, qui, chaque matin, ont la faim à l'entrée de leurs maisons, les menaçant eux, leurs femmes et leurs enfants, si, à chaque soleil qui se montre, ils ne s'arment de toute la force de leurs bras pour en frapper à la tête le terrible monstre, ces hommes enfin, à qui doit appartenir l'avenir, parce qu'il n'y a pour eux que privation dans la vie présente, et

Digitized by Google

pour qui enfin il faudrait inventer Dieu, s'il n'existait pas, je les ai vus plus indifférents pour le Christ sauveur que le païen pour son idole ou le sectaire pour le culte qu'il s'est choisi.

Et, à ce spectacle, mon esprit se troublait, et involontairement mon âme se remplissait d'angoisses. Épouvanté, je m'interrogeais moi-même, je me demandais s'il ne serait pas facile de découvrir sur ces fronts je ne sais quelle expression d'athéisme; et mon âme descendait au fond de ces âmes, et puis elle en revenait disant : Non ! l'athéisme n'est pas là, et si la philosophie, parce qu'elle est partout, a passé aussi près de la demeure du pauvre, elle n'y a pas laissé encore beaucoup de traces de son passage. Ils croient en effet, ces hommes ; ils veulent que Dieu soit, car ils ne sont pas intéressés, ceux-là du moins, à ce que Dieu ne soit pas. Chrétiens, s'ils ne font pas ou s'ils font mal les œuvres que le Christianisme commande, ils ne voudraient pas mourir sans le secours de cette religion qui bénit le berceau et à laquelle il faut permettre de bénir la tombe. Mais, avec un reste de foi, avec des croyances dont la dernière racine n'est pas morte au fond de l'âme, ces intelligences sont lasses; le mal les a envahies, submergées ; et, perdues, noyées dans un débordement de passions mauvaises, elles ne sentent plus rien. Il en est ainsi parce que le Christianisme ne s'incarne pas, et qu'il n'y a pas de régénération pratique; ils ne sont pas libres, en un mot, parce qu'ils ne se confessent pas, ne vont pas demander au prêtre pardon et conseil; ils sont vaincus, parce que celui-là ne triomphe pas qui combat seul, qui n'a pas soin de mêler Dieu à la lutte.

La seconde ruine, c'est le prêtre. Comme la confession,

Digitized by Google

pour le prêtre, est véritablement sa fonction, le prêtre qui ne délie pas les consciences est quelque chose de moins que lui-même. En forçant son droit d'absoudre à n'être qu'une puissance sans objet, une faculté sans exercice, on a brisé, pour ainsi dire, son Christianisme dans ses mains, et il n'est plus que le ministre de ce qu'il y a d'extérieur, je dirai presque, de ce qu'il y a de matériel dans la religion. Voyez-le au milieu des foules! Dieu l'a envoyé, et il ne fait pas l'œuvre de Dieu. Dieu lui a dit : Sois la régénération et la vie; et il n'est pas la vie parce qu'il n'est pas la régénération. Dieu lui a commandé, comme à Jean dans le désert, de prêcher le pardon à tous les coupables, de les appeler tous à la pénitence, et cette parole passe à travers les multitudes distraites qui s'en vont emportées par d'autres courants vers d'autres rivages. Temoin du mal, il voit tout ce que les passions humaines entraînent dans leurs cours impétueux, et sa main ne peut élever des digues assez puissantes pour en arrêter les flots dévastateurs; il sait les désordres de la famille, la honte qui s'est assise au foyer domestique; il voit tous les signes de déchéance qui se lisent au front de l'époux, de l'épouse, de la mère, de la jeune fille, du jeune homme, du vieillard, et ce mal qu'il n'a pu empêcher, il ne peut le guérir. Ce que le riche et le pauvre lui demandent, c'est, le premier, le silence sur ces vices, le second, le morceau de pain qui le nourrit. Honnête homme seulement, sorte de sage qui a ses oracles, qui raisonne la vie, on va à lui comme le monde antique allait frapper à la porte de ses philosophes. Mais les cœurs, il ne les a pas; ce qu'il y a d'invisible dans les cœurs, il ne le sait pas; il ne porte plus de secrets; l'âme est un temple fermé d'où il est exclu à jamais. Sorte de fonctionnaire

Digitized by Google

public, préposé aux baptêmes et aux sépultures, c'est assez qu'il marque les heures auxquelles la vie passe à l'humanité ou se retire d'elle, qu'il chante l'hymne de la joie autour d'un berceau ou l'hymne de la mort autour d'un sépulcre. Prêtre enfin, il ne l'est guère que pour lui-même, et on peut le confondre avec les ministres d'une secte quelconque. Comme eux, il ne ressuscite rien de ce qui est mort, et laisse périr ce qu'il devrait sauver. Il est la voix qui crie pour garder des abîmes les imprudents, les insensés qui s'en vont, les yeux fermés, dans les chemins de la vie, et il ne peut faire, hélas! que les abîmes n'aillent toujours se remplissant.

Voilà le prêtre, au milieu des populations non pas incrédules, impies, l'impiété n'étant guère que la fille d'une science orgueilleuse, mais indifférentes, lâchement engourdies dans le mal, tranquillement coupables, ne sentant pas le virus qui les ronge et ne jugeant pas, par conséquent, son extirpation nécessaire. Le voilà déchu, déconsacré, en quelque sorte, comme si une main scélérate lui avait ravi son sacerdoce; le voilà redevenu *homme simplement.*

Il y a une étrange différence de sort, de destinée, entre deux ministres de Jésus-Christ, vivant, l'un dans ces malheureuses contrées où la religion a cessé d'être pratique, l'autre, dans ces pays plus fortunés où, sans que les hommes soient impeccables, la faute se rachète par l'expiation et le coupable retrouve l'innocence par le repentir. Ces deux hommes, qu'on les compare, et qu'on dise s'ils sont semblables; celui-ci est guérisseur; Dieu prend de sa main les âmes que sa main a épurées; son sacerdoce est un arbre qui fleurit sans cesse et qui sans cesse aussi porte des fruits de vie. Le second, frère et égal du premier par la vertu, la

Digitized by Google

science et le dévouement, n'a ni cette puissance de souffle, ni cette fécondité de parole. Cet amour est solitaire et ne fait battre que le cœur qui le produit ; cette plante n'embaume que la terre qu'elle couvre de son ombre. L'un est père et engendre les fils de Dieu, les véritables enfants du Christ; l'autre, chef-d'œuvre de grâce aussi, ne s'engendre que lui-même dans les obscurs labeurs de sa vertu et les larmes de la solitude.

Oh! le prêtre ainsi effacé, ainsi détruit, quelle tristesse! quel deuil! quelle ruine! quel anathème pour les peuples qui se détournent de la sorte et font, en passant, des signes de mépris! Ces peuples ne sont-ils pas à la veille d'être maudits, qui refusent de prêter l'oreille à la voix des prophètes? Ces intelligences ne sont-elles pas faites pour les ténèbres, qui ne veulent pas s'épanouir au rayonnement de la grâce? Cette terre ne sera-t-elle pas frappée de stérilité, qui ne boit pas l'eau du ciel et la laisse passer sur elle comme un flot rapide?

Aussi, lorsque la pensée s'arrête fixement sur ce prêtre, on s'étonne, et l'on se demande involontairement ce qu'il fait là, pourquoi il foule une terre qui ne fait monter vers le ciel qu'une vile poussière; on lui crie de s'en aller avec sa croix et son Christ, de sortir de ces cités reines des sciences et des arts où s'agitent confusément des foules ignorantes et fières de cette ignorance même, qui n'ont plus le sens des choses divines, et auxquelles on ne peut plus parler de Dieu; de laisser là les civilisations orgueilleuses, et dans leur orgueil frappées de stérilité. Près ou loin de ces peuples vieillis qui ricanent au pied des autels, et comptent parmi les plaisirs de l'esprit une impiété grossière, il y a d'autres peuples, des peuples *enfants* qui ne savent pas en-

Digitized by Google

core tout ce que le ciel a fait pour la terre, pour qui le Christ c'est le Dieu inconnu. Oui! s'il n'a plus sa place marquée au milieu des nations nées de l'Évangile, qu'il mette à la voile, erre, battu des vents, sur tous les flots de la mer, touche à tous les rivages, jusqu'à ce qu'il ait trouvé des cœurs malades, mais qui s'ouvriront au souffle de sa parole, et que sa parole pourra guérir; jusqu'à ce qu'il rencontre des intelligences voilées des ombres les plus épaisses, mais impatientes, avides de vérité, sitôt que la vérité se sera montrée à elles. Un monde de savants, de lettrés, de philosophes, lui a déclaré la guerre, eh bien! qu'il se retire, sorte, les larmes aux yeux, de ses vieux temples, de ses vieilles cathédrales, silencieuses, délaissées, et désolées de cet abandon, mais qu'il se console lui-même. Il pourra prêcher et bénir de pauvres sauvages. Il pourra, errant, fugitif, dresser un autel au milieu d'une forêt et offrir là son sacrifice; il pourra parler de Dieu à des hommes qui croiront en lui, et qui, lorsqu'ils l'auront connu, ne se dispenseront pas de l'aimer; il tiendra ouvert au regard étonné du sauvage ce livre de la civilisation qui se ferme aux yeux des nations savantes, au moment où ces nations malheureuses bâtissent des systèmes, inventent des théories sociales et religieuses afin d'arrêter une vie qui se retire d'elles. Oui, s'il ne peut faire autre chose, si sa vie ne peut être autrement féconde, qu'il aille offrir sa tête à un mandarin du Céleste Empire, et son sang un jour servira à une merveilleuse germination divine.

Mais ce n'est pas tout; la tristesse augmente encore et la désolation est à son comble, quand la pensée se replie vers les tombeaux et touche la terre des morts. Là, toutes choses sont arrivées à leur terme, l'épreuve est achevée; c'est le

Digitized by Google

jour ou la nuit, l'éternelle nuit ou le jour éternel. Or qu'est-ce que la mort, lorsque la vie a été sans combat et a manqué de régénération, lorsqu'on a cédé mollement au tentateur et qu'on s'est endormi dans la chute, lorsqu'on n'a pas laissé le remords jeter un repentir efficace entre des crimes inexpiés et les sombres horreurs de l'éternité ?

Ceux qui reposent là, parmi les longues herbes, sous la pierre nue et froide d'un sépulcre, reposent-ils en paix? Certes, on n'a que des espérances à demander à la mort; elle est si horrible, qu'on prend toujours contre elle le parti de l'homme. On espère, d'ailleurs, car le prêtre est venu prononcer les dernières paroles, protester contre le néant en invoquant l'avenir; le prêtre a appelé la résurrection sur ces ruines; il a dit à cette cendre qu'elle se ranimerait, à cette tombe qu'elle rendrait un jour sa victime. Mais qu'en sera-t-il, en réalité, de ces protestations et de ces espérances? Que germera-t-il de ces tombeaux? Ces sépulcres, vides d'expiation, que rendront-ils au dernier jour, quand l'ange sonnera le réveil, et qu'un souffle puissant passera sur ces ossements arides? Ceux-là seront-ils associés au triomphe du Sauveur du monde qui, l'ayant connu, ne l'auront pas aimé, ni fait aimer de leurs frères? Le ciel sera-t-il pour d'autres que pour ceux qui, comme Jean, n'auront pas péché ou qui se seront repentis, comme Madeleine ?

Terrible mystère! Où l'on ne se confesse pas, la mort a perdu de son effroi. L'homme, familiarisé en quelque sorte avec cette horrible destruction de nous-mêmes, approche des tombeaux comme le sauvage s'en va, d'un pas sûr, à la rencontre du monstre qui doit le dévorer. On se précipite

Digitized by Google

les yeux fermés, dans ces gouffres creusés de la main de Dieu même, et d'où la main de Dieu ne retire pas.

Aussi n'est-ce pas sans quelque danger pour sa foi qu'on visite ces malheureuses contrées où le catholicisme n'est guère qu'une lettre morte. L'air qu'on respire y dissout sans cesse des poisons; la langue qu'on y parle n'est plus cette langue de nos pères qui disait si bien et les choses de Dieu et les choses de l'âme. Les vieilles croyances, les vieilles mœurs ayant disparu, il fallait bien une autre langue qui fût la manifestation, l'expression exacte des mœurs et des croyances nouvelles. On ne sent plus la vérité. Dieu lui-même est tout invisible, et, comme les sages d'Athènes, on pourrait presque faire graver au frontispice de ses temples : *Au Dieu inconnu. — Ignoto Deo!*

On le voit donc, l'erreur a des instincts infaillibles, elle est bien inspirée lorsqu'elle demande l'abolition de la confession. Elle sait où il faut frapper, ce qu'il faut abattre de l'institution chrétienne pour ruiner l'œuvre entière. Disons le mot, comme l'assassin cherche le cœur de la victime dont il a hâte de se débarrasser, ainsi l'erreur a su trouver le cœur du Christianisme. N'ignorant pas ce qui est la vie, elle sait parfaitement ce qui serait la mort; elle sait que si elle triomphait là, si elle passait là, elle irait bientôt se faire couronner sur les hauteurs du Capitole. Il n'y a rien de plus essentiel, disait un grand ennemi de l'Église, *Fra Paolo Sarpi*, que de ruiner les jésuites; en les ruinant, on ruine Rome, et si Rome est perdue, la religion se réforme d'elle-même. Il n'y a rien de plus essentiel, disent, à leur tour, tous les esprits forts, tous les libres penseurs, tous les athées de tous les siècles, que de ruiner l'abominable pratique de la confession; la confession abolie, Rome est déchue, et la reli-

Digitized by Google

gion est réformée par les passions humaines qui se hâtent de creuser sa tombe.

Que fera donc l'Église avec son grand dogme, enfant bien légitime assurément, mais sur le berceau duquel la haine voudrait déposer des lettres de bâtardise? Consentira-t-elle jamais, elle qui ne doit pas mourir tant qu'il y aura des peuples à naître de l'avenir, à signer une coupable abdication, en cessant de donner des absolutions au monde? Le catholicisme, l'entendra-t-on s'écrier avec l'accent de la plainte et du désespoir, à l'exemple de ce monarque détrôné : J'ai pourtant été roi! Ceux-là voudraient l'espérer peut-être qui ne peuvent y croire. L'Église de Dieu restera jusqu'à la dernière heure ce qu'elle a toujours été; elle s'en ira se révélant à tous les âges par sa lutte incessante contre le mal et ses éternels triomphes sur le mal par les moyens qu'elle a toujours employés.

Qui l'ignore? Il y a en ce monde comme deux créations en présence : l'une qui épanche l'être, la vie; l'autre qui les absorbe, les épuise en elle, c'est-à-dire la génération éternelle du bien et la génération du mal non moins éternelle. Partout le bien et sa destruction; mais partout aussi le mal et sa réparation, partout la vie donnée et perdue, partout la vie perdue et reconquise sur la mort. Satan ne peut souffrir que le règne de Dieu soit paisible en ce monde, et parce que Dieu a permis à Satan de s'élever contre sa puissance même, la lutte est acharnée, terrible, car l'enjeu ce sont des âmes. Durant le jour donc, et comme pour l'obscurcir, l'esprit méchant tend ses ailes devant le soleil des intelligences; et la nuit, il fait monter ses anges de l'abîme, leur ordonnant de parcourir la terre et de laisser partout, près de chaque demeure de l'homme, des pensées

Digitized by Google

coupables. Oui, le démon combat avec force, avec rage, avec désespoir, et terribles les coups qu'il porte, et beaucoup sont faibles contre lui. Il passe, et sur des fronts, marqués naguère d'une empreinte divine, il y a d'autres signes que les signes du Christ. L'avarice cache son or, l'orgueil se bâtit des temples, l'envie prépare le poison, la vengeance aiguise son poignard, et cette autre passion, qui aime le sang aussi, recherche les molles voluptés. En une heure, il y a mille déchéances, mille ruines, la mort entre dans l'humanité de tous les côtés à la fois. Or, que rien ne fasse équilibre à cette action sans cesse dissolvante, que, contre ces efforts du mal, il n'y ait pas, du côté du bien, des efforts aussi constants, aussi héroïques, et l'univers ne tarde pas à changer de maître. Au lieu de l'empire du Christ, c'est l'empire de Satan.

Mais le mal se sent limité, et les ravages du mal, quelque chose les répare. Dieu a agi en ce monde par le ministère du Christ, le Christ agit par son Église, et l'Église exerce par la confession son action principale. Puissante avec son dogme, elle oppose au travail de l'ange destructeur un travail incessant de régénération et guérit la haine par l'amour. Où l'esprit malin a séduit, elle désenchante ; où il a déposé sa bave, elle répand son huile ; où il a laissé un cadavre, elle envoie un Élisée, et la vie reparaît soudain. Ainsi, ce qui était d'abord à l'Église, mais ce qu'on lui avait ravi, l'Église le retrouve presque aussitôt ; mère qui porte en elle la grâce, et que la grâce rend féconde, quand ses fils se sont rendus indignes de son amour, elle leur offre le pardon et se hâte de verser sur leur front l'eau sainte d'une seconde purification, et c'est le baptême des vaincus, le baptême de ceux qui avaient perdu la seconde innocence. Et ainsi l'hu-

Digitized by Google

manité se maintient toujours au même niveau de sa divinisation. Plus il sort d'elle, plus il y rentre; plus semblent s'épuiser ses forces, plus ses forces se renouvellent. Si incessamment il y a crime, incessamment aussi il y a expiation du crime par l'aveu. Une parole est la vie où une pensée coupable a été la mort. Si on entend toujours le bruit de quelque pauvre âme qui tombe, il y a aussi les âmes flétries qui refleurissent. Quand un astre au firmament s'obscurcit, au firmament brille un nouvel astre, ou bien la lumière revient à celui qui l'avait perdue.

La confession, qui est pour l'humanité le seul *désinfectant* divinement constitué qui soit au monde, est donc pour Dieu même la restauration de son règne parmi les hommes. Sans cesse réparée, l'œuvre du Christ n'est jamais détruite. Dieu fait ses élus avec les fils de l'homme coupable et coupables eux-mêmes; souvent même l'humanité la plus déchue devient-elle la plus haute glorification de la vertu divine.

Restez donc là, ô prêtres du Christ, au fond de votre *armoire fanatique* (Michelet); c'est véritablement le lieu propre à l'incubation des âmes. Comme Lazare sortit du tombeau à la parole du Maître, et fut rendu à Marie, sa sœur, ainsi, à votre parole, les intelligences viennent des ombres, secouent les ténèbres, et, filles perdues, sont reportées dans le sein de leur mère qui les pleurait. L'humanité vous doit d'être encore, car, sans vous, elle serait ou barbare, ou morte, au temple de la volupté, au bout d'une convulsion épuisée. Continuez donc là votre œuvre sublime d'une régénération efficace; que vous importe du vice les vaines clameurs? Laissez la haine distiller son venin et la noire calomnie se salir de son écume; les enfants de la nuit, laissez-les crier dans l'ombre, qu'ils ne voient là que d'im-

Digitized by Google

purs, d'horribles mystères. Peut-être qu'un jour ils viendront, ceux-là aussi, implorer le pardon et se faire bénir. Vous êtes aux Thermopyles du Christianisme ; soyez forts là, et le monde est à vous, et vous avez l'empire du monde. Que ce soit là votre tombeau, afin que la dernière parole du dernier apôtre soit encore pour l'univers expirant une parole d'absolution !

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE PREMIER

De la solution philosophique du mal..... 27

CHAPITRE II

De la solution catholique..... 61

CHAPITRE III

De la confession considérée dans ses origines et ses affinités morales avec la nature humaine..... 82

CHAPITRE IV

La confession et les philosophes..... 108

CHAPITRE V

Des confessions écrites..... 136

CHAPITRE VI

Nécessité de la confession pour l'individu..... 169

CHAPITRE VII

De la confession considérée dans ses rapports avec la constitution physique de l'homme..... 207

CHAPITRE VIII

Nécessité de la confession pour la famille..... 244

CHAPITRE IX

Nécessité de la confession pour la société..... 275

CHAPITRE X

La confession et la réforme..... 319

CHAPITRE XI

Des effets qui suivirent la suppression de la confession dans les sociétés protestantes..... 349

CHAPITRE XII

De la confession dans le Catholicisme..... 378

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS
69, rue Bonaparte, à Paris.

EXTRAIT DU CATALOGUE

LES QUATRE ÉVANGILES, TRADUCTION NOUVELLE, accompagnée de notes et de dissertations, par M. l'abbé A. CRAMPON, chanoine honoraire d'Amiens et de Perpignan, avec approbation de NN. SS. les évêques d'Amiens, de Beauvais, d'Arras, de Mgr l'archevêque de Paris, etc. 1 très-fort volume in-8. — Prix : 7 fr. 50, franco.

Le public a accueilli avec une rare faveur cette nouvelle traduction des saints Évangiles. Outre que ce beau livre venait à son heure, suivant l'expresion de Mgr l'évêque de Beauvais, nous n'avions pas dans notre littérature un ouvrage qui renfermât, en un seul volume, avec le texte même de l'Évangile, un résumé intéressant et solide des meilleurs travaux de critique et d'exégèse sur ce sujet capital. Aussi la presse de toute nuance lui a-t-elle donné les plus grands éloges. Les *Études* des Pères Jésuites (20 février); la *Revue des sciences ecclésiastiques* (20 mars); le *Correspondant* (26 avril); le *Monde* (26 avril), etc., etc., ont loué à l'envi la fidélité rigoureuse de la traduction, la beauté des préfaces, la savante concision des notes et la science résumée avec une netteté remarquable dans le *vocabulaire* qui termine le volume.

« De toutes les réponses qu'a provoquées la *Vie de Jésus*, par notre collaborateur M. Renan, disait M. de Sacy, de l'Académie française, dans le *Journal des Débats* du 5 avril, la meilleure à mon avis, est celle que vient de faire M. l'abbé Crampon, en publiant une nouvelle traduction des *Évangiles*. Ce que j'aime, c'est sa rigoureuse fidélité, etc., etc. »

Mgr l'évêque d'Amiens terminait ainsi l'approbation dont il a revêtu cet ouvrage. « J'ai désiré qu'une traduction bien faite des saints Évangiles, fidèle avant tout, mais élégante et correcte, pût être mise entre les mains des fidèles. Pour obéir aux sages prescriptions de l'Église, des notes explicatives devaient accompagner le texte sacré. Ceux qui vous connaissent, mon cher ami, comprendront comment j'ai dû m'adresser à vous pour ce double travail; je le répète, vous l'avez exécuté à ma satisfaction la plus entière. C'est de toute l'effusion de mon cœur que je vous remercie et vous bénis. »

« Vos préfaces, disait Mgr l'évêque de Beauvais, vos préfaces si nourries, si substantielles, résument avec une clarté pénétrante les plus solides travaux de l'exégèse moderne sur l'autorité des saints Évangiles. Vous y faites bonne justice des allégations d'une science mensongère. Votre traduction, aussi élégante que fidèle, livre au lecteur le texte évangélique avec toutes ses nuances, toute sa vie et son charme vraiment ineffable. Vos annotations nettes, précises, abordent franchement les obscurités et les font disparaître. Enfin votre *vocabulaire des principales difficultés qui se rencontrent dans les Évangiles*, complète heureusement votre travail. On trouve là d'excellentes dissertations pleines d'une science solide et qui font honneur à vos connaissances bibliques. »

Nous pourions multiplier à l'infini les citations, nous aimons mieux renvoyer les lecteurs de ce prospectus à l'étude même de l'ouvrage. Ce sera pour eux plus utile et moins fastidieux.

Digitized by Google

ESQUISSE DE ROME CHRÉTIENNE, par Mgr GERBET, évêque de Perpignan. Nouvelle édition, 2 forts vol. in-12. — Prix : 8 francs. 2 vol. in-8. — Prix : 15 francs.

Nous pouvons nous dispenser de tout éloge de cet ouvrage, nous nous contenterons de reproduire la page que M. Louis Veuillot lui a consacrée dans *le Parfum de Rome :*

« ... Le meilleur livre que nous ayons sur Rome est aussi l'un des moins connus. Je veux parler de l'*Esquisse de Rome chrétienne,* par M. l'abbé Gerbet, aujourd'hui évêque de Perpignan Publiés sans bruit, à longs intervalles, les deux volumes de l'*Esquisse de Rome chrétienne* sont à peine moins ignorés des catholiques eux-mêmes que du grand et épais vulgaire qui a dévoré en quelques mois les éditions de certain pamphlet lancé pour frayer la route à Garibaldi. Cet empressement autour d'une fangeuse pasquinade et cette indifférence pour un noble chef-d'œuvre caractérisent l'époque. L'époque ne veut pas admirer, ne veut pas aimer, ne veut pas voir ; *Noluit intelligere ut bene ageret.* Et les faquins sont ce qu'il lui faut. Mauvais signe.

» La postérité, s'il y en a une pour cette époque, mettra les choses à leur place. Le livre de Mgr Gerbet brillera dans la glorieuse élite des modèles de l'érudition littéraire, également honoré des savants, des poëtes et des sages. Sous ce modeste titre d'*Esquisse*, on reconnaîtra le plus noble et le plus vivant tableau de Rome chrétienne.

» Rome, notre Rome, est vivante dans ces pages toutes vibrantes de ses profondes et majestueuses harmonies. L'auteur ne possède pas seulement les connaissances variées de l'historien et les sûres lumières du docteur catholique, il a encore au degré le plus éminent le don de l'artiste ce sens exquis et rare qui pénètre les choses, qui en saisit les secrètes beautés et qui les livre à nos regards. Il nous rend compte du charme mystérieux de Rome, il l'accroît en le divulguant. Sa langue est digne des majestueuses douceurs de la ville sainte; c'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint sans effort et comme naturellement à toutes les hauteurs. Nous n'avons point aujourd'hui d'écrivain plus parfait que Mgr l'évêque de Perpignan, et jamais la poésie de Rome n'a eu d'interprète qu'on puisse lui comparer. »

LOUIS VEUILLOT. (*Le Parfum de Rome*).

On regrettait depuis longtemps qu'il n'y eût pas une édition in-12 de cet excellent ouvrage. Celle que nous publions aujourd'hui en permettra l'acquisition aux personnes pour lesquelles l'édition de bibliothèque en 2 volumes in-8 était d'un prix trop élevé.

SOIRÉES RELIGIEUSES DES SERVITEURS DE MARIE ou *traité complet de la Dévotion envers la sainte Vierge,* par S. Ém. le cardinal VILLECOURT, ouvrage approuvé *par la Sacrée Congrégation des indulgences*. 2 beaux vol. in-12. — Prix : 5 fr.

Ce livre est véritablement un traité complet de la dévotion envers la sainte Vierge. Il a été accueilli avec d'autant plus de bonheur par le clergé et par les fidèles, que tout son contenu, dont l'orthodoxie est déjà garantie par le nom du vénérable auteur, avait été soumis préalablement, pour le texte, à la Maison-Mère du Saint-Rédempteur; pour les indulgences, à la Sacrée Congrégation romaine, qui l'ont approuvé.

Digitized by Google

Aucun des recueils publiés jusqu'à ce jour ne donne d'une façon aussi complète, et surtout avec la même authenticité, les indulgences attachées à la dévotion envers la Sainte Vierge. Les *Soirées* peuvent aisément fournir aux prédicateurs la matière de leurs sermons pour deux années et aux fidèles des lectures à la fois pieuses et substantielles pendant le mois de Marie et aux fêtes de la Sainte Vierge Le style de ces entretiens, simple et sans aucune emphase, les met également à la portée des populations des villes et de celle des campagnes; le prix très-modique auquel nous avons établi ces deux volumes, qui contiennent la matière de plus de trois volumes ordinaires, en permettra l'achat à tout le monde, et contribuera ainsi à l'extension d'une dévotion chère à tous les chrétiens.

VIE DE MGR DE SALINIS, *évêque d'Amiens, archevêque d'Auch*, par M. l'abbé DE LADOUE, ancien vicaire général d'Amiens et d'Auch, 1 fort volume in-8. — Prix : 6 francs.

Mgr de Salinis est un des prélats qui ont été le plus mêlés aux événements religieux de ces derniers temps. Sa vie forme donc un des chapitres les plus intéressants de l'histoire ecclésiastique contemporaine. Nul n'était mieux en mesure d'écrire la vie de ce prélat éminent que M. l'abbé de Ladoue, qui s'est trouvé associé aux œuvres importantes de sa carrière ecclésiastique, et qui a été le dépositaire de tous ses papiers. Malgré la réserve commandée par les circonstances, il a pu insérer dans l'ouvrage que nous publions des pièces du plus haut intérêt, qui ne manqueront pas d'exciter la curiosité du public, ainsi que des documents qui jettent un grand jour sur des événements encore peu connus.

Nous ne pouvons ici donner la table développée de cette intéressante biographie. Nous nous contenterons de dire qu'on y trouvera de nombreuses lettres émanées des personnages les plus considérables du siècle, tels que : MM. DE LAMENNAIS, DE SCORBIAC, GERBET, COMBALOT, DE MONTALEMBERT, LACORDAIRE, COEUR, CAZALÈS DE FALLOUX, FORTOUL, KÉRATRY, DE RAVIGNAN, LOUIS-PHILIPPE, NAPOLÉON III, etc.

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES ET LECTURES DU SOIR, sur toutes les vérités de la religion, par Mgr DE SÉGUR. (Huitième édition.) 2 BEAUX VOL. IN-12. — PRIX : 5 FR. — FRANCO, 5 FR. 50 C.

Ce recueil d'instructions forme un cours complet de doctrine chrétienne. En lui donnant pour second titre celui de *Lectures du soir*, le pieux auteur indique l'usage qu'il désirerait voir adopter dans les familles vraiment religieuses, surtout à la campagne, celui de lire une de ces instructions dans ces moments si bons et si doux où, vers la fin de la journée, la famille se réunit tou, entière autour de la lampe qui éclaire le salon. Chacune de ces instructions, qui ne forment guère que quatre à cinq pages et dont la lecture ne peut durer par conséquent plus de douze à quinze minutes, a son objet spécial et distinct; elle forme donc un tout bien complet répondant en quelque sorte d'avance aux objections qu'il serait possible de soulever. Les lecteurs de ce livre y trouveront cette instruction solide et complète qui manque, hélas! à tant d'hommes qui se croient éclairés, et devenant chrétiens de fait comme de nom, ils rempliront le but de toute la vie et de tous les actes de son auteur.

Cet ouvrage ne renferme aucun des Opuscules de Mgr de Ségur publiés en brochures séparées.

Digitized by Google

VIE DE M. GORINI *curé de la Tranchière et de Saint-Denis*, auteur de *la défense de l'Église*, par l'abbé MARTIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Belley (ouvrage revêtu de plusieurs approbations épiscopales). Un beau volume in-12. — Prix : 2 fr. 50.

« Nous venons de lire ce livre tout d'un trait, dit M. l'abbé Maynard dans *la Bibliographie catholique*, et, pendant que nous sommes encore sous la douce et vivifiante impression de cette lecture, nous tenons à féliciter et à remercier l'auteur... C'est un roman que ce livre : le roman de l'âme humaine, du ministère pastoral, le roman de la science; mais roman en ce sens seulement, qu'il a du genre l'émotion et l'entrain, sans l'amollissement périlleux du cœur, l'idéal sans la chimère le réel sans le réalisme ; en ce sens encore que ce qui pourrait être fictif, que ce qui paraîtrait tel à tous si les faits n'étaient pas là vivants, incontestables, se réalise dans la plus touchante personnification. C'est le vrai roman, c'est-à-dire la vraie peinture d'un homme excellent, d'un bon prêtre, d'un savant de premier ordre. En parcourant ces douces scènes de famille, ces scènes non moins douces, mais plus fortes du ministère pastoral, nous nous disions : *Voilà l'homme, voilà le vrai curé de campagne.* » (*Bibliogr. catholique*, janvier 1864.)

LA RELIGIEUSE DU CARMEL, ÉTUDE CHRÉTIENNE, par l'abbé CASAMAJOR, ouvrage approuvé par Mgr GERBET, Évêque de Perpignan (2e édition). 1 beau volume in-12. — Prix : 3 fr.

Au moment où la presse antireligieuse annonce à son de trompe la publication d'un ouvrage scandaleux sur l'institution catholique de la vie religieuse, nous croyons opportun de rappeler et de recommander d'une manière toute particulière aux lecteurs chrétiens la belle apologie de M. l'abbé Casamajor.

Les journaux catholiques ont fait le plus grand éloge de ce livre, dont la première édition s'est écoulée rapidement. Voici en quels termes *le Monde* avait signalé sa publication par l'organe de M. Venet :

« Nous sortons à l'instant de ce livre, l'esprit un peu endolori par les étonnements. Après une séance de trois à quatre heures, on a vu bien des choses d'un grand intérêt.

» *La Religieuse du Carmel* est une thèse sur la vie cloîtrée. Cette thèse démontre tout ensemble l'utilité et le droit du cloître, pris à son extrême, qui est le mysticisme et la contemplation. Un jeune homme et un vieux prêtre, doués l'un et l'autre d'une intelligence supérieure, forment le point de départ. Provoqué à l'épanchement de ses souvenirs, le prêtre veut bien livrer au jeune homme, dans ses longs et curieux détails, l'histoire d'une religieuse du Carmel qu'il est parvenu à conduire au port en dépit de tous les obstacles.

» Cette religieuse, née dans le meilleur monde, ne put satisfaire à sa vocation qu'après avoir dompté les résistances paternelles, et son père, qui l'idolâtrait, était un philosophe plein d'érudition, de grand esprit et de grand cœur. Le prêtre et le philosophe discutent donc en se tenant sur les hauteurs. De proche en proche le père arrive à la conversion, et il monte au niveau de la piété lumineuse où sa fille l'attendait dans l'espoir et les pleurs.

» De charmantes scènes d'intérieur viennent de temps en temps enrichir le livre par leur poésie et leur bon à-propos. A l'exemple des maîtres, l'auteur fait ressource de petits événements pour atteindre quelquefois des résultats larges et imprévus. Mais son livre remplit incessamment sa tâche principale de polémique

Digitized by Google

ingénieuse, forte, grave, sans fatiguer le lecteur qui se sent entraîné au moyen d'une foule d'accessoires agencés avec art.

» En résumé, *la Religieuse du Carmel* est un livre curieux en raison du tour pittoresque qu'il donne à un sujet devenu banal: *utile, parce qu'il figure une espèce d'arsenal complet où l'on trouve rangées les meilleures armes de la polémique catholique; attrayant, parce qu'il a une forme littéraire très-belle, très-jeune, très-musicale.*

» Ce livre aura de nombreux lecteurs, sans aucun doute. Nous sommes convaincu qu'ils ratifieront tous nos superlatifs. » (*Le Monde*, mai 1863.)

LE CATÉCHISTE DE PERSÉVÉRANCE des maisons d'éducation ouvrage utile à toutes les personnes chargées d'enseigner la religion, par l'abbé BOUVIER, Aumônier de la Visitation de Chambéry. 2 beaux volumes in-8. — Prix : 8 francs.

On cherche souvent, dans les maisons d'éducation, un livre qui puisse suppléer à l'enseignement oral du catéchiste ou le compléter, un livre enfin qui puisse être mis entre les mains des élèves comme manuel classique de la doctrine catholique. Nous présentons avec confiance le catéchisme de M. l'abbé Bouvier, comme réunissant toutes les conditions d'un excellent traité didactique.

M. l'abbé Bouvier a su, dans cet ouvrage, éviter d'être trop long, sans cesser d'être complet. C'est là trop souvent l'écueil de ces sortes de livres, qui demandent cependant des explications claires et précises. Conçu avec un grand esprit de méthode, le catéchisme de M. l'abbé Bouvier rendra un grand service au clergé et à toutes les personnes chargées de l'enseignement religieux. C'est à proprement parler un cours de théologie à l'usage des fidèles, embrassant dans le plus grand ordre toutes les vérités religieuses, les exposant et les développant d'une façon très-nette et surtout très-compréhensible. Il sera d'un précieux secours aux ecclésiastiques chargés des catéchismes de persévérance et aux fidèles qui veulent compléter leur instruction religieuse.

LA POLITIQUE CATHOLIQUE par l'abbé CHANTOME. Un volume in-12. — Prix : 2 fr. 50.

Pour faire apprécier l'importance de ce travail, nous nous contenterons de reproduire quelques extraits de la lettre adressée à l'auteur par MGR DE SÉGUR à l'occasion de cette publication. Personne assurément ne récusera un juge aussi compétent.

« MON BIEN CHER ABBÉ,

» Je vous remercie cordialement des bons moments que vous m'avez fait passer en me communiquant les épreuves de votre beau travail. Je ne suis pas un grand docteur ; mais je me tromperais fort s'il y avait dans toutes ces pages une seule pensée, une seule parole qui ne fût rigoureusement conforme à la doctrine catholique. Je crois que vous pourriez en toute confiance soumettre ce livre à l'examen des juges ecclésiastiques les plus rigoureux.

» Je souhaite à votre excellent travail, mon cher abbé, d'être, non pas seulement lu, mais relu, médité et discuté par les hommes sérieux. Tous reconnaîtront, sans aucun doute, que vos aspirations sont grandes et généreuses, en tout conformes à la foi catholique, et que, si le monde veut sortir du chaos dans lequel il est plongé depuis quelques siècles, la porte que vous lui ouvrez est, sans contredit, la plus sûre, la plus glorieuse, la plus traditionnelle, la plus digne de l'humanité et de l'Église. »

Digitized by Google

DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE MORALE

NOUVEAU); par M. l'abbé PHILIP, chanoine titulaire et vicaire général honoraire de Pamiers et de Perpignan, édition augmentée d'une table analytique des matières. 1 fort volume in-8. — Prix : 5 fr., franco.

M. l'abbé Philip a exposé dans cet ouvrage tous les enseignements de la théologie morale, tous les principes de solution qui doivent diriger le pasteur dans la conduite des âmes. Ce Dictionnaire, écrit en français, est d'un précieux secours aux prêtres des campagnes que leurs ressources si limitées empêchent de se procurer les grands ouvrages théologiques; à tous les ecclésiastiques absorbés par les fonctions du ministère et qui n'ont pas le temps de consulter les traités spéciaux. Il offre, par sa précision et son exactitude, toutes les qualités d'un traité didactique. Bien que l'ordre alphabétique facilite déjà les recherches, quelquefois si longues et si difficiles dans les autres ouvrages, on a ajouté à cette édition une table analytique qui présente brièvement et clairement le tableau des diverses questions traitées dans chacun des articles du Dictionnaire.

Les plus beaux encouragements venus de Rome, *où ce livre a été soumis à une Commission d'examen*, sont une garantie de la pureté des principes qui y sont exposés. S. S. Pie IX a daigné adresser à l'auteur un Bref de félicitation pour l'esprit qui l'anime. Malgré la formule si prudente adoptée par la Cour Romaine, personne ne peut se dissimuler l'importance d'un Bref concernant un livre *de doctrine*. Des lettres très-explicites, adressées par NN. SS. les évêques à M. l'abbé Philip, font apprécier à sa juste valeur le mérite *éminemment pratique* de cet important travail. Nous nous bornons à reproduire la suivante.

Lettre de Monseigneur de Nîmes

Après les encouragements que Rome a daigné donner à votre travail, Monsieur le Chanoine, tous les autres suffrages n'ont qu'une faible valeur. Malgré cela, je m'empresse de vous adresser mes félicitations pour l'ouvrage dont vous avez bien voulu m'offrir un exemplaire. *C'est un répertoire précieux.* A la solidité du fond il joint, pour la forme, les qualités dont un livre de cette nature a besoin, surtout dans notre siècle, la brièveté et la précision.

Daignez agréer, Monsieur le Chanoine, l'hommage de mon respectueux dévouement,

† HENRI, Évêque de Nîmes.

VIENT DE PARAITRE ;

SAINT JOSEPH PATRON DE LA BONNE MORT OU NOUVEAU MOIS DE MARS, pour obtenir la persévérance finale, suivi de pieux exercices pour la retraite du mois et la préparation à la mort, avec un choix de prières et d'exemples, par le R. P HUGUET. 1 beau et fort volume in-18. — Prix : 1 fr 50 cent., franco

---

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

JUN 8 1938

DEC 15 1982

REC. CIR. DEC 03 '82

LD 21-95m-7,'37

Digitized by Google

YC 44132

474455

BX2265
L3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google